TRAITÉ
DES MALADIES
QU'IL EST DANGEREUX DE GUÉRIR.



TRAITÉ DES MALADIES QU'IL EST DANGEREUX DE GUÉRIR.

Ouvrage utile et nécessaire aux Médecins, et aux personnes sujettes à des incommodités habituelles,

AVEC DES OBSERVATIONS NOUVELLES ET INTÉRESSANTES;

PAR DOMINIQUE RAYMOND,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Doyen de l'Aggrégation de Marseille, Pensionnaire du Roi, Président-Trésorier-général de France;

Augmenté de Notes par M. GIRAUDY, Docteur en Médecine de l'Ecole de Paris; Secrétaire perpétuel de la Société de Médecine pratique; Membre des Sociétés de Médecine de Paris, académique des Sciences, de l'Athénée des Arts, etc.

AEgrescitque medendo......
Æneid., lib. XII.



NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez BRUNOT-LABBE, Libraire de l'Université, quai des Augustins, n° 33.

1816.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue Pierre-Sarrazin, n° 11.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

UNE des erreurs les plus dangereuses en médecine, c'est de vouloir guérir toutes les maladies. Les moyens que l'on emploie pour cela violentent nécessairement la nature, s'opposent à son travail, et donnent lieu à des accidens plus ou moins fâcheux. Si l'on obtient une guérison, elle ne peut être que très-incomplète : on n'a fait que déplacer ou cacher la maladie; et l'expérience confirme tous les jours que cette prétendue guérison laisse le germe d'une autre maladie souvent plus grave que la première, ou tout au moins qu'elle rend la constitution plus faible, la santé moins solide, et qu'elle abrège ainsi le cours de la vie.

A juger de la médecine par les maux que produisent ces manœuvres imprudentes, on

serait tenté d'en nier l'influence bienfaisante. Mais n'accusons pas l'art des fautes de l'artiste : l'art repose sur des bases fixes. C'est au médecin qu'il faut s'en prendre toutes les fois qu'il ne fait pas tout le bien que l'on a droit d'exiger de lui. S'il avait une idée juste des lois de la vie, s'il s'attachait à bien connaître les maladies, leurs causes, les indications qu'elles présentent, les moyens de remplir celles-ci, et les règles d'après lesquelles il doit se conduire au lit des malades; en un mot, s'il possédait une instruction suffisante, il se rendrait un compte exact des mouvemens que la nature affecte; il distinguerait les actions favorables de celles qui sont nuisibles au rétablissement de l'ordre et de la santé; il saurait prévoir les accidens, et les prévenir autant que l'état actuel de nos connaissances peut le permettre, et n'aurait aucun reproche à se faire.

L'ignorance est donc la principale source

de l'abus que l'on fait du traitement des maladies. Mais à cette cause il faut ajouter la manie des gens du monde qui, munis de quelques faibles notions, ou même sans se douter de ce que l'on doit entendre par science de l'homme, s'obstinent à vouloir prescrire des remèdes, diriger un traitement, et décider du sort d'un malade. Cette sotte prétention est devenue extrêmement commune depuis qu'on a mis quelques parties de la médecine à la portée du peuple. On a dit qu'une personne pouvait acquérir assez de connaissances pour se passer des hommes de l'art dans beaucoup d'affections légères, et dès-lors chacun s'est cru assez savant, non-seulement pour se traiter, même dans des maladies graves, mais encore pour donner des conseils à ses amis. Il n'est que trop de ces officieux ignorans qui, avec les meilleures intentions du monde, deviennent ainsi un véritable fléau pour la société.

Tous les grands médecins ont connu cet abus et les suites funestes qu'il pouvait avoir. Plusieurs d'entre eux ont travaillé à le combattre. Stahl, dans une dissertation qui a pour titre *de Morbis corruptis*, fait sentir combien un traitement mal entendu altère, dénature la maladie et entrave la guérison. « Il est, » dit Hippocrate, des maladies qu'on ne » peut pas guérir, et d'autres dont il vaut » mieux ne pas tenter la guérison; car on » s'exposerait à occasionner le transport de » la matière morbifique sur des parties qui » en seraient lésées, et la nature pourrait y » succomber (1) ». Parmi les émules de ce grand homme, le savant auteur de la Nosographie philosophique s'élève, de nos jours, avec force contre l'aveugle routine et l'art funeste d'entraver et de troubler la marche de la nature, qu'il faudrait toujours obser-

(1) *De Humoribus*, page 19, sect. II.

ver et diriger avec la plus sage retenue. Ces préceptes sont sans doute incontestables ; mais on a trop généralement cru que, pour faire abandonner les fausses routes, il ne s'agissait que de mettre la véritable en évidence. Cette mesure a été insuffisante : elle ne pouvait atteindre ni les médecins peu instruits ni les gens du monde, pour qui nos ouvrages de thérapeutique sont presque inintelligibles.

Raymond est le premier qui se soit emparé de cette matière et qui l'ait considérée sous son vrai point de vue. Doué d'un bon esprit et d'une grande sagacité, il vérifia d'abord les faits rapportés par les auteurs, en observa lui-même, et recueillit ses observations avec beaucoup de soin. Il compara ensuite les pratiques fondées sur la doctrine des anciens et sur les dogmes généralement reçus, avec celles qui lui paraissaient défectueuses ; il détermina avec exactitude et

les vices de traitement qu'il devait condamner, et les règles que la science et la sagesse recommandent; enfin muni de ces matériaux, il en fit le sujet de ses méditations et de l'excellent *Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir*.

Cet ouvrage, dont il suffit de présenter le titre pour exciter le plus vif intérêt, fut très-favorablement accueilli de tous les savans; il méritait de l'être : aussi a-t-il réuni jusqu'à ce jour l'approbation des médecins les plus célèbres.

L'auteur s'est proposé de prouver qu'il est des guérisons dont les suites sont dangereuses; de faire voir en quoi les traitemens qui servent à opérer ces guérisons sont défectueux, et comment on doit les rectifier; enfin de persuader aux malades qu'ils n'ont souvent que le choix du mal, et qu'ils doivent alors se résigner à supporter avec patience ou un traitement fort long, ou une

incommodité, ou même une maladie, plutôt que de troubler la marche salutaire de la nature, et de s'exposer par là à de nouvelles souffrances.

Une des plus grandes difficultés que présentait ce travail, c'était de le mettre à la portée des gens du monde, sans qu'il cessât d'être digne des hommes de l'art. Raymond l'a vaincue avec succès. Considéré sous le double rapport du traitement des maladies et de la conservation de la santé, son ouvrage est devenu spécialement populaire; et en cela il l'emporte, sans contredit, sur ceux des Tissot, Buchan et autres, à qui on reprochera toujours d'avoir manqué leur but, en présentant au peuple des principes de médecine qu'il ne saurait comprendre, et dont il se sert néanmoins tous les jours pour aggraver les maladies qu'il prétend traiter sans recourir aux médecins éclairés. Loin de tomber dans cet écueil, notre auteur déve-

loppe ses idées avec clarté, ne néglige aucun des détails nécessaires, et ne parle que des choses que chacun peut saisir sans peine. Il inspire surtout la plus grande réserve et une juste défiance de leurs propres moyens à ceux qui se mêlent de médecine sans en avoir fait une étude approfondie.

Les praticiens n'ont besoin que de bons exemples, que d'observations bien faites, pour être ramenés aux dogmes fondamentaux de l'art de guérir. En leur donnant les premiers, il se borne à leur indiquer ceux-ci. Ce n'était pas le cas, en effet, de disserter pour eux; et d'ailleurs ces dissertations n'auraient été d'aucune utilité pour le plus grand nombre des lecteurs.

Il fallait tirer le peuple de l'erreur dans laquelle il tombe tous les jours en se traitant d'après ses propres lumières: il lui montre, par des faits et par des raisonnemens convaincans, les dangers auxquels il s'expose,

et lui donne les meilleurs préceptes pour les éviter.

Enfin convaincu, comme tous les vrais disciples d'Hippocrate, que c'est toujours la nature qui opère la guérison, il part de cette vérité bien démontrée, et ne cesse de porter les praticiens à l'examen sévère des phénomènes qui signalent la marche des maladies, à étudier la direction des forces vitales, et à respecter leurs tendances quand elles sont salutaires, ainsi qu'à les changer lorsqu'elles sont vicieuses. Exercé à calculer les mouvemens de la puissance médicatrice, il évalue ce qu'elle peut, et ne lui demande rien de plus; de sorte que, s'il ne peut guérir une maladie, il ne provoque pas cette guérison, parce qu'il est certain qu'elle n'aurait lieu qu'au détriment du malade.

C'est en réduisant la science médicale à ce qu'elle a de plus vrai, de plus exact et de plus utile, que cet illustre médecin est par-

venu à intéresser non-seulement les jeunes praticiens, mais encore les maîtres de l'art, et à fixer ainsi les regards de la posterité, comme l'attention de ses contemporains.

On sera peut-être étonné de trouver à côté des préceptes les plus sages et les plus lumineux quelques considérations physiologiques peu plausibles. Cette espèce de disparate prouve qu'on ne réussit pas toujours à raisonner quand il s'agit de donner des vues nouvelles, et qu'il vaut mieux se borner à l'observation et aux explications reçues. Au reste, ces opinions ne sauraient être à craindre pour le jeune praticien : elles sont surannées ; ce qu'elles peuvent avoir d'incertain a été combattu victorieusement par les physiologistes modernes, et on n'en parle presque plus dans les écoles. Il séparera donc sans peine l'ivraie du bon grain, et ne mettra pas moins à profit les connaissances profondes que renferme cet ouvrage ; car, si

l'auteur s'est écarté parfois de l'exacte vérité en se livrant à son imagination pour expliquer la production de quelques phénomènes de l'économie animale, il revient aux principes les plus solides toutes les fois qu'il faut déterminer le caractère des maladies, les indications que présente le traitement, et le plan d'après lequel celui-ci doit être dirigé.

Le *Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir* était très-rare ; on ne se le procurait qu'à grands frais ; beaucoup de personnes ne pouvaient même en avoir. Cependant il devenait d'autant plus utile depuis quelque temps, que l'abus qu'il sert à combattre était plus commun. En donnant une nouvelle édition de cet intéressant ouvrage, j'ai donc cru me rendre au vœu du public, et surtout au desir des hommes de l'art. Les notes dont je l'ai augmenté ont pour objet de relever quelques inexactitudes qui

s'étaient glissées dans le texte, et d'opposer aux opinions un peu hasardées de l'auteur les vues saines dont la doctrine médicale a été enrichie depuis qu'il a écrit. Heureux si j'ai rempli la tâche que je me suis imposée!

GIRAUDY, D. M.

A MONSIEUR

LEFAIVRE,

MÉDECIN ORDINAIRE DU ROI,

Faisant les fonctions de premier Médecin de
Sa Majesté.

Monsieur,

Le Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir *étant un de ces ouvrages vraiment utiles, qu'on ne saurait trop répandre, la Société de Médecine-pratique m'invita, en* 1808, *à le donner à l'impression avec des notes, et je m'empressai à remplir ses vœux. La rapidité avec laquelle cette*

Édition s'est épuisée, et le favorable accueil qu'elle a reçu du Public, me font un devoir de la publier de nouveau. Permettez-moi, Monsieur, de la faire paraître sous vos auspices. Je sens à combien d'autres titres je pourrais vous en offrir l'hommage. Puisse-t-elle, par son mérite, répondre au nom illustre qui la décore.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

GIRAUDY.

Paris, ce 26 Mars 1816.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

On sera peut-être surpris du titre de ce petit ouvrage; mais, après l'avoir lu avec attention et sans prévention, on conviendra de bonne foi qu'il manquait à la Médecine-pratique, où l'on voit assez souvent des cas fort fâcheux survenir à la guérison d'une légère incommodité, ou à la suppression d'une évacuation salutaire. C'est au moins ce que quarante-huit ans de pratique, presque tous passés dans une fort grande ville très-peuplée, m'ont souvent fait voir et observer, qu'on aurait beaucoup mieux fait d'éloigner tout remède, que de s'exposer aux suites fâcheuses qu'entraînait la guérison d'une incommodité supportable et salutaire.

Ce n'est pas que presque tous nos praticiens n'aient connu et senti ces inconvéniens. Ils ont, pour la plupart, attribué le triste état de plusieurs malades à telle ou telle évacuation arrêtée naturellement ou par art;

mais ils n'en ont indiqué la cause que fort légèrement et en passant, sans la faire connaître en détail, et sans nous donner ni avis ni préceptes sur cela. Il n'est donc pas hors de propos de s'étendre un peu sur une matière qui m'a paru de quelque importance, et dont le savant Baglivi (1) souhaitait que la médecine fût enrichie.

On verra donc ici les tristes effets que produisent les humeurs par leurs mauvaises qualités ou par leur quantité, lorsqu'elles sont retenues ou repoussées en dedans ; avec quelle circonspection les jeunes médecins doivent se comporter envers ceux qui les consultent sur leurs indispositions, et combien le public doit être sur ses gardes pour ne pas écouter une infinité de gens sans connaissance et sans expérience, et pour ne pas user des remèdes qu'ils lui conseillent avec beaucoup d'impudence et de témérité.

Car quelle sagacité et quel usage dans les maladies ne faut-il pas avoir pour discerner

---

(1) *Lib.* II, *cap.* VII.

si telle incommodité ou tel symptôme est utile ou préjudiciable, et par conséquent s'il le faut arrêter ou le laisser continuer! Et si le plus habile médecin est souvent fort intrigué sur le parti qu'il doit prendre, sur le temps, les moyens, et le choix des remèdes, dans quelles ténèbres ne sera pas toute autre personne qui n'aura ni science ni pratique dans les maladies!

Bien des gens, et surtout le sexe, amateur de sa beauté autant que de sa santé, pourraient se récrier ici : Quoi! nous serons condamnés, selon vos maximes, à supporter, par exemple, dartres, boutons, pustules, et tout ce qui peut ternir la douceur, la blancheur et la beauté de notre peau! Non, je ne prétends pas assujettir qui que ce soit à endurer la moindre incommodité quand on pourra la guérir sans aucun risque; mais je soutiens que la santé étant préférable à tous les agrémens et à tous les ornemens extérieurs, on ne doit absolument rien faire à son préjudice; et que si ces incommodités et autres semblables sont produites par la nature et

viennent d'une cause interne, on ne doit jamais les attaquer par des remèdes externes ou topiques; mais on doit aller à la source intérieure qui les entretient, et la faire tarir par les remèdes internes qui lui conviennent, ou par un changement de régime et de train de vie.

Si cependant une personne d'un âge un peu avancé se plaignait de quelque incommodité assez ancienne, je lui conseillerais de ne pas y toucher, la nature s'étant ouvert cette voie pour délivrer le corps de ce qui pouvait lui nuire. Ce serait donc vouloir la déranger que d'interrompre le bien qu'elle nous fait.

C'est peut-être dans les même vues qu'un médecin (1) anglais nous donna, vers la fin du dernier siècle, son Traité sur l'art de guérir les maladies par l'attente ou l'espérance (2); que Celse a dit que beaucoup d'in-

(1) *Gedeon Harvei, Regis et Reginæ medicus, Ars curandi morbos expectatione.*

(2) Ou mieux encore *expectation.* On peut consulter sur cette méthode l'excellent Mémoire de Voullonne, médecin d'Avignon.

commodités se guérissaient par la diète et par le repos; que presque tous les grands praticiens avouent que c'est souvent un grand remède que de n'en point faire, et que la polypharmacie, ou la pluralité des remèdes est l'asile de l'ignorance, ou une marque du peu de sûreté du médecin et de la faiblesse de ses connaissances.

On ne trouvera donc pas ici de grandes recettes comme chez la plupart de nos auteurs; je proposerais plutôt des régimes de vie, des alimens convenables, et tout au plus quelques remèdes simples, étant persuadé qu'ils agissent mieux que les composés, qui souvent s'entre-détruisent; en quoi j'ai pour modèle deux fameux et très-heureux praticiens (1) du siècle passé, et une dissertation (2) de la célèbre et savante Faculté de Médecine de Paris, soutenue dans une thèse publique.

Pour donner quelque ordre et plus de clarté à ce petit ouvrage, j'ai trouvé à propos

---

(1) Sydenham, Anglais, et Barbeyrac de Montpellier.

(2) *Ergo remedium, quò simplicius, eò melius.*

de le diviser en trois chapitres, et chacun en quelques articles.

Le premier chapitre comprendra quelques éruptions cutanées, comme la sueur habituelle de quelque partie, une simple dartre, quelques légères pustules, un cautère ou petit ulcère que la nature a fait, etc, lesquels ne dérangeant absolument aucune fonction, ne méritent point, à la rigueur, le nom de maladie, auquel j'ai cru devoir substituer celui de simple incommodité, qui m'a paru plus doux, plus conforme à ce que je dois dire, et plus propre à le distinguer de ce qui doit suivre. J'ose donc me flatter que le lecteur me pardonnera la liberté ou la nouveauté de cette expression.

Le second traitera de quelques évacuations, comme de l'hémorrhagie, de la diarrhée, du vomissement, des fleurs blanches, etc., ce que je puis, selon l'ingénieux Archibald Pitcairn (1), appeler symptômes ou maladies

---

(1) *Elementa Medicinæ, cap.* VI, *de Morbo, paragr.* II.

simples, puisqu'il n'y a, dans ces cas, qu'une fonction, tout au plus, qui soit dérangée.

Le troisième enfin sera sur l'assemblage ou l'union de plusieurs symptômes, ce qui constituera, selon le même Pitcairn (1), une maladie composée qui, quoiqu'elle affaiblisse ou dérange une ou plusieurs fonctions, ne laisse pas d'être quelquefois salutaire pour en guérir une précédente et opiniâtre, ou pour en éloigner toute autre qui aurait pu être plus dangereuse, comme la goutte et la fièvre dans certains cas.

On ne trouvera cependant ici qu'un léger essai, ou une esquisse de tout ce qu'on peut dire sur une semblable matière. Je laisse à de plus grands praticiens, et à de plus savans médecins, dont j'honore l'expérience et les lumières, le soin de l'étendre, de la multiplier, de l'approfondir et de l'embellir; il me suffit d'indiquer aux jeunes médecins, et à tous ceux qui se mêlent de voir et de traiter des malades, les sources ou causes

(1) *Elementa Medicinæ, cap.* VI, *de Morbo, paragr.* II.

de beaucoup de grandes et tristes maladies, et de leur montrer avec quelle prudence ils doivent se conduire pour les prévenir.

Je recommande en même temps à ceux qui ont quelqu'incommodité supportable de l'endurer avec patience, puisqu'elle les préserve souvent de quelque plus fâcheux état, ou du moins de ne pas l'attaquer par des remèdes topiques ou extérieurs, souvent astringens ou répercussifs, présentés de toute main, s'ils ne veulent pas courir le risque de tomber dans des cas fâcheux et souvent funestes.

J'aurais cru manquer au public, que les lois de la religion et de la société doivent nous faire aimer, si je l'eusse privé de ces réflexions, que mes observations, que je donne pour très-fidèles, et celles de quelques-uns de nos auteurs dignes de foi, m'ont fait faire. Il en fera le cas qu'il voudra: je le prie seulement de les lire sans préjugé, et de se ressouvenir de ce qu'a dit Richard Morton (1),

(1) *In Præfation. Physiolog.*

que de tous les auteurs, aucun n'a augmenté ni enrichi la médecine, excepté les praticiens qui ont laissé des observations sûres et fidèles, et décrit naturellement l'histoire de chaque maladie.

Comme dans tout ce que j'ai à dire la nature joue le premier rôle, et que ses effets bienfaisans reviennent souvent sur la scène, j'ai cru, pour mieux me faire entendre, devoir commencer cet ouvrage par expliquer ce que les médecins entendent par le mot de *nature*, d'en faire voir l'origine, la manière d'agir, le mécanisme ; après quoi on passera plus facilement aux avantages qu'elle nous procure ; et enfin, on verra clairement combien est juste la pensée du fameux Sydenham (1) sur la maladie en général, qu'il définit par un effort que fait la nature pour exterminer la matière morbifique, et pour en délivrer le malade.

Au reste, qu'on ne cherche pas ici un style fleuri, la pureté du langage, la propriété et

(1) *Sect.* 1, *cap.* 1, *de Morbis acut. ingenere.*

l'arrangement des mots, l'élégance des phrases et la finesse des pensées ; je ne me suis appliqué qu'à me faire entendre, à développer les choses, à éclaircir les faits ; en un mot, je me suis attaché au fond plutôt qu'à la forme, à instruire les jeunes médecins plutôt qu'à leur plaire, et à les convaincre qu'une pareille matière ne demande d'autres ornemens que ceux de la clarté et de la vérité.

DE LA NATURE,

SELON LES MÉDECINS.

Quand on parle de la Nature, on ne doit pas s'imaginer une substance ou un être spirituel qui agisse en nous ou avec nous; on ne doit entendre par elle que le mouvement ou l'action de nos fibres, de nos organes et de nos humeurs.

Ce mouvement a commencé dès le premier instant de la fécondation ou de notre conception; et il nous a été imprimé dans l'œuf par l'esprit séminal (1), et par la chaleur de la femelle vivipare ou ovipare.

J'ajoute la chaleur extérieure et étrangère à l'esprit séminal, parce que je la crois absolument nécessaire à celui-ci pour lui aider à entrer, à pénétrer dans le tissu de l'œuf ou du germe, et pour lui donner le premier principe de vie; cela paraît si vrai, que les œufs fécondés par le mâle, remplis de matière séminale, n'écloraient jamais s'ils

(1) *Esprit* est pris ici pour *essence;* mais ce n'est pas moins une supposition purement gratuite, un mot vide de sens.

n'étaient couvés par la femelle, ou mis dans un lieu chaud, dans le fumier par exemple, ou dans un four, comme on le pratique souvent en Afrique; il faut donc qu'une douce et presque continuelle chaleur extérieure mette en jeu l'esprit ou la matière masculine enfermée et engourdie dans l'œuf, quelquefois depuis long-temps, et hors d'état, seule, d'exciter le moindre mouvement, si elle ne l'emprunte de l'incubation ou de la chaleur intérieure de la femelle vivipare.

La chaleur donc, qui n'est que la raréfaction ou le mouvement augmenté de l'air (1), ou celui d'une douce transpiration de la femelle, fait pénétrer et agir l'esprit séminal dans le germe; celui-ci se développe, s'allonge, s'étend insensiblement, et nous montre, pour premier signe de vie, un point rouge, animé, agité, sautillant, qui est le premier rudiment de l'animal vivant.

Mais qu'est-ce que cet esprit séminal qui, après la fécondation, demeure paresseux, endormi dans l'œuf, et qui ne s'éveille et n'agit que par l'incubation ou par une chaleur étrangère? Est-ce un ver, comme quelques-uns le croient, qui, dardé dans la matrice et porté directement à l'ovaire, ou indirectement par la voie de la circulation, va se

(1) C'est la chaleur qui raréfie l'air, et qui en augmente les mouvemens. On ne doit la considérer que comme une condition nécessaire au développement du germe.

nicher dans un œuf, et y produire en se développant, s'étendant et grossissant, un embryon, un fœtus, un animal? Ou est-ce une matière, un être, une substance incapable de vie par elle-même, mais très-capable, et en état de la donner en entrant, développant le tissu de l'œuf, et de former ainsi l'animal qui y est contenu? C'est ce qui n'est pas de mon sujet, et que je ne dois pas discuter ici; il me suffit de faire observer que cette matière prolifique, étant une fois reçue dans l'œuf, est assez fixe pour s'y conserver quelque temps, parce qu'elle y trouve des entraves et des obstacles qui, quoiqu'elle soit très-déliée et extrêmement subtile, l'empêchent cependant de s'exhaler et de s'évaporer; et enfin, que cet esprit séminal, aidé par la chaleur de l'ovaire, et ensuite de la matrice, ou par celle de l'incubation ou de l'air extérieur, va pénétrer, étendre et engendrer un animal semblable à celui qui l'a dardé.

Cette merveille, qu'on ne peut jamais assez admirer ni louer, est un effet de la toute-puissance divine, qui, en créant le premier mâle, lui a *vraisemblablement* donné, avec le mouvement, cet esprit ou cette matière prolifique avec toutes ses qualités; et elle s'est perpétuée ainsi successivement d'une génération à l'autre, et se perpétuera ainsi jusqu'à la fin des siècles.

Nous venons de voir que cet esprit séminal, quoique très-fin et très-pénétrant, n'agirait pour-

tant pas s'il n'était dans le mouvement; car ce n'est que par celui-ci qu'il anime les fibres et les humeurs que l'œuf contient; il les heurte, les pousse, les pénètre, les étend, action qui n'est due qu'au mouvement: celui-ci commence-t-il par les solides de l'œuf ou par ses humeurs? le premier branle doit-il être attribué aux solides ou aux liquides? Question assez inutile, très-peu importante, et qu'on n'éclaircira jamais. Tout est mis en mouvement et en même temps dans l'œuf; et, par ce mouvement, les liquides sont raréfiés, occupent plus d'espace, poussent, et sont poussés par les solides, qui s'ouvrent, s'allongent, reçoivent les liquides; les organes se forment, la circulation commence, et l'animal reçoit le principe de vie.

De ce premier mouvement, qui devient de plus en plus sensible à mesure que l'animal croît et se fortifie, vient aussi ce que nous appelons *nature*, différente dans les différentes espèces d'animaux, selon la diversité de leur structure et de leurs organes.

La nature donc ne consistera que dans le mouvement de nos organes et de nos humeurs; c'est à ce mouvement libre, égal, et en équilibre entre les solides et les liquides, qu'on doit rapporter la santé et la vie; c'est à la force ou à la faiblesse de l'action des uns sur les autres qu'on doit attribuer la maladie, comme ce n'est qu'à l'entier repos de nos organes et de nos humeurs, ou

à la cessation de tout mouvement, qu'on doit rapporter la mort.

Ce mouvement se fait sentir, pendant que nous vivons, jusqu'aux extrémités les plus reculées de notre corps : il n'est que l'effet de l'action de nos fibres sur nos humeurs et de la réaction de nos humeurs sur nos fibres (1). Le cœur, qui a été le point rouge sautillant, et où le premier mouvement a paru, doit être regardé comme le premier mobile, qui, comme une très-forte et puissante pompe, pousse, par son ressort et par sa force, le sang de tout côté (2) : or, comme

(1) Il est certain que les fluides animaux exercent une action sur les parties solides qu'ils touchent, et que celles-ci agissent sur eux ; mais on ne saurait borner les mouvemens vitaux à ces deux forces équilibrées : ce serait beaucoup trop simplifier la vie. D'ailleurs, cette action mutuelle entre les solides et les humeurs est ici exagérée ; elle ne joue pas dans l'économie animale un aussi grand rôle que l'a pensé l'auteur.

(2) Cette comparaison n'est pas exacte. Les lois de la vitalité n'ont rien de commun avec celles de la physique. Le battement des artères n'est point dû à un mouvement imprimé par le cœur ; il devrait se communiquer de proche en proche : or, les pulsations des portions artérielles les plus éloignées de cet organe s'opèrent en même temps que celles qu'il éprouve lui-même ; et d'ailleurs, les veines, qui paraissent être une continuation des vaisseaux artériels, ne présentent point de mouvement semblable à celui du cœur et des artères, d'où l'on infère naturellement que le système artériel est soumis dans toutes ses parties à un ordre particulier d'action.

les artères en prennent leur origine, il leur donne son mouvement d'élasticité, de même qu'à toutes les fibres de notre corps, dans le temps qu'il donne au sang celui de progression et de circulation.

C'est ce mouvement alternatif des liquides contre les solides, et des solides contre les liquides, qui fait l'accroissement, l'extension en tout sens, et le développement de toutes les parties du corps : c'est par ce mouvement que les sucs nourriciers sont portés et par-tout distribués ; c'est enfin à ce mouvement qu'on doit rapporter toutes les fonctions, comme la digestion, les sécrétions, les évacuations, etc.

Concluons donc que la nature ne consiste que dans l'élasticité, l'oscillation et le mouvement des fibres, et dans le mouvement progressif et circulaire des liquides, à quoi contribue beaucoup l'influx des esprits animaux (1), lorsque le cerveau et les nerfs sont formés ; et enfin, que c'est ce double mouvement réciproque, égal et naturel, qui, pour le répéter, constitue la santé, tout comme la maladie ne se montre que lorsque les humeurs ne continuent pas facilement leur mouvement progressif et circulaire dans une ou plusieurs parties, ou lorsque les solides sont trop relâchés, trop roides, trop agités, déchirés ou coupés (2).

---

(1) *Voyez* la note de la *page* 15.

(2) Ces considérations ne peuvent satisfaire un bon esprit

Nous ne devons donc rien concevoir de plus, lorsqu'on dit que la nature a agi, ou qu'elle a

---

dans l'état actuel de nos connaissances. La physiologie offre des principes plus fixes et plus lumineux : elle seule peut servir aujourd'hui à donner une juste idée de ce que l'on doit entendre par le mot *nature*.

Sans doute les animaux sont essentiellement mobiles, mais ils sont en outre sensibles ; et cette sensibilité, en leur donnant la faculté de se mouvoir par eux-mêmes, les distingue évidemment de tous les autres corps de la nature. Ils sont aussi doués de caloricité, ou faculté de produire de la chaleur. Ces trois propriétés vitales constituent en quelque sorte le trépied de la vie. On les trouve dans toutes les parties animées, mais avec des modifications très-variées.

Ainsi le mouvement est visible dans la locomotion et les contractions des membranes de la vessie, de l'estomac, de la matrice, etc., tandis qu'il est très-obscur dans les molécules charnues ou fluides qu'il retient dans une position respective : le premier est ce qu'on nomme mouvement *musculaire*, et le second, mouvement *tonique* ou *contracile*.

La sensibilité éprouve des modifications particulières dans les organes des sens. Les yeux sont particulièrement affectés par les couleurs, les oreilles par les sons, le nez par les odeurs, la bouche par les saveurs, l'estomac par les alimens, l'entendement par les idées, etc. On observe aussi qu'elle est plus ou moins grande dans telle ou telle partie du corps, et selon leur manière d'être. Les cheveux, les ongles, les cartilages, les os, sont moins sensibles que la peau ; le cerveau et les nerfs le sont davantage que toutes les autres parties du corps ; les os même deviennent très-douloureux lors d'inflammation.

Enfin, la caloricité réside aussi, quoique modifiée, dans

guéri, si ce n'est que le ressort, l'action et la vigueur des solides sont revenus dans leur ton et leur rhythme

---

toutes les parties du corps : elle est très-grande dans le système sanguin, dont la poitrine est le centre.

Ces trois propriétés vitales se manifestent par des mouvemens sensibles, non-seulement dans le corps entier, mais même dans chaque organe en particulier. Ces mouvemens suivent des directions diverses, selon la structure et les fonctions de chaque partie animée ; ils sont retenus dans un état de situation fixe, qu'on appelle *ton ;* mais ils s'en écartent plus ou moins, soit par augmentation, soit par diminution. Le *ton* augmenté fait prédominer la roideur, la contraction des solides, l'épaississement des fluides et la chaleur dans toutes les parties où il a lieu. Si, au contraire, il est diminué, ce qu'on nomme *atonie*, le relâchement domine, soit en persistant, soit en alternant avec des contractions, avec l'irritation proprement dite.

Les stimulans, tels que les liqueurs alcooliques, aromatiques, augmentent d'abord l'excitation et le *ton*. Si on les porte à l'excès, ils irritent, augmentent les contractions ; les rendent irrégulières, et quand les forces vitales ont été portées à leur *summum*, la faiblesse avec relâchement (que Brown appelle indirecte) s'ensuit. Les stimulans très-légers, les émolliens, les rafraîchissans, les sédatifs diminuent l'excitation et causent l'atonie. Enfin, les stimulans permanens, dont l'action est plus long-temps soutenue, augmentent le ton : ce sont les toniques proprement dits ; le quinquina, le tan, les amers, les alimens, etc. doivent être rangés dans cette classe.

Chaque organe acquiert sa mobilité, sa sensibilité, sa chaleur, ses habitudes, son ton particulier, jouit d'une vie qui lui est propre ; mais ils sont en rapport entre eux et avec

naturels, et qu'ils ont affiné et rendu les humeurs plus coulantes, qu'ils les ont forcées à s'échapper, ou à re-

---

tout le système : c'est même leur ensemble qui constitue la vie généralement prise. Le père de la médecine exprimait cette unité d'action par *consensus unus*, *conspiratio una*; c'est aussi ce qu'il entendait et ce que nous entendons encore par *nature*.

Les mouvemens par lesquels nous distinguons chacune des propriétés vitales étant réguliers et limités, supposent autant de forces. C'est ce qui fait donner le nom de *force motrice* à la mobilité, celui de *force sensitive* à la sensibilité; on a aussi appelé *forces digestives* l'ensemble des mouvemens vitaux par lesquels la digestion se fait, etc. Enfin, ces forces ne peuvent être dirigées que par des lois; les effets constans qu'elles produisent le prouvent clairement.

Ces propriétés ou forces vitales deviennent donc pour nous les principes de la vie, les élémens de la nature. L'esprit humain ne saurait pénétrer plus avant. « Les phénomènes de la nature, dit Bâcon, ne peuvent nous montrer que l'ordre dans lequel se succèdent les effets, nous dire quelles sont les règles que suit la production de ces effets, et non ce qui constitue la nécessité de ces productions ». Renonçons donc à la recherche des causes premières; étudions les lois de la vie; observons attentivement les mouvemens organiques qu'elles déterminent, ainsi que leurs rapports comme effets ou comme cause. Le mot *nature* n'étant qu'un abstrait qui renferme l'idée de ces diverses lois composant l'unité de la vie, nous sera dès-lors entièrement connu.

Cela posé, on n'en fera ni un être passif, puisqu'elle agit et réagit d'une manière uniforme, que ses mouvemens ont une cause, une direction et une fin, qu'elle est jusqu'à un

prendre leur cours, et leur mouvement naturel et ordinaire (1).

Lorsque ce mouvement se trouve ralenti ou embarrasé, il redouble ses forces et sa vivacité; il devient alors plus vif, plus fréquent et plus fort, et il dégage souvent ainsi la partie malade de ce qui en dérangeait les fonctions, en emportant les digues et les obstacles qui s'opposaient à sa propre liberté, et de cette façon la santé succède à la maladie.

Ce mouvement redoublé, fébrile, et souvent violent, qui fait la maladie aiguë, en procure aussi quelquefois la guérison, sans aucun remède ni secours extérieur; la seule diète et le repos suffisent

---

certain point indépendante des objets dont le corps est environné, et qu'elle résiste à tous les agens qui tendent à la destruction de la vie; ni un être intelligent, quoiqu'elle seule opère la guérison des maladies et conserve la santé (*sola natura medicatrix*, Hipp.), qu'elle puisse souvent se passer des secours de l'art, et qu'elle opère en un mot tous les changemens que nous observons dans l'économie animale. « *Invenit natura sibi ipsi vias non ex cogitatione*.... Hipp. *Epid. sect.* 5. « De là il résulte nécessairement qu'on ne cherchera point à la maîtriser dans tous les cas, et qu'on ne mettra pas une trop grande confiance dans ses moyens. On s'attachera donc à bien observer les signes salutaires et ceux qui sont nuisibles, à seconder les premiers, *quæ secundum naturam*, et à combattre les autres, *quæ præter naturam*.

(1) L'action des solides contribue, il est vrai, à entretenir les humeurs dans leur état habituel; mais elles ont leur vie propre.

alors pour ce bon effet: par la diète, on ne multiplie pas les digues ni les humeurs, qui ne sont souvent que trop abondantes ou trop viciées; et par un repos convenable on n'augmente pas le trouble des liquides, ni l'action des solides, qui ne sont que trop animés : voilà comment la nature, par ces deux simples moyens, est regardée comme la guérisseuse de la plupart des maladies, surtout aiguës; et le médecin comme son seul ministre, en ordonnant à propos, ou en faisant éviter ou retrancher tout ce qui pourrait nuire (1): c'est donc avec beaucoup de raison que Celse a dit que beaucoup de maladies se guérissent par la diète et par le repos; tous les médecins qui sont venus après lui ont observé la même chose; ce que l'exemple des bêtes malades vérifie tous les jours.

---

(1) « La nature, dit Clerc (*a*), a le premier et principal emploi dans la cure des maladies, et surtout dans les maladies aiguës; la crise qui la termine est essentiellement son ouvrage.... Le médecin doit régler ses opérations sur celles de la nature.... Il n'est médecin que pour la seconder et la diriger... « En effet, l'abus des médicamens ruine les forces vitales, surtout pendant l'état ou le *vigoris tempus* de la maladie. C'est alors que, sous prétexte de l'aider, on la trouble, et qu'on nuit à la guérison. Elle arriverait plus souvent à son but, dit Sydenham, si des ignorans ne la détournaient ainsi de sa route.

(*a*) *Histoire naturelle de l'Homme considéré dans l'état de maladie*, etc.

Il n'en est pas de même dans la plupart des maladies chroniques; les fibres sont souvent engourdies, ou trop tendues, ou trop sèches, ou trop humides et relâchées; elles ne peuvent pas donc battre et affiner (1) facilement les liquides, lents d'ailleurs dans leur mouvement, visqueux, épaissis, durcis même, et cantonnés dans quelque partie : c'est alors que la nature languit et se trouve dans l'inaction; et c'est aussi alors que le médecin et les remèdes sont nécessaires pour éveiller et animer les fibres ou la nature endormie.

Mais qu'est-ce que fibre, dont tout ce que nous appelons solide est composé? C'est un fil extrêmement subtil et délié, formé cependant d'autres fils encore plus minces, qu'on doit regarder comme pleins de sucs, ou comme des canaux imperceptibles qui servent au transport des liquides les plus affinés.

Tous ces fils, par leurs différens arrangemens, par leur tournure, par leur entortillement, par leur union plus ou moins serrée entre eux, forment ce qu'on appelle membranes, vaisseaux, glandes, viscères, muscles, tendons, nerfs, les os même, etc.; enfin, ils ont tous un mouvement de vibration, d'oscillation, de contraction, qui leur a été communiqué par la fécondation, et qui a été dans la

---

(1) Cette action est trop mécanique pour se rapporter exactement aux lois de la vie.

suite entretenu par le suc nerveux ou par les esprits animaux. Qui voudra savoir à fond ce que sont les fibres et les solides du corps humain, n'a qu'à lire le *Conspectus Anatomico-Mechanicus* du savant M. Fizes, professeur, et célèbre médecin de Montpellier (1).

S'il arrive donc que le mouvement naturel à ces fils ou fibres vienne à diminuer, à augmenter, ou à être troublé de quelque manière que ce soit, le cours des liquides qu'ils charrient sera dérangé, les fonctions souffriront, et on tombera infailliblement malade.

J'observe quatre principaux états contre nature où les fibres peuvent se trouver (2).

Le premier sera celui dans lequel les fibres, trop nourries, grasses et trop onctueuses, ne pourront pas se plier facilement, ni se contracter pour pousser les liquides; ceux-ci, se trouvant d'ailleurs gras et

(1) L'auteur a partagé les erreurs de son siècle, avec les Fizes, les Haller, sur la fibre primitive. Il y a long-temps qu'on la regarde comme un être de raison, et que la physiologie l'a mise, ainsi que le suc ou fluide nerveux, les esprits animaux, etc., au nombre des suppositions arbitraires

(2) De Haller a également distingué quatre états différens de cette prétendue fibre primitive, et en les combinant avec quelques modifications de la sensibilité, il en a déduit quatre tempéramens qui répondent à ceux des anciens. Le premier est avec excès de sensibilité et faiblesse de la fibre; le deuxième, avec excès de sensibilité et de ton; le troisième, avec très-peu

abondans, opposeront beaucoup de résistance au mouvement et à l'action des solides, d'où suivra nécessairement la lenteur dans toutes les fonctions; la nature alors languira, et ne pouvant pas exécuter aisément ses opérations, il faudra recourir au médecin et aux remèdes pour diminuer la résistance que souffrent les solides, et pour les animer; ce qu'on obtiendra par des saignées aux bras, aux pieds, par des lavages, des purgations, et surtout par la diète et par un long et fréquent exercice.

Le second état est celui de la sécheresse, de la délicatesse, du froncement et de l'irritation, dans lequel les fibres n'ont pas assez d'onctuosité et de souplesse pour pousser les liquides dans leurs canaux, où ceux-ci acquièrent à leur tour une sécheresse contre nature. Cet état est ordinairement chronique, en faveur duquel la nature opère peu, si le médecin ne l'aide par les humectans, les délayans, les adoucissans, tels que le petit-

---

de sensibilité et de ton; le quatrième, avec excès de ton et très-peu de sensibilité. Mais la considération exclusive des solides est tout aussi loin de la réalité que celle des humeurs. Il est bien démontré aujourd'hui que les fluides et les vaisseaux qui les contiennent sont dans un rapport tel, qu'ils ne pourraient exister isolément, et qu'on ne peut envisager leur état l'un sans l'autre. C'est ainsi qu'en parlant des systèmes sanguin, lymphatique, on présente toujours un état mixte des artères, des veines et du sang, des vaisseaux lymphatiques, des glandes et de la lymphe.

lait, les bouillons avec les herbes rafraîchissantes, ou leur suc dépuré, les bains, les eaux minérales, etc. Par ces remèdes placés à propos, les solides deviennent plus flexibles; ils reprennent leur mouvement naturel, et les liquides, humectés et délayés, circulent plus facilement.

Le troisième état des solides est celui d'être trop roides, trop fermes et trop grossiers, et ainsi, d'être trop peu élastiques, et par conséquent, dans une espèce d'inaction qui retardera le cours des liquides, lesquels n'étant pas suffisamment agités, contracteront un vice d'épaississement et de grossièreté, qui ralentira beaucoup toutes les fonctions, les sécrétions, les excrétions, etc. ce qu'on pourra corriger par les humectans, par les apéritifs tempérés, par une vie active et joyeuse, et par des alimens convenables.

Enfin, le quatrième état des fibres peut dépendre de leur trop d'humidité, de leur mollesse et de leur relâchement; elles ne pourront donc pousser que faiblement les liquides, dont les principes noyés, pour ainsi dire, et sans esprits, n'agiront contre elles que lentement et avec beaucoup de peine, ce qui fera languir la nature, et la rendra paresseuse dans ses opérations; mais on pourra l'animer par les apéritifs, par les spiritueux, par les sudorifiques, les diurétiques, les hydragogues, par un régime de vie actif, et par des alimens secs et spiritueux, etc.

Il semble qu'en parlant des quatre principaux états contre nature où les fibres peuvent se trouver, nous ayons voulu désigner les quatre tempéramens si connus, lorsqu'ils n'excèdent pas le naturel et l'ordinaire.

Le sanguin sera l'effet d'une juste proportion de mouvement entre les liquides et les solides, c'est-à-dire, entre ces deux agens; de sorte qu'ils agiront l'un contre l'autre, à forces égales, en actions et en réactions réciproques et mesurées; c'est le tempérament le plus heureux, en ce que les fonctions se font toutes très-bien; la santé est parfaite, et les passions de l'âme y sont toutes très-tempérées (1).

(1) Ce tempérament est caractérisé par l'activité prédominante du système sanguin. Il dispose aux maladies inflammatoires et aux hémorrhagies. Tout, chez le sanguin, annonce la vigueur, l'énergie et la vivacité. Sa complexion présente les formes les plus avantageuses : épaules et dos larges; poitrine élancée; cou gros; muscles bien nourris; cheveux roux ou châtains, quelquefois même noirs; yeux bleus, à fleur de tête et pleins d'âme; front large et bien voûté; nez aquilin; joues pleines et colorées; lèvres vermeilles; teint fleuri; peau fine.

La physionomie du sanguin est ouverte, animée, spirituelle. Il aime les plaisirs, se passionne pour les beaux-arts et pour la gloire; gai, tendre, aimable, bon, généreux, brave et confiant : c'est l'homme social par excellence.

L'activité du système sanguin est augmentée par l'âge adulte, le printemps, les alimens de haut goût et les boissons spiritueuses, le grand exercice, l'air vif et pur.

Dans le bilieux, les fibres, étant sèches, déliées et tendues, seront susceptibles de la moindre impression, très-facilement mues, et très-promptes au mouvement; et comme les liquides participent à ce caractère vif et actif, ils seront animés et échauffés; d'où nécessairement doivent suivre l'ardeur et la promptitude dans les fonctions, la chaleur, la maigreur, la sécheresse; et les vives passions de l'âme, comme la colère, l'impatience, etc. (1).

---

(1) Le bilieux est fort, d'une complexion robuste, mais qui tient de la roideur; sa taille est avantageuse, ses muscles sont prononcés; son tissu cellulaire est peu dilaté; sa peau sèche, aride, quelquefois brune, ordinairement couverte de poils; il a les cheveux noirs, quelquefois crépus, la bouche grande, les lèvres desséchées, l'haleine forte et chaude, peu de transpiration, le pouls roide, prompt, élastique; il est gros mangeur et digère vîte; son ventre est ordinairement resserré; ses urines sont âcres et abondantes. Il est profond penseur et porté à des méditations sérieuses, aux sciences abstraites. Son imagination est sublime. Il a plus de génie que d'esprit. Ses passions sont grandes et fortes. Sensible et prompt à s'enflammer, constant, ferme, inexorable, l'amour est pour lui une affaire capitale; sa jalousie va quelquefois jusqu'à la fureur; sa colère est celle d'Achille, sa haine celle de Coriolan. Sa fermeté tient de l'opiniâtreté. Il vit longtemps. L'été, l'âge mûr, les alimens grossiers, les grands travaux, les alimens échauffans, les liqueurs fortes, les occupations sérieuses fortifient ce tempérament. Il dispose aux maladies bilieuses, aux affections rhumatiques, etc.

Dans le mélancolique, les fibres auront beaucoup de tension, de roideur, de grossièreté ; elles seront fort unies et serrées entre elles ; leurs oscillations et leurs contractions ne seront ni faciles ni promptes, et n'agiront que lentement contre les liquides, qu'on doit, dans cette constitution, nécessairement supposer visqueux et grossiers, parce que, comme le mouvement est lent, ils ne sont pas assez battus ni subtilisés ; d'où naîtra un retardement dans les fonctions du corps et dans la circulation des humeurs ; mais cet état de roideur dans les fibres donnera beaucoup de force au corps, et de facilité à l'âme de concevoir, de pénétrer et de juger sainement (1).

Le pituiteux enfin doit reconnaître, comme nous avons dit, des fibres molles, humides et relâchées, hors d'état de pousser, de secouer

---

(1) Le mélancolique n'est que le bilieux dégénéré. Plus faible, il est plus mobile et plus sensible ; son corps est grêle, ses yeux sont grands, nonchalans ou sombres ; ses artères sont petites, ses veines larges ; son pouls est roide, petit ; la coction prédominante de ses maladies est difficile, à raison de l'irrégularité nerveuse. Les femmes ont souvent les extrémités froides. Plus le mélancolique est nerveux, plus il est instable ; ses idées se succèdent avec rapidité ; ses passions sont violentes, mais peu durables ; il a l'imagination vive, beaucoup de pénétration et de sagacité ; mais il est extrême en tout. Naturellement triste, silencieux, concentré, il a le sentiment intérieur plus développé ; il est susceptible, emporté

et d'animer les humeurs, dont la qualité sera visqueuse, séreuse, et pour ainsi dire froide. Leur mouvement étant donc ralenti, sera accompagné de faiblesse, de lenteur dans l'économie animale; tout languira jusqu'aux facultés de l'âme; car, comme a dit Hippocrate (1), et comme on le voit tous les jours, *animi mores corporis temperiem sequuntur;* elles seront donc indolentes, paresseuses, et capables de bien peu de chose (2).

Ces tempéramens, qu'on a toujours bornés au nombre de quatre, peuvent en former une infinité, et autant qu'il y a d'individus, selon leurs différens mélanges ou modifications entre eux; mais chacun cependant tiendra plus ou moins du

---

et vindicatif, quoiqu'avec peu de rancune. En général, dit Clerc (*loco citato*), les mélancoliques sont amis éternels, amans jaloux, désespérés, désespérans, maris incommodes. Leurs meurs honnêtes font qu'on les estime, qu'on les aime, qu'on les respecte; mais leur méfiance les éloigne de la société. C'est dommage! car elle est souvent le spécifique de cette disposition.

Les autres caractères de ce tempérament se trouvent dans le bilieux.

L'automne, les chagrins, l'état sédentaire, l'âge mûr, augmentent cette disposition.

(1) *Lib. de Aëre, Aquis et Locis.*

(2) Ce tempérament, qu'on appelle aussi flegmatique, se manifeste par les signes suivans : Chairs molles, avec une graisse peu ferme; vaisseaux sanguins petits; sang peu consistant; peau d'un blanc de lait; cheveux et poils blonds ou

caractère de l'un des quatre, que l'on peut qualifier, comme disaient nos anciens, le premier de chaud et humide, le second de chaud et sec, le troisième de froid et sec, et le quatrième de froid et humide.

On naît avec quelqu'un de ces tempéramens, selon que l'esprit séminal a été plus ou moins abondant, ou qu'il y a eu plus ou moins d'énergie, de masse ou de vivacité ; mais aussi l'éducation et l'habitude y peuvent avoir beaucoup de part : on est assuré de la finesse et de la fluidité des humeurs, de la mollesse et de la flexibilité des fibres dans le bas âge ; c'est donc alors qu'on peut donner un très-bon tempérament aux jeunes enfans, en

---

châtains et plats ; visage rond, bouffi ; yeux languissans, peu animés ; lèvres décolorées ; membres arrondis.

Les flegmatiques sont peu sensibles, peu actifs ; leur tissu cellulaire est très-dilaté, plein de lymphe ; ils transpirent beaucoup ; toutes leurs fonctions naturelles s'exécutent lentement. Peu sensibles, ils ont peu de desirs et de passions ; peu mobiles, l'inertie fait la base de leur constitution. Ils ont l'imagination froide, la mémoire ingrate, le jugement lent ; ils sont apathiques, paresseux, insoucians, pacifiques et généralement bornés, et parfois sans vices ni vertus.

Avec cette disposition lymphatique, les maladies sont lentes, la coction en est difficile, imparfaite ; la nature a peu de moyens pour leur guérison. L'enfance, la vieillesse, les lieux et les temps humides ; l'automne, l'hiver, l'abus des relâchans, des émolliens, des rafraîchissans, le repos, développent ce tempérament.

fortifiant et affermissant leurs fibres par l'exercice, par des alimens convenables; en leur faisant respirer un bon air, et en les tenant dans la joie, ou dans une espèce de contentement et de gaîté; tout comme on peut leur donner un beau caractère en tournant les fibres de leur cerveau, ou leurs idées vers le beau et le vrai, par de bons exemples, par des avis et des préceptes sages, judicieux et religieux, très-propres à leur former l'esprit et à leur inspirer de grands sentimens et de bonnes mœurs.

On sait encore que l'habitude ou coutume est une seconde nature, parce que les actes réitérés et fréquens qui forment l'habitude, disposent les fibres à faire toujours les mêmes mouvemens, et les humeurs à se porter facilement vers la même partie: leur chemin donc devient plus facile et plus ouvert; et les esprits animaux, s'y portant plus souvent et plus abondamment, opposent beaucoup de difficulté à surmonter l'habitude contraire, et la rendent souvent irremédiable. De quelle conséquence n'est-il donc pas de n'en laisser prendre aucune mauvaise pour la conformation du corps et pour la santé, tout comme pour les mauvaises qualités et les vices de l'esprit, surtout dans l'âge où tout est encore tendre, nouveau, et susceptible de toute bonne ou mauvaise impression!

Nous avons vu ci-devant que c'est le mouve-

ment juste et égal des fibres, et celui de progression des fluides, ou l'équilibre entre ces deux puissances, qui fait la santé; il faudra donc que les infirmités soient causées par le dérangement de l'un ou de l'autre de ces deux mouvemens; ce qui arrivera quand les solides seront ou irrités, ou trop secs, ou trop tendus, ou relâchés, et quand les humeurs s'arrêteront ou abonderont trop : il est évident que les fibres, gênées alors, et ayant perdu leur ton et leur oscillation naturelle, interrompront le cours des liquides, par lesquels, se trouvant embarrasées et portées au-delà de leur sphère et de leur cadence, elles redoubleront leurs efforts, en revenant comme un ressort tendu et bandé contre les humeurs; elles les obligeront par leurs fortes, fréquentes et réitérées oscillations ou contractions, à quitter la partie malade, et même à s'échapper hors du corps. Or, comme il y a plusieurs voies qui favorisent leur sortie, telles que celle des pores de la peau, des selles, des urines, de l'expectoration, du vomissement, du nez, des oreilles, de la vulve dans le sexe, et que ces voies se trouvent toujours ouvertes et prêtes à recevoir ce qui se présente, il s'ensuivra nécessairement que les oscillations des fibres se portant naturellement vers les émonctoires, y conduiront les humeurs déjà affinées et rendues coulantes; elles sortiront donc dehors, au grand avantage de la partie souffrante.

C'est à ce mouvement qu'on doit les évacuations salutaires, ou la résolution des tumeurs internes ou externes, pourvu qu'il ne soit pas trop dérangé, que les organes ne soient ni trop chargés ni affaissés, et que les humeurs ne soient pas trop tenaces, ni arrêtées en trop grande quantité, ou hors de leurs canaux; car dans ce cas la nature succombe ordinairement, malgré la promptitude et l'efficacité des remèdes.

Il faut donc, pour qu'elle puisse heureusement agir, que les fibres conservent encore quelque facilité dans leurs oscillations, et que les humeurs morbifiques ne soient pas trop abondantes, ni trop viciées, ni épanchées en trop grande quantité, ni trop fortement arrêtées à l'extrémité de leurs vaisseaux; car, lorsque la nature ou les fibres conservent assez de mouvement pour vaincre toute résistance, on voit survenir l'évacuation des humeurs par quelqu'une des voies nommées ci-dessus, et quelquefois par diverses éruptions critiques qui dégagent le dedans de tout ce qui en dérangeait les fonctions; et si on voit sortir les humeurs nuisibles par un endroit plutôt que par un autre, on ne doit l'attribuer qu'à la direction des fibres ou de leurs oscillations, ou au voisinage de l'émonctoire, ou à l'alliage que l'humeur nuisible fait avec celle dont elle a pris le chemin.

On ne voit pas d'autre mécanique ni d'autre raison qui puissent montrer plus clairement la ma-

nière dont la nature agit, et dont se fait toute évacuation critique, si ce n'est le mouvement des fibres et des organes, qui buttent et subtilisent, souvent brusquement et même violemment, souvent aussi insensiblement et sourdement, les humeurs qui se sont arrêtées dans leurs interstices, ou dans les extrémités de leurs canaux : or, comme tout est spongieux et vaisseaux dans notre corps, les liquides affinés et nuisibles seront forcés de sortir immédiatement du corps, ou d'entrer dans les vaisseaux dans lesquels, venant à circuler avec le sang ou avec la lymphe, ils seront portés dans quelqu'autre partie : s'ils s'unissent et s'allient avec la lymphe, ils seront déposés dans quelque glande conglobée ; et s'ils entrent dans quelque vaisseau sanguin, ils seront portés dans quelque viscère, ou ils seront vidés par les reins, par les boyaux, par la bouche, par la peau, etc. (1).

Mais s'il arrive que ces humeurs, rentrées dans le courant de la circulation, ne soient pas promptement vidées, elles se jetteront sur quel-

(1) C'est en vain que l'auteur s'attache à expliquer la manière dont la nature agit pour rétablir la santé : le mode d'action qu'elle emploie sera toujours caché pour nous. On ne peut connaître que les conditions les plus propres à le favoriser. Or, ces conditions consistent à rétablir l'ordre dans les fonctions organiques, à débarrasser les organes de tout ce qui gêne leur exercice, à combattre les mouvemens nuisibles, à respecter les efforts de la nature, quand on sait par expérience qu'elle se

que partie dont la fonction sera peut-être plus essentielle à la vie que celles qu'elles ont quittées, où elles produiront des métastases ou des transports très-dangereux; et si enfin elles sont portées vers la surface du corps, elles y causeront des dépôts, des tumeurs, des inflammations qui, quelquefois salutaires, ne laissent pas de demander des soins, et des remèdes souvent différens de ceux de la maladie précédente.

Tous ces faits, qui sont fondés sur la pratique journalière, nous montrent que les humeurs extravasées peuvent rentrer dans les vaisseaux, et se porter du dehors au dedans, du dedans au dehors, de haut en bas, de bas en haut, en un mot, en tout sens et dans toute partie. C'est ainsi qu'on voit les abcès se rendre du dedans du cerveau au foie, aux narines, aux oreilles, et se vider par quelqu'une de ces dernières voies; des assoupissemens profonds, des inflammations au cerveau, se dissiper brusquement pour former une inflammation, ou une grande oppression de poitrine; des douleurs dans cette der-

suffit à elle-même. Mais cette conduite du praticien ne peut être fondée que sur une bonne thérapeutique. Alors la maladie parcourra toutes ses périodes, les parties affectées reprendront leur activité naturelle, les crises seront plus complètes, et laisseront moins de ces reliquats qui peuvent se porter sur quelque organe et y devenir le germe d'une autre altération morbide; enfin les rechutes seront plus rares.

nière partie, des hémoptysies, et même des inflammations, s'évanouir promptement pour procurer de vives douleurs aux jambes, aux aînes, aux parties de la génération, et quelquefois des dépôts, des inflammations, etc., qu'on a vus survenir aussi aux extrémités supérieures, aux doigts, à l'avant-bras. (Voyez les observations 7, 8 et 9.)

N'a-t-on pas vu du pus niché dans la poitrine, ou ailleurs, se faire jour et sortir avec les urines; des œdèmes, des enflures considérables disparaître par ces voies-là ou par les selles? enfin des yeux enflés, enflammés, chassieux, pleins d'humeurs, reprendre bientôt leurs fonctions, leur volume et leur état naturel, par la diarrhée : le bon effet de cette évacuation, dans ce dernier cas, n'a pas été ignoré par Hippocrate (1), qui nous assure qu'il n'y a rien de plus avantageux que le flux de ventre pour la guérison de l'ophthalmie (2).

Tous ces cas, dont quelques-uns se sont présentés à nous, et dont nos auteurs sont remplis, ne peuvent être que l'effet des mêmes liquides auparavant arrêtés ou épanchés, et rentrés dans le courant de la circulation; ils ne peuvent

---

(1) *Aphorism. XVII, sect. II.*

(2) Le docteur Daignan a observé une crise semblable. Le fait est consigné dans le *Journal de Médecine-Pratique*, n°. 56, *page* 434, deuxième année.

y être rentrés que par le battement et l'oscillation des solides, qui, les ayant affinés et subtilisés, les ont mis en état de s'insinuer dans les vaisseaux, de se mêler avec ce qui y circulait, et de se porter vers quelque voie, cavité ou émonctoire.

Ces effets dépendans nécessairement du mouvement des fibres et de la circulation des humeurs, doivent être appelés des efforts de la nature, qui n'est rien de plus que le mouvement ordinaire dans l'état naturel, mais extraordinaire dans l'état de maladie; cependant la circulation des liquides y contribue très-peu, puisqu'on a vu des épis de blé avalés sortir par l'aîne; des couteaux (1) pareillement avalés par un bœuf, paraître jusqu'au manche et se montrer vers l'épaule; des épingles, des aiguilles avalées aussi se faire voir, toucher et sortir du bras, du dos, etc. J'ai vu sortir de la cuisse d'une fille de vingt-deux ans une assez grosse aiguille qu'elle avait avalée par mégarde environ un mois auparavant. Certainement la circulation des liquides avait eu très-peu de part à tous ces cas, qu'on ne peut avec raison attribuer qu'à la vertu systaltique des fibres, et au battement des vaisseaux, et surtout des artères, qui tendent à pousser du

(1) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1726.

centre à la circonférence tout ce qui s'oppose à la liberté et à la facilité de leur mouvement.

On doit dire enfin que la nature n'est jamais malfaisante ; car si elle souffre, c'est-à-dire, si nos humeurs et nos organes sont troublés dans leurs fonctions, c'est toujours par des causes étrangères, par les passions de l'âme, par les excès de bouche, et par tout ce qu'on appelle choses non naturelles, ou parce qu'enfin tout s'use par l'âge, tout se sèche, tout se roidit, s'ossifie même, et devient incapable d'exercer plus long-temps aucun mouvement. On ne doit donc jamais la regarder comme nuisible, mais tout au plus comme ne pouvant plus produire ses bons effets, parce qu'elle est trop chargée, et opprimée par les causes qui s'opposent à ses louables efforts, et qui la font enfin succomber, malgré tous les secours les plus convenables, qui ne peuvent ni concourir avec elle ni lui aider.

On doit cependant avouer que ce qu'on appelle nature forte et vigoureuse, c'est-à-dire que des fibres bien unies entr'elles, fermes, fortes, mais souples, résisteront beaucoup plus à tout ce qui s'oppose à leur mouvement ; elles vaincront aisément tout obstacle, faciliteront beaucoup l'effet des remèdes, et triompheront de la maladie ; tandis que des fibres minces, molles, relâchées, désunies, et celles qui sont trop tendues et trop bandées, ne pourront pas exécuter libre-

ment leurs mouvemens de diastole et de systole. Ainsi ces dispositions des fibres, auxquelles répondront et seront, pour ainsi dire, analogues les qualités des humeurs et des esprits animaux, ne pourront pas surmonter la résistance des causes qui font la maladie (1).

Il est inutile de rapporter ici tous les autres états où se peuvent trouver les fibres de notre corps, comme leur sécheresse, leur sensibilité, leur engourdissement, etc. : toutes ces dispositions particulières ont été assez détaillées lorsque nous avons parlé des différens tempéramens; et il me paraîtrait d'ailleurs tout-à-fait hors de propos de répéter ici ce que le savant Frédéric Hoffmann (2) a expliqué assez au long.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici doit suffire pour donner une idée de ce qu'on doit entendre par le mot de nature, pour connaître son origine et sa manière d'agir. Passons maintenant aux bons effets qu'elle est capable de produire, et auxquels on ne doit jamais s'opposer; ce qui remplira autant que je le pourrai le but et le dessein que je me suis proposés.

---

(1) Chez un sujet bien musclé, vigoureux, et en un mot d'une forte complexion, la nature a sans contredit plus de moyens pour opérer la guérison des maladies, que chez un être faible, délicat, qui a le corps grêle, les chairs molles, lâches ou très-irritables.

(2) *Dissert. IX Physico-Medic. de Naturâ corporis humani medicatrice*, etc.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques incommodités de la peau, ou de quelques éruptions cutanées.

La peau, destinée à garantir, à couvrir le corps, et à le rendre moins sensible aux impressions rudes et fâcheuses des objets qui l'environnent, à laisser sortir les vapeurs et les exhalaisons intérieures, sous le nom de transpiration ou de perspiration insensible, dont l'abondance et l'agitation font la matière des sueurs, et enfin, à donner quelque passage aux remèdes qu'on y applique, se trouve souvent sujette à des indispositions qui lui viennent du dedans, par la mauvaise qualité de ce qui en doit sortir, ou du dehors par contagion, ou par l'effet des topiques (1).

Je crois, avant toutes choses, devoir prévenir le lecteur que, sous le nom d'incommodi-

(1) La peau est appelée aussi derme, ou système dermoïde : elle se réfléchit dans l'intérieur du corps, et va donner naissance au système muqueux. Une ligne rougeâtre les sépare à la bouche, etc. mais leur structure se confond. Elle est le siége du tact, auquel cependant sa surface interne ne participe pas.

tés de la peau, je n'entends parler que des vices qu'elle peut contracter à sa surface ou dans son tissu, et que j'en exclus tout ce qui peut lui survenir de dangereux ou de douloureux, tout ce qui y aura son siége profond, et au-delà, comme les plaies, les ulcères, les fistules, toutes les différentes espèces de tumeurs élevées, profondes, avec ou sans inflammation, etc; enfin, tout ce qui sera l'effet d'une cause qui demande beaucoup d'attention et de secours, telles que la vérolique, la scorbutique, la scrophuleuse, etc.

Ce serait ici le lieu de donner quelque description de la peau, pour faire mieux connaître les incommodités qu'elle peut contracter; mais je me bornerai à ce qui est nécessaire pour faire entendre ce que je dois dire dans la suite, renvoyant le lecteur à ce qu'en ont écrit les fameux et savans médecins-anatomistes Malpighi, Ruisch, Eustache, Duvernay, M. Vinslow, et une infinité d'autres.

Ce dernier compare avec beaucoup de raison le tissu de la peau à l'étoffe d'un chapeau dont les poils de laine, de chameau, de lièvre, de lapin ou de castor, mêlés ensemble ou séparés, tous cependant de différente qualité et différemment entrelacés, battus, pressés, et liés par la lie du vin, par des gommes, etc., représentent assez bien le tissu de la peau formé d'une infinité de vaisseaux sanguins, lymphatiques,

graisseux, nerveux, etc. autant et plus déliés que les poils d'un chapeau, pour fins qu'ils soient, tous cependant unis, entrelacés, collés par les humeurs qu'ils charrient et qu'ils reçoivent de plus loin, forment un composé flexible, spongieux, extensible en tout sens, auquel aboutissent toutes les extrémités des différens canaux ou des fibres de notre corps, sur la surface duquel vont enfin se terminer les poils les plus fins de ces mêmes canaux, pour former, par l'union de plusieurs ensemble, ces houppes, pinceaux ou mamelons qui sont l'organe du toucher, auxquels est attaché par des liens ou filets imperceptibles l'épiderme, cuticule ou surpeau, que le même M. Vinslow ne regarde que comme l'épiphyse de la peau, et nullement comme une enveloppe ou tégument distinct et séparé.

Immédiatement au-dessous de l'épiderme (1), et sur la surface de la peau ou du cuir, se trouve, entre les mamelons, le corps réticulaire et muqueux, formé par l'entrelacement de tous les filets fibreux, nerveux, vasculeux et tendineux, dont les mailles ou les intervalles sont remplis d'une humeur mucilagineuse qui, par la diversité de sa couleur, fait les différens degrés de blancheur ou de noirceur qu'on observe à la peau des différens peuples de la terre (2).

---

(1) Membrane transparente qui recouvre la peau.

(2) Ce corps réticulaire est également connu sous le nom de

Au-dessous de ce premier tégument, imbibé de sucs et d'humeurs, se trouve le second et le dernier (car il a plu à MM. les anatomistes modernes de les réduire tous à deux), qui est la membrane adipeuse ou le corps graisseux, composé de plusieurs feuillets membraneux qui communiquent ensemble et qui forment une infinité de cellules plus ou moins remplies d'un suc gras, huileux et onctueux, qui va de l'une à l'autre, qui se répand et s'insinue partout, ou qui repasse dans le sang par des canaux qui lui sont propres.

C'est sur cette enveloppe graisseuse que se trouvent appuyés et comme enfoncés les oignons ou bulbes qu'on regarde comme les racines des poils ou des cheveux, et les pelotons ou grains qu'on a nommés glandes miliaires ou cutanées, lesquelles ne sont que des nœuds ou des entortillemens de divers solides ou tuyaux dont la peau est tissue, ou comme des circonvolutions de très-petits intestins chargés de vaisseaux capillaires, ce que M. Duvernay montra clairement à MM. de l'Académie royale des Sciences, et dont les extrémités ou les vaisseaux excrétoires vont se rendre aux mamelons et les pé-

---

système capillaire général; c'est un lacis de vaisseaux très-fins, pleins de fluide, parsemé de bulbes formant la racine des poils; traversé par les papilles qui vont s'unir à l'épiderme, et mêlé de beaucoup de tissu cellulaire. Il paraît être le siége des éruptions cutanées.

nétrer, comme M. Vinslow (1) l'a encore observé (2).

Toutes ces parties ou enveloppes sont percées d'une si grande quantité de trous ou pores, qu'on ne croirait jamais qu'il y en eût jusqu'à vingt-cinq mille dans une partie aussi petite qu'un grain de sable, si l'illustre Boerhaave (3) ne l'assurait sur la foi de Leuvenoëch.

Ce dernier auteur place sur l'épiderme une infinité de petites écailles qu'il dit avoir découvertes par le moyen de ses microscopes; mais si elles s'y trouvaient, ne seraient-elles pas tout-à-fait inutiles et même nuisibles au passage et à la sortie de la transpiration cutanée, et ne pourraient-elles pas être l'effet ou la matière de la crasse qui aurait séjourné et se serait durcie sur la peau? On a tout lieu de conjecturer, par la lettre 91 que le même Leuvenoëch

---

(1) *Exposition Anatomique*, Traité des tégumens.

(2) Sous ce réseau capillaire se trouve le chorion ou cuir, *corium* proprement dit. Il est plus épais à la tête, au dos, et ailleurs délicat, très-fin, surtout aux paupières et aux lèvres. Il est composé de fibres plus prononcées au tronc qu'aux extrémités; elles laissent entre elles des aréoles, ou petits trous, très-multipliées, par lesquelles passent les vaisseaux, les nerfs, le tissu cellulaire, qui vont composer le corps réticulaire. Le chorion est vraiment la charpente de l'organe cutané; il est étranger aux autres parties de ce dernier, ainsi qu'à la plupart des éruptions cutanées. Il est serré, fort, et résiste beaucoup sans se déchirer.

(3) *Institution. medicar. Sanctorian. perspiratio*, nº 426.

écrivit, en 1695, à M. Heinsius (1), grand pensionnaire de Hollande.

En voilà assez sur la structure et la composition de la peau. Venons maintenant à ses usages et à ses indispositions.

ARTICLE PREMIER.

Des Sueurs habituelles.

Avant d'entrer dans le détail des différentes qualités de la sueur et de la manière dont elle sort, je dirai seulement qu'elle est critique ou symptomatique, habituelle ou accidentelle.

Mon intention n'est pas de discuter toutes ces espèces de sueurs; je me borne seulement à celle qui est habituelle et avantageuse, quoique incommode, en faisant voir qu'on ne doit ni la supprimer ni la détourner, surtout par des remèdes extérieurs, mais tout au plus, si elle est insupportable, la combattre par un régime de vie convenable et par quelques remèdes simples; car, si elle vient à cesser brusquement, naturellement ou par art, elle jette souvent dans des coliques, des diarrhées ou des dysenteries violentes, ou dans la fièvre, la toux, l'épilepsie, l'hémorrhagie, etc.

Ces sueurs habituelles ne sont pas ordinairement

---

(1) Voyez l'*Extrait critiq. des Lettres de M. Leuvenoëch*, par M. Harsoeker.

universelles : on voit certains individus en qui la sueur ne sort que des pieds et des jambes ; d'autres qui n'ont que les mains suantes ; quelques - uns qui ne suent que de la tête ou des aisselles. Dans les uns, cette sueur n'a ni odeur ni couleur ; dans les autres, elle est puante et chaude ; et dans les autres, elle est visqueuse, grasse, et souvent froide : tous cependant demandent des moyens et des remèdes pour se délivrer de cette indisposition qui, étant un effet et un effort de la nature, qui tend à conserver la santé, en dépouillant le corps de ce qu'il contient de nuisible ou de trop, élude souvent tous les moyens qu'on emploie pour s'en défaire ; et si par hasard on vient à bout de ce qu'on souhaite, on se trouve presque toujours la dupe de sa faiblesse ou de son imprudence.

Ce que je viens d'avancer se trouve soutenu par la raison, et par les observations des plus attentifs et des plus fameux praticiens, dont je vais rapporter les cas que quelques-uns m'ont fournis.

Nicolas Tulpius (1), homme consulaire et fameux médecin d'Amsterdam, rapporte qu'une femme qui, pendant sa grossesse, avait extrêmement travaillé et sué, mit au monde une fille qui avait les pores si ouverts, et suait si abondamment, qu'on était obligé de lui changer de linge quatre ou cinq fois par jour, ce qui dura pendant sept ans, malgré tous les remèdes qu'on avait employés pour la guérir, tant

(1) *Obs.* 42, *lib. III.*

il est difficile, dit cet auteur, de déraciner les maladies héréditaires : il devait ajouter, et les indispositions naturelles et habituelles.

On voit dans Zacutus Lusitanus (1) une mort subite d'un homme qui, pour se délivrer d'une sueur très-incommode, laquelle depuis dix ans le prenait tous les printemps et les étés, et pour laquelle, quoiqu'il se portât très-bien, il avait mis beaucoup de remèdes en usage, mais inutilement, alla se mettre et demeurer une heure dans un bain d'eau froide, où il devint si roide et si froid, qu'il mourut trois heures après avoir été tiré de l'eau.

Etienne Blancard (2) a observé que beaucoup d'enfans suent toujours des pieds, et que, demeurant comme cela pendant toute leur vie, ils ne laissent pas de parvenir à une grande vieillesse.

Nicolas Pechlieu (3), célèbre médecin, nous détaille assez au long les différentes qualités et les différens endroits d'où s'échappent les sueurs habituelles ; et il fait observer en même temps que ceux qui en sont atteints ne sont tout-à-fait bien que lorsqu'elles sont abondantes, et qu'ils connaissent, par le plus ou le moins de sueur, le bon ou le mauvais état de leur santé (4).

---

(1) *Obs.* 70, *lib. III*, *praxis ad mirand.*

(2) *Institut. medicar.*, *cap. V.*

(3) *Observat.* 52, *lib. II.*

(4) J'ai vu un jeune homme de trente ans, chez qui une

J'ennuierais si je rapportais tout ce que nos grands praticiens ont vu et écrit sur les tristes suites des sueurs supprimées; sur l'attention que doit faire un prudent médecin pour ne pas les arrêter; sur le soin même qu'on doit avoir de les entretenir: j'ajouterai seulement ce que j'ai moi-même observé sur un pareil sujet.

Une dame religieuse qui, dans son enfance et dans sa jeunesse, s'était trouvée fort souvent sujette

---

sueur fétide, avec démangeaisons et rougeur légères des orteils, alternait irrégulièrement avec un rhume ou avec une affection de poitrine simulant la première période de la phthisie pulmonaire, ou bien avec une fluxion sur les gencives. On remarquait constamment que la sueur des pieds paraissait lorsque le corps était sain, vigoureux, et que les forces vitales se dirigeaient du centre à la périphérie du corps; mais qu'elle était remplacée subitement par l'affection de poitrine toutes les fois que le corps était affaibli, soit par des excès, soit par des boissons, des alimens trop relâchans, soit par une température humide et froide; et enfin que les fluxions sur les dents étaient fréquentes pendant le fort de l'hiver, ou quand la tête devenait, par circonstance, le centre des mouvemens fluxionnaires. L'une de ces incommodités excluait totalement les autres. Je conseillai à ce malade de faire usage, de temps en temps, d'une infusion de fumeterre ou de scabieuse, ou de la décoction de racines de patience. Ces légers toniques entretinrent les sueurs des pieds. De trois maux il fallait choisir le moindre; mais le corps étant ensuite affaibli par les progrès de l'âge, la poitrine fut de nouveau affectée. Un cautère à la cuisse fit tout disparaître, et la santé fut rétablie.

à des fluxions aux yeux et aux paupières, accompagnées de larmoiement, de rougeur, et quelquefois d'inflammation, ne se trouva tout-à-fait délivrée de ces incommodités qu'à l'âge de puberté, et lorsque ses règles parurent, ou, pour mieux dire, lorsqu'en même temps ses pieds et ses jambes furent inondés de sueurs abondantes et fétides, lesquelles augmentaient beaucoup dans le printemps et en été. Tant qu'elle les supporta avec patience, elle jouit d'une parfaite santé; mais ne voulant plus les endurer, pour n'être plus incommode à ses compagnes dans le chœur et dans le réfectoire, elle se lava les pieds et les jambes, par le conseil de quelques femmes, dans une eau alumineuse fort astringente, qui effectivement fit disparaître les sueurs; mais, peu de temps après, elle tomba dans des accidens épileptiques qui l'exercèrent violemment et fréquemment pendant environ trois ans, et qui ne cédèrent enfin aux remèdes que pour changer de scène, en se montrant par des glandes fort enflées et gorgées au cou, aux aisselles, par des boutons et des pustules sur le reste du corps; enfin la phthisie pulmonaire scrophuleuse, accompagnée de la toux, suivie de crachats purulens, jaunâtres, verdâtres, et de la fièvre lente avec des redoublemens, termina les jours de la malade à l'âge d'environ quarante ans, qu'elle avait passés, quoiqu'elle eût été toujours bien réglée, dans des infirmités continuelles, excepté tout le temps que ses sueurs durèrent.

Une dame que j'ai vue naître, a toujours eu, depuis son berceau, tant en hiver qu'en été, les mains et les pieds très-humides et en sueur; mais sans aucune odeur; ses règles parurent dans leur temps, mais les sueurs continuèrent. Elle se maria bientôt après; elle est devenue mère de beaucoup d'enfans, tous d'une santé parfaite. Elle n'a jamais essuyé, depuis qu'elle est au monde, d'autre maladie que la petite-vérole, pendant laquelle les mains ne discontinuèrent pas de suer; et, quoique celle-ci fût de l'espèce qu'on appelle confluente, elle se tira parfaitement bien de cet état, par la méthode et les remèdes convenables à cette maladie, et peut-être, pour mieux dire, par la force et la vigueur de son tempérament, rendu tel par ces sueurs naturelles et habituelles.

Je ne dois pas omettre ce que je remarquai en moi-même lors de la peste qui ravagea Marseille en 1720. Dès que cette cruelle maladie parut, je sentis mes aisselles, contre l'ordinaire, fort chaudes et humides, et quelquefois j'y souffrais des ardeurs et des cuissons peu supportables. Cette incommodité, qui m'était fort nouvelle, me dura pendant tout le temps que ce fléau se fit sentir, et elle ne s'évanouit que lorsqu'il eut entièrement cessé, c'est-à-dire, dans le printemps de 1721.

La peste reparut dans le printemps de l'année suivante, et les mêmes sueurs, ardeurs et chaleurs me reprirent sous les aisselles; mais enfin elles se dissi-

pèrent par l'entière extinction de ce fléau, dont on ne vit plus aucune trace au commencement de l'automne de cette même année.

Quoique dans cet état et dans ces deux différens temps, je fusse employé au service des pestiférés, dont je voyais journellement un grand nombre, je puis assurer que je n'ai jamais joui d'une meilleure santé; je devins même plus gras que je n'étais auparavant. Je puis dire cependant que j'aurais infailliblement succombé aux peines, aux chagrins, et aux risques auxquels je me voyais exposé, si la divine providence, que je dois éternellement louer et remercier, ne m'eût pas procuré ces salutaires sueurs pendant ces tristes temps.

Ce que j'ai dit jusqu'ici des sueurs habituelles, qu'on ne doit jamais arrêter, surtout par des topiques, se doit aussi, pour les mêmes raisons, entendre des sueurs critiques qui terminent heureusement les maladies aiguës. On ne doit s'opposer qu'aux sueurs symptomatiques qui, accompagnées de fièvre, de soif, d'ardeur, d'insomnie, etc., épuisent le malade, augmentent son mal, et le mettent dans un plus grand danger. Mais, comme ce cas n'est pas de mon sujet, je le laisse à ceux qui ont traité des maladies aiguës.

Voyons seulement en peu de mots quelle est la source, la cause et la matière de ces sueurs qui, rarement universelles, se font jour par quelque partie du corps, comme de la tête, des pieds, des

jambes, des aisselles, etc., et qui se font connaître par leur couleur, par leur consistance, par leur odeur, en un mot, par leurs mauvaises qualités.

Il est sûr que ces sueurs particulières qui s'échappent d'une partie plutôt que d'une autre, ne reconnaissent pas un vice universel répandu dans tout le tissu de la peau; l'incommodité serait en ce cas universelle, et deviendrait très-nuisible à la personne qui en serait atteinte; au lieu que toute sueur habituelle qui ne part que d'un seul endroit du corps est, comme nous avons dit, presque toujours salutaire, malgré ses mauvaises qualités. Il faut donc établir le siége de ces sueurs dans la disposition singulière des parties qui suent: c'est ce qu'Hippocrate (1) a voulu nous faire entendre, quand il a dit que la maladie se trouve dans la partie où est la sueur. Nous allons dire en peu de mots en quoi consiste cette maladie de la partie, ou sa mauvaise disposition; après quoi nous verrons quelle est la source et la matière des sueurs que cette partie laisse passer.

On ne peut attribuer qu'au tissu de la peau la disposition à la sueur où est une partie plutôt qu'une autre; il peut avoir ses fibres, ses vaisseaux, ses pores et tout son composé plus ouverts; il peut être dans le relâchement et l'atonie, ou dans des irritations et des oscillations fortes et fréquentes; il peut même arriver que cette partie aura des ramifi-

(1) *Sect. IV, Aphorism. XXXVIII.*

cations de vaisseaux plus grosses ou plus nombreuses que tout autre (car il n'y a rien de plus varié et de plus bizarre que la distribution des vaisseaux de notre corps, et surtout dans celui du sexe). Si donc une partie reçoit de plus grosses ou plus nombreuses ramifications, elle recevra aussi plus d'humeurs que toute autre, elle en laissera donc sortir davantage : il ne sera donc pas surprenant qu'elle soit exposée et sujette à la sueur ; à quoi peut beaucoup contribuer le peu d'air que reçoivent ces parties suantes, telles que les pieds, les aisselles, la tête, qui se trouvent ordinairement couvertes, ce qui empêche la libre évaporation et la dissipation de la matière de pareilles sueurs (1).

Si le relâchement et l'atonie de la partie donnent lieu aux sueurs, les humeurs poussées et portées du dedans au dehors, trouvant peu de résistance dans

---

(1) « La vie cutanée, dit très-bien Bichat, varie dans chaque partie selon sa texture, les papilles, le corps réticulaire, le chorion, la contractilité, la sensibilité, l'habitude, les sympathies. » Ces altérations de l'action vitale changent l'ordre de la circulation capillaire, de l'exhalation et de l'absorption, de la nutrition cutanée, de la sécrétion, de la matière huileuse, etc. Il n'est donc pas étonnant que la partie altérée devienne le centre des mouvemens fluxionnaires, et qu'elle soit le réservoir des substances mal élaborées, imparfaitement assimilées, et que la nature tend à expulser comme corps hétérogènes.

le tissu de la peau d'une partie faible, couvriront de sueurs cette même partie.

Ces sueurs, qui suivent ordinairement un tempérament mou, pituiteux, cachectique, sont dans ce cas-là froides, séreuses ou visqueuses, parce que n'étant pas animées, elles ne sont pas chaudes ni ne s'exhalent pas; elles s'arrêtent sur l'épiderme de la même manière et telles qu'on les voit dans une défaillance ou syncope, sans cependant aucune odeur, car elles ne sont pas assez agitées ni ne se répandent pas assez pour faire sentir leur chaleur ou leurs mauvaises qualités.

Si au contraire la trop grande oscillation ou l'irritation des fibres et des vaisseaux de la partie est cause de la sueur, et si cette partie est d'ailleurs garnie de plus de ramifications (on sait avec quelle facilité et avec quelle abondance un endroit irrité exprime et chasse les liquides qui s'y présentent), il faudra qu'une partie ainsi disposée sue plus que toute autre, que sa sueur soit chaude, et quelquefois de différente couleur et odeur, et qu'étant animée et poussée vivement au dehors et au loin, elle fasse apercevoir différentes couleurs et odeurs, selon le mélange, la variété, et le plus ou moins des différens principes, sel ou soufre qu'elle entraîne avec soi.

Ces sueurs chaudes, diversement colorées et fétides sont ordinaires aux tempéramens bilieux, vifs, ardens, sanguins; à ceux qui sont accoutumés

aux alimens de haut goût, au vin, aux liqueurs ardentes, aux veilles, aux violens exercices, au jeu, etc.

L'expérience et la pratique journalière nous montrent ces deux différens états, ou ces deux causes différentes dans les sueurs habituelles; j'ai cru devoir les marquer ici pour faire voir la différence qu'il doit y avoir entre les moyens et les remèdes qu'on doit prescrire pour leur guérison.

On pourrait me demander ici comment et par quels organes sort la sueur en général, symptomatique, critique ou habituelle. Je réponds que la sueur n'étant qu'une eau ou sérosité extrêmement fine et subtile, chargée plus ou moins de sels ou de soufre, soit parce qu'elle est poussée par le mouvement de la circulation et de tous nos solides, et parce qu'elle trouve une infinité incompréhensible de pores faits pour son passage, tout comme pour celui de l'insensible transpiration; car, pour le dire en un mot, celle-ci ne diffère de la sueur qu'en ce que ses parties ou ses molécules sont plus divisées, moins grosses, moins unies, et devenues ainsi invisibles.

Or, comme nous avons vu que la peau n'était composée que de fibres vasculeuses, nerveuses, tendineuses, et qu'on sait que par son étendue elle est beaucoup au-dessus du volume de tous les viscères qui séparent quelque humeur, il faut qu'il s'y porte beaucoup plus de sang, de lymphe, d'esprits, et qu'à la faveur de ses pores, il en sorte deux fois plus de liquide qu'il ne sort de matière ou d'humeurs par

toutes les autres évacuations sensibles jointes ensemble : cela est démontré par les observations si connues de l'exact Sanctorius.

Cette évacuation sera bien plus considérable dans les sueurs, lorsque les liquides violemment poussés du centre à la circonférence comme dans les fièvres, les exercices longs et violens, se présenteront plus fréquemment, plus abondamment, et avec plus de vitesse à la peau ; il s'y fera donc une plus copieuse séparation de sérosités, dont les parties invisibles devenant par leur union visibles et sensibles, formeront sur la surpeau une humidité ou des gouttes qui caractérisent la sueur.

Mais quels sont les organes qui la séparent du sang et la portent dehors ? Je n'en vois point d'autres que les houppes ou mamelons, dont la pointe va se terminer immédiatement à l'épiderme.

Ces houppes, comme des pinceaux extrêmement déliés, sont composées d'une infinité de filets vasculeux et nerveux, qu'on doit regarder comme les dernières productions des vaisseaux sanguins, lymphatiques et nerveux ; c'est de là que la sérosité très-affinée, pressée et poussée, sort en vapeurs ou en sueurs, tout comme tout autre liquide est filtré par une mèche, et sort par son extrémité. Cette comparaison est appuyée sur la découverte des filamens cotonneux que M. Vinslow dit se trouver dans les vaisseaux sécrétoires de ce qu'on appelle glandes.

Ce qui me porte à faire de ces houppes l'organe

de la transpiration et de la sueur, comme du toucher, c'est qu'elles sont immédiatement embrassées par l'épiderme, que lorsqu'elles sont dures, calleuses et devenues insensibles, elles ne transpirent ni ne suent pas; que lorsqu'elles sont trop humides et inondées de sueurs, elles sont alors trop sensibles; que lorsque les extrémités des doigts suent, on en voit non-seulement les mamelons, mais encore on en voit sortir sensiblement la sueur; enfin, que lorsqu'en hiver ces houppes sont ridées ou durcies par le froid, elles ne transpirent ni ne suent pas : aussi tout devient-il alors quasi insensible.

Cette opinion paraîtra nouvelle et tout-à-fait contraire au sentiment de beaucoup de médecins et d'anatomistes, qui ont tous attribué aux glandes miliaires de la peau l'office de séparer du sang la matière de la transpiration et de la sueur.

Mais, 1°. sans vouloir révoquer en doute l'existence de ces glandes, elles sont placées, selon ces messieurs, dans la surface interne de la peau, et par conséquent assez éloignées de l'épiderme.

2°. On n'a pas découvert jusqu'ici des vaisseaux excrétoires qui, partant d'elles, allassent porter la transpiration ou la sueur jusqu'aux pores de la surpeau.

3°. Il faudrait qu'il s'en trouvât aussi dans les poumons, dont la transpiration très-visible est fort copieuse.

4°. Il devrait y en avoir dans tout le bas-ventre, et dans toutes les parties internes de notre corps; car il n'y en a aucune qui ne transpire, comme on le voit par les vapeurs et les exhalaisons qui sortent des cadavres qu'on ouvre avant qu'ils aient perdu toute leur chaleur.

Or, comme aucun anatomiste n'a vu ni établi pareilles glandes dans les poumons ni dans l'intérieur du corps, d'où la transpiration sort avec autant de facilité que du dehors, pourquoi ne se ferait-elle pas sans l'aide et le secours de ces glandes miliaires ou cutanées (1)?

S'il y a donc une transpiration intérieure comme extérieure, et si elle se fait par le moyen des mamelons, il faut qu'il s'en trouve dedans comme dehors. Oui, il s'en trouve certainement, et beaucoup; toutes nos parties internes sont douées du sentiment du tact; toutes nos membranes, glandes, vaisseaux, etc., sont garnis de ces mamelons; ce n'est que par eux que ces parties sont sensibles; et comme il se trouve par-tout des extrémités capillaires quasi invisibles, des fibres, des vaisseaux et des nerfs, la transpiration peut et doit s'échapper de par-tout (2).

---

(1) On en peut dire autant des vaisseaux exhalans admis par les modernes.

(2) C'est par ces extrémités capillaires que semble s'opérer l'exhalation et l'absorption. Le corps papillaire est destiné à l'exercice du tact.

Que deviendront donc ces glandes cutanées dont on convient, et quel office auront-elles? Certainement on ne peut regarder ces petits grains que comme des nœuds ou des entortillemens des vaisseaux, des fibres et des nerfs capillaires où la sérosité peut seule passer, et où, comme par un serpentin, elle s'affine et se subtilise pour pouvoir plus facilement être portée aux mamelons, d'où, comme par autant d'arrosoirs, elle est poussée au dehors sous la forme et le nom de transpiration ou de sueur, tout comme la rate, selon l'ingénieuse dissertation de M. Fizes (1), fameux médecin et professeur de Montpellier, ne sert qu'à briser et à affiner le sang, qui, revenant de ce viscère plus subtil et plus coulant, et porté dans la veine porte, facilite beaucoup par sa plus grande fluidité la sécrétion de la bile dans le foie.

Si les glandes cutanées ne filtrent pas la matière ni de la transpiration ni de la sueur, les glandes sébacées sépareront au moins du sang ou de la lymphe une humeur mucilagineuse moins fine que la sueur.

Ces prétendues glandes sébacées ne sont autre chose que des mamelons plus dilatés, plus larges et plus ouverts, qui, par conséquent, laissent passer une humeur plus grasse et plus onctueuse,

(1) *De Hominis liene sano, Propos. IV.*

laquelle, semblable si on veut à du suif fondu, a donné son nom à la matière et au couloir.

Enfin, tous les corps inanimés transpirent à leur façon, et surtout les plantes, les arbrisseaux, les arbres; ils pleurent même, pour ainsi dire, dans le printemps, ce qu'on peut comparer à la sueur, sans pourtant qu'on leur ait jamais attribué des glandes miliaires; on peut donc sans elles transpirer et suer : en effet, que faut-il pour ces évacuations? rien de plus que la chaleur procurée par le soleil ou par le feu; nous avons de plus le mouvement local, et celui des solides et des liquides. La transpiration et la sueur peuvent donc à plus forte raison se faire en nous comme dans les végétaux; et si on voit dans notre peau quelques organes propres à cet usage, ils n'ont été faits que pour subtiliser nos humeurs et les conduire dehors.

La matière des sueurs ne pouvant venir que des vaisseaux sanguins et lymphatiques, et ceux-ci ne recevant rien de plus que ce qui leur est fourni par les premières digestions, il est clair que les alimens piquans, de haut goût, les boissons vineuses, les liqueurs ardentes, spiritueuses, pourront devenir, de concert avec la disposition de la partie, le tempérament et les excès violens, non-seulement la cause, mais encore la matière de ces sueurs habituelles, chaudes et fétides, tout comme les alimens aigres, grossiers, visqueux,

et les boissons de cette nature, seront la cause efficiente et matérielle des sueurs froides, visqueuses et gluantes; car on a observé qu'elles ont quelquefois l'odeur des alimens qu'on a mangés, ou celle de la boisson dont on a usé.

Plusieurs de nos auteurs ont cru jusqu'ici que l'urine et les sueurs étaient fort analogues, et que le même liquide se partageait entre les reins et la peau, parce que, 1° quand on sue ou quand on transpire beaucoup, on urine peu, et le peu qu'on rend est rouge, trouble, épais; et lorsque les sueurs ont cessé, les urines deviennent plus abondantes, moins colorées et plus claires.

2°. Les sueurs poussées vivement, ou fort copieuses, ou fort longues, sentent souvent l'urine.

3°. En hiver on urine beaucoup plus qu'en été, quoiqu'on ne boive pas davantage, et même quoiqu'on boive souvent moins.

4°. Dans le bain, où l'on transpire fort peu, on urine beaucoup.

5°. Lorsque dans le cours d'une fièvre aiguë il survient un frisson, il est souvent suivi de sueurs abondantes et critiques; et pour lors les urines sont suspendues et arrêtées; ce que la pratique nous a montré, et ce qu'Hippocrate (1) a observé, en nous disant qu'avant le frisson, et avant la sueur qui le suit immédiatement, les urines sont supprimées.

(1) *Sect.* 1. *lib. VI. Epidemior.*

Mais le savant et fameux Boerhaave (1) ne se rend pas à ces raisons ; il veut que la sueur diffère extrêmement de l'urine, et qu'elle n'en soit pas la matière. S'il eût fait cependant attention à l'observation de Thomas Bartholin (2) sur une sueur de sable d'une personne fort sujette à la goutte et à la gravelle, il aurait convenu qu'il y a un grand rapport entre les sueurs et l'urine, puisque celle-ci est toujours le véhicule du sable qui, dans cette occasion, ayant quitté les voies ordinaires, se portait à la peau, et s'y séparait par la grande conformité qu'il y a entre les mamelons de la peau et ceux des reins.

Peut-être, dira-t-on, les sueurs, portées à l'excès dans cet homme, entraînaient le sable avec violence à la surface du corps. On ne doit guère le présumer ; car le sable était sec, et on le cueillait à poignées sur la peau, dit Vermius, observateur exact, sur la foi duquel Bartholin a rapporté ce fait et cité des témoins ; ainsi on ne peut pas assurer que ce fût par une violente sueur que ce sable eût paru, mais tout au plus qu'ayant quitté les reins, il avait suivi la route de la transpiration (3).

---

(1) *De Viribus medicamentorum*, caput 14, *de Sudoriferis*

(2) *Observat.* 34. *Centur. I.*

(3) La matière de la perspiration contenant, comme je l'ai dit, d'après le professeur Chaussier, une substance pul-

Il y a donc tout lieu de croire que les sueurs sont la même matière et font partie de l'urine ; que ce qu'il y a de plus clair, de plus séreux et de plus fin dans celle-ci, passe par les pores de la peau sous la forme de transpiration insensible ou de sueur ; car la sérosité du sang, portée par-tout, se sépare indifféremment par-tout, et sert de véhicule à tous les recrémens et excrémens ; de là vient que lorsqu'elle va abondamment à la peau, l'urine et toutes nos humeurs sont plus teintes, moins délayées et en bien plus petite quantité (1).

Après cette digression théorique, qui paraîtra en-

---

vérulente, il n'est pas étonnant que celle-ci soit, dans certains cas, en trop grande quantité.

(1) La matière perspirable et la sueur viennent de la même source. L'une et l'autre sont sécrétées dans l'organe cutané, comme l'urine l'est dans les voies urinaires. Elles peuvent être en excès ou en défaut, et c'est alors que la sécrétion de l'urine est quelquefois diminuée, quand celle de la transpiration est augmentée, *et vice versâ*. Mais peut-on dire que la matière sécrétée dans l'organe cutané soit semblable à l'urine ? Non ; l'observation prouve au contraire que les produits de ces deux sécrétions diffèrent beaucoup l'un de l'autre.

Le système lymphatique, et particulièrement le tissu cellulaire, transportent souvent à la peau ou dans la vessie des fluides provenant des boissons ou des alimens qui ont été peu ou mal élaborés. Selon la direction des forces, l'un de ces appareils organiques en reçoit plus que l'autre ; et dans ce sens, ils se supléent mutuellement. Mais il faut bien distinguer entre ces deux espèces de sueurs et d'urines.

nuyeuse aux savans, mais que je n'ai faite que pour les jeunes médecins, venons à ce qu'il faut pratiquer dans les sueurs habituelles, parmi lesquelles je ne mets pas la sueur du sang, que je renvoie à l'article où je traiterai des hémorrhagies.

Je ne dirai rien non plus de ces sueurs incommodes et opiniâtres qui paraissent quelquefois dans la nuit et dans la convalescence des maladies aiguës; car comme elles ne viennent ordinairement que parce qu'on se nourrit trop, on n'a qu'à retrancher une partie des alimens; et si malgré la sobriété elles continuent, on doit, selon Hippocrate (1) et la pratique journalière, purger pour les faire finir.

Quoique nous ayons dit jusqu'ici que ces sueurs habituelles, très-rarement universelles, presque toujours particulières, ne derangent aucune fonction et sont salutaires; que la santé et même la vie sont en grand danger quand elles viennent à être supprimées par hasard ou par art, il est cependant fort à propos d'indiquer des moyens et des remèdes à ceux que la puanteur de leur sueur incommode, et même insupportable à eux-mêmes autant qu'aux autres, oblige de se séquestrer des compagnies, d'abandonner leurs affaires et même leur profession, et de tâcher, sans aucun risque, de les délivrer d'une si fâcheuse sujétion.

Quant à ceux dont les sueurs ne sont ni extraordi-

(1) *Aphorism.* 41, *sect. IV.*

naires ni fétides, et dont ils ne sont aucunement affaiblis, je n'ai point d'autre conseil à leur donner que celui de les supporter avec patience, de se tenir propres et nets, de se laver souvent la peau, et surtout les endroits suans, avec de l'eau chaude, et un peu de celle de fleurs d'orange, ou avec quelque légère décoction des feuilles ou plantes aromatiques, et enfin d'éviter les excès de la bouche, les épiceries, tout ce qui est salé, les liqueurs ardentes, les passions violentes, les courses et les fatigues immodérées; en un mot, tout ce qui peut augmenter le ressort des fibres et la rapidité du cours des humeurs.

Il n'y aura donc que les premiers auxquels on pourra conseiller et ordonner des remèdes, que l'on variera selon la qualité de la sueur.

Or, comme nous avons fait observer plus haut qu'il y a de ces sueurs habituelles d'une odeur de soufre, d'ail, ou de quelque chose de fétide qu'on ne saurait bien désigner, accompagnées de chaleur d'urine teinte et fort colorée; que ceux qui en sont incommodés sont d'un tempérament bilieux, vif, ardent, ou dont la nourriture a été auparavant copieuse, épicée, salée, vineuse; et qu'il y a au contraire d'autres sueurs visqueuses, froides, d'une odeur de lait aigri, ou de fromage gâté, ou de quelqu'autre moisissure ou pourriture, sans chaleur à la partie ni ailleurs, qui n'attaquent que ceux qui sont d'un naturel mou, pituiteux, phlegmatique, ou qui sont nourris d'alimens grossiers, aigres, pesans, indigestes, il est évi-

dent que, pour ces deux différens états, il faut aussi un régime de vie et des remèdes différens.

On n'aura donc en vue, dans le premier cas, que de modérer l'impétuosité des humeurs et la trop grande agitation des fibres, ce qu'on pourra obtenir par les humectans et les rafraîchissans; ainsi le malade, s'étant fait saigner, usera de quelques bouillons de poulet ou de veau, qui seront suivis des eaux minérales froides et acidules, et il se baignera dans l'eau douce; il évitera non-seulement tous les alimens forts et piquans, les liqueurs et les boissons vineuses, mais il ne boira que de l'eau pure, dans laquelle on aura jeté quelque peu de nitre purifié, et il la pourra entremêler, hors des repas, de quelques verres d'une légère limonade.

Les alimens dont il se nourrira seront tout-à-fait opposés et contraires à ceux dont il avait auparavant usé; ils seront donc humectans, tendres, faciles à digérer; et comme le mouton, l'agneau, le veau et le poulet ont ces bonnes qualités, il en fera ses repas, qui seront cependant très-modérés.

Les herbes potagères étant la plupart rafraîchissantes, de même que les fruits d'été, tels que les fraises, les cerises, les griotes, les poires de beurré d'été, etc. tous ces herbages et ces fruits étant de plus laxatifs et adoucissans, doivent lui être permis, pourvu qu'ils soient bien mûrs : ils sont très-propres à tempérer l'ardeur du sang,

et à corriger les mauvaises qualités que des alimens de haut goût, des liqueurs spiritueuses, le grand usage du café, du chocolat, de la confiture, etc. lui avaient fait contracter.

Ce n'est pas encore là tout ce qu'il doit observer; il doit de plus s'abstenir de tout exercice immodéré et violent, de tout excès de bouche, et fuir toutes les fortes passions de l'âme; il aura soin d'essuyer souvent la partie qui sue, de changer de linge aussi souvent qu'il le pourra, et de se tenir fort propre. Il est sûr que, par cette méthode vulgaire, il viendra à bout d'amortir la fougue des sueurs, ou du moins d'en diminuer la quantité et d'en adoucir les mauvaises qualités. Si elles ne cédaient pas à tout ce que nous venons de proposer, on aurait alors recours à de légers purgatifs, et à de doux diurétiques, pour détourner et dériver, par les selles et par les urines, la matière des sueurs qui se porte trop vivement à la peau.

Pour ce qui est de ceux ou de celles qui se trouvent dans le second état, c'est-à-dire, en qui les sueurs sont froides, gluantes et d'une odeur aigre, je ne vois rien de plus convenable et qui m'ait mieux réussi qu'un régime de vie sec et spiritueux, des alimens rôtis, plutôt que bouillis ou en ragoûts : et s'ils veulent user de ces derniers, on les assaisonnera avec les épiceries, l'échalotte, le safran, l'oignon, et même avec un peu d'ail;

enfin le vin vieux bien dépouillé leur sera permis.

On joindra à ce régime des purgatifs et des bouillons amers, une tisane de squine ou de salsepareille, des bouillons de vipère (1), et l'usage de la limaille de fer ou d'acier long-temps continué dans les saisons convenables; à quoi, si l'on joint la propreté, les lavages extérieurs, avec la décoction des plantes aromatiques et un exercice fréquent, il est impossible que ces sueurs, de quelque endroit qu'elles sortent, et à quelque degré de viscosité et de froideur qu'elles soient portées, ne changent de nature, et que leur mauvaise qualité ne soit détruite ou beaucoup corrigée.

Si tous ces moyens devenaient inutiles, et si les sueurs venaient de la tête ou des aisselles, on pourrait fort à propos ouvrir un cautère à la nuque ou au bras; mais si elles partaient des aînes, des cuisses ou des pieds, il serait plus convenable de l'appliquer à la jambe : c'est là enfin le dernier ressort que l'on peut employer pour se défaire de ces sueurs, insupportables aux malades et à ceux qui les approchent, surtout lorsqu'elles ont éludé l'effet de tout ce qu'on a pu faire. Zacutus Lusitanus (2) s'en est bien trou-

(1) Ou mieux encore des bouillons de grenouilles, les antiscorbutiques, les bains, les eaux minérales ferrugineuses.

(2) *Observat. 71, lib. III. Praxis admirand.*

vé dans pareil cas. Mais si le cautère devenait inutile, comme il le rapporte dans l'observation précédente, il faut toujours éviter avec soin tout répercussif, comme bain d'eau froide, et tout astringent en lotions, onguens, pommades, etc., pour ne pas jeter le malade dans le tombeau.

On dira peut-être que le cautère est autant incommode et dégoûtant que les sueurs, et qu'il répand souvent une odeur aussi mauvaise que celle qu'on veut corriger; il est vrai qu'il faut porter long-temps, et panser souvent un cautère; mais l'utilité qu'on en retire est infiniment au dessus des soins et des attentions qu'il demande; et s'il rend parfois quelque mauvaise odeur, on peut y obvier en le pansant deux fois le jour, en le couvrant d'un emplâtre, toile, ou taffetas parfumé; et pour le tenir ouvert, on le remplira, non d'un pois, mais d'une petite boule faite de cire, ou de racine d'iris de Florence, de bois de Rhodes, de santal citrin, etc.

Article II.

De la Gale.

La peau, dont l'usage est de donner une libre issue à l'insensible transpiration et aux sueurs, en retient souvent ce qu'elles ont de plus grossier, surtout si les pores viennent à être bouchés, serrés ou ridés.

Ce qui est alors retenu s'arrête au-dessous de l'épiderme dans les houppes de la peau ; il les bouche, les gorge, les enfle, et les rend d'autant plus sensibles, que la matière qu'elles contiennent est plus ou moins grossière, salée et piquante ; de là naissent les grains ou petits boutons et les démangeaisons par où cette incommodité commence. Peu de jours après l'humeur arrêtée, venant à s'échauffer et à agir de tout côté, coupe les petits filets qui attachent la peau à l'épiderme : celui-ci s'élève, s'ouvre en beaucoup d'endroits, et fait voir des pustules, ou de très-petits ulcères qui donnent quelque humidité sanieuse, laquelle venant à se dessécher à l'approche de l'air froid ou chaud, forme une croûte ou une espèce de son ou d'écaille, dont la chute est bientôt remplacée par une nouvelle humidité qui se dessèche, tombe aussi bientôt, et produit de nouvelles écailles, ainsi successivement, jusqu'à ce que toute cette humeur arrêtée ait été brisée et affinée au point de sortir et de s'exhaler facilement, ou qu'il n'en soit plus fourni de nouvelle.

Ces boutons ou petites pustules se montrent principalement aux doigts et aux mains, parce que la peau en est plus serrée, plus exposée à l'air, et que ses pores sont plus facilement bouchés par tout ce qu'elle touche ; il n'y en a pas ordinairement à proportion autant sur le reste du corps, où la transpiration se fait mieux.

Et si ces pustules causent beaucoup plus de démangeaison dans la nuit et au lit, que lorsqu'on est levé et pendant le jour, c'est que la pesanteur de l'air dans la nuit diminue la transpiration, et que la chaleur du lit la fait agir, et met dans un plus grand mouvement la matière arrêtée sous la cuticule.

Cette démangeaison ou prurit qui accompagne ces petits boutons ou pustules (en quoi consiste le caractère distinctif de la gale) est quelquefois si fort, qu'il porte les malades à se gratter si long-temps et si violemment qu'ils s'écorchent et rendent leur peau sanglante ; ce qui prouve que la matière ou l'humeur de la gale n'est ni douce ni balsamique, puisqu'elle irrite si furieusement ceux qui en sont attaqués, mais qu'elle est toujours plus ou moins grossière, salée, âcre et même corrosive, et que ce n'est que par ces différens degrés de masse, de salure ou d'agitation, que les gales sont plus ou moins bénignes ou malignes.

On voit, par ce que je viens de dire, que je n'ai mis le siége de la gale que dans les houppes de la peau (1). Les raisons suivantes m'ont porté à ne pas jurer sur la parole de mon maître. L'illustre

---

(1) Il est plus naturel de reconnaître, avec Bichat, le réseau capillaire comme le siége de presque toutes les éruptions cutanées.

et très-savant M. Astruc (1) ne veut pour la gale vérolique que l'union du virus vénérien avec l'humeur muqueuse ou sébacée, et il donne pour raison que la transpiration et les sueurs sont trop fines, trop subtiles et trop séreuses, pour que le virus vérolique puisse s'unir à elles, et produire le vice de la peau tel que la gale.

Mais ce grand médecin me permettra de lui faire observer, avec toute la déférence que je lui dois et qu'il mérite :

1°. Que les sudorifiques et les pays chauds guérissent ou soulagent souvent les vérolés, ou du moins qu'ils affaiblissent infiniment l'action du virus vérolique ;

2°. Que la gale se montre au commencement par des petits grains qui ne peuvent être que les mamelons obstrués et grossis sous la surpeau, laquelle ne serait pas grenue, mais tout au plus élevée et plate si le corps muqueux était le siége de la gale ;

3°. Que les vapeurs et les exhalaisons les plus fines et les plus pures charrient toujours quelques corpuscules étrangers ;

4°. Que les eaux le plus artistement distillées emportent avec elles les principes volatils, salins ou sulfureux des plantes qu'on distille ;

5°. Que la flamme, même la plus claire, n'est

(2) *De Morbis venereis, lib. IV, cap. III, Vitia cutis.*

pas pure, puisqu'elle fournit toujours quelque peu de suie;

6°. Que quelques enfans sont sujets, surtout en été, lorsqu'ils suent, à une incommodité dont j'ignore le nom français, mais que les Latins appellent *sudamina*, et les Grecs *hydroa*, dans laquelle la peau devient rude, et comme parsemée de grains de millet ou de moutarde; ce qui certainement ne peut être que l'effet d'une transpiration, ou d'une sueur grossière retenue dans les houppes de la peau.

Toutes ces raisons ne doivent-elles pas prouver que la transpiration et la sueur peuvent devenir plus grossières que de coutume, qu'elles peuvent entraîner les corpuscules étrangers qui se trouvent dans le corps; que ceux-ci peuvent s'arrêter par leur grossièreté dans les mamelons, surtout si les pores cutanés qui doivent leur donner passage se trouvent bouchés, ridés ou serrés, et enfin qu'une matière grossière et salée peut s'unir avec la transpiration ou avec la sueur, les rendre grossières et très-propres à s'arrêter dans les houppes, et à produire dans la suite tous les effets de la gale?

Venons maintenant au fait et à la pratique. J'ai observé et je fais quatre classes de gale, par rapport à leur cause et à leur origine.

La première est critique; elle vient de cause interne, et elle est la suite ou la fin de quelque mala-

die chronique ou aiguë, comme quand elle termine quelque fièvre continue ou intermittente, dont elle annonce la fin ou la guérison.

La seconde est la spontanée, qui paraît d'elle-même, par elle-même, sans qu'aucune autre indisposition ait précédé; elle vient aussi de cause interne, et elle est l'effet de beaucoup d'humeurs grossières, formées et amassées peu à peu dans le corps, lesquelles venant à quitter le dedans, et à être entraînées par la transpiration sous la cuticule, y produisent cette espèce de gale qui attaque ceux qui se sont long-temps nourris d'alimens grossiers, tels que les chairs salées de bœuf ou de cochon, de légumes, de fruits verts, aigres, etc. qui ont bu beaucoup de vin tartareux, qui ont humé et respiré un air marin, et qui n'ont pas eu soin de laver leur corps, et de tenir leur peau nette. Cette espèce est ordinaire à ceux qui ont long-temps navigué.

La troisième est la symptomatique, qui reconnaît aussi une cause interne, effet et compagne d'une autre maladie, telle que la jaunisse ou ictère, la vérole, etc.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des ictériques, non-seulement avec la peau jaune, mais rude et hérissée de petits grains ou boutons accompagnés d'une grande démangeaison; ils ont encore quelquefois la transpiration et les sueurs jaunes tout comme leur urine; il faut donc que la

bile, qui, dans ce mal, n'a pas son couloir libre, s'unisse à la transpiration, qu'elle la rende grossière, qu'elle la fasse arrêter dans les mamelons de la peau; ceux-ci en seront donc remplis, et bientôt déchirés et ouverts, de même que la surpeau, d'où naîtront les boutons, les pustules et les démangeaisons, signes essentiels à la gale.

Il en sera de même de la vérole, si le virus vénérien, roulant dans le sang, ou pour mieux dire avec la lymphe, est porté par la transpiration aux houppes cutanées; elles en seront gorgées, et il s'ensuivra boutons, pustules, prurit, et par conséquent une gale vérolique, à raison de la cause qui l'a produite.

La quatrième et dernière espèce de gale est celle qui ne vient que du dehors, et ne reconnaît qu'une cause externe, telle que la contagion, l'attouchement fréquent, ou la cohabitation avec un galeux: on voit que, dans ce cas, l'humidité, le son, les écailles, et tout ce qui s'échappe de la peau d'un galeux pourront facilement s'arrêter et se coller sur la peau d'une personne saine, et y produire des érosions, des pustules et des démangeaisons pareilles à celles du premier galeux; surtout, comme il y a toute apparence, si tout ce qui s'est échappé du galeux a bouché les pores de la peau saine, si la transpiration de celle-ci a été arrêtée, et si, par une suite nécessaire, les mamelons cutanés en ont été obstrués et farcis. On

voit ainsi que, par cette double manière d'agir, la gale peut aisément passer et se communiquer d'une peau galeuse à une peau saine et nette (1).

Ce ne sont pas ici des possibilités ni de vaines spéculations, mais des faits de pratique appuyés sur nos observations et sur celles de quelques-uns de nos auteurs.

Un jeune officier du roi, d'un tempérament vif et maigre, qui, dans un voyage de long cours sur mer, eut la gale, dont la cause ne venait que de la longueur de la navigation et des mauvais alimens, grossiers et salés dont il avait été obligé de se nourrir, s'étant débarqué, il se fit d'abord frotter, je ne sais de quel onguent ou pommade;

---

(1) On ne doit regarder comme gale proprement dite qu'une éruption cutanée *sui generis*, et caractérisée par les signes suivans : Éruption de boutons, au sommet desquels il se forme une matière lymphatique qui est transparente avant son desséchement : elle est accompagnée de prurit, de démangeaisons plus fortes le soir et pendant la nuit, plus abondante aux doigts, aux poignets, aux jarrets, aux reins, aux aînes, qu'aux autres parties du corps. La gale est contagieuse. Si elle est violente : veilles continuelles, agitation de tout le corps, prurit extrême, dégoût des alimens, migraine, fièvre lente; le système est généralement infecté; toux sèche, dépérissement. Elle peut se combiner avec les virus syphilitique, dartreux, etc.; elle est susceptible d'être répercutée, de se porter sur quelque organe, et d'y devenir le germe de diverses maladies chroniques très-graves, telles que l'asthme, la phthisie pulmonaire, les abcès au foie, l'hystérie, la manie, etc.

mais je sais que la gale disparut, et qu'il en fut très-long-temps et très-dangereusement malade d'un vomissement de tout ce qu'il prenait, solide ou liquide, accompagné d'un hoquet presque continuel, de cardialgie, d'insomnie, de dégoût, de fièvre lente, etc. Il se rendit chez lui dans cet état, et, par le moyen des humectans, des anodins, de légers purgatifs, et ensuite des bains domestiques, il recouvra entièrement sa première santé.

Un capitaine de vaisseau marchand, arrivé de Hollande avec la gale, qu'il communiqua à son épouse, tous les deux avancés en âge, furent l'un et l'autre assez crédules pour user d'une poudre qui leur fut donnée par le chirurgien du vaisseau, et dont tous les deux se frottèrent; mais peu d'heures après, ils furent saisis d'un si grand prurit et d'une si violente ardeur dans tout le corps, qu'ils se croyaient, comme ils disaient, dans l'enfer. La fièvre et toutes ses suites survinrent bientôt après; l'épiderme devint noir. Je fus appelé pour les voir dans cet état: les saignées, les tisanes émulsionnées, les anodins, les bouillons de poulet, en un mot, tout ce qui peut tempérer et amortir la chaleur brûlante dont ils se plaignaient, et calmer la fièvre, fut mis en usage. Celle-ci dissipée, ils se baignèrent dans l'eau douce tiède: l'épiderme, devenu noir et séparé, tomba peu à peu par pièces et en écailles;

la peau se recouvrit d'un nouvel épiderme; ce qui fut l'ouvrage de près de trois mois.

Une jeune dame enceinte d'environ sept mois, me consulta pour une gale qui lui donnait beaucoup de démangeaison et de mauvaises nuits, sans aucune autre incommodité. Je lui conseillai de se faire saigner, d'user de quelques bouillons rafraîchissans, d'un régime de vie doux et humectant, et d'attendre avec patience le terme de son accouchement, qui la délivrerait infailliblement de son indisposition, si elle ne dépendait pas de quelque cause extraordinaire, sans m'expliquer alors davantage. La gale résista à tout ce que je lui avais conseillé; et la malade, dans l'impatience de s'en voir délivrée, se frotta, par le conseil d'une femme, d'un onguent qu'on tient tout fait dans les boutiques pour la gale : celle-ci, quelques jours après, disparut entièrement; mais il survint à la malade une tumeur dure et fort douloureuse, de la grosseur d'une noix, entre les deux grandes lèvres de son sexe, au-dessus du méat ou conduit urinaire. Ce fut à l'occasion de cette tumeur qu'elle me fit rappeler. M'ayant fait sa déclaration, je ne doutai pas un moment que sa gale n'eût été vérolique, et que son mari ne lui eût fait ce présent. Je le confessai; il me déclara toutes ses anciennes aventures en me priant de faire, pour la santé de son épouse, tout ce que je trouverais à propos.

Le cas était trop vif, trop douloureux et trop pressant pour attendre l'accouchement de cette dame, d'autant plus que, peu de jours après la naissance de cette tumeur, il lui était encore survenu des poireaux au fondement, de sorte qu'elle ne pouvait pas, sans beaucoup de peine, demeurer assise ni uriner facilement; il fallut donc, malgré sa grossesse fort avancée, me déterminer sur-le-champ à lui faire les onctions mercurielles. L'ayant fait encore saigner, je lui ordonnai une friction de demi-gros d'onguent au tiers de mercure pour chaque pied. Le surlendemain nous en fîmes autant un peu plus haut, et nous continuâmes ainsi nos frictions, en en augmentant peu à peu la dose jusqu'à deux gros, de deux jours l'un, pendant un mois, après lequel elle accoucha d'un beau garçon en pleine et parfaite santé, et qui, depuis quinze ans, n'a souffert aucune incommodité. La mère eut une couche fort heureuse; les poireaux et la tumeur avaient quasi disparu avant l'accouchement. Cependant, comme nous n'avions employé qu'environ trois onces d'onguent, nous trouvâmes à propos, pour plus grande sûreté, de lui faire encore quelques petites frictions après ses couches; elle en acquit une si parfaite santé, que depuis lors elle n'a eu d'autres indispositions que celles des grossesses ordinaires, qui lui ont donné plusieurs beaux et vigoureux enfans. Le mari, après que son épouse fut relevée de couche,

fut pareillement traité, et si bien guéri, qu'il a toujours joui d'une parfaite santé.

La première et la seconde de ces histoires montrent clairement les gales de cause interne produites par le seul vice des humeurs, contracté par la grossièreté et les mauvaises qualités des alimens et de l'air.

La troisième fait voir une gale dont la source reconnaît aussi un vice intérieur, mais étranger, qui donne à cette espèce le nom de symptomatique, et par sa cause, celui de vérolique.

On doit conclure de toutes les trois combien il est dangereux de les attaquer et de les repousser en dedans par des topiques, et de ne pas en faire tarir la source auparavant par des remèdes internes; ce qu'on va confirmer par des exemples que quelques-uns de nos auteurs m'ont fournis.

J'ai connu, dit Zacutus Lusitanus (1), un homme d'un tempérament cacochyme, qui, se trouvant sujet, aux approches du printemps, à une gale que la nature poussait au dehors, se fit des onctions avec l'huile de myrrhe, la céruse et la litharge; et ayant ainsi repoussé au dedans cette humeur, ou cette évacuation salutaire, il se trouva dans la nuit extrêmement suffoqué et mourut.

On voit, dans Etmuller (2), qu'une fille de qua-

(1) *Obs*, 50, *lib. III*, *prax. admirand.*

(2) *Collegium consultatorium*, *casus III.*

torze ans, qui n'avait pas encore vu ses règles, fut saisie de la gale, avec laquelle elle se portait bien; mais ayant voulu se guérir de cette incommodité, je ne sais, dit-il, par quel liniment, elle tomba dans une fièvre accompagnée de symptômes fâcheux: étant délivrée de celle-là et de ceux-ci, il lui survint un appétit si dépravé, qu'elle préférait la craie, et autres choses absurdes, à ce qu'il y a de plus naturel et de meilleur. Il n'en dit pas l'événement; mais il donne le conseil de Zacutus Lusitanus, qui, en pareil cas, est d'avis, pour rappeler la gale et guérir la maladie que sa rentrée a produite, de faire coucher le malade avec un galeux.

Amatus Lusitanus (1) nous rapporte qu'un jeune Florentin, se voyant le corps couvert d'une vilaine gale, voulut, malgré le conseil des médecins, s'oindre d'un onguent dans lequel entrait un peu d'arsenic, et le lendemain ses domestiques le trouvèrent mort dans son lit.

J'en ai connu un autre, ajoute-t-il, qui, pour s'être fait une pareille onction, devint fou et si furieux, qu'il se jeta par la fenêtre et se cassa une jambe; mais heureusement pour lui, aidé par les remèdes, il fut guéri de sa fracture, de sa folie et de sa gale. Enfin, dit-il, plusieurs, pour s'être traités de cette façon, sont tombés dans des maux ou des fièvres mortelles.

---

(1) *Centur. II, Obs.* 33.

Le savant Grégoire Horstius (1) fait mention d'un jeune étudiant qui, demeurant chez un tailleur, se trouva attaqué de la gale, et voulant s'en délivrer, se frotta la peau avec un remède externe, sans en avoir, dit-il, fait précéder aucun interne; mais la nuit d'après, ce jeune homme fut saisi d'un accident d'épilepsie, pour lequel, ayant été appelé avec un de ses collègues, on mit en usage les remèdes généraux et ordinaires en pareil cas, et le malade recouvra sa santé.

L'Académie des Curieux de la nature (2) nous fait remarquer qu'un pasteur d'une église ayant voulu se délivrer d'une gale sèche par les seuls remèdes externes, sans aucune préparation précédente, mourut d'apoplexie quatre heures après l'application de ces topiques.

Daniel Sennert (3) nous fait observer que toute gale de cause interne et dont la sortie est critique, ne doit pas être traitée indifféremment, et jamais par des remèdes extérieurs, si les internes n'ont longtemps précédé : sur quoi il nous rapporte l'exemple d'un homme mélancolique, qui avec une fièvre vive, accompagnée de toux, de crachats quelquefois sanguinolens, et de beaucoup de peine de respirer, était tombé dans cet état par une gale

---

(1) *Obs* 21, *lib. II, tom. II.*

(2) *Observat.* 58, *anni I.*

(3) *Practic. lib. V, pars. I, cap.* 28.

rentrée, duquel il ne se tira que parce que la gale reparut.

Il fait encore mention (1) d'un étudiant en qui la gale ayant repassé en dedans, devint tout-à-fait aveugle pendant deux jours; il eut encore une violente oppression et serrement de poitrine, et rendit des urines fort noires, de quoi il fut délivré par les remèdes qui firent revenir la gale, desquels il ne cite que la fumeterre. Le même, trois mois après, retomba dans le même cas sans pourtant perdre la vue; mais il fut attaqué d'accidens d'épilepsie qui cédèrent aux remèdes appropriés.

Le même auteur (2) dit aussi avoir connu plusieurs personnes attaquées de douleur de poitrine, de pleurésie, et de beaucoup d'autres infirmités causées par la gale répercutée, surtout entr'autres, dit-il, un enfant de quatorze ans, qui s'étant fait oindre de quelqu'onguent pour se défaire de la gale, rendit les urines noires, fut privé de la vue, et tomba dans des accidens épileptiques, lesquels, revenant souvent, le mirent enfin dans le tombeau.

J'ennuierais le lecteur si je rapportais tout ce que les bons praticiens et grands observateurs nous disent de sinistre ou de fâcheux en conséquence du traitement de la gale, et de toutes les éruptions cutanées, par les seuls remèdes topiques.

---

(1) *Idem ibidem.*

(2) *Idem ibidem.*

Que faut-il donc faire pour nous guérir d'un mal qui, outre l'incommodité qu'il nous donne, nous fait encore fuir des honnêtes gens, et nous prive de leur commerce ?

Je réponds que, pour travailler utilement et sûrement, on doit avoir en vue les quatre espèces de gale que nous voyons dans la pratique; mais que, pour y remédier efficacement, il faut observer dans toutes une grande circonspection, et n'employer jamais d'emblée aucun remède externe, pour ne pas repousser et enfermer le loup dans la bergerie, car on n'a que trop vu de funestes suites arrivées par un semblable traitement.

Voyons donc maintenant ce qui convient à chaque espèce de gale, dont la première, que nous avons reconnue critique et salutaire, et qui termine heureusement quelque maladie aiguë ou chronique, ne demande aucun remède interne, et encore moins externe; elle est signe de convalescence et du retour de la santé; on n'a donc qu'à laisser agir la nature; elle saura bien la dissiper par la transpiration ou par toute autre voie, et en tarir entièrement la source. Si elle demande quelqu'attention du médecin, il n'a tout au plus qu'à prescrire un léger régime de vie, et faire éviter tout ce qui est de haut goût, épicé ou salé, l'air froid, les boissons fortes, les passions de l'âme tristes ou violentes; en un mot, il n'a qu'à conduire ce galeux comme un convalescent.

La seconde espèce étant celle que nous avons nommée spontanée, qui n'est que l'effet d'une mauvaise nourriture et d'un mauvais air, est pour ainsi dire la seule qui demande les soins du médecin ; il ne doit cependant ordonner que ce qui peut tendre à délayer les humeurs, à les adoucir et à les vider doucement ; après quoi on pourra attaquer le vice local, c'est-à-dire, la peau, par quelque pommade, ou onguent convenable.

Pour donner quelqu'ordre à ce que nous allons proposer, on commencera par une ou deux saignées, selon l'âge, les forces et le tempérament du malade ; on lui prescrira des tisanes et des bouillons rafraîchissans et délayans ; on le purgera de temps en temps, mais fort doucement. On le fera ensuite passer au petit-lait bien clarifié, dans lequel on aura fait légèrement bouillir une pincée de fumeterre, ou auquel on aura ajouté un tiers ou un quart de décoction de racine de *lapathum acutum*, ou d'*enula campana ;* il passera au lait d'ânesse, et même à celui de vache. Pendant qu'il sera dans ces remèdes, on le fera baigner dans l'eau douce tiède, où il sera bien décrassé, et il aura l'attention de se tenir propre et net.

Si la gale résiste à tout cela, on donnera les bouillons de vipère pendant une quinzaine de jours ; et si le malade s'en trouvait altéré ou échauffé, on lui ferait boire, huit ou neuf jours, les eaux minérales rafraîchissantes.

Après les bains, qu'il peut aussi prendre dans la mer, dont l'eau est beaucoup plus détersive, et pendant ces derniers remèdes, on pourra lui faire des onctions avec une pommade douce et odoriférante, telle, par exemple, que le mélange d'une once de baume ou résine liquidambar, avec trois onces d'huile d'amandes amères. On peut substituer le styrax liquide ou la calamite au liquidambar.

Si cette onction réitérée quelquefois ne fait rien, on viendra aux topiques vulgaires, dont la base est toujours ou le soufre commun ou sa fleur, ou le mercure cru bien éteint ou son précipité rouge ou blanc, ou enfin la pulpe de la racine de patience ou de celle de l'aunée; on mêle une ou deux de ces drogues à une dose proportionnée de quelque graisse, et on en fait une pommade dont on frotte les endroits galeux.

Voilà en peu de mots et en général les vues qu'on doit avoir, et les remèdes qu'on peut employer pour combattre la gale spontanée qui reconnaît pour cause quelqu'une ou plusieurs choses non naturelles.

La troisième espèce étant la symptomatique, qui suit ou accompagne quelqu'autre maladie, telle, par exemple, que la jaunisse ou la vérole, etc., ne demande point d'autre traitement ni de remèdes que ceux qui conviennent à la maladie primordiale qui l'a produite : ainsi si c'est la jaunisse ou la vérole, on n'aura égard qu'aux moyens et aux

remèdes qui leur sont propres, et qu'on réglera sur l'âge, le tempérament, le sexe, et sur les indications que nous présentera l'état des ictériques ou des vérolés.

La quatrième espèce enfin, qui ne vient que de cause externe, c'est-à-dire, de la contagion, attouchement fréquent, ou cohabitation avec des galeux, sans qu'il ait précédé ni maladie, ni indisposition, ni mauvaise nourriture dans la personne qui s'en trouve attaquée, qui ne reconnaît aucune autre cause que l'extérieure, qui n'a son siége qu'à la peau, et qui ne dépend d'aucun vice intérieur, pourrait souffrir, dès qu'on s'en aperçoit, quelqu'onction ou application extérieure; mais il faudrait n'en pas différer l'usage, et la faire avant que les humeurs, la lymphe ou le sang en fussent infectés; car, comme il y a un grand commerce de la circonférence au centre, tout comme du dedans au dehors, les mauvaises qualités et dispositions réciproques s'entrecommuniquent très-facilement : il ne faut donc pas tarder, mais agir au plutôt sur la peau, si on veut éviter d'avoir recours aux remèdes internes que nous avons proposés pour la seconde espèce.

Je n'ai pas cru devoir diviser la gale, comme quelques auteurs ont fait, en sèche et en humide; ces différences ne partent que de la constitution, à laquelle on doit avoir égard, de même qu'au tempérament, à la saison, à l'âge, au sexe, etc.

On observe quelquefois, chez les vieillards, une

gratelle ou démangeaison si importune et si incommode, qu'ils ne peuvent la supporter qu'à force de se gratter, jusqu'à s'écorcher la peau et la mettre en sang. On pourrait donner le nom de gale à cette indisposition; mais ce serait improprement, car elle est rarement accompagnée de pustules; la peau n'est que sèche, ridée, rude, et parsemée de petits grains quasi imperceptibles, et semblables à ceux du chagrin.

Si cette incommodité n'accompagne pas leur âge, ils en auront une autre autant et plus fâcheuse, comme l'ardeur d'urine, ou les yeux rouges, chassieux, larmoyans, ou enfin la toux fréquente et opiniâtre, dans les uns sèche, et dans les autres suivie de crachats épais, gris, jaunâtres ou verdâtres. Ce sont là les quatre incommodités familières à leur âge; elles ne se trouvent pas ordinairement ensemble; mais il y en a ordinairement quelqu'une qui se fait sentir: elles dépendent toutes de la même cause. En effet, à mesure que nous vieillissons, nos fibres deviennent dures, sèches, roides, jusqu'à se rendre cartilagineuses, et même osseuses; elles se dépouillent peu à peu de ce baume, de cette lymphe, ou de ce suc nourricier doux, onctueux, glissant, qui les rend souples, facilite leur mouvement, éloigne les rides et le racornissement de tous les solides, tant du dedans que du dehors.

Les humeurs acquièrent aussi leurs vices en même temps; elles perdent de jour en jour ce qu'elles

ont de mucilagineux et de liant; elles deviennent plus sèches, plus salées, plus épaisses, parce que leur mouvement se trouve ralenti dans leurs canaux, qui ne sont plus guère en état de les animer et de les pousser. Les fluides donc, devenus salés, dépouillés de leur véhicule et de leur onctuosité, poussés faiblement par les solides, s'arrêteront en quelque manière, et produiront les irritations qui causent la gratelle, ou l'ardeur d'urine, ou la rougeur des paupières, ou enfin la toux et les crachats qui la suivent, selon la disposition de la partie, ou l'union que le vice du sang ou de la lymphe aura faite avec l'humeur qui s'y porte ou qui s'y sépare.

Pour les soulager de toutes ces incommodités, dont ils payent trop cher l'avantage de la vieillesse, que tout le monde pourtant souhaite avec passion, à laquelle cependant on voit parvenir peu de gens, parce que très-peu travaillent à se la procurer heureuse, on ne doit leur conseiller qu'un régime de vie adoucissant, et leur faire éviter tous les alimens salés, épicés, et les mets trop assortis; les simples sont toujours les meilleurs: le vin et les liqueurs vineuses irritent et dessèchent trop, de même que le café, dont on ne fait pas un usage fort modéré. On doit donc regarder leur excès comme très-nuisible, de même que le proverbe populaire qui dit que le vin est le lait des gens vieux.

On n'a que le lait qui puisse remplir les vues d'adoucir leurs humeurs et de les délayer ; par sa sérosité, il détrempe et délaye ; par son beurre, il adoucit le sang et assouplit les fibres ; et par sa partie caséuse, il nourrit beaucoup, donne de la consistance aux liquides, réprime leur activité, et les empêche d'irriter.

Je me flatte qu'on me pardonnera la petite digression que je viens de faire, et qui ne m'a pas paru tout-à-fait hors de mon sujet.

Je passe maintenant aux cas que nous ne voyons que trop en pratique, je veux dire, aux désordres procurés par quelque gale repoussée imprudemment au dedans.

Un jeune médecin étant donc appelé pour un malade souffrant les effets d'une gale interne ou rentrée, doit voir au premier coup d'œil s'il s'agit d'une maladie aiguë ou chronique. Si le malade est dans le premier état, il doit être traité selon la qualité et la violence des symptômes qui accompagnent sa maladie ; on n'épargnera pas les saignées pour éviter les inflammations internes, non plus que les délayans, les rafraîchissans, les légers diapnoïques, les légers purgatifs et les anodins, sur quoi roule presque toute la guérison des maladies aiguës, comme l'ordre et l'application de ces remèdes à propos font l'habileté du médecin.

Mais si le malade se trouve dans une maladie

chronique, il faudra agir pour rappeler la matière galeuse au dehors, et c'est ce qu'il y a de plus difficile dans la médecine; car les humeurs, une fois déplacées, n'obéissent qu'avec peine, et rarement les voit-on revenir à leur premier siége. Il ne faut cependant rien négliger dans ce cas pour faire reparaître la gale; et pour cela on emploiera les légers sudorifiques, en tisanes, en décoctions, en bouillons, etc. Si cette méthode ne réussit pas, on appliquera des vésicatoires sur les parties où elle paraissait le plus; on pourra aussi faire coucher le malade avec un galeux, ou lui en faire porter la chemise. Ces moyens ont réussi quelquefois en rappelant la gale sur la peau, moyennant quoi le malade a été soulagé et guéri de tout ce qu'il souffrait auparavant; et sa gale a été ensuite combattue, selon son espèce et sa cause, par les remèdes indiqués ci-devant.

Si la gale ne veut pas absolument reparaître, et si elle a refusé de suivre la transpiration ou les sueurs, on la délaiera bien, et on la poussera par les selles ou par les urines. L'expérience et la pratique journalière nous montrent qu'il y a un grand commerce entre la peau, les reins et les boyaux, et que ce qui n'a pas pu passer par une voie passe par l'autre. On mettra donc en usage les purgatifs, les diurétiques, sans jamais perdre de vue les légers diapnoïques, et même les sudorifiques, qui peuvent fort bien se marier les

uns les autres, tous tendant en même temps à briser et à mettre dehors la matière morbifique (1).

Je ne fais ici qu'indiquer en gros les vues qu'on doit avoir, sans entrer dans le détail inutile des remèdes et de leur recette ; on peut les voir dans nos auteurs, qui ne les ont que trop multipliées et embarrassées : et je ne serais pas d'avis qu'on les suivît à la lettre ; car il faut toujours mesurer nos remèdes sur toutes les circonstances qui accompagnent l'état de notre malade.

Enfin si la gale répercutée ne veut absolument céder à aucun des moyens que nous venons de proposer, on pourra ouvrir un cautère au bras, et même deux, le second à la jambe, pour donner par ces deux égouts un plus prompt et plus ample passage à la matière galeuse.

---

(1) Il arrive que la gale rentrée depuis un certain temps perd peu à peu son caractère, et qu'alors elle ne doit plus être traitée comme telle ; mais elle laisse une altération de nature à-peu-près dartreuse, ou *sui generis*, très-difficile à détruire, et parfois incurable. C'est dans ce dernier cas que la maladie affecte tels ou tels organes, et que le traitement doit consister à la déplacer, si cela est possible, lorsqu'elle est fixée, soit sur le visage, les mains, la poitrine, où ses effets sont trop visibles ; soit sur quelque organe essentiel à la vie, comme le cerveau, les poumons, le foie, l'estomac, etc., où elle peut être très-dangereuse ; ou bien à l'entretenir aux extrémités et à l'extérieur. Les exemples de cette gale dégénérée sont très-communs.

Quoique j'aie dit que la gale rentrée pouvait produire de mauvais effets, ce n'est pas que je croie que ce qui a une fois paru sur la surface du corps puisse retourner en dedans; j'ai voulu seulement faire entendre que l'humeur galeuse ne pouvant plus se porter à la peau, dont les pores bouchés par les pommades, onguens, etc., n'en permettent plus la sortie, est obligée de rester en dedans et d'y causer bien des ravages. On pourrait cependant soutenir que les humeurs arrêtées à la peau pourraient être poussées au-dedans, puisque nous sommes assurés que le mercure entre de cette façon lors des frictions mercurielles, et que bien des onguens, ou des linimens contre les vers, ou purgatifs, font leurs effets dans les boyaux, lorsqu'on en oint le bas-ventre ou le nombril, surtout des petits enfans.

Article III.

Des Dartres.

Ce qui approche beaucoup de la gale, c'est la dartre, surtout la première espèce, que j'appelle farineuse, furfuracée, ou miliaire, dans laquelle on aperçoit sur la surpeau comme une légère farine ou du son bien fin, dont la chute en écailles imperceptibles nous montre le dessous ou la peau rougeâtre, parsemée de petits grains comme ceux du millet ou de la moutarde, accompagnés de

quelque chaleur et de prurit. Cette farine ou ce son, qui tombe au moindre frottement en petites écailles, est bientôt après renouvelé par un autre qui suit et qui tombe successivement.

La seconde espèce est la crustacée, caractérisée par des croûtes plus ou moins épaisses, qui couvrent la partie attaquée ; elles sont ordinairement sèches, se détachent, tombent avec quelque peine, et laissent voir après leur chute la peau vive, rouge, sensible ; mais elle se recouvre bientôt de nouvelles croûtes qui retombent ensuite, et il leur en succède d'autres. Elle est accompagnée, comme la première espèce, de démangeaisons, d'ardeurs, et même de cuissons beaucoup plus vives; elle est sèche et fixe, occupant presque toujours le même endroit, n'étant pas ambulante comme la première ; elle ne fait pas du chemin en largeur et en profondeur, et n'est pas humide comme la troisième.

Cette dernière ou troisième espèce est la rongeante, coulante ou humide ; elle est rouge, avec feu, ardeur et grand prurit ; elle rend une sérosité un peu visqueuse, grise, jaunâtre, quelquefois rougeâtre, âcre et brûlante; elle ronge tous les environs, s'étend souvent bien loin, et très-considérablement en tous sens. Comme elle fait des progrès en largeur et en profondeur, qu'elle ulcère la partie où elle se trouve, et qu'elle est quelquefois accompagnée d'une humidité sanieuse

ou purulente, on lui a donné encore le nom de dartre ulcérée.

Ce sont là les différentes classes qu'une longue pratique m'a fait observer. Quoique la première espèce occupe plus souvent le visage que la seconde, elles ont toutes pourtant indifféremment leur siége sur les différentes parties de la peau; enfin elles seront plus ou moins bénignes ou malignes, selon la qualité de l'humeur ou de la cause qui les produira (1).

La première espèce ne dépend, selon toute apparence, que de la transpiration devenue un peu plus que de coutume grossière et salée, ce qui la

---

La plus commune de toutes les éruptions cutanées est connue sous le nom de *dartre*. Elle présente des espèces assez distinctes quant à ses caractères extérieurs. On appelle *dartre rouge* une rougeur de la peau sans élévation bien apparente, avec ou sans chaleur et démangeaison plus ou moins vive; *dartre miliaire*, la réunion d'une quantité de petits boutons, avec rougeur, chaleur et prurit : elle devient furfuracée; *dartre farineuse*, la rougeur très-légère de la peau, avec chute de l'épiderme, qui se sépare comme de la farine; *dartre croûteuse*, la rougeur, avec chaleur, démangeaison de la peau, suivies de suppuration dont la matière forme une croûte qui se dessèche, tombe et laisse à la peau une rougeur sur laquelle il s'en forme de nouvelles (la croûte laiteuse des enfans en est une variété); *dartre ulcéreuse ou rongeante;* l'ulcération de la peau et quelquefois des parties qu'elle recouvre, avec rougeur, chaleur ardente, cuisson, écoulement d'une sérosité âcre, corrosive.

fait arrêter dans quelque partie de la peau, et à l'extrémité de ses canaux, c'est-à-dire, dans les houppes cutanées, d'où, à cause de sa grossièreté, elle ne peut pas enfiler les pores de l'épiderme, et où elle produit, par les légères obstructions qu'elle y forme, les petits grains qu'on y aperçoit, la démangeaison et la chaleur qu'on y sent.

Cette même matière, enfermée dans les mamelons, et les grossissant, soulève la surpeau, la détache, et par le mouvement qu'elle reçoit continuellement, et par son âcreté, elle ronge et déchire insensiblement sa prison et l'épiderme, et se montre, jointe aux débris de celui-ci, sous la forme de son, de légère farine, ou d'écailles fines.

On doit être persuadé que les houppes cutanées sont le siége qui contient l'humeur de cette espèce de dartre, puisqu'on les voit sans l'aide d'aucun microscope, grosses, enflées, rouges, fort sensibles, rondes et dures, quelquefois comme des grains de millet, ce qui lui a fait donner le nom de dartre miliaire, comme celui de farineuse ou de furfuracée, par la qualité de la matière qui en tombe lorsqu'on se gratte.

Qu'on ne s'étonne pas de ce que je fais agir ici la transpiration grossière et salée, et de ce que je la fais arrêter sous la cuticule, dans les mamelons de la peau, quoiqu'elle soit la plus fine et la plus subtile de nos évacuations, comme elle en est la plus abondante,

elle peut cependant entraîner avec soi quelque humeur étrangère, comme je l'ai dit dans l'article de la gale. S'il arrive donc que la transpiration d'une partie soit plus chargée de sels ou de soufres volatils, ou moins délayée que celle d'une autre, elle y causera une dartre simple, farineuse ou miliaire, de la manière que nous l'avons dit.

Il n'y aura donc point de différence, me dira-t-on, entre la gale et la dartre farineuse, puisque ces deux incommodités partent, selon vous, de la même source et ont le même siége? Je réponds que toute la différence des signes et des effets que je trouve entre ces deux indispositions ne vient que de la différente qualité ou de la quantité des matières hétérogènes que la transpiration charrie. Si elle est, par exemple, grossière, sèche, chargée de soufres, ou de sels massifs, elle produira la gale sèche et des pustules assez grosses; si ces principes sont assez délayés, la gale sera humide; et si enfin les sels et les soufres qu'elle contient sont fort subtilisés, et rendus volatiles autant qu'actifs, ils ne causeront qu'une dartre miliaire; car, pour le dire en passant, ce n'est que sur la différence de nos humeurs et de leurs principes, de la force ou de la faiblesse de nos fibres, en un mot de leurs différens tons ou mouvemens, que roulent en général les différentes constitutions et les différentes maladies et leurs espèces auxquelles nous sommes exposés (1).

(1) Cette explication est purement hypothétique. Les pre-

Je ne pense pas de même au sujet des deux autres espèces de dartres, la crustacée et l'humide, coulante ou ulcérée ; la première forme une croûte trop épaisse, et la seconde fait trop de ravages pour attribuer ces effets au seul vice de la transpiration ; les houppes cutanées seules n'en seront donc pas le siége, ni elles ne fourniront pas seules toute l'humeur des croûtes, ni l'humidité qui caractérisent la troisième espèce ; il ne peut y avoir donc que le corps muqueux qui leur soit contigu, et d'où elles sortent, qui puisse fournir la plus grande partie de ces humeurs.

Je dis la plus grande partie, car je n'en exclus pas ce que peuvent fournir les mamelons de la peau, qui doivent se trouver déchirés et ouverts dans ces deux dernières espèces, et par conséquent très en état de verser sur le corps muqueux toute la transpiration qui s'y porte.

Tous les anatomistes nous disent que ce corps muqueux et réticulaire, placé immédiatement au-dessous de l'épiderme, auquel il est fort adhérent, n'est qu'un réseau dont les mailles sont remplies d'une humeur naturellement douce et mucilagineuse ; si donc cette humeur, qui est lymphatique, devient plus épaisse, plus sèche, plus salée qu'à l'ordinaire, elle coulera avec peine, s'amassera,

---

mières espèces de gale établies par l'auteur ne doivent être regardées que comme des dartres.

soulèvera la cuticule, la détachera du réseau, la rongera et l'ouvrira, et elle se montrera au dehors, où, exposée à l'air, elle s'épaissira encore plus, se durcira, et constituera ainsi la dartre crustacée.

Mais si cette lymphe, ou corps muqueux, est trop fluide, âcre, caustique, il agira tout autrement; il rongera les filets de la surpeau; celle-ci sera aussi déchirée, et par ces érosions il s'écoulera au dehors, et produira l'humidité ou l'écoulement avec l'ardeur, le prurit, et même la cuisson qu'on sent dans cette troisième espèce. Ce n'est pas encore tout: si cette lymphe acquiert un plus grand degré d'acrimonie, de corrosion et de fluidité, elle se répandra, et fera beaucoup de progrès aux environs, qu'elle déchirera, ulcérera, et paraîtra, selon le plus ou le moins de ses mauvaises qualités, jaunâtre, rougeâtre, sanieuse, purulente, etc.

Tout ce qui pourra donc rendre la lymphe, et par conséquent le corps muqueux, trop épais, sec et salé; et tout ce qui le rendra trop fluide, âcre, corrosif et trop abondant, doit être regardé comme cause éloignée de ces deux espèces; ainsi les excès dans les alimens épicés, salés, grossiers, dans les boissons vineuses, dans les veilles, les trop grandes fatigues, surtout au soleil, les violentes passions de l'âme, le virus vénérien, scorbutique, etc., étant très en état de vicier la lymphe, et par conséquent le corps muqueux, pourront produire les mauvais effets qui caractérisent les deux dernières espèces de dartres

On pourrait me demander ici pourquoi la lymphe dépravée par les causes que je viens de rapporter ne produit pas une dartre sur toute la surface du corps ; car, comme elles agissent sur toute la masse des humeurs, et que celles-ci se trouvent par-tout, leurs effets doivent être répandus par-tout, et le corps dans ce cas-ci doit être couvert de dartres, au lieu qu'on n'en voit qu'une ou deux ou peu sur toute la peau.

Je réponds que la lymphe n'est pas souvent toute dépravée, et que si elle est généralement gâtée, elle ne fait pas pourtant sentir par-tout ses mauvaises qualités : nous la voyons souvent arrêtée dans les glandes du cou, du mésentère, les farcir et les faire grossir considérablement, tandis qu'elle coule librement dans celles des aînes, des aisselles, et dans toute autre partie externe ou interne ; nous voyons une douleur, un embarras, une inflammation dans un endroit et non ailleurs ; il faut donc que le vice des humeurs ne soit pas général, qu'il ne roule que dans certains vaisseaux et non dans d'autres, ou qu'il y ait une disposition dans la partie qui oblige l'humeur viciée à se fixer dans un endroit plutôt que dans un autre ; et c'est là la raison la plus plausible qui fasse naître le mal d'un côté et d'une façon plutôt que d'un autre. Or, cette disposition de la partie, comme nous l'avons dit en parlant des sueurs particulières, ne pourra consister que dans trop de roideur

ou de relâchement, ou dans le plus grand nombre ou dans la plus grande capacité de ses vaisseaux, en un mot, dans quelque cause externe qui aura bouché, énervé ou animé auparavant la partie souffrante (1).

La dartre miliaire ou farineuse n'est pas toujours fixe; elle est quelquefois ambulante, et quitte un endroit pour reparaître dans un autre, ce qui prouve la légèreté ou la volatilité de l'humeur qui la produit. Il n'en est pas de même de la crustacée ou écailleuse, et de la coulante ou ulcérée; leur siége est fixe, parce que la matière qui les forme est plus grossière, plus pesante et plus abondante : elles sont cependant toutes les trois contagieuses, et elles se communiquent facilement à une personne saine par l'attouchement fréquent et par la cohabitation, de la même manière que nous l'avons dit de la gale qui ne vient que de cause externe.

Il faut pourtant convenir, par les causes que nous

---

(1) L'affection dartreuse ne dépend souvent que d'une altération locale, et alors elle est susceptible d'une guérison radicale, surtout quand elle n'est pas ancienne : mais elle peut aussi être produite par une cause éloignée ou par un vice des humeurs. Il faut toute la sagacité du praticien pour bien distinguer ces différences; car, dans ce dernier cas, il ne saurait se borner à un traitement local, ni même se promettre toujours une guérison complète. Autrement, il croirait avoir guéri la maladie, tandis qu'il n'aurait fait que la déplacer, et son erreur serait nuisible au malade.

venons d'établir, que les dartres viennent le plus souvent d'un principe intérieur et de quelques humeurs dépravées que la nature bienfaisante porte au-dehors; il faut donc regarder cette incommodité comme salutaire; elle sert d'égout à tout ce qu'il y a de nuisible dans la masse des humeurs, et celles-ci se purifient pour ainsi dire par là. Il est donc extrêmement important de ne pas fermer cette partie, et de laisser échapper cette humeur qui se montre sous la forme de son ou de farine; car, si cette dartre, quoique simple et bénigne, vient à s'évanouir d'elle-même, ou à disparaître par quelque topique, on risque de tomber dans des cas sérieux et même funestes, comme on va le voir par les exemples suivans (1).

(1) Il n'est aucun praticien qui n'ait observé que l'affection dartreuse se déplace facilement, et qu'en suivant les mouvemens fluxionnaires, elle est souvent répercutée à l'intérieur, où elle produit, selon les organe lésés, des convulsions, l'aliénation d'esprit, des maladies de poitrine, du foie, de la rate, des anévrysmes, des obstructions, des fleurs blanches, des retentions d'urine, des ophthalmies, des rhumatismes, etc., etc., etc. En voici un exemple :

Madame ***, âgée de vingt-huit ans, d'une constitution bilieuse, était atteinte d'une dartre croûteuse qui occupoit le creux des mains. Comme elle en était très-incommodée, elle la traita avec de l'eau salée, ce qui la fit disparaître très-rapidement. Mais peu de temps après, madame *** parut triste, rêveuse; elle éprouva des pesanteurs de tête, de l'assoupissement, devint plus sensible et irritable, et finit par tomber dans

Un homme de trente-cinq ans, jouissant d'une fort bonne santé, avait depuis long-temps une dartre entre le pouce et l'index; elle était farineuse, tant soit peu humide, et rouge au-dessous; elle ne s'étendait pas et ne faisait aucun progrès; il ne sentait rien de plus que le prurit qui l'obligeait à se frotter ou à se gratter. Quelqu'un lui donna fort imprudemment un remède dont je n'ai pas su les qualités : il s'en frotta la partie dartreuse, et le lendemain la dartre disparut; mais deux jours après ayant été appelé pour lui, je le trouvai avec une fièvre vive, le visage extrêmement rouge et enflé, la tête fort pesante et douloureuse, se plaignant

---

l'épilepsie. Ses accès étaient irréguliers, et ne laissaient aucun doute sur leur caractère : perte de connaissance subite; roideur tétanique, ou mouvemens précipités et violens des muscles; respiration très-difficile, écume à la bouche, etc. L'histoire de la maladie fit bientôt reconnaître que tout ce désordre était dû à la répercussion de la dartre.

La malade fut saignée; on la mit ensuite à l'usage du petit-lait d'abord simple, et puis avec deux onces de suc de cresson par pinte. Elle prit des laxatifs tous les quinze jours. On prescrivit ensuite les sucs d'herbes clarifiés. En même temps elle prenait des bains tièdes, à la suite desquels on faisait des frictions sèches sur le dos et les extrémités. Les accès se dissipèrent; la dartre reparut au creux des mains. Pour l'en détourner, on établit un cautère au bras. La malade se mit à l'usage de la décoction de racine de patience et de scabieuse pour boisson, et de pilules de ciguë. Dans l'espace de quatre mois, elle fut totalement délivrée de ces deux maladies.

d'un grand feu et d'une grande soif. Ce qu'il y avait de singulier en ce malade, c'était de voir sortir et ruisseler de son visage une sérosité si âcre et si caustique, qu'elle formait un sillon par-tout où elle coulait, comme si on y eût fait passer du caustique fondu.

Pour remédier à ce fâcheux état, je le fis saigner brusquement et plusieurs fois au bras et au pied; je le mis à l'usage de la tisane émulsionnée, des lavemens rafraîchissans et laxatifs; j'apaisai beaucoup par ces remèdes la fougue des humeurs, la fièvre, la rougeur du visage, la soif, évitant tout topique: il fut ensuite purgé doucement; la fièvre le quitta tout-à-fait, l'enflure et l'écoulement du visage s'évanouirent; et enfin les bains d'eau douce tiède et le lait d'ânesse achevèrent la guérison et prévinrent le retour de la dartre, qui ne se montra plus en aucun endroit.

Un négociant âgé d'environ soixante ans, fort gras, pesant et replet, sujet à une dartre farineuse qu'il portait à un genou depuis plusieurs années, où il ne sentait que quelque démangeaison assez supportable, pour laquelle il m'avait souvent demandé des remèdes et du soulagement, que je lui avais toujours refusés, parce que je voyais que cette dartre était un préservatif contre toute autre maladie, et qu'il jouissait d'ailleurs d'une fort bonne santé, se sentit un jour délivré de tout prurit, et ne vit plus la dartre, qui disparut à l'occasion de

quelque chagrin qu'il avait essuyé ; mais elle n'en agit que plus furieusement en dedans ; car, quatre jours après, il fut pris d'une si violente convulsion des muscles de la poitrine, de tant de douleur, de peine de se mouvoir et de respirer, qu'il en poussait de grands cris. Appelé pour le voir en cet état, je le trouvai dans un tétanos parfait; je le fis saigner plusieurs fois aux bras et aux pieds; et quoiqu'il fût presque sans fièvre, le sang parut toujours très-couenneux. Ces saignées furent accompagnées de légers diapnoïques en tisane, de lavemens laxatifs, des anodins; et, sans avoir eu recours à l'eau froide jetée en quantité sur la poitrine devant et derrière, comme quelques praticiens le recommandent, nous eûmes le plaisir de voir diminuer d'un jour à l'autre les douleurs et l'oppression de poitrine, et de voir succéder la liberté du mouvement; mais le mal ne cédant pas entièrement, je m'imaginai de rappeler la dartre sur le genou qu'elle avait occupé, et pour cela j'y fis appliquer un emplâtre vésicatoire qui le couvrit; et à mesure que les vessies qu'il y excita furent ouvertes, et que l'écoulement continua, les douleurs, l'oppression qui se faisaient encore un peu sentir, disparurent entièrement : la dartre reparut, et le malade se trouva parfaitement guéri. Il vécut en très-bonne santé pendant environ cinq ans, après lesquels la dartre s'évanouit encore d'elle-même, ou par quelque cause qu'on m'a laissé

ignorer, et le malade tomba dans une affection soporeuse, et de là dans l'apoplexie, de laquelle aucun remède ne put le tirer.

Je n'ai pas trouvé dans nos auteurs, sur le présent sujet, des observations approchantes de celles que je viens de donner : comme il y a une assez grande analogie entre les dartres et la gale, ils ont apparemment cru que les histoires qu'ils nous ont données sur celle-ci devaient être appliquées à celles-là; car il y a lieu de présumer qu'ils n'ont pas ignoré les suites et les mauvais effets d'une dartre qui disparaît d'elle-même, ou qui est repoussée en dedans par des topiques.

Nous avons insinué jusqu'ici que les dartres, surtout les farineuses, étaient salutaires, et qu'elles étaient un très-bon signe d'une assez mauvaise cause qui se faisait jour au dehors pour en délivrer le dedans; il ne faut pas donc courir aux remèdes, pas même aux internes, pour guérir une pareille incommodité; la nature agit; il faut la laisser faire; elle purge le dedans de ce qu'il a de nuisible pour le porter au dehors; nous ne saurions rien faire de mieux et remplir de plus justes vues. Il n'est pas d'ailleurs fort facile de changer, et de rendre naturelles les dispositions des fluides et des solides, et les malades ne veulent pas souvent, pour si peu de choses, s'assujétir à une suite de remèdes internes, et ils ont raison; il faut donc qu'ils supportent avec patience une

légère incommodité qui les délivre de toute autre. S'ils n'ont donc que des dartres miliaires, je suis fort d'avis qu'ils les gardent (pourvu qu'elles ne soient pas placées au visage); mais au moins, de peur qu'il ne leur arrive pis, je leur conseille de s'abstenir de tout excès de vin, d'alimens épicés, salés, de toute passion et de tout exercice violent; les assurant que le seul régime de vie doux et modéré empêchera non-seulement la dartre de s'animer et de s'étendre, mais il pourra encore leur procurer une parfaite délivrance.

On ne peut pas promettre autant pour les crustacées; elles sont opiniâtres; elles gênent quelquefois la partie où elles paraissent; et si elles se montrent sur le visage, elles peuvent le défigurer : or, comme elles dépendent d'une humeur épaisse, sèche, et plus ou moins salée, elles demandent quelque attention, et des remèdes pour leur guérison.

Ceux-ci doivent être d'abord délayans; les tisanes, les bouillons, les bains domestiques, les eaux minérales, les légers purgatifs, paraissent en général très-bien indiqués, surtout après avoir fait saigner le malade selon son âge, ses forces, son tempérament, etc. Ces remèdes, continués quelque temps et finis, on lui fera prendre les bouillons de vipère, dont j'ai vu des effets merveilleux, en procurant la chute des croûtes et une parfaite guérison sans l'aide d'aucun topique. Cependant,

si les croûtes résistent, on pourra appliquer sur la partie affectée un peu d'onguent rosat, à une once duquel on aura bien mêlé un gros de précipité blanc, ce qui paraît aussi convenir à la dartre farineuse placée sur le visage.

Les dartres que nous avons appelées rongeantes, coulantes ou ulcérées, demandent encore plus d'attention; elles font trop de dégât et trop souffrir; elles pourraient jeter les malades dans le tombeau si on ne remédiait sérieusement à leur triste état. Ainsi, après les avoir fait saigner, on les mettra dans l'usage de tout ce que la médecine connaît de plus adoucissant et de plus délayant, ce qu'on entremêlera de légers purgatifs, tels que les tamarins, la manne, le sirop rosat solutif, celui de fleurs de pêcher, etc. On n'oubliera pas donc le petit-lait de chèvre, le lait d'ânesse, celui de vache; on les mettra même tout-à-fait au blanc (1) si le mal s'opiniâtre; et c'est par ces moyens, sans aucun topique, qu'une fille de dix ans, fort jolie, fut guérie d'une dartre qui occupait les fesses, les cuisses et les jambes, devenues si rouges, qu'il semblait qu'on les eût écorchées, et d'où il suintait une sérosité sanieuse, rougeâtre, fort abondante, si âcre et si brûlante, que la malade n'avait aucun repos, par les feux et les cuissons qu'elle y sentait.

Si ce que nous venons de proposer devenait inu-

(1) La diète blanche.

tile, on emploierait les pommades et les linimens les plus doux et les plus balsamiques; et si enfin cette fâcheuse espèce de dartre reconnaissait pour cause éloignée quelque vice vérolique ou scorbutique, on la traiterait par les remèdes que l'expérience a montrés les plus convenables à ces deux maladies. Ce qu'on doit encore entendre des deux premières espèces, au cas qu'elles fussent soutenues par quelque vice ou virus étranger.

ARTICLE IV.

De la Teigne.

Il n'y a rien qui approche plus de la gale et des dartres que la teigne, que quelques auteurs appellent gale ou dartre de la tête; en effet, ce sont ici les mêmes causes, et à-peu-près le même vice dans la lymphe et le corps muqueux; et ces incommodités ne diffèrent entr'elles que par les parties qu'elles occupent; car la teigne se fait voir et sentir le plus souvent sur la partie chevelue de la tête, au lieu que la gale se trouve souvent répandue sur tout le corps, et que les dartres n'en attaquent qu'une, ou tout au plus quelques parties.

Il y a encore cette différence, que la teigne est beaucoup plus ordinaire et familière aux enfans qui tètent qu'à ceux qui sont plus avancés en âge et qu'aux adultes. Ceux-ci n'en sont pas pourtant toujours exempts, car on en voit à l'âge de puberté et

au-delà, qui n'ont pas pu se délivrer entièrement de cette indisposition, qu'ils doivent à leurs parens ou à leurs nourrices (1).

On peut faire trois degrés de la teigne, ou la diviser en trois classes par rapport aux signes ou à la qualité plus ou moins mauvaise de la cause qui les produit.

Le premier degré commence par quelque humidité sur la tête ou à ses côtés; ce qui oblige les enfans à se gratter; elle se dessèche, et il tombe de petites écailles ou pellicules comme du son; et comme cette humidité sent un peu l'aigre, on l'a appelée *achor* ou *acor* (2).

Le second degré est marqué par la rougeur et par de petits grains qu'on voit sur la peau; et comme ils ressemblent en quelque manière au dedans d'une figue, on lui a donné le nom de *ficosa*. Lorsque ces grains sont couverts d'une croûte ou écaille épaisse et dure, qui tombe avec peine, et qui est percée de beaucoup de trous, semblables en quelque manière à un rayon de miel, on l'a appelée *favus*. Il sort de

---

(1) La teigne diffère de toutes les autres éruptions cutanées par la forme de ses croûtes, par l'odeur qui s'en exhale, par le peu d'action qu'ont sur elle la nature, ainsi que les traitemens ordinaires.

(2) Cullen sépare de la teigne ces petits ulcères humides et plus ou moins fétides. Murrai n'en fait qu'une modification de cette maladie, et Pinel adopte son opinion.

ces trous une humeur plus ou moins épaisse et puante, et lorsqu'on se gratte, les croûtes tombent et laissent voir le dessous rouge et comme écorché.

Le troisième degré est le plus violent, car il est caractérisé par des ulcères profonds et malins qui font tomber les cheveux, et les rongent jusqu'à leurs bulbes; ils s'étendent quelquefois assez loin; ils sont aussi couverts d'une croûte, dont la chute, pour peu qu'on se frotte ou qu'on se gratte, occasionne l'écoulement d'une humeur sanieuse, puante et souvent sanglante.

Outre l'humeur qui agit, il se trouve souvent, au-dessous des croûtes, de petits vers semblables à ceux qui rongent les étoffes de laine, qu'on appelle teignes; ils ont donné le nom à cette incommodité, tout comme celui de *crusta lactea* ou *lactumia* vient du lait, qu'on a regardé, quand il est dépravé, comme la cause matérielle de cette indisposition.

Elle ne se borne pas au dessus de la tête; elle gagne souvent tout le visage, les oreilles, le cou, et s'étend même par pelotons sur le poitrine et les bras. Elle quitte ordinairement les enfans vers le temps de les sevrer, et quelquefois plus tôt; mais aussi elle les accompagne quelquefois jusqu'à la puberté et au-delà et pendant toute leur vie, comme on le verra par les observations que nous donnerons ci-après (1).

---

(1) L'auteur paraît avoir confondu la gourme, ou croûte laiteuse, avec la teigne proprement dite; mais, s'il en a mé-

Les causes de toutes ces espèces de teignes ne pouvant pas venir ni des excès ni des passions des enfans, ne doivent être attribuées qu'à la qualité du lait qu'ils tètent, ou aux taches et désordres du père, de la mère ou de la nourrice; car il est évident que si le lait que l'enfant tète est épicé, salé, vineux; s'il est fourni par une nourrice échauffée, violente, emportée ou valétudinaire, l'enfant se ressentira infailliblement de toutes les mauvaises qualités que le lait peut contracter, et il en sera incommodé. L'effet donc que pourront produire ces vices du lait (et je regarde celui-ci comme le plus heureux pour l'enfant) sera de se porter au dehors de la tête, où il se fera comme un égout et un couloir; et par là ce mauvais lait se dépurera, l'enfant en fera, pour ainsi dire, la triaille; il profitera de ce qu'il peut contenir de bon, et renverra sur la peau ce qu'il contient d'étranger et de nuisible.

Le vice vérolique du père ou de la mère transmis aux enfans, ou passant de la nourrice à son nourrisson, peut produire le même effet, encore plus fâcheux et plus opiniâtre; car quels ravages ne produit pas ce Prothée! il se glisse par-tout; il prend toutes sortes de forme et de figure; il blesse tout ce qu'il touche, ou il s'y tient fortement attaché. S'il vient donc à se marier avec la lymphe (c'est

---

connu les caractères, il n'a pas moins déterminé, en vrai praticien, le traitement qu'elle exige.

avec elle qu'il a le plus de liaison), et s'il est porté à la peau de la tête, quelles érosions, ulcérations, écoulement, puanteur, croûtes, etc., ne causera-t-il pas! En un mot, on aura une teigne ou des ulcères véroliques à guérir, qui demanderont un traitement aussi sérieux que celle qui ne vient que du simple vice du lait le demande peu.

Mais comment et pourquoi la peau de la tête reçoit-elle les impressions et les mauvaises qualités du lait? C'est parce que son tissu est plus lâche et plus spongieux; que les petits vaisseaux qui y aboutissent sont plus ouverts, plus dilatés; que ses pores sont plus larges; que son corps muqueux est plus grossier. Tout cela est prouvé par la transpiration et la sueur, plus grossières et plus abondantes à la tête qu'ailleurs, puisqu'elles fournissent la crasse épaisse et grasse qui s'y ramasse naturellement.

Toutes ces dispositions particulières à la peau de la tête doivent fort favoriser l'union et l'alliage du lait vicié, et le plus souvent aigri, avec la lymphe mucilagineuse du corps muqueux; celui-ci en acquerra plus de consistance et de volume. Toutes les fibriles ou poils des vaisseaux capillaires qui le fournissent et qui y aboutissent en seront obstrués et gonflés; il en suintera une humidité qui donnera quelque prurit, qui détachera et rongera peu à peu l'épiderme; enfin ce mélange épais de lait gâté avec la lymphe formera les croûtes et leur suite; et les différens dérangemens du tissu de la peau, de ses

vaisseaux et de ses mamelons nous montreront les différentes espèces de cette incommodité, qui ne varie que selon le plus ou moins d'âcreté, d'épaississement ou de sécheresse de l'humeur qui les engendre, ou du plus ou moins de masse et de mouvement qu'elle peut avoir.

La teigne ordinaire des enfans, à quelque degré qu'elle soit, ne demande presque point de remèdes, puisque nous voyons que ceux qui en sont atteints sont gros et gras, qu'ils font bien toutes leurs fonctions, et qu'ils n'ont d'autre incommodité que celle d'être un peu inquiets lorsqu'on les empêche de se frotter ou de se gratter. On ne doit donc pas songer à les en délivrer, surtout par des topiques et des emplastiques; car on doit fuir la cruelle et dangereuse méthode de couvrir leur tête d'emplâtres fort tenaces pour en arracher les croûtes et même les cheveux, avec tout ce qu'il y a de sordide et d'humide.

On doit, au contraire, laisser ces enfans sans remèdes, et se contenter de leur donner une bonne et jeune nourrice, dont le lait soit frais, doux et délayé; avoir soin de la nourrir de bons alimens, de ne lui accorder que fort peu de vin, et de ne pas permettre qu'elle se fatigue trop à la ville ou à la campagne.

Ces précautions, auxquelles on peut joindre de temps en temps quelque peu de sirop purgatif, comme de fleur de pêcher ou de rosat solutif, à

une dose proportionnée à l'âge, peuvent suffire pour faire supporter facilement et heureusement cette incommodité aux enfans; elle les met à l'abri de toute autre et de tout accident, et elle s'évanouit insensiblement d'elle-même, souvent avant qu'ils aient atteint l'âge de deux ans.

Mais si l'enfant vient à faire quelque excès de bouche, à être surpris d'une grande peur, à faire quelque exercice violent, ou à être trop long-temps exposé au froid ou au soleil, il court grand risque de voir bientôt disparaître sa teigne, et d'être saisi de quelque mal fâcheux, surtout de mouvemens convulsifs, et même d'une épilepsie parfaite, comme on va le voir par l'observation suivante.

Un enfant d'environ dix-huit mois, tetant encore et mangeant quelque peu, gros, gras, vif, et se portant à merveille, ayant le dessus de la tête, les tempes et le visage assez couverts de teigne, fut mené dans le mois de décembre chez une de ses tantes, où on lui fit manger un biscuit trempé dans le vin muscat, et boire ensuite environ un demi-verre de ce même vin : peu de temps après, on le ramena chez lui, où l'on s'aperçut de quelques mouvemens qui n'étaient pas ordinaires à cet enfant; son visage parut moins vif que de coutume. Bientôt après il fut très-pâle, la teigne s'affaissa, et il fut saisi d'un accident d'épilepsie parfaite, qui lui dura près d'une heure, et duquel il ne sortit que par un vomissement fort copieux d'humeurs et

d'alimens, qui lui fut procuré par deux grains de tartre émétique que je lui fis avaler dans une cuiller d'eau commune; après quoi la teigne reparut, mais avec moins de vivacité qu'auparavant. Le lendemain, je le fis purger avec une once de sirop de fleurs de pêcher, et deux cuillers d'infusion de séné, ensuite de quoi il se porta bien; la teigne se soutint, et ne le quitta que quelques mois après.

Cette observation doit nous rappeler ce qu'a dit Hippocrate (1), que les enfans auxquels il survient des ulcères à la tête, vers les oreilles, etc., et qui sont chargés d'humeurs qu'il appelle *mucosités*, se portent fort bien dans la suite; car par là, dit-il, la pituite qui aurait dû être purgée dans le ventre de la mère s'en va, et est purgée peu à peu; et ceux, ajoute-t-il, qui ont été ainsi purgés ne sont pas sujets à l'épilepsie.

Zacutus Lusitanus (2) crie fort contre les médecins imprudens et contre les téméraires qui, se mêlant de médecine, écoutent trop aveuglément les plaintes des mères et des nourrices, qui demandent des remèdes pour la guérison de la teigne de leurs enfans, auxquels, dit-il, ils font appliquer des onguens styptiques ou répercussifs : d'où il arrive que la matière qui se portait au-dehors, restant et agissant au-dedans, les jette dans l'épilepsie, l'apo-

(1) *De Morbo sacro*, n°. X.

(2) *Observat. III*, lib. I, *Praxis admirand.*

plexie, l'aveuglement, et souvent dans une mort subite. Quelle connaissance, quelle prudence et quelle circonspection ne faut-il donc pas avoir pour ne pas troubler la nature dans ses mouvemens critiques et salutaires !

Nous avons dit plus haut que la teigne s'étend quelquefois et continue jusqu'à l'âge de puberté, même au-delà, et pendant toute la vie : faudra-t-il donc laisser vivre ces personnes-là avec cette dégoûtante et fâcheuse incommodité ? Ne faudra-t-il pas, dans un âge avancé, leur procurer quelque soulagement et, s'il se peut, leur guérison ? Je réponds que ces cas sont rares, et qu'ils sont plutôt la suite et l'effet de quelque vice vérolique porté du sein de la mère, ou communiqué par la nourrice, que d'une cause non naturelle et ordinaire : cela étant, on doit traiter méthodiquement, par les remèdes mercuriels et autres, la personne qui en sera attaquée.

Mais si la teigne ne reconnaît pas un pareil vice, et que le malade, incommodé d'une certaine façon, veuille absolument s'en défaire, on ne doit jamais débuter par les topiques, de quelque manière qu'ils soient employés ou appliqués ; on ira à la source qui fournit l'humeur, on l'adoucira, on la délaiera, et on la mettra de temps en temps dehors par quelque doux minoratif, et, s'il est possible, on la poussera vers les voies urinaires ; ou enfin, après l'avoir bien divisée et délayée, on la portera sur toute la surface

de la peau, sous la forme de transpiration ou de sueur. Voilà les vues générales qu'on doit avoir. Je n'entre dans aucun détail, et je me dispense de nommer aucun remède, qu'on ne doit prescrire ou conseiller que convenable au tempérament, à l'âge, au sexe, à la saison, etc.

Si cette femme dont parle Jean Schenkius (1) après Hercules Saxonia, se fût conduite de cette façon, elle aurait pu se garantir de la mort qu'elle se procura en se faisant des lavages sur sa tête attaquée de la teigne, dont elle fut effectivement guérie; mais peu après, elle tomba dans une grande douleur de tête avec fièvre continue, qu'aucun remède ne put soulager. Sa tête fut ouverte après sa mort : on trouva tout le côté droit du cerveau pourri, et rempli d'une humeur jaune en tout semblable à l'urine.

Ce que je viens de dire sur la manière de traiter les teigneux, se trouve encore appuyé sur deux faits que m'ont fournis deux jeunes gens d'environ quinze ans chacun, ayant tous les deux la teigne à-peu-près du même caractère.

Dans l'un, on ne voyait que quelques croûtes assez dures et sèches sur sa tête, qui ne lui donnaient que quelque démangeaison; et quoiqu'il portât une couleur pâle, il jouissait cependant, depuis sa naissance, d'une fort bonne santé; mais comme il com-

(1) *Observ. Medicinal.* Lib. I, *de Cute capitis.*

mençait de paraître dans le monde, et qu'il était ennuyé de porter la perruque, on trouva à propos, pour lui procurer des cheveux naissans, de le guérir de sa teigne; et pour cela, on débuta par un lavage vulnéraire sur la tête, qu'on couvrit ensuite d'un emplâtre avec lequel on arracha les croûtes; on dessécha le dessous, et peu de temps après il ne parut plus rien sur la tête; mais la fièvre saisit le malade, et avec elle la douleur de tête, l'insomnie, l'inquiétude, et une petite toux sèche, mais fort fréquente. Cet état, pour lequel on m'appela, fut long et fort fâcheux, et il ne céda qu'aux saignées, aux délayans, aux anodins, aux légers purgatifs, et enfin au lait d'ânesse; après quoi il se répara, s'engraissa, et sa tête demeura nette.

L'autre portait une couleur vive : les croûtes de sa tête étaient moins sèches; il y sentait assez de chaleur et de prurit, et il en suintait un peu d'humidité brûlante. Cette indisposition ne l'avait pas quitté depuis son berceau; le régime de vie qu'on lui avait fait garder en avait empêché les progrès, et l'avait conservé dans un assez bon état. Cependant ses parens me firent appeler, et me prièrent de leur dire ce qu'il fallait faire pour délivrer leur fils de cette incommodité, dont eux et lui étaient fort ennuyés. Je leur conseillai d'abord de le faire saigner au bras, et ensuite au pied; je le mis à l'usage des bouillons de poulet; il fut purgé de temps en temps; il prit le petit-lait de chèvre, qui fut

suivi du lait d'ânesse. Le prurit fut calmé, l'humidité de la tête et les chaleurs qu'il y sentait s'évanouirent; les croûtes pourtant tenaient, et paraissaient encore un peu; mais pour les faire tomber, et prévenir leur nouvelle reproduction, je crus qu'après tous ces remèdes on pourrait attaquer le vice local par quelque topique; je fis donc faire sur les croûtes une onction de demi-gros d'onguent mercuriel au quart de mercure; ce qui ayant été exécuté deux fois par semaine pendant un mois, les croûtes tombèrent peu à peu; la peau devint nette, unie et naturelle, et le malade fut guéri de son incommodité sans aucune suite ni retour, pas même après la petite-vérole confluente qu'il essuya quelques mois après, et dont il se tira aussi très-heureusement.

On voit, par tout ce que je viens de raconter, qu'il faut toujours aller à la source, et attaquer le mal dans son principe. Le premier malade a souffert une longue maladie, et a risqué de perdre la vie pour avoir voulu prendre, comme on dit, le loup par la queue, c'est-à-dire pour avoir employé les remèdes externes avant les internes. Le second n'a jamais rien risqué, et s'est tiré d'affaire plus heureusement, plus sûrement, et plus tôt que le premier. Si on eût suivi cette dernière route, on n'aurait pas vu périr phthisique un jeune homme de vingt ans, et fils unique, à qui, avant de le marier, on voulut déraciner la teigne qu'il portait depuis

son bas âge, laquelle ne l'avait pas empêché de jouir jusqu'alors d'une bonne santé ; mais l'événement trompa l'espérance du malade et des parens ; car les seuls topiques qu'on employa ayant retenu le mal en-dedans, ils eurent la douleur de voir succéder à la teigne, une phthisie pulmonaire et ulcéreuse, assez aiguë, dont aucun remède ni changement d'air ne purent le délivrer.

Je ne dois pas finir cet article sans y joindre les gales, pustules ou croûtes qui surviennent aux enfans quelque temps, et même quelques années après avoir été sevrés. Elles se montrent sur les lèvres, au menton, derrière les oreilles ; elles sont souvent précédées de glandes au cou ; elles paraissent ordinairement dans l'automne et dans l'hiver, et surtout aux enfans très-nourris et trop gras. Elles sont accompagnées de quelque démangeaison, et d'une humidité visqueuse qui, venant à se dessécher au dehors, forme des croûtes qui sont en quelque manière de la nature de la teigne ; et quoiqu'elles paraissent à ceux qui n'ont jamais été atteints de celle-ci, elles ne laissent pas d'avoir le même caractère à-peu-près, et de dépendre d'une cause approchante, c'est-à-dire d'une lymphe grossière et visqueuse, dont le premier effet est de gonfler les glandes du cou et des environs des oreilles.

Ces glandes, obstruées et gonflées, doivent être regardées non-seulement comme prélude, mais encore comme le bassin et le réservoir de cette hu-

meur, laquelle, par son épaississement, venant à s'arrêter, et à s'amasser dans les petits vaisseaux (dont l'entortillement forme les glandes), les dilate, les ouvre, et va s'épancher dans le corps muqueux, où elle soulève et ronge l'épiderme, et devient ainsi la matière de l'humidité des pustules ou gales, et des croûtes, sous lesquelles, par leur chute, on aperçoit la peau rouge, vive et comme excoriée.

Comme ces éruptions naissent aux enfans qui ne jouissaient pas auparavant d'une parfaite santé, et qu'elles la leur procurent infiniment meilleure, je les ai toujours regardées comme critiques et très-bienfaisantes; car ces enfans se dépouillent par là de tout ce qu'ils ont de nuisible; ils jettent pour ainsi dire la gourme (qu'on me pardonne ce terme), et ils en deviennent plus sains et plus robustes. On ne doit donc pas toucher à cette incommodité; et quoiqu'elle soit quelquefois d'assez longue durée, et peu supportable par les démangeaisons qu'elle cause, il faut laisser à la seule nature le soin de la guérison: elle vient d'elle-même lorsque la source des humeurs est tarie, et que, par cette évacuation, celles qui restent ont pris une meilleure qualité.

On doit au contraire bien augurer de la santé des enfans lorsqu'il leur sort pareilles pustules qui les délivrent de l'abondance des sucs dont ils étaient surchargés et trop pleins; je n'en ai jamais vu aucune mauvaise suite que lorsqu'ils ont été repoussés ou retenus en dedans par des topiques astrin-

gens ou répercussifs. Il ne faut donc pour les en délivrer que régler leur nourriture, qui doit être légère, de facile digestion et en petite quantité; les priver de tout ce qui est grossier, épicé ou salé; leur permettre très-peu de vin, et enfin les préserver du vent fort et du froid; il est sûr qu'avec ces attentions, et sans aucun remède externe, ils seront bientôt et facilement guéris de cette indisposition.

Ce ne sera donc que lorsqu'elle s'effarouchera et qu'elle s'étendra trop loin qu'elle demandera quelques remèdes. Le mercure doux et le diagrède, dosés selon l'âge des enfans, ont toujours rempli toutes mes vues, en les réitérant deux fois par semaine, à quoi je joignais pour tout topique un peu d'huile d'œufs, ou un peu d'onguent rosat mêlé avec autant d'album rhasis, dont on couvrait légèrement les pustules et les croûtes; celles-ci tombaient facilement sans retour; les démangeaisons étaient adoucies, et ces enfans jouissaient ensuite d'une bonne santé : et je puis assurer que je n'ai jamais eu recours à quelque chose de plus pour en guérir le grand nombre que j'en ai vu, lorsque la cause éloignée n'a été ni scrophuleuse ni vérolique (1).

(1) La teigne faveuse cède ordinairement à l'emploi des préparations mercurielles et des anti-scorbutiques. La deuxième espèce est plus rebelle : on y applique la calotte; mais ce moyen est très-violent. Murray, Duncan, Desault, se sont élevés contre ce traitement, et en ont proposé d'autres dont l'expérience n'a pas encore assez confirmé l'efficacité.

Article V.

Des petits Ulcères ou Cautères de la peau.

On voit quelquefois survenir de petits ulcères à une légère cause extérieure, telle qu'une égratignure, une brûlure, un petit coup qui aura écorché la peau ou y aura fait une contusion, une ecchymose.

Une cause interne leur donne aussi souvent naissance, comme une pustule, un furoncle, un léger érysipèle, un bouton, un bourgeon.

Ils peuvent aussi succéder à des plaies faites par des armes tranchantes, contondantes ou à feu, et enfin à des abcès ou à des ulcères considérables, qui, presque guéris, montrent la suppuration extrêmement diminuée, mais ni tout à fait tarie, ni la partie entièrement cicatrisée.

Tous ces petits ulcères, suites des causes que nous venons de rapporter, ayant éludé leur parfaite guérison, conservant toujours leur même calibre, et ne faisant aucun progrès, ni au large, ni profondément, doivent être regardés comme des cautères que la nature s'est pratiqués pour nous délivrer de quelque humeur étrangère et nuisible, qu'elle s'efforce de mettre dehors par suintement et goutte à goutte pour notre soulagement.

Il semble même que la nature ne veuille plus quitter cette route, et que, par la coutume et la posses-

sion qu'elle a prises, elle veuille, malgré nous et malgré tous nos efforts contraires, se conserver cet égout, non pour nous porter aucun préjudice, mais pour rectifier nos fonctions, qui seraient peut-être bien lésées sans la sortie journalière de ces petites gouttes d'humeur séreuse, sanieuse ou purulente.

Il est sûr que tous les cas dont nous venons de faire mention sont rarement suivis d'ulcères, et que, s'il leur en succède quelqu'un, il est en peu de temps et facilement guéri dans les corps bien constitués; mais s'il paraît sur une personne cacochyme, sujette à des fluxions ou attaquée de quelque vice vérolique, scrophuleux ou scorbutique, il deviendra très-opiniâtre à tout ce qu'on fera pour le cicatriser; et si par hasard on vient à bout de le guérir, on doit s'attendre à quelque incommodité plus sérieuse et à un plus grand danger; car cette mauvaise constitution du malade, ce vice qui roule dans ses vaisseaux, ne trouvant plus son issue ouverte, se jettera, selon toute apparence, sur quelque partie interne dont la fonction sera peut-être absolument nécessaire à la vie. On aura recours alors aux remèdes pour le faire déloger et le rappeler ailleurs ou dehors; mais il sera sourd, et, qui pis est, il s'effarouchera, il regimbera contre les remèdes, dont l'action, trop faible ou tardive, et par conséquent inutile, ou trop brusque et trop violente, et ainsi fort nuisible, n'empêchera pas le malade, si par malheur pour lui il vient à tomber entre les mains

d'un ignorant, d'être la victime du mal et des remèdes.

Cependant, quoique cet ulcère ou ce cautère naturel soit si petit qu'il puisse être couvert par une petite mouche, on sacrifie le grand avantage qu'il procure à une certaine propreté ou délicatesse mal entendue, ou à la peine et au soin qu'il faut avoir pour le panser et l'essuyer une ou deux fois par jour; et s'il se trouve placé sur quelqu'endroit exposé à la vue, on n'est ni content ni en repos qu'il ne soit guéri, dût-il en coûter une maladie bien longue et bien dangereuse.

Si on veut donc se conduire prudemment, on ne doit jamais songer à fermer ces petits ulcères, que la nature, très-prévoyante, a su se former ou se conserver pour la bonne disposition de notre corps: c'est elle qui, se trouvant trop faible et ne pouvant agir seule, nous a donné l'exemple et nous a montré la manière et la nécessité d'en ouvrir un ou deux par le moyen du feu ou du caustique, et de lui procurer, par cet égout artificiel, la sortie des humeurs qui lui étaient à charge, et qui dérangeaient plus ou moins ses fonctions. Ce serait donc une témérité inouïe de vouloir l'interrompre dans ses opérations salutaires, et de lui fermer un chemin qu'elle a su s'ouvrir pour notre conservation, lorsqu'elle n'a pas pu trouver convenables les voies naturelles de nos évacuations.

Au reste, par le mot de petit ulcère, je n'exclus

pas celui qui peut être assez profond et fistuleux; il suffit, pour ne devoir pas le fermer, qu'il ne fasse aucun progrès, qu'il ne soit pas compliqué de carie, qu'il ne gêne pas l'action de la partie où il se trouve, que l'humeur qui en suinte ne soit pas abondante, et qu'elle soit assez douce pour ne donner aucune douleur, rougeur, inflammation ou prurit; en un mot, que cet ulcère ou fistule soit comme un cautère que l'art aurait fait pour le soulagement du malade.

Ces petits ulcères ou cautères que la nature forme sont ordinairement produits auparavant par quelque petite humeur lymphatique ou sanguine, qui montre que le sang ou la lymphe, et souvent tous les deux, se sont arrêtés, amassés, et séjournent dans la peau; qu'ils y ont trop dilaté leurs vaisseaux, qu'ils les ont déchirés, de même que quelques fibres voisines; et de là naissent ces pustules, boutons, furoncles, érysipèles légers, petits phlegmons, etc., qui ayant suppuré se crèvent souvent d'eux-mêmes, et laissent sortir quelque peu de matière lymphatique, sanieuse, purulente, accompagnée quelquefois d'un peu de sang. L'abord continuel de ces humeurs s'oppose à la consolidation de l'ouverture que la nature bienfaisante se conserve pour délivrer le malade des incommodités qu'il souffrait auparavant.

Tout ce que j'ai dit des cautères naturels doit s'entendre des artificiels, à l'imitation de la nature,

et pour les mêmes fins : or, que cet ulcère ait été procuré par la nature ou par l'art, on ne doit point y toucher, surtout s'il soulage ou s'il est ancien, hormis qu'on ne veuille en ouvrir un autre dans un endroit plus commode pour le pansement, ou pour la fonction de la partie, ou qu'il soit devenu inutile, parce qu'il ne rend plus rien, ou que ce qu'il rend n'est plus d'aucun bon effet.

Mais si ce cautère, que je suppose humide et favorable, vient par hasard, ou par quelque cas imprévu, ou par la fantaisie du malade, ou par le mauvais conseil qu'on lui aura donné, vient, dis-je, à se sécher, quels désordres dans le corps, et quels cas sérieux et singuliers n'en verra-t-on pas naître ! Les histoires suivantes vont nous les montrer.

Une dame d'environ cinquante-cinq ans, d'un tempérament vif, portait depuis une douzaine d'années un cautère naturel à côté et presque au milieu du tibia ; il n'était ni large ni profond ; il gardait presque, depuis son origine, toujours le même calibre, donnant deux ou trois gouttes d'humeur par jour : elle n'en était aucunement incommodée ; elle n'y sentait ni douleur, ni chaleur, ni démangeaison, et se portait tout à fait bien. Dans ce bon état, elle essuya un vif chagrin ; l'ulcère devint sec, et quelques jours après elle se plaignit d'un feu ardent et insupportable dans ses parties naturelles. On m'appela ; je la trouvai avec un peu de fièvre ; et pour amortir la chaleur et l'ardeur pour lesquelles

on m'avait demandé, je lui ordonnai une saignée au bras, un lavement, une tisane rafraîchissante et une émulsion ordinaire. Bien loin d'en être tant soit peu soulagée, elle me dit le lendemain qu'elle sentait dans le même endroit beaucoup plus de feu et d'ardeur qu'auparavant; je la fis resaigner, et je lui conseillai, pour être plus tôt et plus sûrement guérie, de se laisser visiter; elle y consentit. Son chirurgien, sage et entendu, examina tant le dehors que le dedans aussi avant qu'il le put, et pour plus grande assurance il se servit du *speculum matricis;* mais tout ce qu'il vit et put toucher était dans son état naturel, il n'en sortait absolument rien, et la région de la matrice était extérieurement fort souple.

La malade fut resaignée, les lavemens rafraîchissans et les émulsions furent réitérés; enfin, pour abréger, l'eau de poulet, la tisane émulsionnée et nitrée ne la calmant pas, je la purgeai légèrement en deux doses, avec les tamarins bouillis dans la tisane, dans laquelle on fit dissoudre la manne et le sirop rosat solutif; elle en fut bien vidée, mais très-peu soulagée; ce qui me porta à lui ordonner les demi-bains d'eau douce tiède; l'ardeur de sa partie en fut un peu apaisée, et le troisième demi-bain la dissipa entièrement. Mais le lendemain le bras gauche fut enflé; cette enflure augmenta en peu de jours si considérablement, que le bras en était quasi livide, impotant et insensible; ce qui nous déter-

mina, pour éviter qu'il ne tombât en totale et parfaite mortification, d'y faire des scarifications et même des taillades profondes ; elles furent pansées avec les spiritueux, dont tout le bras fut fomenté, et ensuite avec les doux suppuratifs qui procurèrent un effet si heureux, et une suppuration si abondante et si louable, que le bras en fut désenflé en peu de jours. La suppuration fut insensiblement terminée; dans deux mois tout fut consolidé et cicatrisé, et cette dame se servit parfaitement de son bras comme auparavant. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que d'abord que l'enflure parut au bras, elle ne sentit plus rien dans ses parties sexuelles, qui n'avaient pourtant jamais été enflées; l'ulcère de la jambe fut pour toujours fermé, et la malade a joui, pendant encore plus de vingt ans, d'une parfaite santé.

J'ai vu une autre femme d'environ soixante ans, fort grasse, ayant depuis plusieurs années un ulcère au pied, près de la malléole : il rendait tous les jours quelques gouttes d'humeurs. L'écoulement vint à disparaître, je ne sais à quelle occasion ; mais, quelques jours après, elle se trouva fort suffoquée et avec fièvre. Informé que l'ulcère qu'elle avait ne rendait plus rien, je la fis saigner au bras et resaigner le même jour. Le lendemain, elle fut purgée par haut et par bas ; mais le tout fut avec peu de succès pour la malade, ce qui me détermina, sans ordonner d'autres remèdes, à faire ouvrir

et suppurer l'ulcère, qui n'était pas encore entièrement rempli et fermé. Je fis donc appliquer un caustique qui eut bientôt rappelé l'ancienne suppuration, et la malade se trouva tout-à-fait délivrée de sa grande oppression de poitrine et de sa fièvre.

Si on ne veut pas s'en rapporter à ma bonne foi, qu'on lise les fameux observateurs : il y en a peu qui ne citent quelques cas approchant de ceux dont nous venons de faire mention.

Jean Nicolas Pechlin (1), auteur digne de foi, appuie ce que j'ai dit sur l'histoire de deux épileptiques, dont l'un, dit-il, était un cuisinier âgé de vingt-neuf ans, sujet à de violentes attaques du haut mal, dont il ne fut guéri que par deux cautères qu'il fit ouvrir un à chaque bras. Mais comme il y avait déjà un an qu'il n'en avait ressenti aucun paroxysme, il crut que ce mal ne reviendrait plus, et il se fit fermer les deux cautères. A peine furent-ils consolidés, qu'il tomba, peu de jours après, dans un accident des plus violens, duquel s'étant tiré, il crut n'en avoir plus aucun; mais le lendemain il lui en survint un second qui dura vingt-quatre heures, avec des mouvemens convulsifs et des agitations si extraordinaires, qu'ils furent suivis de fureur et de délire maniaque pendant six jours, sur la fin desquels on vit paraître des pustules livides et humides aux carpes et aux mains, qui le

(1) *Observat*, *XXX*, lib. II.

guérirent entièrement : preuve manifeste, dit-il, que la matière des cautères retenue se frayait un chemin dehors, et qu'elle avait été la cause de tous les désordres précédens, qui n'avaient pas cédé aux remèdes les plus efficaces qu'on avait employés pour les adoucir. Il finit en disant : Que les médecins et ceux qui sont indisposés sachent que, lorsque le corps est accoutumé à une plaie, cautère ou ulcère, on ne doit pas les laisser fermer, de peur qu'il n'arrive pis, ou qu'on ne fasse revivre le mal qu'on avait auparavant.

Le second exemple rapporté dans la même observation, regarde un jeune garçon qui, avec des ulcères au pied, avait pourtant travaillé pendant tout l'hiver ; mais, comme à cause de cette incommodité, il ne pouvait pas survenir à tout ce qu'on lui commandait, il pria un chirurgien de lui fermer ses ulcères : celui-ci y consentit ; il travailla, et il vint à bout de les consolider. Mais quatorze jours n'eurent pas passé, que ce jeune homme fut saisi d'une épilepsie périodique revenant chaque jour, trois heures avant et trois heures après midi ; mais les paroxysmes étaient plus faibles un jour que l'autre, et dans chacun il n'avait ni connaissance ni mémoire ; sa poitrine et sa respiration étaient dans une agitation et dans des secousses violemment entrecoupées, et les muscles intercostaux et le diaphragme si particulièrement contractés ou en mouvement, qu'ils semblaient plutôt se crisper et flotter

que se contracter ; de sorte qu'on voyait fort sensiblement, la poitrine étant nue, le mouvement des filets et des fibres motrices ou musculeuses ; et hors du paroxysme, il ne voulait ou ne pouvait absolument rien dire ni rien prendre.

Il fut saigné ; on lui appliqua des vésicatoires derrière les oreilles ; il fut bien purgé ; on lui donna des potions spiritueuses et céphaliques, etc. ; mais rien ne diminua ni ne retarda les attaques : elles revinrent pendant quatorze jours de la même façon et avec la même manière, sur la fin desquels on eut quelque espérance, en ce qu'on vit revenir le malade peu à peu par des sueurs fort longues et copieuses. Cependant, comme le retour de sa santé n'était pas assuré, on lui ouvrit deux cautères, un à chaque pied, par le moyen desquels il fut entièrement rétabli.

Cet auteur, dont j'ai abrégé les observations sans en rien omettre d'essentiel, nous fait remarquer, en finissant, que ce jeune homme ne prit pendant dix jours, et encore avec peine, que tant soit peu d'une potion ; et qu'il est surprenant qu'avec une si grande abstinence, et pendant si long-temps, il ait pu résister à tant de mouvemens spasmodiques si violens.

Amatus Lusitanus (1) prouve encore invinciblement qu'il ne faut jamais fermer les vieux ul-

(1) *Curatio LXVII, Centur. II.*

cères ou cautères, et que, lorsqu'ils se ferment, il faut les rouvrir. Un homme, dit-il, qui avait un vieil ulcère au bras, vint me trouver pour me prier de le délivrer de cette sale incommodité : je lui prescrivis un onguent fait avec celui de litharge de plomb, de tuthie et la térébenthine, le tout bien mêlé et bien battu dans un mortier de plomb : l'ulcère fut parfaitement guéri. Mais, peu de jours après, il vit tomber ce malade dans la manie; ce qui ayant étonné et surpris ses parens, il fut obligé de faire rouvrir au plus tôt cet ulcère, dont la suppuration ayant reparu, mit cet homme dans un état sain et tranquille.

Je m'abstiens de rapporter d'autres cas à-peu-près semblables; nos praticiens les ont connus, et ils en ont prévu les suites fâcheuses; les précédens suffisent pour étayer tout ce que j'ai dit jusqu'ici.

Les cautères naturels et les artificiels sont non-seulement curatifs, mais encore préservatifs. J'ai vu dans le temps de la peste deux jeunes sœurs, l'aînée ayant douze ans et l'autre dix, sujettes toutes les deux à des fluxions aux yeux, pour lesquelles on avait ouvert à chacune un cautère au bras, coucher et manger dans la même petite chambre où étaient leurs père et mère, tous les deux vivement frappés de la peste, dont le père mourut bientôt, et la mère ne guérit qu'avec beaucoup de peine : j'ai vu, dis-je, ces deux filles non-seulement préservées de ce fléau, mais encore entièrement délivrées de

leur fluxion aux yeux et jouir d'une bonne santé.

J'ai enfin connu une dame, qui ayant un fort petit ulcère naturel et assez humide entre les deux tetons, a joui d'une fort bonne santé pendant quarante ans qu'elle l'a porté, et n'est morte qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mais, me dira quelqu'un qui ne sera pas au fait de la structure et de la disposition du corps humain, de la circulation et de la distribution de ses humeurs, ni de la vivacité ou élasticité de ses fibres tant dans l'état naturel que contre nature : Quoi ! quelques gouttes d'humeur qui s'échappent d'un petit ulcère seront-elles capables de guérir ou de préserver de toute incommodité? et si elles sont retenues, seront-elles seules la cause des grandes maladies et des tristes événemens que nous voyons survenir à leur suppression?

Oui, sans doute; car j'assure avec tous les praticiens qu'il faut peu de chose pour troubler nos fonctions, et souvent peu aussi pour les rétablir. Une vive douleur, par exemple, est souvent calmée par une saignée, par une hémorrhagie, par quelque évacuation d'humeur, et ce qui est encore moins, par un grain de laudanum.

Un grain de gravier ou de sable nous donne une colique rénale et une suppression d'urine s'il est arrêté, et nous en délivre s'il est entraîné par les urines. Une goutte d'humeur ou de sang arrêtée sert de digue à celles qui suivent; le canal se dilate,

et procure ainsi des épanchemens, des inflammations et des maladies plus ou moins longues ou fâcheuses, selon la partie où ce désordre arrive. Si ce cas ne se fait pas sentir brusquement, cette goutte arrêtée s'épaissira, se durcira; les suivantes auront le même sort; la partie s'engorgera; elle deviendra dure et pesante, augmentera en volume et gênera les fonctions de ses voisines. C'est ainsi que naissent les obstructions, les tubercules, les squirrhes et même les cancers, si la matière se met en mouvement. On doit donc regarder la cause matérielle des maladies comme un corps très-petit en volume, mais très-grand en puissance et en action.

Une petite irritation est aussi capable de produire de grands et de mauvais effets; nous en avons bien des preuves : un grain d'ellébore blanc, par exemple, cause de violens et fréquens éternuemens; et, ce qui est infiniment moins et au-dessous, la simple odeur d'une rose produisait le même effet à un monsieur de ma connaissance. Amatus Lusitanus (1) nous dit qu'un religieux dominicain était obligé de se tenir enfermé pendant tout le temps des roses, parce que, s'il en sentait quelqu'une par hasard, il tombait évanoui et dans une grande syncope.

Nous voyons tous les jours que si on passe la barbe d'une plume ou quelque chose de bien léger sur les lèvres d'une personne endormie, elle remue

(1) *Curatio XXXVI, Centur. II.*

tête, bras, lèvres, s'éveille en sursaut et surprise dans des mouvemens irréguliers et quasi convulsifs.

Un grain de musc remplit de son odeur, sans presque diminuer de son poids, tout l'air d'une grande salle, et se fait sentir à tous ceux qui s'y trouvent, dont quelques-uns tombent en défaillance.

Un grain d'arsenic ou de sublimé corrosif excite des douleurs, des vomissemens, et souvent des évacuations extraordinaires ; mais, pour dire quelque chose de plus frappant, une vapeur, une exhalaison imperceptible, une altération invisible de l'air produisent des maladies épidémiques souvent fâcheuses et même funestes.

Une goutte du suc venimeux de la vipère, selon M. Redi, ou quelques-uns de ses esprits irrités, selon M. Charras, une goutte ou moins de la bave d'un chien enragé, causent des maux surprenans et cruels; tant il est vrai que ce n'est pas la quantité, mais la qualité des substances qui entrent dans notre corps ou qui s'y engendrent, qui forment les maladies souvent les plus sérieuses et les plus opiniâtres.

On pourrait demander ici si ces grains ou ces petites gouttes étrangères qui dérangent si fort nos fonctions agissent sur nos liquides ou sur nos solides. Il y a apparence qu'ils produisent leurs effets plutôt sur les solides que sur les liquides : un grain d'ellébore, par exemple, introduit ou soufflé dans

le nez, ne fait si fortement et si fréquemment éternuer que par les irritations et les contractions qu'il cause à la membrane pituitaire ; le grain d'arsenic ou de sublimé corrosif pris par la bouche n'excite des douleurs, des déchiremens à l'estomac que par le spasme violent qui lui fait rendre tant d'humeur par en haut et quelquefois aussi par en bas.

Je ne nie pas cependant que les liquides ne puissent être les premiers affectés, et donner naissance à la maladie, s'ils viennent à perdre leurs qualités naturelles. Un tonneau de vin acquiert l'odeur du musc si on y en met un grain. Un grand baquet d'eau pure et fraîche contracte l'odeur de l'ail si on y mêle une goutte de son suc : pourquoi donc les humeurs de notre corps ne pourront-elles pas être infectées si elles reçoivent quelque substance fine et active (1)?

(1) Il est des substances qui peuvent se mêler à nos humeurs sans les altérer ; mais alors elles ne sont qu'interposées, comme le vin dans l'eau, et non en état de combinaison. C'est ainsi que l'on retrouve certains aromes, des sucs alimentaires, des liqueurs alcooliques (spiritueuses), dans les urines, le lait, la transpiration, etc. Dans d'autres cas, les humeurs sont altérées par l'action des matières hétérogènes introduites dans le corps, et qui se combinent réellement avec elles, soit selon les lois de la vie et de la santé, comme toutes les substances nutritives médicamenteuses, soit au détriment de l'une et de l'autre, comme les poisons. Il est utile de bien distinguer, dans les humeurs, l'état de simple mélange de celui de vraie combinaison.

Je dis donc que les solides et les liquides peuvent être également dérangés et viciés, et que ce vice, tout imperceptible qu'il est, peut se former en dedans, comme il peut venir du dehors.

Nos humeurs peuvent fort bien se gâter sans aucun mélange de matière étrangère; il ne faut qu'une petite interruption, un léger retardement dans leur circulation; or, comme il faut qu'elles coulent dans des tuyaux extrêmement fins, et qu'elles soient infiniment subtilisées, il est surprenant qu'un excès de bouche, de veille, de course, la vie sédentaire, une forte passion de l'âme, etc., ne les fassent pas arrêter plus facilement et plus souvent, et que nous ne soyons pas plus fréquemment malades. Rendons-en des grâces éternelles à la divine Providence, qui nous crée, pour ainsi dire, à tout moment, en nous conservant continuellement.

Les humeurs, une fois arrêtées, contractent différens vices, selon leurs qualités et leur mélange, et produisent différens maux, selon la diversité des parties internes ou externes, ou selon le plus ou le moins de vivacité, de lenteur ou d'étendue où se fait cet arrêt (1).

(1) Dans ces cas-là, l'altération des humeurs répond toujours à une lésion plus ou moins marquée des solides avec lesquels elles sont en rapport; et toutes les fois qu'elles sont les premières altérées, la lésion vitale devient bientôt mixte entre elles et ces solides.

De tout ce que je viens de dire, je conclus que, lorsque quelque chose de nuisible est entré ou s'est formé dans notre corps, nous devons en corriger les mauvaises qualités, ou le mettre dehors par les voies de la peau, des urines, des selles, de la bouche ; et si ces voies deviennent sourdes et inutiles, nous devons en ouvrir et en faire une artificielle, pour suppléer au défaut de la nature, lorsqu'elle est trop faible pour se la procurer.

Nos anciens, qui, avec peu de théorie et de babil, étaient pourtant grands observateurs et guérisseurs, ont connu l'efficacité et l'utilité de ces ouvertures ; les cautères, les vésicatoires étaient leurs remèdes communs et ordinaires : ils ne les auraient pas prescrits si fréquemment s'ils n'en eussent pas vu de très-bons effets, en guérissant ou en préservant leurs malades.

J'ose de plus soutenir que toutes les incommodités ou éruptions cutanées que nous avons ci-devant détaillées, bornées cependant à un certain degré, sont non-seulement favorables à toute autre indisposition précédente ou présente, mais elles sont encore préservatives de toute maladie épidémique, telles que la petite-vérole, la rougeole, les fièvres, les fluxions, les rhumes, etc., et que, quand on en est atteint, on n'en souffre que de légères attaques, et on en est plus tôt et plus facilement guéri : ce que nous avons quelquefois observé dans la pratique.

Je ne veux pourtant pas faire ici l'éloge d'un moyen que bien des gens délicats, et surtout le sexe, regardent comme odieux, puant, sale, incommode; mais, outre qu'on peut aisément corriger tous ces inconvéniens, je dis à ceux qui jouissent d'une parfaite santé d'en remercier Dieu, de fuir tout remède et tout excès. Mais à ceux qui traînent une vie languissante, un corps cacochyme, qui sont attaqués de quelque maladie ancienne, ou de quelque indisposition familière qui a résisté aux remèdes les plus convenables, je leur dis: votre mal, votre incommodité ne veut ou ne peut pas sortir par les routes naturelles, faites-lui en une artificielle; ou, si la nature s'en est ouvert quelqu'une, ne la fermez pas, surtout si vous l'avez depuis long-temps, ou si elle vous donne quelque soulagement.

On pourrait me demander, faudra-t-il garder long-temps ces ulcères naturels ou ces cautères artificiels? Je réponds, que les jeunes gens et les enfans, étant délivrés de leurs indispositions, peuvent les laisser fermer; on voit, à mesure qu'ils grandissent et que leur corps se fortifie, de grands changemens en eux: tout ce qui s'était fait sentir auparavant se dissipe; les solides deviennent plus forts, plus élastiques; ils subjuguent mieux les humeurs viciées, ils rectifient leur cours; en un mot, le corps prend un nouvel essor et une meilleure tournure. Le sexe surtout devient tout autre dès que

ses règles paraissent ; et de combien d'infirmités précédentes n'est-il pas alors délivré ! On peut donc après ces changemens laisser fermer l'ulcère ou cautère.

Mais si, dans un âge plus avancé, comme après quarante ans, selon Dionis (1), on a fait ouvrir un cautère, ou si la nature l'a produit, il ne faut pas le laisser fermer, surtout s'il est ancien et s'il a été fort utile, de peur que le mal qu'il a guéri non-seulement revienne, mais qu'il reparaisse plus violent que jamais, ou sous quelque forme funeste : il vaut mieux supporter cette incommodité, que je regarde comme légère, que de s'exposer à perdre la santé et même la vie.

Si cependant cet ulcère, que je suppose petit et bien placé, venait à gêner la partie, à s'étendre, à s'irriter, à se sécher, ou à ne pas produire l'effet qu'on s'en était promis, on peut en procurer la consolidation ; et si on a les mêmes indications, en ouvrir un autre dans un endroit plus commode et plus près du siége de la fluxion ou du mal qui l'a demandé. On peut enfin le laisser fermer quelques années après avoir été guéri.

---

(1) *Opérations de chirurgie*, article *des Cautères*.

Article VI.

De la Lymphe, comme cause des incommodités cutanées.

Nous avons donné jusqu'ici, autant que nos faibles lumières ont pu nous le permettre, la description, le caractère et les différences de la gale, des dartres, de la teigne, etc.; mais nous n'avons dit qu'un mot et en passant de la cause matérielle de ces éruptions; il faut la développer maintenant un peu, et en voir l'origine et les bonnes ou mauvaises qualités.

Il faut d'abord supposer comme certain que notre peau contient une infinité de vaisseaux lymphatiques qui fournissent l'humeur appelée lymphe, qui remplit les mailles ou cellules du corps réticulaire; qu'elle est dans le tissu de la peau plus abondante à proportion que par-tout ailleurs: on en a une preuve dans la leucophlegmatie, où tous les tégumens, tant le corps graisseux que la peau proprement dite, et le corps muqueux, surtout celui-ci, se trouvent enflés, imbibés et blancs, ce qui ne peut être que l'effet d'une abondante lymphe épaissie et arrêtée.

Je sais qu'il y a de célèbres auteurs qui y admettent encore, dans certains endroits, une humeur sébacée ou mucilagineuse; mais cette humeur sébacée n'est rien de plus qu'une lymphe devenue

plus grasse et plus onctueuse, pour avoir passé par des canaux plus grossiers, plus larges et plus ouverts.

Cette lymphe, dont les médecins parlent si souvent, est un liquide moins simple que de l'eau ou la sérosité, quoiqu'assez clair, transparent et coulant; il s'épaissit, et se durcit au feu comme un blanc d'œuf, en quoi il fait voir sa grande différence d'avec l'eau; il est visqueux, mucilagineux, gras, onctueux, plus ou moins, selon qu'il aura plus ou moins séjourné et circulé dans notre corps, ou selon le plus ou moins de dilatation de ses vaisseaux ou des glandes qu'il traverse.

Il sort des extrémités des vaisseaux sanguins, surtout artériels, pour passer dans ses propres vaisseaux, qu'on appelle pour cette raison lymphatiques : on en trouve par-tout où il y a des bouts ou des extrémités d'artères sanguines.

Il trouve dans son chemin bien des glandes qu'on nomme conglobées, où il passe pour s'y subtiliser et devenir plus animé et plus coulant dans son cours; car ces glandes n'étant qu'un peloton de fils, fibres, ou vaisseaux infiniment entortillés, doivent être regardées comme des alambics ou des serpentins placés par-tout, et uniquement destinés à rectifier et à affiner la lymphe.

Au sortir de ces glandes, elle entre et passe dans d'autres vaisseaux continus, pour être versée dans le canal thorachique ou dans le sang, à l'embou-

chure de la veine sous-clavière avec l'axillaire ; tandis qu'une autre partie, surtout celle qui vient des extrémités, va se rendre dans les veines pour y délayer le sang et faciliter sa circulation.

Mais quelles sont l'origine et la matière de cette lymphe ? Elle n'en a pas d'autres que le chyle, et par conséquent les alimens liquides et solides ; ce sont eux qui fournissent toutes les différentes humeurs qui roulent dans notre corps, dont les principales et les plus abondantes sont la sérosité, la lymphe et le sang proprement dit, ou la partie rouge.

C'est du chyle que part la sérosité qui s'échappe par la transpiration, par les urines, etc. et qui est le véhicule de toutes nos humeurs ; le restant, comme gras, visqueux, forme la lymphe, de laquelle naissent la partie rouge et tout ce qu'on appelle récrément, comme la bile, la salive, le suc pancréatique, et même les esprits animaux ou le suc nerveux, que le chyle tout seul peut aussi fournir, puisque nous sommes si facilement et sitôt réparés et fortifiés après avoir bu et mangé.

Je viens de dire que c'est du chyle, et ensuite de la lymphe, que part la partie rouge ou ce qu'on nomme globules du sang ; ceux-ci ne sont rien de plus que des gouttes imperceptibles de la lymphe, qui, à force de circuler dans des canaux ronds et coniques, et d'y être pressées, battues et animées, prennent la figure ronde, et une surface propre

à rompre ou à réfléchir les rayons de lumière, ou à les modifier de la façon qu'il les faut pour la couleur rouge.

Chaque globule ne reste pas toujours le même; il se divise et se subdivise à force de circuler; mais après toutes ces divisions, que l'on peut, selon Leuvenoëch (1), réduire au moins à six autres plus petits globules, ils perdent leur rougeur, et sortent, dans l'état naturel, par les voies des autres humeurs. Mais, tandis qu'ils souffrent ces divisions et qu'ils s'échappent, il s'en forme d'autres qu'un nouveau chyle et une nouvelle lymphe fournissent; et ainsi le sang se répare et se renouvelle chaque jour (2).

Nous avons encore dit que la lymphe était la source et la matière des récrémens. En effet, comme elle circule avec le sang et qu'elle est portée partout, une de ses parties passant, par exemple, par les pores ou tuyaux sécrétoires du foie, y deviendra bile. Une autre passant par les glandes salivaires, y donnera la salive, et ainsi de tous

---

(1) *Lettre XXXII, à M. Gale, Secrétaire de la Société royale.*

(2) Depuis que l'auteur a écrit, la chimie a beaucoup éclairé la médecine sur la composition des humeurs. Le sang, la bile, la lymphe, le lait, l'urine, etc., ont chacun leurs principes constituans, une combinaison qui leur est propre; et quoique le chyle serve à les former, elles en diffèrent essentiellement.

les autres récrémens de notre corps, qui auront des qualités différentes, selon la différence de l'humeur analogue qu'ils y trouveront ou des pores où ils seront filtrés. Enfin les esprits animaux ou le suc nerveux seront la portion la plus fine et la plus active de la lymphe.

Elle est encore portée par-tout, dans les os, les tendons, les cartilages, les membranes; son office est de rendre, par sa qualité onctueuse, toutes les parties souples, pliables; en un mot d'aider à leurs fonctions, et de fournir, par ce qu'elle contient de plus huileux et de plus gras, la matière de la graisse. Toutes ces bonnes qualités, si nécessaires à la santé, dont la sérosité et la partie rouge sont privées, ne peuvent être attribuées qu'à la lymphe.

Elle est enfin ce qu'il y a de plus abondant dans nos vaisseaux, ce qui nourrit tout notre corps; c'est sa fluidité et ses qualités naturelles qui font notre bonne santé, comme son épaississement, sa trop grande abondance et ses vices font nos maladies aiguës ou chroniques.

Car si elle vient à manquer ou trop abonder; si elle devient trop claire ou sans consistance; si elle acquiert trop de volume et d'épaississement; si elle dégénère de son état naturel par le mélange de quelque humeur étrangère; si elle est lente et s'arrête dans son cours; si elle coule trop vite, ce qui comprend le plus ou le moins de mouve-

ment qu'elle peut avoir ; enfin si elle est chargée de trop de sels fixes ou volatiles, maigres ou gras, acides, âcres, corrosifs, caustiques, ou de toute autre nature, quelles infirmités ne produira-t-elle pas, selon la partie qu'elle attaquera ! Je sortirais de mon sujet si j'entreprenais de détailler ses différentes manières d'agir, et si je voulais rendre raison de tous les différens effets qui peuvent naître de ses diverses qualités et de ses différentes modifications.

Voilà donc pour cause matérielle et première d'un grand nombre de maladies, les différentes altérations que la lymphe peut souffrir, dont les causes occasionnelles ou éloignées seront toutes celles qu'on tire des choses non naturelles, telles que l'air, les alimens, le mouvement, etc., et les vices véroliques, scrophuleux, etc.

Puisqu'il conste que la lymphe se trouve en grande quantité dans le tissu de la peau, pourquoi ne pourra-t-elle pas être la cause de toutes les affections cutanées, de celles surtout dont j'ai parlé jusqu'ici, et pour cause desquelles j'ai fait agir les sels de différente nature, dont on ne peut pas révoquer en doute l'existence dans nos humeurs, si on fait réflexion qu'il entre beaucoup de sel marin dans notre corps avec les alimens ? le vin en fournit de tartareux, plus ou moins, selon la quantité qu'on en boit. Les épiceries en donnent beaucoup de volatiles et d'âcres. Les herbages, fruits

et racines ont leur sel essentiel ; en un mot, il n'y a point d'aliment qui ne contienne quelque sel fixe ou volatile, dont la différente combinaison, jointe aux esprits et aux soufres exaltés, fait la diversité des odeurs et des saveurs.

On voit d'ailleurs, et on sait que nos humeurs sont salées : l'urine l'est beaucoup ; la sueur, les larmes, la salive sont chargées de sel ; le lait même dans ses dérangemens devient salé, piquant, et retient facilement la qualité de ce que la femelle aura mangé ou bu. Il ne sera donc pas étonnant que la lymphe puisse, dans un état contre nature, devenir salée, âcre, corrosive ; surtout si, arrêtée dans quelque partie, le mouvement et la chaleur de tout ce qui l'environne l'agitent et en développent les principes actifs, qui deviennent ainsi très-nuisibles, et très en état de produire des pustules, des érosions, des ulcérations, etc. (1)

Quelques savans auteurs ont attribué les maladies de la peau, et même les épidémiques, à de petits animaux ou vers imperceptibles, parce qu'on voit quelquefois, dans certains pays ou dans certaine constitution de l'air, une grande quantité d'insectes qui ravagent les fruits, les herbes, et même

(1) Sans doute les humeurs contiennent des matières salines, mais qui sont d'une nature particulière, et n'ont souvent aucun rapport avec celles que contenait les alimens. On ne peut donc les attrib uer directement à ceux-ci.

les arbres de la campagne ; parce qu'on voit souvent sur la tête des enfans des croûtes sous lesquelles on découvre une fourmilière de poux ou de petits vers; enfin parce que le mercure, qui convient à toutes ces éruptions cutanées, est spécifique contre toute sorte de vermine : d'où on a conclu que les vers étaient la seule cause efficiente des incommodités dont nous avons parlé.

Mais ne peut-on pas dire que ces auteurs, dont je fais d'ailleurs beaucoup de cas, ont pris l'effet pour la cause? Nous voyons, il est vrai, des enfans malpropres, sales, très-négligés, rarement peignés, avoir beaucoup de poux sur leur tête, et même des vers de différente grosseur et figure; mais qui ne sait que la crasse de la tête et du reste du corps est une matrice très-propre à faire éclore des vers? Cette crasse sert de nid aux œufs ou à la semence des insectes répandus dans l'air, qui est comme le réservoir et le rendez-vous de toutes les productions des animaux invisibles que fait éclore la douce chaleur qui accompagne cette crasse. Il n'est donc pas surprenant que quelques-uns de ces œufs venant à tomber sur une tête crasseuse y éclosent. Ce ne sera donc qu'à la faveur des humeurs déjà arrêtées sur la tête ou ailleurs que les poux ou les vers se montreront; ce qui est si vrai, qu'on n'en voit point sur les têtes bien peignées ni sur les corps propres et nets. Les insectes donc et les vers ne sont tout au plus que l'effet et le produit et nullement la cause

des incommodités cutanées. Et si enfin le mercure tue les vers et détruit leurs œufs, il ne corrige pas moins efficacement l'acidité, l'épaississement et ténacité de nos humeurs (1).

---

(1) Si l'on doit s'attacher à l'examen des divers états de la lymphe, ce n'est pas pour la considérer comme cause unique des maladies. J'ai déjà dit qu'elle n'est qu'une partie du système lymphatique, et que dans chaque système les altérations sont presque toujours mixtes entre les solides et les fluides. Son action comme cause des maladies ne peut donc être que rarement indépendante des organes. La connaissance des modifications qu'éprouve la lymphe ne doit servir que comme signe de telle ou telle lésion du système dont elle fait partie.

CHAPITRE II.

Des Symptômes ou des Évacuations spontanées.

Il est bon, avant toutes choses, de se rappeler ici ce que j'ai dit dans la préface, que, selon Archibald Pitcairn, j'appelle symptôme une maladie simple, telle que l'hémorrhagie, le vomissement, la diarrhée, etc., qui paraissent sans qu'aucun autre mal les accompagne ou qu'il ait précédé; mais parce que ces évacuations sont quelquefois jointes à une maladie ou qu'elles surviennent dans ses progrès, j'ai cru, pour plus de clarté, devoir donner à celles dont je parlerai le nom de symptômes ou évacuations spontanées, pour les distinguer de celles qui accompagnent une maladie que j'ai déjà nommée symptômes composés ou compliqués.

En effet, il me semble que je ne dois pas appeler maladie ce qui nous en préserve, ce qui nous soulage, ce qui ne dérange aucune fonction, et ce que la nature bienfaisante opère pour délivrer d'un fardeau très-nuisible; je devrais plutôt et avec plus de raison lui donner le nom de remède souvent préservatif et quelquefois curatif.

Je sais qu'on voit quelquefois dans les maladies des symptômes critiques qui terminent heureuse-

ment le mal ; mais il n'en paraît que trop souvent de fâcheux et de funestes qui demandent toute l'attention et la sagacité du médecin.

Comme je ne me suis pas proposé de discuter tous ces différens symptômes, je les laisse à ceux qui ont traité à fond les maladies, pour ne me borner qu'à ceux que j'appelle spontanés, simples et indépendans de tout autre mal.

De ces symptômes spontanés ou maladies simples, il y en a d'habituels, c'est-à-dire, qui reviennent de temps en temps; et il y en a d'accidentels, qui se montrent rarement, sans aucun retour, et une fois sans conséquence : les uns et les autres pouvant être fort salutaires, exigent beaucoup de prudence et de lumière de la part du médecin, pour qu'il ne trouble pas la nature, qu'il n'arrête pas ce qui doit être mis dehors, et qu'il évite ainsi les tristes suites dont nous donnerons l'exemple.

Article premier.

Des Hémorrhagies.

On entend par hémorrhagie toute perte de sang, et par le sang, ce fluide composé de sérosité, de lymphe et d'une partie rouge ou globuleuse. Cette masse d'humeurs a passé jusqu'ici pour le liquide le plus nécessaire et le plus précieux. On l'a regardé comme le baume et le so tien de la santé et de la vie : il n'est donc pas surprenant que quelques mé-

decins, extrêmement prévenus ou ignorans, aient défendu de le faire sortir, et qu'ils aient condamné la saignée, dont les bons effets ont été jusqu'aujourd'hui si connus et si loués dans tous les siècles et dans tous les pays du monde.

Je passe au peuple son étonnement lorsqu'il voit le sang se porter de lui-même hors de ses vaisseaux; il ignore ses qualités, sa fougue, les maux que cause son abondance, et par conséquent les biens et les effets salutaires qu'il peut procurer en se montrant et en suppléant ainsi au défaut des saignées, que la timidité, la prévention ou l'ignorance ont empêché de faire.

Cet absurde préjugé, cette crainte frivole et même nuisible sont peut-être venus de cet aphorisme d'Hippocrate, où il recommande d'arrêter le sang de quelque endroit qu'il sorte; mais il y a toute apparence que, connaissant l'utilité des saignées, et en ayant ordonné souvent, il n'a entendu et prétendu arrêter le sang que lorsqu'il en est trop sorti, que lorsque les fonctions sont trop affaiblies et qu'on court risque de la vie, ou quand quelque gros vaisseau est ouvert; car, outre que la raison, l'expérience et la pratique journalière nous montrent l'efficacité des saignées, nous voyons encore très-souvent des maladies sérieuses guéries par une hémorrhagie : je puis d'ailleurs assurer avoir vu plus de gens délivrés d'un mal fâcheux, ou se conserver en santé par des pertes de sang, que de

ceux qui sont morts pour en avoir trop perdu.

On ne doit donc pas s'effrayer des hémorrhagies, et on ne doit pas les arrêter sans connaissance de cause et sans beaucoup de circonspection, si on veut éviter les suites fâcheuses de leur imprudente suppression. On en trouvera les preuves dans les observations que nous donnerons ci-après.

Comme la santé ne consiste que dans l'équilibre des fluides et des solides de notre corps, il est évident que, lorsqu'un des deux prévaudra, nos fonctions seront lésées, et nous nous sentirons infailliblement indisposés. Les vaisseaux qui contiendront trop de sang ne pourront pas bien se contracter pour le pousser; ils presseront, par leur gonflement et par leur grande dilatation, les nerfs qui les accompagnent; ils péseront sur tout ce qui les environne; le sang, gêné dans son cours et son mouvement ralenti, s'épaissira, fournira peu d'esprits; les fonctions, les sécrétions et les excrétions languiront, d'où naîtront les faiblesses, les engourdissemens, la pesanteur de tout le corps, seuls effets de l'abondance, de l'orgasme ou de l'épaississement du sang et de la trop grande dilatation de ses vaisseaux; ce qui constitue l'état pléthorique (1).

(1) La surabondance du sang est toujours un phénomène secondaire. Pour s'élever à la connaissance des vraies causes des hémorrhagies il faut considérer celles-ci comme actives ou comme passives. Dans le premier cas, le sang est expulsé par

Ce sera bien pis si, au lieu de cet état général et répandu dans tout le corps, la pléthore est particulière, c'est-à-dire, s'il n'y a qu'une partie qui ressente l'abondance, l'orgasme, l'épaississement et la dilatation de ses vaisseaux. Si c'est, par exemple, la tête, quelle pesanteur, quels vertiges, quelle douleur, etc., ne souffrira-t-elle pas! Si c'est la poitrine, quelle oppression, douleur, palpitation de cœur ne surviendront pas! Et si c'est enfin le bas-ventre, quelle tension, douleur, obstructions et autres incommodités fâcheuses ne produira pas la présence du sang trop abondant, ou trop agité et arrêté! Et quel plus grand mal encore ne naîtra-t-il pas s'il vient à ouvrir ses vaisseaux, s'il vient à s'épancher dans quelque partie interne, ou à passer dans les vaisseaux lymphatiques, et à y causer ainsi une inflammation!

Si, au contraire, le sang se trouve en petite quantité dans ses vaisseaux, ou moins en mouvement que de coutume, tout se relâchera et s'affaiblira; les esprits luiront peu; les fonctions languiront; toutes les fibres seront moins tendues et moins élastiques; les liquides seront poussés faiblement, et la sérosité n'étant pas animée, remontera avec peine et se mêlera difficilement avec la lymphe et la partie

---

un ensemble de mouvemens dirigés avec une certaine force vers le lieu par où il doit sortir; dans le second, il est accumulé, et il ne sort que parce que le corps ou l'organe affecté se trouve dans l'atonie.

rouge, d'où viendront les enflures et les bouffissures qu'on voit surtout aux extrémités inférieures, et qui succèdent aux grandes et fréquentes hémorrhagies, comme à d'autres maladies longues et violentes, où tout a été énervé, ou dans lesquelles, pour sauver le malade, on a été obligé de recourir à de grandes ou fréquentes saignées. Mais cet état est beaucoup moins à craindre et plus rare que le précédent; car il ne paraît quasi que dans la convalescence, et on s'en tire assez facilement par le repos, la sobriété et l'usage des bons alimens.

Quant au premier état, la nature s'en délivre souvent en mettant dehors le sang trop abondant ou trop raréfié dont elle était surchargée. J'ai vu souvent des hémorrhagies dissiper non-seulement des incommodités présentes, mais en détourner beaucoup de fâcheuses. Combien de fois n'a-t-on pas vu des maladies très-aiguës terminées bientôt et très-heureusement par une évacuation de sang du nez ou des hémorrhoïdes, et, dans le sexe, par des pertes ou par des règles copieuses! et combien plus souvent encore ne voit-on pas naître de grands maux par la suppression des menstrues, du flux hémorrhoïdal, de l'hémorrhagie du nez, etc.! Si ces voies ne favorisent pas la sortie du sang, il s'échappera de l'estomac, de la poitrine, par la bouche, du nombril, des yeux, des gencives, des oreilles, des voies urinaires, seul ou mêlé avec l'urine, des varices aux jambes et ailleurs, d'un ulcère ou d'une plaie, de la peau, sous

la forme de sueur. On a vu le sang abondant ou trop agité s'ouvrir tantôt l'un et tantôt l'autre de ces chemins, au grand avantage des malades; il ne faut donc pas lui interdire le passage qu'il a su se procurer pour notre soulagement.

Parcourons en peu de mots toutes ces différentes routes que nous venons de désigner, et voyons si on doit craindre et arrêter toute hémorrhagie : je vais au moins tâcher de montrer le contraire par les observations suivantes.

Marcellus Donatus (1) nous donne quelques histoires de la sueur de sang. La première est tirée de Rondelet, professeur en médecine de Montpellier, qu'il cite à l'occasion d'un jeune étudiant, de tout le corps duquel sortait une sueur de sang; il n'en dit pas l'événement; elle lui était apparemment familière et salutaire.

Il cite aussi (2) l'illustre et fameux Fernel, qui dit avoir vu une personne, laquelle, de plusieurs endroits de son corps, perdait du sang des extrémités des veines de la peau; sur quoi il rapporte ce qu'ont observé Aristote et Théophraste, pour prouver la possibilité de la sueur de sang, comme si c'était une chose qu'on pût révoquer en doute, et qu'on dût prouver.

Ce qu'il nous dit sur l'autorité de Benivenius est

---

(1) *Histor. Medic. mirabil.*, cap. III.

(2) *Ibidem.*

un peu plus singulier. Un homme robuste, de trente-six ans, perdait environ une livre de sang chaque mois de la partie de la peau qui est au-dessous du foie, sans qu'il y parût absolument ni ouverture, ni plaie, ni cicatrice; la seule sortie du sang faisait découvrir et apercevoir l'endroit d'où il s'élançait comme par une saignée : il finit en nous disant que cette incommodité fut terminée par une saignée qu'il lui fit faire chaque mois pendant six mois.

Le même auteur (1) nous donne encore la teneur d'une lettre par laquelle Pierre de Osma fait savoir au médecin Monaudés ce qui se passe aux Indes en fait de médecine : il lui raconte qu'un Indien guérissait presque tous les malades, tant Espagnols qu'Indiens, en leur frottant bien les jointures et les parties douloureuses, du suc d'une herbe dont l'Indien faisait son secret; qu'après avoir bien frotté les jointures de ce suc, il les couvrait de plusieurs morceaux de drap; ce qu'ayant fait, on en voyait peu de temps après sortir le sang, que l'Indien essuyait et nettoyait jusqu'à ce que le malade fût guéri; de quoi non-seulement les jeunes se trouvaient bien, mais encore les vieillards, qui paraissaient rajeunis.

La plante ou l'herbe dont cet Indien tirait le suc pouvait bien être la verveine, ou le *lapathum sanguineum*, patience ou parelle rouge, lesquelles, étant écrasées ou pilées, fournissent un suc rouge

(1) *Ibidem.*

que le vulgaire, qui ne s'en est pas aperçu avant l'application, prend pour du sang sorti de la partie.

Je pourrais rapporter à la sueur de sang ce qu'on lit dans Jean-Nicolas Pechlin (1), d'une fille cacochyme et enflée, malade dans l'hôpital de Leyde, par la suppression de ses règles depuis cinq ans, à qui on voyait tous les mois le sommet de la tête couvert de sang assez puant et séreux qui coulait le long de ses cheveux. On lui fit raser la tête; mais le sang n'en paru pas moins qu'auparavant. On lui fit bien des remèdes pour la guérir et rappeler ses ordinaires; mais tout fut inutile; et la malade, se voyant toujours dans le même état, sortit secrètement de l'hôpital sans qu'on ait su l'événement de son mal.

Enfin, si tout ce que je viens de dire laisse encore quelque doute sur la sueur de sang, j'ajouterai ce que j'ai vu moi-même à un négociant. C'était un homme d'environ soixante ans, d'un tempérament sanguin, rubicond, fort gras, et un peu adonné au vin: il a toujours joui d'une fort bonne santé tant que ses pieds et ses jambes ont sué du sang, ce qui lui était journalier, surtout en été; ses chaussons et ses bas étriers en étaient bien teints; mais cette sueur de sang ayant disparu, ce négociant tomba, quelques mois après, dans une forte apoplexie qui l'enleva.

Quoique nous ayons dit ci-devant que la partie

---

(1) *Observat.* 39, lib. I.

rouge du sang, où ces globules peuvent, selon Leuvenoëch déjà cité, être divisés en plusieurs, et au moins en six autres plus petits globules qui perdent alors leur couleur (1) rouge. Il se peut cependant qu'avant d'arriver à cette extrême ténuité, ils soient encore assez rouges pour teindre la sérosité, et être entraînés dehors par la voie et les organes de la sueur, qui ne sera rouge qu'à cause des globules du sang qu'elle charriera.

Si le sang peut s'échapper par les pores de la peau, comme la raison et les faits le démontrent, il lui sera encore plus facile de s'ouvrir d'autres chemins, et de sortir immédiatement des vaisseaux qui le contiennent, lorsqu'accompagné de toutes ses forces, il sera trop abondant, trop grossier, trop dissous ou trop raréfié.

On verra, si l'on fait attention aux observations suivantes, des hémorrhagies produites par ces différens états du sang, se montrer à quelqu'une des voies susdites, devenir fort souvent favorables, et n'être jamais nuisibles que lorsqu'elles ont été trop tôt arrêtées, trop abondantes ou trop longues.

Les plus fréquentes hémorrhagies viennent, aux femmes, de leur matrice ou de leur vagin; aux jeunes gens, du nez, et aux hommes, des hémorrhoïdes, auxquelles le sexe est aussi sujet lorsque ses

(1) Cette division des globules du sang est toute hypothétique.

ordinaires sont supprimés ou en très-petite quantité : c'est alors qu'on voit des déplacemens et des transports du sang vers toutes les parties de leur corps; de quoi nous donnerons des exemples après avoir dit en peu de mots la cause et la mécanique qui assujétissent le sexe aux flux périodique et menstruel.

Presque tous les médecins conviennent aujourd'hui que les mois des femmes ne sont produits que par la pléthore; toutes les raisons les plus plausibles sont pour cette cause, que le savant Jean Freind (1) admet générale dans tout le corps, mais Archibald Pitcairn (2) particulière, et seulement dans la matrice. Les femmes transpirent moins que les hommes, comme le montre Sanctorius (3), à cause de leur tempérament plus humide et moins vif, et du tissu de leur corps plus délicat et moins élastique; elles mènent en général une vie plus sédentaire : ainsi il s'amasse, dans l'espace d'un mois, plus d'humeurs dans leur corps que dans celui des hommes. Voilà bien des causes d'abondance du sang, à la sortie duquel la situation, la structure de la matrice et de ses vaisseaux contribuent beaucoup; car le tronc de l'aorte descendante, qui fournit le sang à la matrice, est plus gros dans les femmes que dans les hommes; il est perpendiculaire de même que tout

(1) *Emmenalogia.*

(2) *De Fluxu menstruo.*

(3) *De Medicinâ staticâ.*

leur corps; et leur matrice, qui n'est pour ainsi dire qu'une poche vasculeuse, dont les vaisseaux qui se trouvent libres, fort au large, et flottans dans le bassin de l'hypogastre, plus haut et plus large que chez les hommes, se remplissent, se dilatent, et s'ouvrent beaucoup plus facilement que par-tout ailleurs. Il n'est donc pas surprenant, le sang venant à aborder, et trouvant plus de facilité et de pente dans son chemin, que les femmes soient sujettes à une évacuation menstruelle; ce que ne souffrent pas les femelles des animaux, qui font beaucoup de mouvement et d'exercice, et qui ont le corps, les vaisseaux et la matrice parallèles à l'horizon, excepté quelquefois les guenons, parce qu'elles se tiennent souvent debout et perpendiculaires.

Enfin la pléthore, jointe à la disposition de leur corps et à la structure de leur matrice, est si fort la cause de leurs ordinaires, qu'on en a vu (chose cependant très-rare) avoir cette évacuation à tout âge, depuis peu après la naissance jusqu'au-delà de quatre-vingts ans, non dans les mêmes, mais dans différens sujets; ce qui pour l'ordinaire ne doit paraître qu'à la fin du second septénaire, et finir vers la fin du septième ou au commencement du huitième. On ne peut pas sur cela révoquer en doute ce que nous en disent Nicolas Pechlin (1),

(1) *Obs.* 34, lib. I.

Thomas Bartholin (1), Nicolas Tulpius (2), et autres auteurs qui nous en donnent des observations sur tout âge (3).

Cependant ces règles, qu'on pourrait regarder comme une hémorrhagie utérine dans un âge si tendre ou si avancé, n'étaient ni fâcheuses ni à craindre, et ne demandaient le secours du médecin que lorsqu'elles venaient à s'arrêter et à se porter ailleurs, comme il arrive au sexe après l'âge de puberté, lors de la suppression de son flux menstruel.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de rapporter des histoires sur l'hémorrhagie utérine ; elle n'est que trop ordinaire pour nous y arrêter ; nous ne sommes pas d'ailleurs appelés lorsqu'elle est simple, et dépendante uniquement de la plénitude des vaisseaux. Ce n'est que lorsqu'elle est symptomatique, et l'effet de quelque vice de la matrice, comme ulcère, cancer, fongus, ou de vérole, ou de scorbut, ou lorsqu'elle survient à quelque maladie aiguë, ou enfin lorsqu'elle paraît avant ou après

---

(1) *Histor.* 90 et 91, *Centur. III.*

(2) *Obs.* 36, lib. III.

(3) Cette explication donne trop au mécanisme pour être selon les lois de la vie. La pléthore se manifeste lorsque le flux doit avoir lieu ; elle devient en même temps trop grande et produit des ravages dans l'économie animale quand les règles coulent difficilement ; mais celles-ci dépendent des mouvemens fluxionnaires déterminés par la nature.

une fausse couche ou un accouchement laborieux; encore faut-il que, dans ces deux derniers cas, elle soit bien abondante pour qu'on ait recours à nous.

Cette pléthore, vraie ou fausse, c'est-à-dire, l'abondance ou le trop grand épanouissement du sang, est si bien montrée, qu'on voit des nourrices avoir leurs règles malgré la quantité du lait qu'elles donnent à leur nourrisson, et des femmes enceintes être réglées jusqu'au quatrième et cinquième mois de leur grossesse, et même jusqu'au terme ordinaire de leur accouchement. Il y en a eu aussi qui, pendant toute leur grossesse, ont gardé une perte de sang continuelle (1); je n'en donnerai que deux exemples parmi beaucoup d'autres qu'on peut voir dans nos observations.

Le premier est d'une femme âgée d'environ trente-cinq ans, d'une bonne constitution et vigoureuse, mère de quatre enfans. Devenue enceinte, elle s'aperçut d'un peu de sang à la fin du second mois; elle garda le repos et la diète; mais le sang ne disparut pas; elle fut saignée, et il continua de sortir pendant toute la grossesse sans presque aucun intervalle. Comme elle ne se plaignait cependant d'aucune autre indisposition, elle négli-

(1) J'ai connu une femme qui n'avoit ses règles que quand elle était enceinte, et qui ne jouissait pas moins d'une robuste santé.

gea cette perte, et ne laissa pas d'accoucher à terme fort heureusement d'un garçon assez gros et en fort bon état.

Jean Nicolas Pechlin (1) nous fournit le second exemple. Il nous dit qu'il régna une maladie épidémique à Leyde en 1669, pendant laquelle plusieurs femmes enceintes furent toujours très-bien réglées jusqu'au dernier mois de leur grossesse, et qu'elles furent par là préservées de l'épidémie qui attaqua toutes les autres femmes, sans épargner celles qui étaient grosses, mais qui n'avaient pas leurs mois. Une entr'autres, dit-il, fut saisie, vers le milieu de sa grossesse, d'une petite perte de sang qui dura, malgré tout ce qu'on put faire pour l'arrêter, jusqu'à son accouchement, qui fut plus heureux que les cinq précédens; elle mit au monde un enfant gros et bien vigoureux : ainsi, par cette perte, elle fut préservée du mal qui régnait, et l'enfant fut délivré de cette abondance de sang qui aurait pu le faire mourir ou le faire naître avant son terme.

On voit par ces deux observations, et par bien d'autres, que chez les femmes, et surtout chez celles qui sont grosses, le sang ne sort pas toujours de la matrice, car, s'il en venait, elles risqueraient trop de faire de fausses couches; le fœtus courrait aussi le risque de périr, ou de sortir avant le terme, ou

(1) *Observat.* 36, lib. I.

de naître bien maigre et bien languissant ; ce n'est, dans ces cas, que des vaisseaux sanguins du vagin qu'il s'échappe.

Les hémorrhagies spontanées et utérines, c'est-à-dire, indépendantes de tout vice de la matrice et de tout autre mal, ne sont jamais dangereuses si elles ne sont pas excessives ni de longue durée. J'ai vu des femmes et des filles nager, pour ainsi dire, dans leur sang ; mais je n'en ai vu de mauvaises suites que lorsqu'on l'avait trop tôt supprimé. J'en dis autant des hémorrhagies symptomatiques qui paraissent dans une maladie aiguë, car elles sont souvent critiques et très-salutaires ; qui plus est, elles délivrent de tout autre mal précédent et ancien, comme on va le voir.

Une demoiselle de dix-sept ans, pensionnaire dans un couvent, fut tout-à-coup saisie d'une grande frayeur ; ses règles s'arrêtèrent, et peu de jours après elle tomba dans des accidens épileptiques fort violens et fréquens, qui résistèrent à toutes les saignées qu'on put faire aux pieds, aux bras, à la jugulaire ; à tous les vomitifs, purgatifs, anti-épileptiques, etc. : elle resta dans ce triste état environ trois ans, à la fin desquels la petite-vérole se montra, pour laquelle la malade fut saignée dès le commencement au bras et ensuite au pied ; après quoi elle prit un purgatif vomitif (ce qui m'a, en pareille maladie, toujours bien réussi). La petite-vérole fut confluente, très-mauvaise. On s'aperçut,

le sixième jour, d'une perte de sang assez modérée, qui augmenta cependant les jours suivans, et fut si copieuse qu'on amassait avec une assiette, sur le ventre et sur le drap de la malade, le sang tout en caillots. Cette perte extraordinaire continua jusqu'au douzième jour sans faiblesse, sans langueur, sans suspendre son crachotement, sans interrompre sa selle journalière, ni sans retarder le cours de sa petite-vérole ; et quoique pendant tout ce temps-là elle fût dans une puanteur si grande qu'on ne pouvait quasi l'aborder, elle ne laissa pas de guérir parfaitement, non-seulement de la petite-vérole, mais encore de l'épilepsie, dont elle n'a plus souffert la moindre attaque, étant mariée depuis quelques années, et mère de trois enfans dont elle a très-heureusement accouché.

Cette demoiselle n'est pas la seule que j'aie vu avec la petite-vérole confluente accompagnée d'hémorrhagie utérine. Une dame de vingt-cinq ans, qui en fut attaquée au milieu de l'hiver, se trouva aussi hors le temps de ses règles avec un pareil symptôme, mais beaucoup plus modéré que dans le cas précédent; il ne fut contraire ni à l'enflure ni au crachotement; tout se soutint fort bien jusqu'au douzième jour, qui fut le terme de la perte, qui durait depuis huit jours. Comme la maladie faisait assez bien son cours, je me contentai d'ordonner pour remède, et pour éviter l'augmentation de la perte du sang, un julep fait avec les eaux de plantin et de buglosse,

sept ou huit gouttes d'esprit de vitriol, et le sirop anodin, avec quoi elle soutint sa petite-vérole, et en fut tout-à-fait délivrée vers le vingtième jour.

Je ne dois pas quitter les hémorrhagies utérines symptomatiques sans dire quelque chose de celles qui dépendent d'un vice local, comme d'un cancer, d'un ulcère, d'un fongus ou champignon, d'un polype, etc. Je renvoie à nos observateurs les histoires sur ces trois premiers cas; il me suffit d'en donner un assez rare sur ce dernier.

Une dame d'environ cinquante ans, maigre, naturellement pâle, que ses règles avaient quittée depuis quelques années, et stérile depuis trente ans de mariage, tomba dans une petite perte de sang qu'elle négligea; mais, continuant et augmentant de temps en temps, elle me fit appeler. Je la trouvai un peu faible et plus pâle que de coutume, sans fièvre, sans douleur ni à la région lombaire, ni au bas-ventre, que je trouvai très-souple. Je ne lui conseillai qu'une saignée au bras, un régime de vie très-sobre et un grand repos. La perte résista à cela; on passa, quelque temps après, à des remèdes adoucissans et légèrement astringens; on employa dans la suite tout ce qui parut le plus convenable, mais inutilement: la malade garda cette perte opiniâtre, qui ne donna que très-peu d'intervalle pendant trois ans complets, après lesquels elle sentit quelque peine d'uriner et quelque chose qui se présentait à la vulve; elle en

fut effrayée. On m'appela : je la rassurai en lui disant que ce qu'elle sentait et touchait la délivrerait, par sa sortie, de son ancienne perte; qu'il ne fallait pas y toucher, mais remettre le tout à la nature, qui commençait d'expulser le corps étranger qui l'incommodait depuis si long-temps. En effet, le lendemain ce corps étant sorti, on m'envoya quérir sur-le-champ pour l'examiner : je vis une masse de chair pesant environ dix onces, mollasse, mais fibreuse, d'une puanteur quasi insoutenable. Je la fis jeter dans l'eau pour la laver plusieurs fois; mais elle perdit peu de sa mauvaise odeur; je ne laissai cependant pas de l'ouvrir, et, pour ainsi dire, de la disséquer : sa substance était tendre, de couleur noirâtre au-dehors et grisâtre au-dedans; elle ressemblait, par sa figure, au poisson qu'on appelle polype, ayant un corps long et rond, de la longueur de quatre travers de doigt, duquel pendaient plusieurs fibres, jambes ou racines plus ou moins grosses, assez longues, noires, finissant en pointe, et dont la puanteur insupportable ne me permit pas de le mieux examiner L'expulsion de ce corps étranger, que je puis avec raison appeler polype, fit bientôt et entièrement cesser la perte. La malade, fort affaiblie, recouvra peu à peu ses forces et sa première santé.

En voilà assez sur cette espèce d'hémorrhagie symptomatique; venons maintenant à celles qui paraissent en d'autres endroits par le retardement

des menstrues après l'âge de puberté, ou par leur suppression après qu'elles ont paru, et nous verrons en même temps qu'elles sont presque toujours favorables, et qu'on ne doit guère songer à les arrêter.

Lorsque les vaisseaux de la matrice se trouvent trop menus, trop entortillés, trop serrés ou comprimés, et que la pléthore ne peut pas vaincre la résistance qu'ils lui opposent, ni les ouvrir, les femmes souffrent alors des douleurs, des pesanteurs aux lombes, aux cuisses, dans le bas-ventre; et si le sang ne peut pas se faire jour par les voies ordinaires, elles auront des palpitations, des suffocations, des vertiges, des douleurs de tête, des vomissemens, des coliques, des diarrhées, tous signes du reflux du sang dans les autres vaisseaux du corps, de leur gonflement, de leur dilatation, et bientôt de leur ouverture. Doit-il donc être surprenant que le sexe, privé de ses ordinaires, soit sujet à des hémorrhagies du nez, à des crachemens, ou à des vomissemens de sang, au flux hémorrhoïdal, etc.; en un mot, que la pléthore, dans telle ou telle partie, produise, au défaut des règles, les pertes de sang des différens endroits que nous avons nommés plus haut? Ce n'est donc que pour suppléer au défaut des ordinaires que la nature, pour se débarrasser de ce qui trouble ses fonctions, pousse au-dehors le superflu du sang qui roulait dans le corps, et qui rompait l'équilibre entre les solides et les fluides.

Quoique ce que je viens de dire ne soit que trop appuyé sur la pratique journalière, on ne me saura pas mauvais gré de donner quelques histoires sur chaque espèce d'hémorrhagie : si elles ne sont ni rares ni nouvelles, elles serviront au moins à montrer qu'elles ne sont pas funestes, et qu'ainsi elles ne doivent ni effrayer ni être arrêtées.

On voit, dans les observations de Jean-Nicolas Pechlin (1), une pauvre fille de seize ans qui, n'ayant pas encore eu ses règles, devint cachectique; et, dans cet état, il lui survint un érysipèle à un pied qui, ayant été négligé, dégénéra en un très-mauvais ulcère, lequel caria l'os. Après bien des remèdes de femme, elle se mit entre les mains d'un chirurgien qui, ayant pansé l'ulcère, et l'ayant mis en bon état et sur le point de se fermer, fut fort surpris d'en voir sortir, pendant quelques jours, assez de sang fort séreux; après quoi, l'ulcère, reprenant encore des chairs et se cicatrisant, fut encore ouvert par un écoulement de sang qui reparaissait tous les mois; ce qui obligea le chirurgien de prendre l'avis de M. Pechlin, qui lui conseilla, pour éviter le retour du sang et guérir l'ulcère pour toujours, de mettre la malade dans l'usage des remèdes qui lui procureraient ses ordinaires; ce qui ayant été fait, ceux-ci parurent quelques mois après, et l'ulcère fut consolidé.

---

(1) *Observat.* 39, lib. I.

Cette observation assez singulière prouve que le sang trop abondant ou trop animé, pressé dans ses vaisseaux, trouvant des obstacles dans sa route naturelle, doit nécessairement se rendre aux endroits déjà ouverts, où il trouve moins de résistance; il peut même se frayer des passages nouveaux, ou du moins reprendre ceux qu'il avait quittés dans la naissance : qu'on ne soit donc pas surpris de le voir sortir quelquefois du nombril.

Je n'entends pas cependant parler ici de ces hémorrhagies ombilicales qui peuvent venir aux nouveau-nés par le défaut de la ligature et l'imprudence de la sage-femme, auxquelles la quantité, la qualité du sang ni les vaisseaux eux-mêmes n'ont point de part. Je me borne à celle qui peut, long-temps après la naissance, paraître à tout âge par l'ouverture des artères ombilicales, lesquelles peut-être ne sont jamais parvenues à former un parfait ligament, et lesquelles ont toujours conservé quelque cavité que le sang n'a jamais entièrement quittée : il peut donc rouvrir un chemin qu'il s'était fait dans le sein de la mère; ce que l'histoire suivante va certifier.

Zacutus Lusitanus (1) fut appelé pour une femme qui, n'ayant jamais eu ses ordinaires, souffrait tous les mois quelques légères coliques et quelques douleurs au nombril; cela était bientôt suivi de son ou-

(1) *Observat* 92, lib. II, *Prax. medic.*

verture, par laquelle il sortait, pendant huit jours, environ trois livres de sang, après quoi elle se portait bien; et, s'il lui arrivait quelque retardement les mois suivans, une saignée au pied dissipait les douleurs et procurait l'écoulement du sang par le nombril. Nous verrons plus bas une semblable hémorrhagie à un homme de trente-six ans.

Le sang peut encore, plus facilement que par le nombril, prendre le chemin du lait et couler des mamelons, non-seulement dans le temps et par la force du tètement de l'enfant, mais encore dans toute autre circonstance, comme on le voit dans Marcellus Donatus (1), au sujet d'une femme de cinquante ans, dont le teton gauche donnait du sang sans qu'elle s'en aperçût; mais, comme il en sortait peu, et qu'elle n'en était point incommodée, elle méprisait ce petit mal.

Corneille Stalpart Vanderviel (2) fut appelé pour une femme maigre et très-bilieuse, âgée de quarante ans, qui, s'étant mise fort en colère dans le temps de ses règles, eut tout son corps couvert de sang qui sortait de ses mamelons; ce qui fut arrêté par une saignée qu'il lui fit faire au pied.

Nous voyons, dans Amatus Lusitanus (3), une dame qui, nourrissant son enfant, et n'ayant pas

---

(1) *Histor. medic. mirabil.*, cap. II, lib. I.

(2) *Observat.* 79, *centur. I.*

(3) *Curatio* 21, *centur, II.*

ses règles (comme il est ordinaire aux nourrices), eut une fort grande perte de sang par les seins, sans aucune indisposition, à laquelle une saignée au pied remédia.

Les yeux, qui paraissent blancs, ne sont pas à l'abri de l'abord du sang, comme on le voit dans les inflammations ou ophthalmies. On l'a vu encore hors de ces cas sortir des paupières goutte à goutte comme des larmes; ce qui est attesté par Corneille Stalpart (1), au sujet d'une fille dont les bords de la paupière inférieure donnaient du sang goutte à goutte toutes les fois que ses règles retardaient ou qu'elle se mettait en colère, sur quoi il nous cite Ambroise Paré, Daniel Sennert, et bien d'autres auteurs qui ont observé la même chose.

Le sang sort rarement des oreilles, s'il n'y est porté ou arrêté par quelque coup ou cas violent. Schenkius (2) est le seul observateur que je connaisse qui, sur la foi de Musa Brassavolus, nous cite une religieuse, laquelle n'ayant pas ses règles, souffrait chaque mois une hémorrhagie copieuse des oreilles et des yeux.

Le sang peut venir à la bouche de deux différens endroits : de la poitrine, c'est-à-dire des poumons, des bronches et de la trachée-artère, ou de l'estomac et de l'œsophage. Quand il sort des poumons,

---

(1) *Observat.* 19, *centur. I.*

(2) *De Menstruis*, lib. IV.

il est écumeux, vif et fort rouge; il est quelquefois précédé de suffocation, et toujours de la toux. Lorsqu'il vient seulement de la trachée-artère, on y sent une âcreté ou cuisson; on respire et on tousse rarement avec peine, et il n'en sort que peu de sang.

Lorsqu'il part de l'estomac, c'est en vomissant; il est ordinairement grumeleux et noiratre, souvent en grande quantité, et les selles qu'on rend sont aussi noires. Mais lorsque ce n'est que l'œsophage qui le fournit, il n'est pas si abondant; on sent quelques embarras dans ce canal, ou quelque douleur, feu, cuisson, ardeur, sans toux ni peine de respirer.

Je ne parle pas ici de celui que le palais, les amygdales, la langue peuvent donner; ce ne sera alors qu'en petite quantité, et on en pourra voir facilement la source et l'origine.

Sa sortie de la poitrine n'est que trop fréquente et trop commune lorsque le sexe souffre la suppression ou la diminution de ses mois, sans pourtant qu'il soit dans un état fâcheux. Je n'en donnerai qu'un exemple, parmi bien d'autres, à l'occasion d'une religieuse qui, n'ayant que très-peu et souvent point de règles, a craché du sang, tantôt plus, tantôt moins, avec peu de relâche pendant près de vingt-cinq ans, sans aucune incommodité.

Le vomissement de sang est beaucoup moins ordinaire que l'hémoptysie ou crachement de sang: l'un et l'autre sont souvent nécessaires pour sup-

pléer au défaut des ordinaires retenus. Herman Cummius (1) rapporte, dans le *Mélange des Curieux de la Nature*, qu'une dame de trente-quatre ans, d'un tempérament sanguin et charnu, s'étant mise en chemin avec ses règles dans un temps fort froid, elles s'arrêtèrent pendant six mois, dans chacun desquels elle vomissait ordinairement quatre livres de sang; mais les remèdes dont elle usa lui ayant fait revenir ses ordinaires, elle fut entièrement délivrée de cette sujétion.

Ce que rapporte Zacutus Lusitanus (2) d'une jeune fille grasse qui, n'ayant pas ses mois, vomit trente livres de sang dans vingt-quatre heures, paraît beaucoup plus extraordinaire, et même incroyable; elle en fut cependant guérie par de petites saignées au pied qu'il lui fit faire à petites reprises, malgré, dit-il, le sentiment de quatre vieux médecins.

Nicolas Pechlin (3) nous donne une histoire assez particulière d'une femme de trente-six ans, maigre, scorbutique, très-mal constituée, et épuisée par beaucoup d'accouchemens précédens, dont le mari était maigre, estropié et hétique.

Elle se plaignait de douleurs à la poitrine et aux environs du cœur, et ne laissa pas en cet état de

(1) *Observat.* 95, ann. I.

(2) *Observat.* 12, lib II, *Prax. medic. mirabil.*

(3) *Observat.* 57, lib. I.

devenir enceinte; elle se trouva plus mal; tout augmenta vers le troisième mois de sa grossesse; la respiration fut gênée, les douleurs redoublèrent, le dégoût s'y joignit et le vomissement survint, qui lui faisait rendre le peu d'alimens qu'elle prenait; enfin ces indispositions empirant, elle tomba dans un vomissement de sang, et dans des déjections sanguinolentes jusqu'à en rendre six livres dans quatre heures. De là un très-grand abattement des forces. Trois jours après, il sortit encore quatre livres de sang, tant par le haut que par le bas; cependant cette pauvre femme mourante, ayant la face hippocratique, une très-grande soif, beaucoup de peine de respirer, un peu de fièvre, vomissant tout ce qu'elle avalait, et qui fut dans ce triste état pendant tout le temps de sa grossesse, se trouva enfin mieux quatorze jours avant son accouchement; et elle mit au monde sans peine (ce qui n'était pas arrivé dans les accouchemens précédens) un enfant d'une bonne constitution, mais un peu maigre.

Les dents, c'est-à-dire leurs alvéoles et les gencives, ne sont pas exemptes d'hémorrhagie. J'ai vu une demoiselle vive et maigre, d'environ quarante-huit ans, laquelle, n'ayant plus ses ordinaires, avait, tous les mois, une petite perte de sang par l'alvéole d'une dent molaire qui lui manquait : elle perdait environ trois onces de sang par jour, pendant trois ou quatre jours; ce qui revint pendant quelques mois, sans aucune autre incommodité;

et, depuis près de dix ans que cet écoulement a cessé, elle jouit d'une parfaite santé.

Il est fait mention, dans les observations de Nicolas Tulpius (1), d'une femme grasse et fort à son aise, qui, sujette un peu trop au vin, perdait tous les jours assez de sang d'une de ses dents, lequel ne fut arrêté qu'avec beaucoup de peine.

Lorsque les menstrues sont retenues, on ne doit pas être surpris de les voir passer quelquefois avec les urines : on en trouve assez d'exemples; je n'en citerai pourtant que deux. Le premier, tiré de Jean Schenkius (2), qui dit qu'une religieuse n'ayant plus ses purgations par les voies naturelles, les avait tous les mois par celles des urines, sans lesquelles le sang ne paraissait pas; elle n'en était pas cependant incommodée, et dans la suite ses règles reprirent leur chemin.

Le second cas est d'une dame âgée de cinquante ans qui, depuis quelques mois, ayant perdu ses menstrues, se trouvant fort à son aise, se tenant en repos, et faisant fort bonne chère, garda pendant près de quatre mois un pissement de sang assez copieux qu'elle ne rendait qu'avec les urines, au fond desquelles on le voyait en grumeaux : elle en fut fort affaiblie et dégoûtée, mais sans aucune douleur ni peine d'uriner. Elle en fut guérie par les remèdes

---

(1) *Observat.* 47, lib. I.

(2) *De Menstruis*, lib. IV.

que je lui conseillai, et dont nous parlerons à la fin de cet article.

Il est inutile de s'étendre sur les hémorrhagies qui viennent du nez, des hémorrhoïdes, etc.; elles suppléent, chez les femmes et les filles, au défaut de leurs règles, et elles sont trop communes pour en donner des histoires.

Il me suffit d'assurer que le sang, étant naturellement contenu dans ses vaisseaux, ne peut en sortir sans les ouvrir, et il ne peut les ouvrir s'il ne les remplit, s'il ne les dilate, et ne les rend pour ainsi dire variqueux par sa quantité, par sa raréfaction, ou par son épaississement. Je me tais ici sur les érosions qu'il peut faire. Or, comme nous voyons des varices extérieures s'ouvrir et donner plus ou moins de sang, pourquoi ne pourra-t-il pas s'en former au-dedans, et donner au-dehors un libre passage au sang par les différens endroits que nous avons fait remarquer? J'ai vu deux cas assez particuliers de l'ouverture des varices externes, qu'il n'est pas hors de propos de rapporter ici.

Je fus appelé pour une dame qui avait passé soixante ans: elle était maigre, et agissait très-peu à cause de la pesanteur de ses jambes, remplies de plusieurs varices grosses et livides. Elles s'ouvrirent un jour à la jambe droite, qui en était la plus enflée, et ce fut à cette occasion qu'on m'appela. Elles donnèrent tant de sang que la malade était sans pouls; mais, ayant fait mettre sur-le-champ

des compresses graduées sur l'ouverture, et bien fait bander toute la jambe, le sang fut arrêté; la malade recouvra peu à peu ses forces, et se porta mieux qu'auparavant : les varices furent tout-à-fait désenflées ; les jambes devinrent plus légères, car la gauche se désenfla naturellement, et cette dame marcha avec beaucoup moins de peine. Mais, quatre mois après, les mêmes varices donnèrent encore environ deux livres de sang, qui fut arrêté comme la première fois. Enfin cette dame a été sujette à cette hémorrhagie par intervalles pendant plusieurs années, sans avoir jamais été autrement malade.

Le second cas regarde une autre dame qui ne fut pas si heureuse, quoique beaucoup plus jeune, n'ayant pas plus de trente-six à trente-huit ans. Ses règles tardant depuis quelques mois, il lui parut une varice ou petite tumeur livide, ronde, et de la grosseur d'un gros pois, entre l'os de la pommette et celui du nez. Comme il en sortait quelques gouttes de sang par jour, de quoi étant fort ennuyée parce qu'il lui fallait de temps en temps essuyer son visage, elle voulut y remédier, et pour cela elle appela un chirurgien qui lui en fit la ligature. Le sang fut ainsi bientôt et si bien arrêté qu'il ne reparut plus, non plus que la tumeur ou varice ; mais la malade, qui (à part cette légère, quoique fatigante incommodité) jouissait d'une bonne santé, se plaignit, peu de temps après, de beaucoup de faiblesse dans tout son corps, et de pesanteur de

tête. On aperçut en elle un défaut de mémoire et un petit égarement d'esprit, et on la vit un peu trop portée au sommeil, ce qui obligea les parens à m'appeler : je la trouvai dans une affection soporeuse qui la jeta bientôt dans une apoplexie forte, de laquelle aucune saignée, ni vomitif, ni purgatif ne purent la tirer.

C'est ainsi que le sang sort des veines lorsqu'elles sont trop pleines; et quoiqu'il circule dans un canal qui va toujours en s'agrandissant, et qui est comme un cône renversé, cependant comme ce canal est moins fort que l'artériel, s'il se trouve comprimé, s'il est faible et plus relâché qu'à l'ordinaire, si le sang se trouve trop grossier et trop épais, si les valvules qui le soutiennent ne peuvent pas en supporter le poids, il faudra nécessairement que, pesant sur lui-même et ne faisant son chemin qu'avec peine, il enfle et dilate le vaisseau qui le contient, qu'il le rende variqueux, que celui-ci s'ouvre, et qu'enfin le sang en sorte.

C'est de cette façon, par une ou plusieurs de ces causes, que les vaisseaux hémorrhoïdaux qui parcourent l'anus et le rectum presque en ligne perpendiculaire, et qui ne sont ni soutenus ni animés, deviennent variqueux et se trouvent gorgés de sang, surtout s'il ne peut pas se rendre facilement dans la veine porte, dont l'entrée ou ses ramifications dans le foie se trouvent pressées et gênées par des obstructions ou des embarras formés dans ce viscère.

On pourrait me demander ici : le sang, dans les hémorrhagies, sort-il des artères ou des veines? Je réponds qu'il peut s'échapper des uns et des autres de ces vaisseaux. Les artères capillaires peuvent s'ouvrir par leurs extrémités ; le sang, passant dans un tuyau conique et toujours plus étroit, faisant effort contre ses parois, peut fort bien les dilater et les ouvrir; ils peuvent encore, par l'abondance ou la violente raréfaction du liquide, ou dans un violent effort que le malade aura fait, se déchirer et donner alors passage au sang, qui se montrera rouge, vif et écumeux, et qui, s'il part d'un rameau assez gros, sortira avec bonds et saillies : c'est à ces signes qu'on distingue le sang artériel du veineux.

Celui, au contraire, qui sort des veines est moins rouge, plus épais et quasi grumelé ; son mouvement n'est ni si rapide ni par jets; il coule avec plus de lenteur, et, si le vaisseau qui donne l'hémorrhagie n'est pas considérable, elle n'est jamais ni copieuse ni à craindre.

En voilà assez sur les hémorrhagies auxquelles le sexe est sujet; voyons maintenant celles qui attaquent les hommes; car, comme on voit quelquefois des hommasses, c'est-à-dire, des femmes d'un tempérament vigoureux, actif et bouillant, semblable en tout à celui d'un homme robuste et vif, on voit aussi des hommes efféminés, d'une complexion délicate, molle, humide, lesquels, agissant

et transpirant peu, font, comme les femmes, un amas de sang qui les rend sujets, souvent tous les mois, à une hémorrhagie ou du nez ou de la bouche, par la voie des urines, et surtout au flux hémorrhoïdal; en un mot, il faut qu'ils perdent du sang de temps en temps; et, si cet écoulement vient à être suspendu pour long-temps, ils sont exposés aux maladies sérieuses qui arrivent au sexe lorsque ses ordinaires sont arrêtés. Il est donc, chez ces hommes, nécessaire et utile d'avoir quelque hémorrhagie pour prévenir les maux dont ils sont menacés lorsqu'elle leur manque ou lorsqu'elle est imprudemment supprimée; ce que les observations suivantes vont suffisamment étayer.

Jean Schenkius (1) nous dit qu'un jeune homme, pour avoir trop chanté, tomba dans une hémoptysie qui fut arrêtée fort imprudemment par un charlatan, qui fit appliquer sur toute la poitrine du malade un emplâtre fait avec le plâtre, le bol, le sang-dragon et l'acacia ou le suc épaissi des prunes sauvages, de sorte que le sang s'arrêta; mais le malade fut bientôt enlevé de ce monde par une forte suffocation.

Ceux dont parle le même auteur (2) sur l'hémorrhagie du nez furent plus heureux. Un noble, dit-il, dans la cour de Dresde, sujet à de fréquentes hé-

(1) *Obs.*, lib. II. *Hœmoptysi.*

(2) *De Naribus*, lib. I.

morrhagies qu'il supportait impatiemment, voulut s'en délivrer, et pour cela il prit des remèdes astringens qui arrêtèrent le sang du nez; mais, heureusement pour le malade, il se montra au coin des yeux, d'où il coulait de temps en temps.

Un enfant noble, ajoute-t-il, sujet à la même hémorrhagie, qui fut supprimée aussi très-mal à propos, fut attaqué d'une très-dangereuse dysenterie, de laquelle il guérit avec beaucoup de peine.

Fabricius Hildanus (1) raconte l'histoire d'un apothicaire d'environ trente-six ans, gros, gras, phlegmatique, qui, régulièrement le matin et l'après-dîner, perdait tantôt plus et tantôt moins de sang par le nombril, de sorte que dans onze jours il en rendit vingt-sept livres, sans qu'aucun remède externe ni interne pût en modérer la sortie : il s'arrêta enfin de lui-même; et, après quelques petits retours, le malade en fut entièrement délivré dans six ou sept mois par l'usage des eaux acidules, ou peut-être, et avec autant de raison, parce qu'après une si grande perte de sang la pléthore ou plénitude des vaisseaux disparut, et que ceux-ci, de variqueux qu'ils étaient auparavant, reprirent leur ton et leur force, et revinrent dans leur diamètre ou calibre naturel.

Que le sang sorte par la voie des urines et avec

(1) *Observat.* 37, *Centur. III.*

elles, ce n'est pas un cas fort rare ; nous en avons rapporté deux exemples en parlant des hémorrhagies du sexe. Mais il n'est pas ordinaire de le voir sortir seul et par l'urètre; on le voit cependant quelquefois dans une gonorrhée virulente ; mais l'hémorrhagie est alors symptomatique (1) et il ne sort que peu de sang : il n'en est pas de même lorsqu'il paraît sans aucune cause évidente et précédente, comme ce que rapporte Corneille Stalpart (2) de deux hommes qui, d'un tempérament fort froid et adonnés au vin, avaient chaque mois une perte de sang par la verge.

L'Académie des Curieux de la Nature (3) nous fait observer quelques faits semblables, et Zacutus Lusitanus (4) nous dit qu'il a connu un homme efféminé qui, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de quarante-cinq ans, avait un flux menstruel assez copieux, durant quatre ou cinq jours, par l'urètre; et s'il ne revenait pas périodiquement, il en ressentait des coliques et des douleurs aux lombes, à quoi une saignée au pied remédiait. Cet homme, n'ayant plus cette incommodité, mourut d'une pleurésie.

---

(1) J'ai vu, dans un cas de blennorrhée légèrement cordée, une hémorrhagie abondante soulager beaucoup le malade et accélérer la guérison.

(2) *Observat.* 80, *Centur. I.*

(3) *Observat.* 78, anni. I.

(4) *Observat.* 102, lib. II, *Prax. admirand.*

Quoique ces auteurs ne nous disent rien de la manière dont le sang sortait dans tous ces cas, s'il était accompagné de l'urine ou tout seul, il y a tout lieu de présumer qu'il paraissait seul, car ils se seraient expliqués s'il eût été mêlé avec l'urine ; ce qui me porte à le croire ainsi, c'est que nous savons que l'urètre, les prostates, les vésicules séminales, etc., contiennent assez de vaisseaux sanguins ; que ceux-ci peuvent se dilater, devenir variqueux, s'ouvrir, et donner le sang qu'on voit sortir de l'urètre ; tout comme il peut venir de plus loin et de plus haut, des reins, des uretères et de la vessie lorsqu'il est entraîné avec l'urine ; de quoi les deux histoires suivantes feront foi.

J'ai traité d'un pissement de sang très-opiniâtre deux hommes d'un tempérament très-différent, quoique tous les deux fussent à-peu-près à l'âge d'environ soixante-dix ans : l'un était très-maigre, sec et décharné, fort vif, mangeant beaucoup et agissant très-peu, se tenant presque tout l'hiver près du feu : ce fut dans cette saison qu'il fut atteint, sans aucun effort ni cause manifeste, d'un pissement de sang mêlé avec les urines, et qui ne paraissait qu'avec elles ; il se caillait quelquefois dans la vessie, et les grumeaux lui donnaient alors des ardeurs et beaucoup de peine d'uriner. Ce pissement de sang dura près de trois mois, tantôt plus, tantôt moins fort, mais avec peu d'interruption : il fut saigné quatre fois, et les remèdes que nous marquerons

blus bas lui redonnèrent la santé, qu'il a poussée au-delà de quatre-vingts ans.

Le second malade était au contraire gros, gras, rubicond, mou, pesant, d'une vie très-sédentaire, mangeant et se nourrissant bien. Le pissement de sang mêlé avec les urines le prit dans le printemps; il rendait rarement le sang figé; aussi ne se plaignait-il jamais d'ardeur ou de difficulté d'uriner. Cette hémorrhagie, qui dura près de deux mois sans presque aucun intervalle, fut guérie par deux saignées au bras, un régime de vie très-sobre et quelques remèdes adoucissans. Ce malade a joui encore pendant plusieurs années d'une fort bonne santé, sans aucun retour du sang, et sans qu'on ait jamais soupçonné dans aucun des deux ni gravier ni pierre dans les reins, dans les uretères, ni dans la vessie.

Les vieillards, comme on vient de voir, sont sujets, ainsi que les jeunes gens, à toutes les espèces d'hémorrhagie, et surtout au flux hémorrhoïdal, duquel, parce qu'il est fort commun, je me dispense de donner des exemples. On sait qu'à mesure qu'on vieillit, les vaisseaux du corps deviennent moins souples; ils se durcissent, se racornissent; il y en a même qui s'ossifient : leur calibre devient donc plus petit, et le sang, abondant, ne pouvant pas les étendre ni les dilater, fait effort contre leurs parois ou leurs extrémités, les ouvre enfin, et produit ainsi des hémorrhagies qui sont

toujours salutaires lorsqu'elles ne dépendent uniquement que de la pléthore qui remplit trop les vaisseaux et surcharge le corps.

Les jeunes gens, au contraire, dont les vaisseaux souples prêtent facilement à l'orgasme et à l'abondance, peuvent souffrir toutes les espèces d'hémorrhagies, mais principalement celle du nez, qui, n'étant que trop fréquente, ne demande pas qu'on en rapporte des histoires. Le flux hémorrhoïdal est chez eux beaucoup plus rare. J'en ai cependant traité un ayant cette incommodité, avec laquelle il se portait bien ; mais ce flux s'étant arrêté pendant quelques mois, il se plaignit de vertige, et peu après il tomba dans des mouvemens convulsifs avec perte de connaissance. Les saignées au pied et des sangsues aux hémorrhoïdes le tirèrent non-seulement de cet accident, mais encore leur usage, dès que le flux hémorrhoïdal tardait un peu trop de paraître, le préserva toujours du retour de l'épilepsie.

Si je n'ai apporté jusqu'ici que la plénitude des vaisseaux, générale ou particulière, l'épaississement du sang, son orgasme ou son trop grand mouvement, pour cause ordinaire des hémorrhagies, je je n'ai pas prétendu en exclure ses autres qualités vicieuses, comme son acrimonie, sa dissolution ou la division de ses globules. Je n'ignore pas les mauvais effets que de pareils états du sang peuvent produire; car il sera très-capable de faire des éro-

sions, de s'échapper de ses canaux et de causer une hémorrhagie; mais celle-ci sera alors symptomatique, dépendante d'une maladie qui accompagne, telle que la phthisie, la fièvre lente, le scorbut, un cancer, un ulcère malin, etc. Dans tous ces cas, la sortie du sang est d'un mauvais augure, et fort souvent funeste.

Il n'en est pas de même des spontanées dont j'ai parlé jusqu'ici : uniquement causées par la quantité, par l'épaississement ou par la raréfaction du sang, elles ne peuvent être et ne sont presque toujours que favorables. En effet, combien de fois a-t-on vu des hémorrhagies du nez, surtout à des jeunes gens, les délivrer de leur douleur et pesanteur de tête, des vertiges, des attaques d'épilepsie, d'oppression de poitrine, etc.! Et quel soulagement ne donne pas, ou quels maux ne prévient pas un flux hémorrhoïdal modéré à un homme mélancolique, agissant peu, s'appliquant beaucoup et se nourrissant bien! Enfin quelles maladies fâcheuses ne donne pas le retardement ou l'imprudente suppression de pareils écoulemens! On en a vu jusqu'ici des preuves convaincantes.

Outre ces hémorrhagies spontanées et symptomatiques, il y en a encore une que j'appelle critique, puisqu'elle délivre entièrement d'une maladie aiguë, comme on le voit assez souvent dans les fièvres continues, putrides, malignes, ardentes, dans les fièvres intermittentes dont les accès sont

violens, et même dans les inflammations internes ou externes, comme l'ont remarqué nos fameux praticiens, et comme les cas suivans me l'ont fait observer.

Un négociant âgé de soixante ans fut attaqué de frissons grands et longs; la fièvre survint avec grande douleur de tête et un grand accablement : les saignées proportionnées à son âge, à son tempérament sanguin, à la vigueur de son pouls et de sa fièvre, ne furent pas négligées au bras et au pied; elles furent accompagnées de tout ce qui peut calmer la fougue et l'impétuosité du sang. Cependant le mal empirant chaque jour, et le malade étant tombé dans l'assoupissement, se trouva, dans la nuit du 7 au 8, tout-à-fait bien par un flux hémorrhoïdal d'environ quatre livres, qui diminua beaucoup sa fièvre et emporta sa douleur de tête, son assoupissement, etc.

Une dame âgée d'environ soixante-quinze ans fut atteinte d'une péripneumonie qui ne céda ni aux saignées ni aux délayans pectoraux, et qui augmentait de jour en jour si fort que je la crus hors d'espoir; mais dans le temps qu'elle paraissait mourante par la violence de la suffocation et de la fièvre, on s'aperçut qu'elle perdait du sang, et qu'il venait des hémorrhoïdes dont le flux fut fort copieux, malgré cinq amples saignées qu'on lui avait faites au commencement de son mal; et dès le même jour, qui était le septième de sa maladie, la fièvre, la grande

difficulté de respirer et la toux opiniâtre s'évanouirent presque entièrement.

Un notaire âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament vif, tomba dans une fièvre violente avec une grande douleur de tête ; je le fis saigner au bras et ensuite au pied. Le lendemain il fut resaigné au bras. Le mal continuant et augmentant, je voulus le faire resaigner au pied ; mais son épouse s'y opposa, à quoi la nature seule médicatrice remédia, heureusement pour lui, par une hémorrhagie du nez, d'environ quatre livres, qui le délivra tout-à-fait de la fièvre et de la grande douleur de tête.

Afin que ces hémorrhagies dans les maladies aiguës soient salutaires, il faut qu'elles paraissent vers les jours critiques, et qu'elles soient assez abondantes; car elles présagent mal si elles viennent au commencement de la maladie et s'il ne sort que peu de sang, parce que toute évacuation en petite quantité marque plutôt l'irritation, l'embarras ou l'affaissement de la nature, et les vains efforts qu'elle fait pour se délivrer de ce qui l'opprime, que la liberté et la facilité dans ses opérations pour nous soulager.

Si donc l'hémorrhagie qui se montre avec abondance vers les jours critiques est fort avantageuse, ne serait-ce pas une témérité ou, pour mieux dire, un meurtre évident de l'arrêter ? Je vais citer deux histoires funestes, suites d'une telle imprudence.

Un jeune homme de vingt-deux ans, malade d'une fièvre qui avait commencé par de grands frissons, des défaillances et le vomissement, et qui était accompagnée de grande douleur de tête, de beaucoup de soif et d'accablement, se trouva un peu soulagé par les saignées, les délayans et les doux purgatifs; le mal continuant, quoique moins violent, le malade sentit, dans la nuit du 8 au 9, le sang sortir du nez; il fit ce qu'il put pour l'arrêter: mais le voyant couler abondamment, il crut qu'avec le sang il allait perdre la vie, et se trouvant dans ce moment seul dans sa chambre, il se leva pour prendre une cruche d'eau froide dont il arrosa toute sa tête et son visage. Le sang s'arrêta sur-le-champ; mais le malade tomba dans un assoupissement léthargique dont il mourut le lendemain.

Un autre jeune garçon de dix-sept ans, attaqué d'une fièvre dont les principaux symptômes étaient une grande douleur de tête et un grand affaissement, qui ne cédèrent que peu aux différentes saignées au pied et au bras, ni aux délayans, ni aux vomitifs, ni aux purgatifs, eut une hémorrhagie de nez dans la nuit du 11 au 12 de sa maladie. Sa garde voyant le sang sortir assez vivement et copieusement, s'effraya, et travailla à l'arrêter par des tampons qu'elle introduisit dans les narines, et par des compresses trempées dans l'eau froide qu'elle mit sur le front et sur le nez; le sang, par ce moyen, ne fut que trop tôt arrêté,

selon les souhaits de cette femme, qui s'en applaudissait; mais la fièvre redoubla, les mouvemens convulsifs s'y joignirent, et le malade mourut dans le délire obscur, accompagné d'assoupissement, le quatorzième jour de sa maladie.

C'est aussi quelquefois des indispositions habituelles et des maladies chroniques que délivre une hémorrhagie considérable, de quelque partie que le sang sorte. Nous avons vu ci-devant qu'une hémorrhagie utérine a guéri radicalement une ancienne épilepsie; que la sortie du sang des hémorrhoïdes ou du nez préservait de ce mal, et même le guérissait; et Fabricius Hildanus (1) nous donne une observation sur une ancienne et violente migraine qui avait réduit le malade à l'extrémité, guérie par un flux hémorrhoïdal d'environ quatre livres, qui reparut trois semaines après à la quantité d'environ cinq livres; et deux jours après, le malade en rendit encore deux livres par la même voie; après quoi il fut entièrement délivré de sa migraine cruelle et invétérée.

Tout ce que je viens de dire étant très-assuré par la pratique, ne doit-on pas être surpris que le savant et illustre Fernel (2) ait dit qu'aucune perte de sang, quoique critique, n'est jamais salutaire; qu'elle apaise tout au plus les

---

(1) *Observat.* 9, *Centur. II.*

(2) *De Sanguinis missione*, lib. II, cap. I.

symptômes du mal, mais qu'elle ne le déracine pas entièrement, à cause, dit-il, qu'il ne sort que ce qu'il y a de pur et que l'impur reste, puisque le sang, surtout des narines, paraît beau et très-vermeil, dans le temps que celui qui sort par la saignée est impur et corrompu.

Mais le célèbre Fernel ignorait la circulation du sang et les effets de l'air; il ne savait pas encore que lorsque le sang en est pénétré, il en devient plus rouge et plus coloré, et qu'ainsi celui qui sort du nez doit avoir cette belle et haute couleur, surtout s'il ne sort que goutte à goutte ou à petit fil, puisqu'il paraît de même après une saignée faite par une petite ouverture ou lorsqu'il coule le long du bras.

Il est faux d'ailleurs que, dans les hémorrhagies, le sang pur sorte, et que ce qui est mauvais et gâté reste, puisque le mélange du bon avec le mauvais sang se trouve dans les vaisseaux les plus petits comme dans les plus grands : il en sortira donc du bon et du mauvais, de quelque vaisseau que ce soit.

Il est encore plus faux, et contre toute observation, que les hémorrhagies n'emportent pas tout à fait le mal et ses symptômes, et qu'on ne doive pas souvent les regarder comme des effets salutaires et comme une crise parfaite. On pourrait cependant justifier en quelque manière le fameux Fernel, en disant qu'il n'a voulu parler que des

hémorrhagies symptomatiques, qui ne se montrent qu'en petite quantité, ou de celles qui paraissent au commencement d'une maladie. Nous avons vu que, dans ces cas, elles étaient d'un mauvais augure, et même funestes, comme nous ne l'avons que trop observé lors de la peste de 1720; car ceux qui en étaient attaqués et qui perdaient du sang de quelqu'endroit que ce fût, étaient bientôt hors de ce monde; et je puis assurer que l'hémorrhagie, en général, qui paraissait au commencement était le plus fâcheux symptôme de la maladie, et le plus sûr avant-coureur de la mort.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on doit conclure que les hémorrhagies ne sont pas si fort à craindre, et qu'on ne doit pas se presser de les arrêter. Nous voyons, dira-t-on, qu'elles ne sont pas toujours dangereuses ou mortelles; mais pour éviter et pour prévenir au moins les enflures, les hydropisies et la faiblesse ou perte de la vue, qui succèdent aux grandes pertes de sang, comme aux fréquentes et copieuses saignées, ne faudra-t-il pas songer à modérer et même à supprimer l'hémorrhagie?

Je réponds qu'on ne doit remédier qu'aux hémorrhagies trop opiniâtres ou immodérées, et qu'on ne doit pas pousser les saignées à outrance, mais les proportionner à la violence du mal, à la vigueur du pouls, à l'âge, aux forces, au tempérament, etc. En un mot, on doit songer à

guérir le mal présent et à éviter un plus triste état; et s'il survient des enflures, qui ne se montrent ordinairement qu'aux extrémités inférieures, d'où les humeurs ont beaucoup de peine à remonter contre leur propre poids, à cause de la faiblesse et de l'atonie des fibres et de l'éloignement du cœur, source et centre du mouvement, elles se dissipent facilement et bientôt (pourvu que l'hémorrhagie soit arrêtée ou la maladie guérie) sans l'aide d'aucun remède, et par le seul régime d'une vie sobre et convenable.

J'en dis autant de la faiblesse de la vue dont on se plaint après les grandes hémorrhagies ou les fréquentes saignées; elle est commune à tous les autres sens et à tout le reste du corps, et elle s'évanouit à mesure qu'on s'éloigne de la maladie et que le corps se répare.

La crainte qu'on a de perdre la vue par les saignées est encore bien frivole et un préjugé sans aucun fondement; je n'en ai point vu d'exemple, ni aucun auteur que je connaisse n'en a fait mention; j'ai même été témoin du contraire: le cas mérite de trouver place ici.

Une femme de vingt-cinq ans, enceinte de sept mois, à qui son médecin avait fait faire sept saignées aux bras pour la soulager d'une fièvre violente et d'une grande douleur de tête, perdit entièrement la vue après la septième saignée faite le cinquième jour de sa maladie. Cet événement

fit crier les parens, les amis et les voisins, qui attribuaient cet aveuglement aux saignées, sur quoi on nous appela, un de mes collègues et moi, en consultation. Après avoir bien examiné toutes choses et avoir montré que les saignées n'avaient point de part à la perte de la vue, j'opinai et j'insistai pour une saignée à la jugulaire, laquelle, malgré les oppositions de quelques-uns des parens, ayant été faite à la dose de huit ou neuf onces, la malade, peu d'heures après, recouvra parfaitement la vue, fut fort soulagée de sa tête, guérie ensuite de sa fièvre quelques jours après, et elle accoucha fort heureusement à terme.

N'est-ce pas aussi une prévention et une injustice d'attribuer presque toujours aux remèdes, et non à la maladie ou à ses causes, tout événement fâcheux qui arrive dans les progrès ou les suites d'une maladie, et ainsi de faire dépendre les enflures et les hydropisies des fréquentes ou copieuses saignées, ou des hémorrhagies, tandis que tous les médecins praticiens assurent qu'on voit presque tous les jours survenir des hydropisies sans que ni hémorrhagies ni saignées aient précédé, et presque jamais à de grandes pertes de sang? Je dis plus, il n'y aurait pas tant de bouffissures ou d'hydropisies si on avait eu quelque hémorrhagie ou si on se fût fait saigner auparavant, puisqu'on voit quelquefois les enflures et les hydropisies céder aux hémorrhagies ou aux saignées,

ce que les faits suivans vont suffisamment prouver.

Un gentilhomme âgé de cinquante-deux ans, sentit ensuite d'un grand chagrin quelque douleur et oppression de poitrine qu'il négligea fort long-temps ; il ne me fit appeler que lorsqu'il vit ses jambes fort enflées et sa suffocation assez grande. Comme il portait une couleur haute, qu'il était sanguin et qu'il mangeait bien, je le fis d'abord saigner et resaigner au bras ; il fut ensuite copieusement purgé, ce qui diminua beaucoup les enflures et la peine de respirer. Je prescrivis l'usage des doux apéritifs et repurgeai. Le malade passa au petit-lait de chèvre, avec l'expression des cloportes, et s'en trouva assez bien. Se croyant guéri, il voulut passer près de deux mois sans remèdes ; mais l'hiver étant venu, l'oppression et les enflures revinrent et augmentèrent si fort que le malade, enflé jusqu'au front, et ne pouvant demeurer dans le lit sans courir le risque de mourir suffoqué, passait les nuits et les jours sur un canapé. Comme je voyais que dans cet état les diurétiques, les apéritifs, les purgatifs seraient inutiles, je proposai une saignée, qui, malgré les préjugés, fut faite et même assez ample ; elle diminua beaucoup l'oppression, et le lendemain il prit au malade une hémorrhagie du nez assez copieuse qui dura avec peu d'interruption près de vingt-quatre heures, après laquelle les enflures et la peine de respirer, extrêmes auparavant, fu-

rent dans huit ou dix jours totalement dissipées; de sorte qu'il passait les nuits tranquillement dans son lit; il urinait abondamment et mangeait de bon appétit; il fut même bientôt en état de marcher sans peine et de sortir, se sentant, disait-il, aussi bien que jamais. Cette heureuse situation ne fut pas de longue durée, car comme il était vorace et maître de ses volontés, non-seulement il se nourrissait trop, mais s'exposant au vent et au froid, et ayant oublié le mal qu'il avait essuyé, il retomba au printemps dans les enflures et l'oppression de poitrine, qui furent suivies d'une seconde hémorrhagie du nez qui termina sa vie, laquelle, avec un peu plus de prudence, plus de sobriété et de ménagement, il aurait pu pousser fort loin.

Fabricius Hildanus (1) nous fait observer qu'un homme de trente ans, fort robuste, étant tombé dans une leucophlegmatie universelle, avec perte de la vue, fut délivré de l'enflure et de l'aveuglement par une hémorrhagie de quatre livres de sang qu'il rendit de la narine droite.

On voit dans les *Observations chirurgicales* de Saviard (2), ancien maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu et juré à Paris, qu'une fille de quatorze ans fut attaquée d'une hydropisie ascite qui éluda

(1) *Observat.* 50, *Centur. I.*

(2) *Observat. chirurg.* 119.

l'effet de tous les remèdes qu'on put lui faire pendant trois ans, ce qui obligea son médecin à lui faire faire, à l'âge de dix-sept ans, l'opération de la paracentèse, par laquelle on lui tira en quatre fois, dans l'espace de près de deux ans, tantôt douze, tantôt dix-sept, et tantôt huit pintes d'eau claire et limpide, après quoi elle se porta bien ; mais ce ne fut qu'à l'occasion des hémorrhoïdes qui lui survinrent, et qui fluèrent beaucoup en différens temps; ce qui suppléa au défaut des règles, qu'elle n'avait que fort rarement et en très-petite quantité, et ce qui la mit à l'abri du retour de l'hydropisie.

Ces cas ne sont pas certainement les seuls; j'en trouverais bien de semblables si je prenais la peine de feuilleter d'autres auteurs.

Après une si longue discussion sur les hémorrhagies, il est temps de venir à ce qu'il faut faire pour les modérer ou pour les arrêter lorsqu'elles sont excessives. Je ne dirai rien de celles qui sont internes et de ces grands épanchemens de sang qui se font en dedans par la crevasse de quelque anévrysme ou varice interne qui enlèvent brusquement le malade et qui ne donnent pas le temps d'appeler un médecin ou de préparer un remède : elles sont souvent la cause inconnue ou tout au plus soupçonnée de quelques morts subites.

Nous ne devons parler que des hémorrhagies qui paraissent aux endroits dont nous avons ci-devant cité

des exemples. Et pour donner quelque ordre à ce qu'on doit savoir, je ferai d'abord observer qu'un jeune médecin qui sera appelé pour une hémorrhagie, doit voir si elle attaque une femme, ou une fille, ou un homme, leur âge, tout ce qui a précédé et tout ce qui accompagne la maladie.

Si c'est une personne du sexe dans l'âge d'avoir ses ordinaires, il lui demandera s'ils ont paru, s'ils sont abondans, s'ils retardent, s'ils avancent, s'ils reviennent souvent dans le mois et s'ils durent long-temps; car si une femme ou fille qui n'a pas ses règles vient à saigner, par exemple, du nez, cette hémorrhagie suppléant à leur défaut, et n'étant qu'un déplacement du sang qui a choisi d'autres vaisseaux, il faut la regarder comme critique et même nécessaire : ce serait donc une grande témérité et une ignorance punissable si on ordonnait ce qui peut arrêter le sang.

J'en dis autant de toute autre espèce d'hémorrhagie si elle est simple et sans fièvre; car le sang s'arrêtera bien de lui-même lorsque les vaisseaux seront désemplis, puisqu'alors leurs parois s'approchent, se collent, pour ainsi dire, et ferment ainsi au sang son passage ultérieur; celui-ci d'ailleurs est fort gluant (on peut s'en convaincre par le seul attouchement), et il forme, à l'extrémité ou à l'embouchure du vaisseau ouvert, un tampon ou bouchon qui doit être regardé comme un très-puissant astringent; ce qu'a fort bien remarqué

M. Petit le médecin, et de l'Académie royale des Sciences (1); on ne doit donc tout au plus alors, si la plénitude du pouls, les forces de la malade, et la couleur de son visage le permettent, qu'ordonner une ou deux saignées au pied, un régime de vie fort sobre, et un grand repos d'esprit et de corps.

Le sang s'étant arrêté de lui-même et naturellement, on songera, lorsque la malade aura recouvré ses forces, à la ramener à ses voies ordinaires; ainsi, pour prévenir le retour de l'hémorrhagie, on la mettra dans l'usage des remèdes qui peuvent lui procurer ses ordinaires, en évitant cependant tout ce qui est fougueux et trop échauffant.

On ne doit pas non plus, qu'avec beaucoup de circonspection, arrêter le sang qui vient des poumons, des bronches ou de la trachée-artère, au sexe qui souffre la suppression ou un grand retardement de ses menstrues : on examinera seulement alors si le sang sort avec douleur, peine de respirer, beaucoup de toux, copieusement et à pleine bouche; si la fièvre est de la partie, la qualité et la force du pouls : en tous ces cas on doit saigner et resaigner la malade, tempérer la fougue et l'ardeur de son sang, la traiter, en un mot, comme ayant une fièvre aiguë ou une inflam-

(1) *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1732.

mation de poitrine, et éviter soigneusement tout astringent.

Si le sang se fait jour par le vomissement, dans un cas de suppression des menstrues, on se conduira comme nous venons de dire, en faisant saigner la malade au bras et au pied, si le pouls et les forces le permettent; mais comme le sang ne peut sortir des vaisseaux gastriques par la bouche qu'il n'en tombe dans l'intérieur de l'estomac, où il se caille et devient noir, on ne sera pas surpris si l'on en voit sortir des grumeaux par en haut, et même par en bas; car une partie de ce sang hors de ses vaisseaux se grumelle, et peut fort bien descendre par le pylore, et suivre la route des alimens et des excrémens, tout comme celle qui conduit à la bouche.

D'ailleurs, comme tout vomissement de sang, et même toute hémorrhagie qui survient à quelque évacuation supprimée, et qui est sans fièvre, doit être regardée, selon Hippocrate (1), comme très-salutaire, on doit quasi s'abstenir de tout remède, surtout de tout astringent, et on en voit facilement la raison; et si le chirurgien dont parle Georges Volfgan Vedelius (2) eût fait ces réflexions, ou s'il n'eût pas ignoré ces préceptes, il n'aurait pas donné une potion astringente et narcotique à une

(1) *Aphorism. XXXVII, sect. III.*

(2) *Opiolog*, lib. II, sect. III, cap. III.

dame veuve qui, n'ayant pas ses règles, se trouvant pourtant en bon état, et ayant mangé avec appétit peu auparavant, tomba dans le vomissement de sang, et mourut subitement après avoir pris ce remède.

L'hémorrhagie utérine me paraît demander assez d'attention. On verra si elle attaque une fille ou une femme. Si c'est une fille, on s'informera si ses règles reviennent plus souvent qu'une fois le mois, et si elles sont abondantes et de longue durée; car si elles excèdent le temps et la quantité ordinaires, on doit les modérer, en variant les remèdes selon les circonstances et les symptômes qui accompagnent ce flux immodéré ou cette perte: mais si c'est une femme, on lui demandera si elle est enceinte et depuis quand, ou si elle a encore ses mois, s'ils l'ont quittée ou s'ils retardent. Après ces informations, on examinera la quantité de sang qu'elle perd; on saura si elle n'était point sujette auparavant à quelque incommodité; en un mot, si aucune cause précédente, ou quelque mauvaise disposition antérieure et particulière à la matrice, comme fleurs blanches, ulcère, cancer, fongus, etc., n'a pas donné occasion à la perte qu'on doive regarder comme symptomatique; à quoi il faut avoir beaucoup d'égard, si on veut que la suppression du sang soit prudente et utile.

Mais si l'hémorrhagie ne vient que de la pléthore, ou d'un amas de sang fait peu à peu et aupa-

ravant, on doit le laisser sortir, et recommander seulement à la malade de se tenir dans un parfait repos, et de garder exactement la diète ; on verra que sa perte, quoique grande, s'arrêtera infailliblement par ces moyens lorsque les vaisseaux auront donné ce qu'ils avaient de trop : cependant, si le sang court trop rapidement vers la matrice, on pourra, pour modérer son mouvement et sa quantité, ordonner une ou deux saignées au bras.

Enfin si la perte saisit une femme enceinte, l'hémorrhagie sera plus ou moins grande et fâcheuse, selon que la grossesse sera plus ou moins avancée ; et si le sang sort abondamment et avec des caillots, on peut être assuré qu'il vient de la matrice, que le fœtus en est détaché ou de peu s'en faut, surtout s'il a changé de place et ne remue plus comme auparavant : il faut, dans ce cas, accoucher la femme au plus tôt, et mettre dehors son fruit, qui doit être regardé, dans cette conjoncture, comme un corps étranger qui tient la matrice dilatée et les vaisseaux sanguins ouverts ; de quoi on doit la délivrer sur-le-champ, s'il se peut, pour faire diminuer et cesser la perte.

Lorsque le sang, dans le sexe, paraît par les hémorrhoïdes ou avec les urines, quand même la femme serait enceinte ; si elle avait accoutumé d'avoir long-temps et abondamment ses règles ; si la perte n'est pas considérable, il suffira de lui recommander le repos, la diète, et de la faire saigner ; et

par ce moyen le pissement de sang ou le flux hémorrhoïdal s'arrêtera, et la malade ne courra pas le risque de faire une fausse couche ni de se trop affaiblir.

J'en dis autant d'une femme grasse, vive et sanguine, qui, ayant une perte de sang modérée, laquelle ne vient, selon toute apparence, que du vagin, n'en sent pas moins les mouvemens et la même situation de son enfant.

Il est hors de propos de donner des préceptes et d'indiquer des remèdes pour les autres hémorrhagies qui partent des mamelons, des yeux, des oreilles, des gencives, du nombril, des pores de la peau, sous la forme de sueur ou de transpiration, des plaies ou des ulcères que l'on a, etc. Nous avons fait observer qu'elles n'arrivent ordinairement qu'au sexe qui n'a pas ses purgations, ou qu'aux hommes d'un tempérament pléthorique, sanguins, vifs et échauffés, et qu'elles sont souvent bienfaisantes, surtout si elles sont simples, si elles ne sont accompagnées d'aucun fâcheux symptôme, ou si elles ne sont pas l'effet de quelque maladie présente ou précédente; car, dans ce cas, on ne doit faire attention qu'au mal qui accompagne, ou à la cause antérieure qui a produit l'hémorrhagie; d'où on tirera les indications propres à l'arrêter ou à la modérer.

Voilà, en général, la méthode qu'on peut suivre dans les différentes hémorrhagies du sexe, et dans

les différens états ou il peut se trouver. Si je n'ai proposé jusqu'ici aucun autre remède que la saignée, ce n'a été que pour ne pas répéter ce que nous allons dire en peu de mots touchant les hémorrhagies des hommes trop abondantes ou de trop de durée.

Nous avons vu ci-devant qu'il y a des hommes d'une complexion féminine, qui, mangeant et dormant bien, et agissant peu, font tous les mois un amas considérable de sang. Cela est démontré, selon Sanctorius (1), par la pesanteur qu'ils ont de plus chaque mois, de laquelle ils se délivrent à ce terme par un flux ou d'urine, ou de sueur, ou de transpiration, ou par des selles abondantes; et lorsque quelqu'une de ces évacuations vient à manquer, la nature y supplée le plus souvent par un flux hémorrhoïdal ou par toute autre voie. On doit donc regarder les hémorrhagies de ces hommes comme très-favorables, et ne leur rien conseiller jamais qui puisse les arrêter, surtout lorsqu'elles ne sont ni fort copieuses ni opiniâtres, et qu'ils n'en sont ni affaiblis ni fort dérangés dans leurs fonctions corporelles.

Le flux hémorrhoïdal, par exemple, ne doit être traité et arrêté qu'avec beaucoup de connaissance; car il guérit souvent, non-seulement les maladies aiguës et chroniques, comme nous l'avons

---

(1) *Medicina static.*, *sect. I.*

fait voir par les histoires précédentes; mais il préserve encore, de même que la sortie du sang de toute autre varice, de la folie ou manie, que j'ai vue guérie par ce moyen sans aucun retour, chez un homme d'environ trente ans, à qui, depuis plus de vingt-cinq ans, les hémorrhoïdes fluent de temps en temps, et tiennent ainsi dans un très-bon état; de sorte qu'Hippocrate (1) a eu raison de dire que si les hémorrhoïdes ou des varices s'ouvrent aux fous, ils sont guéris de leur folie.

Si ceux cependant qui sont sujets à cette espèce d'hémorrhagie perdent trop ou trop souvent, on peut en retarder ou en prévenir le retour: or, comme ces cas n'arrivent qu'aux mélancoliques, à ceux qui ont le sang gras, épais et sec, ou des obstructions dans les entrailles, et surtout dans le foie, où la veine porte, gênée, ne peut pas recevoir facilement le sang des veines hémorrhoïdales, le plus sûr moyen de les délivrer de cette triste disposition, qui peut leur devenir funeste, est de les mettre à l'usage de la limaille d'acier ou de fer rouillé, en bouillons, en tisane, et ensuite en poudre fine, après les avoir auparavant bien humectés et rafraîchis; et c'est la seule méthode qui m'ait le mieux réussi.

Ce flux hémorrhoïdal est quelquefois si néces-

(1) *Aphorism. XXI, sect. II.*

saire pour soutenir la santé, que, s'il vient à être supprimé pendant quelque temps, et qu'on sente des vertiges, des pesanteurs de tête, quelque suffocation, palpitation, ou toute autre indisposition qui, en ce cas-là, peut devenir sérieuse, il faut d'abord recourir aux saignées, qu'on placera aux pieds ; et si ce moyen ne suffit pas pour le rappeler, on appliquera au fondement, ou sur les hémorrhoïdes même, si elles paraissent au dehors, une ou deux sangsues, et on les y laissera jusqu'à ce qu'elles soient bien gorgées de sang.

Le vomissement de sang est bien moins fréquent chez les hommes que le flux hémorrhoïdal; on le voit plus souvent dans le sexe, lorsque ses ordinaires supprimés se portent aux vaisseaux de l'estomac et les ouvrent. Le même cas peut arriver aux hommes qui, sujets au flux hémorrhoïdal, en souffrent la rétention depuis long-temps; car le sang, accumulé dans les vaisseaux gastriques, peut les gonfler et les rendre variqueux comme ceux de l'anus, les ouvrir, et sortir par le vomissement, lequel, dans cette occasion, n'est pas beaucoup à craindre, et ne demande que des saignées, et le sang d'être ramené aux veines hémorrhoïdales.

Il n'en est pas de même s'il est produit par quelque maladie aiguë qui l'accompagne, ou par quelque état chronique antécédent, comme le scorbut, les duretés, obstructions, squirrhes dans le foie,

dans la rate; des vers, des ulcères dans l'estomac, etc.; le vomissement de sang étant alors effet et symptôme de ces maladies, ne doit être traité que par les remèdes qui leur conviennent.

L'hémoptysie peut être aussi produite par la rétention du flux hémorrhoïdal, qui, remplissant trop les vaisseaux, les ouvre dans la poitrine plutôt qu'ailleurs, par quelque cause éloignée interne ou externe qui y donne occasion. Si ce n'est donc que la suppression du flux hémorrhoïdal ou la pléthore vraie ou fausse qui lui aura donné lieu, on y remédiera par les saignées révulsives, par les adoucissans, les délayans, les absorbans, les anodins, etc.; mais on n'en viendra qu'avec beaucoup de circonspection, et lorsque tous les remèdes précédens auront été inutiles, aux astringens et surtout aux acides, qu'Hippocrate (1) et tous les praticiens regardent comme ennemis de la poitrine, parce qu'ils peuvent augmenter la toux et procurer ainsi un plus grand crachement de sang; ou, s'ils le retiennent dans les poumons, ils peuvent jeter facilement le malade dans la phthisie. Il suffira donc de le saigner et resaigner selon ses forces, son âge, son tempérament, de rafraîchir, de délayer, d'adoucir son sang, et de rendre souples les canaux qui le contiennent et qui le poussent dehors avec trop d'impé-

(1) *Aphorism.* XXIV, *sect.* I.

tuosité ; mais si les vaisseaux bien désemplis ne se soudent pas, et si tout ce qu'on a fait précéder a été inutile, on pourra, le sang continuant de sortir, venir aux astringens, dont nos auteurs nous proposent un grand nombre; mais, parmi lesquels, comme ceux qui ont toujours le mieux réussi, je préférerais le suc d'ortie bien dépuré, donné à la dose de trois ou quatre onces trois ou quatre fois par jour, ou seul, ou mêlé avec un peu de bouillon ou de tisane adoucissante, ou accompagné de quelque absorbant terreux, tel que le corail rouge, les yeux d'écrevisses préparés, la terre sigillée, le cachou, le bol d'Arménie, le sang-dragon, etc., dont on fait des pilules avec le sirop de roses sèches ou de coing.

Si le crachement de sang résiste à tout cela, on viendra à l'alun de roche en poudre fine, dont on donnera quinze grains bien incorporés dans un peu de conserve de roses, de trois ou de quatre en quatre heures.

S'il ne produit pas aussitôt et aussi efficacement l'effet qu'on en attend, on passera à l'esprit de vitriol, donné jusqu'à une agréable acidité dans un verre d'eau de plantain, deux ou trois fois par jour, ou dans une teinture de roses de Provins édulcorée avec le sirop de roses sèches ou le sucre candi ; de quoi le malade boira trois ou quatre verres par jour.

Ces deux derniers remèdes, c'est-à-dire, l'alun

et l'esprit de vitriol, agissent par leur acide fixe, qui réprime l'orgasme et la trop grande raréfaction des humeurs, et font en même temps rider et serrer les fibres du vaisseau ouvert; à quoi, quant à l'alun, contribue beaucoup sa propriété styptique, qui fait sa principale vertu. On ne doit pas cependant ordonner ces remèdes lorsque le sang est trop épais, visqueux et grossier, ni par conséquent aux tempéramens froids, cachectiques, obstrués.

Le suc d'ortie peut alors triompher; son sel essentiel est incisif, pénétrant; il divise le sang gluant, il facilite la circulation, et procure ainsi la guérison de l'hémorrhagie; mais cette manière d'agir doit en faire interdire l'usage lorsque le sang est trop vif et fougueux, qu'il est en quelque manière dissous, et lorsque les fibres sont dans une trop grande oscillation; c'est ce que la pratique journalière m'a fait observer.

A ces remèdes, qu'on peut regarder comme spécifiques, on peut joindre l'indigo, qui n'est qu'une fécule ou suc épaissi des feuilles de l'anil, ou de ses tiges, et qui, comme très-légère, ne peut faire son effet que par sa substance ligneuse et astringente, très-propre, sans altérer le sang, à fermer le vaisseau ouvert. Il ne doit pas être donné en boisson, mais en pilules, et accompagné de quelque absorbant terreux, du nombre de ceux que nous venons de nommer. Sa dose ne

doit pas excéder quinze ou vingt grains, réitérés trois ou quatre fois par jour, à distances égales (1).

Il est à propos de faire observer ici qu'on ne doit en venir aux astringens que lorsque le malade a craché beaucoup de sang, et que son pouls et ses forces sont abattus; car si on s'en sert trop tôt, on calme, il est vrai, l'hémoptysie, mais la difficulté de respirer et la douleur de poitrine subsistent ou surviennent, la toux redouble, et le malade, tombant dans la phthisie pulmonaire, ne vérifie que trop l'aphorisme d'Hippocrate (2), *sanguinis sputo, puris sputum*, etc.

Je dois avertir le lecteur qu'au sujet de l'hémoptysie, je n'ai entendu que celle qui est produite par la pléthore vraie ou fausse, ou par la suppression de quelque évacuation accoutumée, et nullement celle qui dépend de quelque vice du poumon, comme tubercule, squirrhe, ulcère, anévrysme; ni celle qui est l'effet de quelque maladie aiguë, pleurésie, par exemple, péripneumonie, coup violent porté à la poitrine, ou de quelque corps étranger descendu dans les poumons, tels que noyaux, pièces de monnaie, cloux, épingles, etc., toutes choses qui, en excitant une violente toux, peuvent ouvrir quelques vaisseaux sanguins, et en faire sortir

(1) L'indigo est sans vertus. Périlhe l'a retranché de la matière médicale. (*Voy. sa Matière médicale.*)

(2) *Aphorism. XV* et *XVI, sect. III.*

le sang à pleine bouche : tout ces cas ne demandent que les remèdes de la maladie aiguë, ou l'expulsion du corps étranger qui leur a donné lieu, et d'avoir égard à leur effet ; ce qui n'est pas de mon sujet.

Tous les remèdes que j'ai proposés jusqu'ici peuvent être employés dans toute hémorrhagie actuelle et pressante, et de quelque endroit que le sang paraisse, mais avec les précautions et les remèdes généraux que nous avons indiqués plus haut ; ils ne conviennent plus lorsqu'elle est arrêtée ; et si elle a quelques suites, on y pourvoira par les secours appropriés à l'état du malade.

Le pissement de sang dont j'ai cité des exemples, qui ne vient que d'une espèce de fonte de sang, de la plénitude de ses vaisseaux, ou de leur varicosité dans les voies urinaires, ou de quelque évacuation accoutumée et déplacée, qui est indépendant de tout calcul, ulcère, et qui n'est pas symptôme de quelque maladie aiguë ou chronique, ne demande, de même que l'hémorrhagie utérine, à laquelle je le compare avec quelque raison, que le lait de vache pur, ou accommodé à la portée de l'estomac du malade ; car il porte avec soi un très-bon aliment, et un puissant remède pour donner de la consistance aux humeurs, et un frein à leur activité et à leur sortie, surtout s'il a été précédé des saignées et des remèdes généraux et convenables.

Il est encore très-bien indiqué dans les hémoptysies, non dans leur commencement et dans le temps

de l'orgasme, mais sur la fin, lorsque la fougue a passé; car il est alors très-propre à la réunion des vaisseaux ouverts, à réparer les désordres et les déchirures que les poumons ont soufferts, et par là à prévenir le retour de l'hémoptysie; ce qu'on peut aussi se promettre pour toute autre hémorrhagie.

Pour ne pas tomber dans des répétitions, je passe sous silence ce qui convient aux autres hémorrhagies, telles que celles du nez, des oreilles, des yeux, des gencives, du nombril, de la sueur, etc. auxquelles on ne doit pas toucher si elles sont critiques, si elles paraissent à un tempérament sanguin et pléthorique, ou si elles suivent quelque évacuation supprimée; car dans tous ces cas, le sang s'arrête facilement de lui-même; et si elles ont besoin de quelques remèdes, on aura recours aux généraux et aux particuliers que nous avons ci-devant détaillés, auxquels on joindra les topiques ou externes, sur le grand nombre desquels je ne choisirais que l'eau styptique, dans laquelle on trempe un bourdonnet qu'on introduit dans la narine, ou dans la partie des gencives d'où le sang sort, ou un plumasseau chargé de la même eau, qu'on applique sur l'embouchure du vaisseau ouvert.

Une pierre ou bouton de vitriol peut faire le même effet, de même que bien des poudres astringentes, parmi lesquelles je choisirais celle qui s'échappe de la vesse-de-loup, ou *lycoperdam*, quand

elle s'ouvre ou se crève; on l'incorpore et on la mêle bien avec un blanc d'œuf; et ce mélange reçu sur du linge ou sur un plumasseau, appliqué sur l'ouverture du vaisseau, passe pour un très-fort astringent, et un topique spécifique contre toute hémorrhagie.

Le champignon frais ou sec qui croît sur les arbres, et surtout sur le chêne, est aussi un fort bon astringent externe, si en ayant coupé un morceau en forme de tente ou de bourdonnet, on l'introduit dans la narine, ou dans la partie d'où le sang s'échappe.

On vente encore, et on fait un secret de la crotte d'âne en poudre, introduite ou soufflée, à l'insu des malades, dans leurs narines, pour en arrêter l'hémorrhagie; on peut aussi l'appliquer ou seule, ou mêlée avec le blanc d'œuf, sur toute autre partie qui donne du sang.

Tous ces remèdes, comme bien d'autres que les femmes mêmes connaissent, tels que l'eau froide, l'oxycrat, etc., sur lesquels je me tais, peuvent être mis en usage; mais ils seront de peu d'effet s'ils ne sont aidés d'une bonne compression de l'endroit qui saigne; elle est le meilleur moyen d'arrêter toute hémorrhagie, si on peut la faire au vaisseau ou à la partie d'où elle vient; mais ce ne doit être qu'après qu'elle aura donné assez de sang, et qu'au cas qu'elle puisse être comprimée facilement sans être incommodée par les compresses et les bandages.

On doit cependant excepter de toute compression la poitrine, et même le bas-ventre, s'il est tant soit peu douloureux et tendu.

En voilà assez sur ce sujet, qu'on aura trouvé assez diffus et peut-être trop long.

Article II.

Du Vomissement habituel.

J'appelle vomissement habituel celui qui revient souvent, aux uns tous les jours, et surtout le matin à jeun, toutes les semaines, tous les mois, et même plus tard; aux autres, quelques heures après le repas, tantôt plus, tantôt moins fréquent ou plus ou moins copieux, dans lequel ceux qui y sont sujets rendent par la bouche, sans peine et sans incommodité, tantôt des eaux claires, gluantes, insipides, blanchâtres; tantôt de la bile jaune, verte, amère, plus ou moins délayée; et tantôt le reste de la digestion des alimens dont on aura trop pris, ou qui, digérés imparfaitement et à demi, auront trop séjourné dans l'estomac, s'y seront rendus pesans, visqueux et aigres.

Les premiers mois de la grossesse de la plupart des femmes nous donnent des exemples de la première espèce de vomissement; les gens bilieux, colères, vifs, actifs, nous font voir ceux de la seconde espèce lorsqu'ils vomissent des humeurs amères, jaunes ou vertes, et par conséquent bilieuses,

surtout lorsqu'ils se sont échauffés et animés plus que de coutume, ou s'ils se sont mis en colère, ou si en eux le conduit cholédoque se trouve trop près du pylore ou inséré au fond de l'estomac, ce qui (comme un fait cependant assez rare) s'est montré par l'ouverture des cadavres, et ce qui n'est pas fort surprenant, car la ramification, la distribution de nos vaisseaux et l'insertion des canaux de notre corps varient assez et sont quelquefois irrégulières. Cette seconde espèce a fait donner le nom de picrocholes à ceux qui vomissent des humeurs bilieuses, jaunes ou vertes.

Enfin, ceux qui auront trop mangé ou trop bu, dont l'estomac se trouvera trop plein, appesanti et tiraillé, nous fourniront la troisième espèce de vomissement, en ce qu'ils rendront des alimens mal digérés ou des humeurs aigres; de même que ceux qui, n'ayant pas trop pris d'alimens ni de boisson, ont cependant leur estomac faible, languissant et très-paresseux dans ses opérations; ce qu'on voit assez souvent chez les personnes mélancoliques, qui mènent une vie sédentaire ou qui boivent trop de vin, et prennent moins à proportion d'alimens solides, ou qui se nourrissent d'alimens grossiers, indigestes ou aigres.

On voit, par les différentes qualités des matières qui sortent par le vomissement, et qui constituent les trois espèces que je viens d'établir, que je ne fais aucune mention de toutes les différentes sub-

stances rejetées par la bouche et sorties de l'estomac, comme chiffons de drap, de papier, des cloux, des épingles, des aiguilles, des morceaux de bois, de plomb, de plâtre, de graisse, de chair crue, de pierre, des pailles, des cheveux, de la poudre à canon et d'une grande variété de choses surprenantes et extraordinaires rapportées par Thomas Bartholin (1) comme miraculeuses, et qu'il appuie d'une infinité de témoins qu'il cite.

Je ne dois rien dire non plus des observations que nous donnent Schenkius (2), Marcellus Donatus (3) et autres auteurs sur pareilles choses, qu'on peut regarder comme fort suspectes, ou lesquelles, comme étant très-rares, ne sont pas de l'art ni de mon dessein, et ne doivent pas tirer à conséquence.

On peut dire cependant que, comme ces faits sont presque toujours arrivés à des femmes ou à des filles extrêmement mélancoliques, pensives et distraites, elles auront pu sans y faire attention, dans une forte contention ou aliénation d'esprit, avaler quelques-unes de ces matières les unes après les autres et en différens temps, en souffrir les violentes douleurs d'estomac dont elles se plaignaient sans en savoir la cause, et rendre ensuite tous ces corps étrangers par le vomissement peu à peu et

---

(1) *Histor.* 52, *Centur. I.*

(2) *Observat*, lib. III, *de Vomitu.*

(3) *Histor. medica mirabil.*, lib. IV, cap. III.

par pièces, et tout cela fort naturellement, sans que le démon ou le miracle y aient eu aucune part, comme le pourrait croire l'ignorant vulgaire.

Si tout ce que nous venons de dire de tous ces corps étrangers rendus par le vomissement paraît inouï ou peu vraisemblable, l'histoire que nous donne le même Thomas Bartholin (1), et que je vais rapporter pour amuser le lecteur, paraît être quasi plus incroyable et plus surprenante. Il assure, sur le témoignage de plusieurs vieux et savans praticiens qui lui en avaient envoyé le détail, dont ils avaient été témoins, qu'une fille d'environ trente ans, domestique d'une dame qui s'était retirée à la campagne pour fuir une maladie populaire qui régnait dans son pays, se trouvant pressée d'une grande soif, alla boire beaucoup d'eau d'un étang voisin ; mais quelques mois après elle sentit de grandes coliques, un mouvement douloureux dans son ventre comme d'un animal qui montait, des cardialgies, un grand dégoût qui ne lui permettait que du lait écrémé, de mauvais fruits, et de boire de l'eau. Dans cet état, après avoir pris un peu de mithridate dans de l'eau de fumeterre, elle vomit avec de très-grands efforts et beaucoup de chaleur dans l'estomac, un gros crapaud, puis deux petits, et deux petits lézards verts. Le lendemain elle rendit trois autres

(1) *Histor.* 19, *Centur. I.*

crapauds médiocres et sept petits, dont les uns étaient en vie et les autres morts. Plusieurs médecins furent alors appelés pour la nouveauté du cas et pour soulager la malade; mais quoiqu'elle eût une très-faible santé, il ne lui arriva rien de singulier jusqu'au printemps de l'année d'après. La scène alors reparut; elle sentit les mêmes symptômes de ci-devant; et ayant pris quelques pilules d'aloès et de bézoard, elle vomit trois grenouilles avec beaucoup d'eau, de pituite et de sperme ou frai de grenouilles. Deux jours après elle en rendit encore dix petites, qui moururent d'abord, après quoi elle jouit d'une médiocre santé jusqu'en janvier de l'année suivante. Ayant alors satisfait sa grande envie de boire tout de suite deux livres de lait écrémé et froid, elle rendit bientôt après le même lait avec cinq grenouilles médiocres. Dans le mois de mars il en parut deux grosses et une petite. Un autre jour, par le moyen du mercure, elle vomit beaucoup de frai de grenouilles, ce qui fut suivi de dix-neuf de ces animaux fort petits. Enfin, pour abréger, pendant près de sept ans que ce train dura, il sortit de l'estomac de cette fille au-dessus de quatre-vingts de ces bêtes, outre les os, le frai, les glaires et l'eau.

Tout cela est fort singulier; mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'une fois elle rendit six grenouilles qui coassaient, et qui étaient marquées de

taches rouges, dont deux, jetées dans le lait, vécurent un jour, et quatre, jetées dans le vin, moururent subitement, fort enflées. Ayant été ouvertes et disséquées, on ne découvrit rien de particulier, qu'environ trente petits vermisseaux allés et noirs, dont le ventricule d'une seule se trouva rempli.

Comme le vin parut le poison de ces animaux, qui s'étaient moqués de tous les autres remèdes, on s'en tint au seul vin pour tout antidote, et on ne vit plus sortir de son corps; soit par en haut, soit par en bas, et par intervalles, que des pièces de ces animaux pourries et fort puantes; après quoi la malade, qui pendant tout ce long-temps n'avait pas eu ses règles, fut délivrée de cette étrange incommodité.

Cette histoire, que j'ai fort abrégée sans pourtant rien omettre d'essentiel, et celle que nous donne Forestus (1) d'une fille qui, ayant perdu beaucoup de vers par la bouche, vomit, l'année d'après, trois escarbots qu'il vit lui-même, et dont un vécut deux jours après sa sortie, paraîtraient incroyables si, outre le témoignage de plusieurs médecins savans et dignes de foi que ces auteurs nous en donnent, nous n'avions encore deux observations approchantes de ces faits, rapportées dans l'histoire de l'Académie royale des Sciences (2). On voit, dans

(1) *Observat.* 19, lib. XVIII.

(2) *Obs. anatomiq.*, année 1719.

la première, qu'on trouva près de Caen, au milieu d'un pied d'orme de la grosseur d'un homme, un crapaud de taille médiocre, assez maigre, qui n'occupait que sa petite place, et qui, dès que le bois fut coupé et fendu, sortit et s'échappa fort vite. Jamais orme, dit-on, n'a été plus sain ni composé de parties plus serrées et plus liées. Le crapaud n'avait pu y entrer par aucun endroit : il fallait que l'œuf d'où il était sorti se fût trouvé dans l'arbre naissant par quelque accident bien particulier; l'animal avait vécu là sans air, ce qui est bien surprenant, s'était nourri de la substance du bois, et avait crû à mesure que l'arbre croissait.

La seconde (1) ne diffère de la première que par l'espèce d'arbre; car ce fut dans un tronc de chêne plus gros que l'orme dont nous venons de parler qu'on trouva, près de Nantes, un crapaud vivant, sans apparence qu'il y fût jamais entré; ce qui a fait juger, par le temps nécessaire à l'accroissement du chêne, que le crapaud devait s'y être conservé plus de quatre-vingts ans sans air et sans aliment étranger.

Ce qui pourrait aussi donner quelque crédit aux faits que nous venons de rapporter, sont les vers qui se forment et qu'on trouve dans toutes les parties de notre corps. On en a vu dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang, dans les urines, dans

(1) *Obs. de Physique*, 1741.

la matrice, dans tous les viscères, etc. J'en ai vu sortir un comme le petit doigt, blanc et velu, de la narine gauche d'une femme qui auparavant avait souffert par intervalles de grandes et cruelles douleurs de tête. Si donc les semences ou œufs de ces insectes peuvent éclore par-tout, et s'ils ne fourmillent que trop et trop souvent dans les premières voies, pourquoi les semences ou œufs de crapaud, de grenouilles, de lézards, bues et avalées, ne pourraient-elles pas éclore, vivre et grossir dans notre estomac; et, après y avoir causé bien des souffrances, sortir ensuite vifs ou morts par le vomissement ou par en bas? Ils ne manquent pas d'air dans notre estomac et dans nos boyaux, si tant est qu'il leur soit nécessaire; ils manquent encore moins de nourriture : doit-on donc s'étonner qu'ils puissent s'y former et vivre? Pour moi, qui, selon le précepte d'Horace (1), n'admire ni ne suis surpris de rien, je dirai que, comme il arrive des monstres et des choses surprenantes dans le grand monde, il peut aussi en survenir dans le petit; et effectivement, on en voit chaque jour dans le corps humain.

Mais revenons d'où nous nous sommes un peu trop écartés, et disons que la cause immédiate du vomissement ordinaire est toujours une irritation qui met en contraction plus ou moins violente les

(1) *Épître VI*, vers 1 et 2.

fibres de l'estomac, par laquelle le pylore se resserre, et tout ce qui est contenu dans ce viscère est obligé de se porter en haut; à quoi contribuent beaucoup les mouvemens quasi convulsifs du diaphragme et des muscles du bas-ventre, qui pressent le ventricule de tout côté.

Tout ce qui peut mettre en train les organes qui, par leur forte contraction, excitent le vomissement, peut se trouver dans la cavité de l'estomac ou ailleurs : si la cause se trouve hors de l'estomac et de son tissu, le vomissement sera sympathique, comme lorsqu'on vomit après un coup à la tête, dans un vertige, dans la migraine, sur la mer, à l'aspect d'un objet désagréable, dans une colique néphrétique, un embarras dans les reins, dans une hernie complète ou incomplète, dans les coliques intestinales, venteuses, bilieuses, hystériques, dans un volvulus ou passion iliaque, dans les inflammations, obstructions, duretés, suppurations du foie, du pancréas, dans une constipation très-opiniâtre, par l'enfoncement du cartilage xiphoïde, etc. Tous ces cas, quoique rares, peuvent causer le vomissement par le voisinage qu'a l'estomac avec les parties souffrantes, ou par la sympathie, c'est-à-dire, par la communication des vaisseaux ou des nerfs qui en partent ou qui s'y insèrent.

J'appellerai vomissement idiopathique lorsque la cause qui le produira sera uniquement renfermée dans le creux de l'estomac, comme les hu-

meurs ou les alimens qui s'y rendent, ou lorsque sa propre substance souffrira quelque chose d'extraordinaire, comme inflammation, ulcère, gales, squirrhes, obstructions, vers, serrement constant de son pylore ou orifice inférieur, mouvemens convulsifs, spasmodiques, etc. Ce sera certainement alors que, devenu très-sensible, les humeurs qui s'y séparent à tout moment et les alimens qui y descendent feront leurs impressions d'autant plus vives que la partie sera plus tendue; et s'il arrive que ce qui y est contenu ne puisse pas s'écouler par en bas par le vice du pylore, tout alors y flottera, y croupira et y prendra une mauvaise qualité, qui obligera tout ce qui y est enfermé de sortir par la bouche, forcé à cela par les irritations et les contractions occasionnées par la pesanteur ou par le caractère vicieux des matières ou des humeurs.

On doit encore établir deux différentes espèces de vomissement : l'une sera le symptomatique et l'autre le critique; celui-là, que j'appellerai aussi vomissement contre nature, est ou dépendant de tout autre mal placé dedans ou dehors de l'estomac, ou il se montre au commencement ou dans les progrès d'une maladie aiguë, et lorsque l'estomac, agacé et soulevé, rend ce qu'il devrait garder pour notre subsistance et pour le soutien de nos forces et de nos fonctions.

Le critique, que je regarde comme naturel, parce qu'il ne part que d'un effort salutaire de la

nature, est celui qui paraît dans l'état ou vers le déclin d'une maladie qu'il termine heureusement, et celui par lequel habituellement, par de longs ou courts intervalles, on rend des humeurs surabondantes ou nuisibles, telles que celles dont nous avons parlé plus haut, et dont nous avons établi trois espèces.

Je joins enfin à tous ces différens vomissemens, ou à leurs différentes causes, celui qui est procuré par la volonté des malades ou de ceux qui les conduisent et qui leur ordonnent des vomitifs, dont l'effet doit être appelé artificiel et volontaire, tout comme celui qui est produit par des instrumens et par une opération manuelle, dont Nicolas Pechlin (1) et Thomas Bartholin (2) font mention : le premier au sujet d'un Anglais, inventeur d'un instrument pour nettoyer l'estomac, et qu'il appelait organe de santé, pour la vente duquel il avait obtenu un privilége exclusif. Cet instrument n'était qu'une très-petite verge de baleine de deux ou de trois pieds de long, au bout de laquelle il y avait une petite boule couverte d'une légère étoffe de soie : il enfonçait dans l'œsophage jusque dans l'estomac sa verge armée de sa boule, et par plusieurs frottemens, tours et détours, il faisait vomir et rendre toutes les humeurs visqueuses, aigres, amères, etc.;

---

(1) *Observat.* 50, *lib. I.*

(2) *Obs.* 39, *Centur. I.*

en un mot, il balayait parfaitement bien l'estomac.

Cet auteur fait observer qu'un de ses amis se trouvait bien de tourmenter ainsi de temps en temps son estomac avec cet instrument; mais, ajoute-t-il, il fallait avoir le gosier bien large, l'œsophage bien ouvert et peu sensible, ce qui ne se trouve guère aux gens délicats, qui vomissent au moindre chatouillement de leur gosier. Il faut donc laisser ce moyen aux gens robustes et rustiques, qui d'ailleurs peuvent se passer quelque temps ou momens de respirer, car cette espèce d'instrument en passant abaisse l'épiglotte et tient la glotte fermée tant qu'il est dans le ventricule.

Le même auteur nous dit que des paysans qui avaient été présentés au roi de Danemarck pour le divertir faisaient le même manège, en passant dans leur estomac une verge de bois de genévrier, à laquelle était attachée une petite boule, avec quoi ils vomissaient ce qui s'y trouvait; ce qui ne causa pas une petite surprise au roi et à toute sa cour.

Thomas Bartholin raconte qu'un Maltais, après avoir bu vingt ou trente verres d'eau, les rendait, selon sa volonté ou celle de ceux qui étaient avec lui, peu à peu, les uns après les autres, ou tout de suite et tous à-la-fois, en se pressant avec les mains le bas-ventre, l'estomac et la poitrine. Ce qu'il y avait de singulier dans ce fait, c'est que l'eau sortait avec la couleur et l'odeur qu'on lui demandait; ce qu'il ne pouvait pourtant exécuter qu'à

jeun ou après la digestion faite. Comme il craignait de passer pour un sorcier dans l'esprit du peuple, il eut la précaution d'obtenir un sauf-conduit des princes dans les états desquels il passait. Le souverain pontife Urbain VIII, le cardinal de Richelieu, le prince d'Orange surent son secret; mais comme il n'est pas sorti de leur bouche et n'a pas été rendu public, on ne saurait que conjecturer sur ce fait, qui a exercé la langue et la curiosité de bien des gens.

On a tout au plus présumé que ce Maltais, qui était toujours boutonné et couvert jusqu'au menton, portait sous son habit et sur son ventre et sa poitrine, plusieurs tuyaux mous et flexibles, dont les embouchures fort déliées se rendaient dans la bouche par un ulcère ou fistule qu'il avait sous le menton, et qu'il tenait bien caché : cela étant, il n'avait, selon sa volonté ou celle d'autrui, qu'à presser ces tuyaux pour en faire sortir les liqueurs avec la couleur et l'odeur qu'il leur avait données, et qui se communiquaient et se mêlaient dans sa bouche avec l'eau qu'il avait bue et qu'il vomissait ou qu'il regorgeait, car je mets quelque différence entre vomir et regorger.

Quand on vomit, c'est toujours avec quelques efforts plus ou moins grands; l'estomac irrité se met en contraction, et se trouve pressé de tous côtés par les muscles du bas-ventre et par le diaphragme.

Mais on regorge lorsque les alimens montent sans peine et peu à peu par le seul mouvement des fibres de l'estomac et de l'œsophage, avec le goût qu'ils avaient, plus ou moins changé, ce qui arrive à ceux qui avalent goulument sans presque mâcher, ou à ceux qui remplissent trop leur estomac. Je compare ce regorgement à l'action de ruminer ; effectivement, quelques-uns de ces gens-là remâchent ce qui revient à leur bouche, et le renvoient ensuite dans leur estomac, et d'autres le rejettent dehors comme nuisible, ou pour diminuer d'autant ce qu'ils en avaient pris de trop.

On voit souvent des personnes qui regorgent facilement et sans incommodité une partie des alimens qu'elles avaient mangés; mais il est très-rare d'en trouver qui ruminent, c'est-à-dire en qui les alimens montent peu à peu de l'estomac dans la bouche pour y être remâchés et ensuite avalés. On peut voir, pour ce cas assez singulier, qui ne préjudicie pourtant pas à la santé, ce qui en est rapporté dans Grégoire Hortius (1).

Après toutes ces généralités dont j'ai cru devoir donner une idée aux jeunes médecins, je dois les avertir que j'exclus du vomissement dont je parle le *cholera-morbus*, maladie fort courte, dans laquelle on rend par la bouche, en peu de temps et même en peu d'heures, une grande quantité

(1) *Obs.* 9, *lib. IV.*

d'humeurs de toute qualité, odeur et goût. C'est un mal à part qui a ses symptômes et ses causes en particulier, et qui ne se montre ordinairement qu'en été ou en automne : les chaleurs et les fruits de ces saisons pris en quantité, verts, aigres, mous ou trop doux et trop rafraîchissans, qui ont éludé leur digestion, sont les causes de cette abondante évacuation par en haut et par en bas qu'on remarque dans cette maladie, laquelle je puis cependant assurer avoir toujours vue très-heureusement terminée en peu de jours, ce qui me la fait regarder comme critique et préservative de tout autre mal plus fâcheux.

Je ne prétends pas non plus faire mention ici de ce vomissement symptomatique ou sympathique dont nous avons détaillé les causes plus haut.

Nous nous bornons seulement au vomissement habituel dépendant du caractère des fibres du ventricule, ou de la qualité et quantité des humeurs ou des alimens qui peuvent s'y trouver; je le suppose d'ailleurs exempt de tout vice local, c'est-à-dire, d'inflammation, d'ulcère, de tumeur, etc., et dont le pylore est dans son état naturel; de sorte que le vomissement ne dépendra alors uniquement que de la disposition des fibres de l'estomac, des humeurs ou des alimens qui y abondent.

Mon intention n'est pas cependant de parcourir

ici tous les différens tons que peuvent acquérir les fibres de l'estomac, leur plus ou moins d'éréthisme, de spasme, d'oscillation, de tension ou d'atonie, ni de détailler la source et les causes qui donnent les différentes couleurs, qualités et goûts aux humeurs qu'on vomit : ce serait un ouvrage de trop longue discussion et au-dessus de mes forces. Il me suffit de faire observer que, pour peu que les fibres soient mises en jeu, elles se contracteront; et appelant à leur secours celles du diaphragme et des muscles du bas-ventre, l'estomac sera pressé de tout côté; le pylore sera resserré, et tout ce qui se trouvera dans la cavité du ventricule sera forcé de monter et de sortir par la bouche.

Or, ce qui peut rendre les fibres plus susceptibles de mouvement et les porter à une contraction plus vive et plus prompte, c'est le tempérament bilieux et vif, les passions de l'âme, la coutume, les pensées ou les objets désagréables, le mouvement des humeurs trop grand ou trop languissant, la passion hystérique, etc.

Mais ce qui le plus souvent occasionnera le vomissement, ce seront les humeurs qui se rendent dans l'estomac, lesquelles, par leur poids ou par leurs mauvaises qualités, le mettront dans un mouvement tel que celui qui est excité après avoir pris un vomitif. Ces humeurs peuvent venir de la salive qu'on avale souvent involontairement; si donc elle est viciée, elle causera le vomissement; et c'est

pour cette raison que les scorbutiques, en qui la salive est gâtée, sont fort sujets à cette incommodité.

Ces humeurs peuvent encore venir de l'œsophage et de l'estomac, dont les poils de la tunique veloutée, comme autant de mèches ou de petites bouches, fournissent le liquide qui s'épanche continuellement dans la cavité du ventricule.

Elles peuvent encore venir du duodénum et entrer par le pylore dans l'estomac : on sait que cet intestin reçoit assez abondamment de la bile et du suc pancréatique, qu'il est souvent gorgé de chyle imparfait, et que deux grands praticiens (1) l'ont regardé comme le siége de beaucoup de maladies. Nous voyons d'ailleurs que bien des gens vomissent une si grande quantité d'humeurs (comme dans le *cholera-morbus*) qu'il est impossible qu'elles fussent toutes contenues, ou qu'elles se fussent toutes filtrées dans l'estomac ; il faut donc qu'elles viennent du duodénum et qu'elles entrent par le pylore.

Ce qui confirme évidemment que le pylore donne ce passage, c'est la passion iliaque, dans laquelle on voit sortir des excrémens par la bouche, qui certainement n'étaient ni dans l'estomac, ni dans le duodénum, ni même dans le jéjunum, mais dans l'iléum, qui est le boyau où les alimens ayant

(1) Sylvius de le Boé, *Prax. medic.* — Frédéric Hoffmann, *Dissertat.* 2.

perdu leur chyle, qui a passé dans les veines lactées, commencent à prendre la consistance et les qualités des matières fécales. Si donc les excrémens peuvent être portés à l'estomac de bien bas et de bien loin, pourquoi ce qui est contenu dans les boyaux supérieurs et ce qui se trouve plus près ne sera-t-il pas versé avec plus de facilité dans le creux du ventricule ?

Ce ne sont pas encore là toutes les sources qui fournissent les matières du vomissement; les plus ordinaires et quelquefois les plus copieuses partent des alimens pris en trop grande quantité ou mal mâchés, ou de mauvaise qualité; dans tous ces cas, ils restent indigestes, imparfaits, mal dissous; ils séjournent dans l'estomac, s'y aigrissent, s'y corrompent; ils y pèsent, et par leur volume ou par leurs mauvaises qualités, ils en tiraillent et irritent les fibres, lesquelles, venant à se contracter, mettent dehors tout ce qui se trouve contenu dans la cavité de ce viscère.

Nous avons dit que, lors du vomissement, le pylore se fermait, et que tout ce qui était dans l'estomac se trouvait forcé de passer par l'orifice supérieur et de monter par l'œsophage; et cependant nous avons avancé que ce qu'on vomissait pouvait venir du duodénum et même des boyaux inférieurs; mais il n'y a point de contradiction en cela: le pylore n'est fermé que dans le moment qu'on vomit, et il s'ouvre lorsque la secousse du

vomissement est passée : et comme on vomit par reprises, il est alternativement ouvert et fermé, ce qui ne finit que lorsque la cause cesse d'agir et qu'elle est entièrement détruite.

Nous avons établi plus haut que le vomissement habituel est celui qui revient facilement et plus ou moins souvent à des personnes délicates, dont l'estomac, fort sensible, était monté sur un ton à ne pouvoir rien souffrir de ce qui pourrait l'incommoder. Or, comme j'ai déjà dit que, par ce vomissement, on ne rend que des humeurs nuisibles, visqueuses, séreuses, quelquefois insipides et d'autres fois aigres ou amères, jaunes, vertes, ou des alimens informes, corrompus ou aigres, il faut conclure que ces évacuations sont fort salutaires, puisque d'ailleurs nous voyons que ceux qui y sont sujets ne s'en trouvent que mieux ; qu'ils ont meilleur appétit après qu'ils ont vomi ; qu'ils ne maigrissent ni ne s'affaiblissent pas ; qu'ils se défont au contraire de ce qui les incommodait auparavant, et de ce qui, étant retenu, aurait pu les jeter dans quelque maladie fâcheuse. Il ne faut donc regarder le vomissement de ces sortes d'humeurs ou de matières que comme bienfaisant, surtout lorsqu'il ne dérange aucunement les fonctions.

Cette voie, par laquelle on rend ce qui peut nous nuire, est très-naturelle : c'est par elle qu'on prévient et qu'on guérit une infinité de maladies ou de simples indispositions. Les praticiens savent de

quelle importance est, dans bien des cas, un vomitif placé à propos : l'estomac et les premières voies en sont nettoyés, leurs fibres reprennent leur ton et leurs oscillations naturels; tout ce qui embarrassait les entrailles et y croupissait en est chassé; le sang et la lymphe, qui languissaient dans leur cours, reprennent leur mouvement et leur circulation ordinaires; les nerfs engourdis sont secoués, et les esprits endormis sont éveillés et animés.

La poitrine, par les ébranlemens qu'elle reçoit alors, se défait de tout ce qui gênait son jeu et ses fonctions; en un mot, elle reprend sa liberté; la respiration en devient plus aisée; le sang y coule plus librement, et l'expectoration se fait mieux.

Le bon effet du vomitif et du vomissement ne se borne pas là : la tête en reçoit aussi un grand avantage; les douleurs qu'on y ressent, les embarras, la migraine, les délires, les affections soporeuses et les convulsives en sont souvent diminués et même guéris; et comme on n'ignore pas la sympathie qui est entre le cerveau et l'estomac, on ne doit pas être surpris si les mouvemens de celui-ci se communiquent et s'étendent jusqu'à celui-là, et si, après un vomissement abondant, la tête se trouve dégagée lorsque les embarras qui y étaient n'ont pas été insurmontables.

Enfin par le vomissement nous vidons beaucoup d'humeurs arrêtées dedans ou dehors leurs vaisseaux; nous leur donnons, par les secousses que

nous procurons à l'estomac, au diaphragme et aux muscles de l'abdomen, le moyen de faire leur cours et d'en délivrer les entrailles qui en étaient surchargées.

Donc, par le vomissement, le corps devient plus léger et plus dispos, les liquides circulent mieux, les solides rentrent dans leurs oscillations naturelles; tout ce qui retardait ou troublait les sécrétions est exprimé ou chassé des viscères; la lymphe et le sang ne languissent plus, et les fonctions recouvrent leur train ordinaire.

Toutes ces raisons sont appuyées sur l'observation journalière, qui nous montre que ceux qui sont sujets au vomissement habituel, tel que nous l'avons caractérisé, ou qui ont une grande disposition à vomir, jouissent ordinairement d'une bonne santé, sont souvent préservés de toute maladie aiguë, ou chronique, ou populaire, et se délivrent plus tôt et plus facilement de toutes celles qui les attaquent.

Après tant et de si grands avantages que l'art nous procure tous les jours, devons-nous interrompre ou arrêter ce que la nature fait pour nous donner la santé? On sait que l'art n'est que son ministre, qu'elle opère bien lorsqu'elle n'est pas opprimée ou qu'elle est tant soit peu aidée. On n'a donc qu'à la laisser agir, et elle nous délivrera infailliblement de ce qui pourrait nous jeter dans quelque sérieuse indisposition.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on doit conclure

qu'on ne doit remédier qu'au vomissement symptomatique ou sympathique, et n'arrêter jamais l'habituel ni le critique, si l'on veut éviter les inconvéniens et les suites fâcheuses qui pourraient naître de sa suppression, et par conséquent de la rétention des humeurs que la nature bienfaisante s'efforce de mettre dehors (1).

On doit donc être fort circonspect lorsqu'il s'agit d'un tel vomissement; car, comme on serait très-imprudent d'arrêter celui d'une femme dans les premiers mois de sa grossesse, on ne le serait pas moins de retenir celui de toute autre personne qui rend par la bouche, le matin à jeun, tous les jours, ou seulement quelquefois dans le mois ou dans l'année, des humeurs bilieuses, glaireuses, aigres, séreuses, etc., et qui, après cette évacuation en a plus d'appétit et non moins de vigueur qu'auparavant. J'en dis autant de ceux qui, ayant trop mangé et bu, vomissent, quelques heures après le repas ou le lendemain, une portion et le surplus des alimens qu'ils avaient pris, lesquels, n'ayant pas été tous digérés, sortent par en haut sous la forme de pâte, de mucilage ou de purée, très-souvent aigre et de différentes couleur et consistance. On doit penser

(1) Cette règle présente des exceptions. Le vomissement des premiers mois de la grossesse est symptomatique ou sympathique, et ne doit jamais être arrêté. Le vomissement habituel doit être arrêté toutes les fois qu'il est nuisible.

de même de ceux dont un vomissement critique de beaucoup d'humeurs corrompues et de différente nature, de vers, etc., termine heureusement la maladie précédente. Enfin, au lieu d'arrêter le vomissement, on doit, au contraire, le faciliter et lui aider lorsqu'il procure la sortie de toutes les humeurs nuisibles, ou de ces corps étrangers qui peuvent être venus du dehors ou s'être formés dans le corps.

Pour appuyer ce que je viens d'avancer sur le vomissement habituel, je vais rapporter quelques exemples que ma pratique et quelques-uns de nos auteurs m'ont fournis.

Une religieuse âgée de quarante ans, d'un physique fluet et délicat et d'une taille au-dessous de la médiocre, sobre et assez mélancolique, étant assez bien réglée pour le temps et pour la quantité de ses ordinaires, fut sujette, pendant plus de quinze ans, à un vomissement de bile fort claire, d'un jaune tirant sur le vert et d'un goût amer. Elle en rendait ordinairement le matin, dans trois ou quatre heures, près de quinze livres, sans douleur, sans colique et sans se présenter à la garde-robe; un lavement simple et beaucoup de lavage terminaient bientôt cette grande évacuation ; après quoi la malade était gaie, contente, faisait parfaitement toutes ses fonctions. Ce vomissement la reprenait trois ou quatre fois l'année, toujours de la même façon et à-peu-près de la même couleur

et quantité. Comme, avec cette habitude, elle jouissait d'une assez bonne santé, je trouvai à propos de ne lui conseiller aucun remède pour l'en délivrer, ne voulant pas supprimer une évacuation qui la mettait à couvert de toute autre maladie; je laissai à la nature le soin de lui entretenir ce bénéfice; mais cette même nature, qui avait si bien opéré pendant quinze ans, s'endormit enfin, et la malade, ayant passé près d'un an sans se défaire de son fardeau, fut attaquée de la petite-vérole confluente et maligne qui régnait alors, et le douzième jour de cette maladie termina sa vie.

Un illustre et saint prélat, ayant accoutumé depuis quelque temps de vomir, le matin à jeun, des eaux, glaires, phlegmes sans goût et sans couleur, et sur la fin quelque peu de bile jaune et amère, jouissait ainsi d'une parfaite santé; mais s'étant trouvé à Paris, on lui persuada de quitter cette habitude, qui pourrait, lui disait-on, abréger ses jours. Il consentit à ne plus se provoquer le vomissement par le moyen d'un plumasseau qu'il portait et qu'il enfonçait dans son gosier. Il n'eut pas cessé quatre jours de faire la manœuvre qu'il avait accoutumé, que la fièvre, précédée de frissons, le prit: elle fut accompagnée de beaucoup de pesanteur et de douleur de tête, et bientôt suivie d'un délire violent. Son valet-de-chambre, qui heureusement savait sa coutume, le voyant dans cet état, ne fit rien de plus que de lui avancer dans le gosier

le plumasseau accoutumé, et il lui fit rendre par la bouche les eaux et les humeurs qu'il rendait auparavant; et, par ce manège, la fièvre, le délire et la douleur de tête disparurent presque subitement. Depuis lors, ce très-digne et très-véridique prélat, qui m'a lui-même raconté ce fait, n'a jamais cessé de se procurer tous les matins ce vomissement par le moyen de son plumasseau; et on peut dire qu'il s'est procuré par là une parfaite santé et une très-longue vie, car il a poussé ses jours jusqu'à quatre-vingt-sept ans.

Je fus appelé pour une dame âgée de trente-deux ans, d'un tempérament vigoureux. Je la trouvai, le huitième jour de sa maladie, dans un délire ouvert, accompagné de fièvre vive. Elle s'était plainte, au commencement de son mal, d'une grande douleur de tête; et en m'informant de ce qui avait précédé, j'appris que depuis près d'un an qu'elle était mariée, elle avait toujours eu ses règles plus abondantes que lorsqu'elle était fille, mais qu'elle avait discontinué de vomir glaires, eaux et humeurs qu'elle avait accoutumé de rendre à jeun presque tous les matins, et quelquefois à toute autre heure du jour avant son mariage. Comme aucun vomitif, ni saignées au pied, au cou, ni aucun autre remède, ne purent surmonter l'embarras de son cerveau, elle succomba le dix-septième jour de sa maladie.

Un jeune homme de vingt ans, fort robuste,

actif, grand chasseur et vorace, sujet tous les mois, depuis quelques années, à la migraine, qui lui procurait un vomissement de beaucoup d'humeurs, et quelquefois d'alimens aigres et à demi-digérés, se trouvait par cette évacuation délivré de sa migraine, et jouissait vingt-quatre heures après d'une fort bonne santé; mais ayant passé deux mois sans avoir ce vomissement périodique et accoutumé, il tomba dans une violente douleur de tête avec fièvre, ce qui, quatre jours après, fut suivi de mouvemens convulsifs avec perte de toute connaissance. Ces accidens épileptiques revinrent souvent, et ne cédèrent enfin qu'aux saignées du bras, du pied, aux vomitifs et purgatifs réitérés, aux délayans et aux anti-épileptiques, par lesquels, un mois après, il recouvra sa première santé.

Un boulanger, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament vif et maigre, était sujet depuis plusieurs années, de huit en huit jours, et quelquefois plus tard, à un vomissement d'alimens réduits en pâte visqueuse et aigre, qu'il rendait en quantité, tantôt le matin à jeun et tantôt à toute autre heure du jour, avant ou après avoir mangé. Il avait toujours bon appétit; il trouvait bon ce qu'il mangeait; il se nourrissait bien et de bons alimens; il vaquait à ses affaires sans peine et sans faiblesse, et il avait tenté tous les remèdes imaginables pour se défaire de cette indisposition; mais rien ne lui avait réussi. Il aurait peut-être moins vécu s'il en eût été plus tôt

guéri ; car son vomissement s'étant arrêté de lui-même, il tomba quelques mois après dans une hydropisie ascite, de laquelle il mourut.

Zacutus Lusitanus (1) nous donne une observation d'un vomissement de quatorze à quinze livres d'humeurs noires, semblables, dit-il, à de l'encre, qui prenait tous les mois à un homme au-dessus de trente ans, et qui se laissa persuader d'apaiser et de guérir cette incommodité ; ce qui réussit par le moyen des astringens : mais par cette suppression, étant tombé dans une violente douleur de tête, il reprit son vomissement ; et quoiqu'il fût d'un tempérament fort mélancolique, il prolongea, par le moyen de cette évacuation, sa vie jusqu'à quatre-vingts ans, pendant lesquels il fut exempt de toute autre maladie. Enfin, ajoute cet auteur, quelle prudence ne doivent pas avoir les médecins lorsqu'il s'agit de traiter de pareilles indispositions accoutumées !

On trouve dans Fabricius Hildanus (2) l'histoire d'un vomissement de plus de trente ans, qu'une jeune demoiselle endura depuis l'âge de treize ans jusqu'au-delà de quarante-quatre, par lequel elle rendait tous les jours de la pituite visqueuse et des humeurs quelquefois bilieuses. Elle fut ainsi jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et alors elle fut très-dange-

(1) *Observat.* 13, lib III, *Prax. medic. admirand.*

(2) *Observat.* 32, *Centur. IV.*

reusement attaquée de la petite-vérole, après laquelle elle vomit plus d'humeurs qu'auparavant. Quelques années après, de violentes coliques et des vapeurs hystériques se joignirent à son vomissement, pendant lequel elle avait toujours ses règles, mais en petite quantité. Ce qu'il y a de singulier dans cette observation, est, nous dit cet auteur, que lorsque la malade passait un ou deux jours sans vomir, elle avait de plus grandes coliques et de plus fortes vapeurs hystériques, de sorte que pour la soulager il fallait lui procurer un vomissement abondant par beaucoup de bouillons gras, ou par d'autres délayans et lavages. Enfin, cet auteur la laissa à l'âge de quarante-quatre ans dans cet état, et il ne dit point les suites de cette longue indisposition.

Qui voudra en savoir davantage sur le vomissement habituel de différente qualité, goût, couleur et quantité, sur le temps et les intervalles plus ou moins grands qu'il donnait, sur le service qu'il rendait, ou sur le peu de préjudice qu'il portait, n'a qu'à voir nos auteurs, tels que Schenkius, Marcellus, Donatus et autres.

On ne doit pas penser de même des vomissemens symptomatique et sympathique, par lesquels on rend des humeurs nécessaires à la santé, ou des alimens destinés à notre nourriture. On doit dans ces cas remédier, sans hésiter et bientôt, à la maladie dont le vomissement est le symptôme et l'effet.

Ainsi, s'il dépend d'une colique néphrétique, d'une hernie, d'un volvulus, de la constipation, des vers, d'une blessure ou coup reçu à la tête, d'une inflammation, d'un abcès, d'un ulcère dans l'estomac ou dans son voisinage, de quelque obstruction ou dureté dans le pylore, dans le foie, dans le pancréas; enfin, s'il est occasionné par quelque coup reçu sur l'estomac, par l'enfoncement du cartilage xiphoïde, par la vérole (car elle prend quelquefois ce masque), on aura uniquement égard aux causes et au siége de ces maladies; c'est vers ces différens objets qu'on tournera toutes ses vues pour les combattre par les remèdes qui leur conviennent, et qu'on trouvera dans tous nos praticiens. Je me dispense donc d'en donner le détail et les formules, que je regarde comme tout-à-fait hors du dessein que je me suis proposé.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il laisser une personne sujette au vomissement de glaires, bile, eaux, ou de quelques restes d'alimens, sans écouter ses plaintes, et sans la soulager ou la guérir d'un pareil mal, qui, outre l'incommodité qu'il lui donne, peut encore avoir des suites rebelles et fâcheuses? et ne peut-on pas se bien porter sans une semblable indisposition? ou ne peut-on pas porter ailleurs, et par d'autres voies, ce qui a pris le train de sortir par la bouche?

Je réponds que si l'habitude de vomir est ancienne, si elle ne maigrit ni n'affaiblit pas la per-

sonne qui en est incommodée, le plus salutaire avis qu'on puisse lui donner est de garder cette habitude, en lui recommandant cependant d'observer un régime de vie convenable, et d'éviter tous les alimens grossiers, pesans, durs, coriaces, aigres, en un mot de difficile digestion ; de mener une vie sobre et frugale ; et au lieu de ne faire qu'un repas par jour, selon la mode d'aujourd'hui, très-contraire à la santé, à la longue vie, à la raison et à l'expérience journalière, on doit lui conseiller d'en faire au moins deux, et même trois ou quatre ; mais en fort petite quantité, et à des distances à-peu-près égales ; car, comme l'a remarqué Sanctorius (1) dans sa Médecine statique, et presque tous les bons praticiens après lui, on est plus accablé de huit livres d'alimens pris en un seul repas dans la journée, qu'on ne l'est de dix livres prises en trois repas pendant le même jour ; et il ajoute plus bas : celui-là se détruit insensiblement soi-même, qui, sans y être accoutumé, ne mange qu'une fois le jour, soit qu'il mange peu, ou qu'il mange beaucoup. Enfin les repas doivent être à-peu-près égaux et à égales distances, pour laisser à l'estomac sa force et le temps qu'il faut pour digérer ce qu'il contient ; car cet exact et grand observateur a démontré qu'on se porte et qu'on transpire infiniment mieux en mangeant au-

(1) *De Cibo et Potu*, cap. IV.

tant au dîné qu'au soupé, qu'en prenant, par exemple, six livres d'alimens au dîné, et deux seulement au soupé.

La raison et la mécanique sont toutes d'ailleurs pour cette règle ; car, en partageant un bon repas en deux, l'estomac embrasse mieux les alimens, et il contient toujours assez de suc pour les pénétrer et les digérer ; il en est moins distendu, le diaphragme s'aplanit mieux, et la respiration en est plus libre ; le foie, les boyaux et les autres viscères sont moins pressés et moins gênés dans leurs fonctions ; la bile et le suc pancréatique se dégorgent mieux dans le duodénum ; les vaisseaux sanguins et lymphatiques sont beaucoup moins comprimés ; le liquide qu'ils contiennent y coule et se distribue beaucoup plus facilement ; en un mot, la tête, la poitrine et le bas-ventre en sont beaucoup mieux à leur aise. Aucun de ces avantages, par la raison contraire, ne peut donc se trouver lorsqu'on mange en un seul repas ce qu'on aurait dû partager en deux ou en trois.

On doit ajouter à ce régime modéré et réglé un exercice corporel après le repas, la fuite de toute contention ou application d'esprit, de tout chagrin et de trop long sommeil. On ne sait que trop combien les passions de l'âme, la vie molle, sédentaire, et le sommeil trop long sont préjudiciables à la santé.

Je suis quasi assuré que, par ce régime de vie,

sans l'aide d'aucun remède, la source des humeurs superflues sera tarie; que l'estomac ne sera plus irrité ni soulevé; qu'il prendra son ton et son mouvement naturels; qu'il digérera et déterminera en bas tout ce qui s'y rend, et qu'ainsi le vomissement habituel s'évanouira.

Mais, si malgré toutes ces précautions, il devient opiniâtre et incommode, on mettra en usage tout ce qui peut faire sortir par les voies des selles, des urines, ou de la transpiration, les humeurs surabondantes et nuisibles qui excitent le vomissement. La première chose qu'on doit donc avoir en vue, est de nettoyer l'estomac, en délayant et précipitant en bas tout ce qui se trouve dans sa cavité ou collé à ses parois. On obtiendra cet effet en faisant user d'une infusion de thé le matin à jeun, et en en donnant plusieurs prises. J'ai vu finir, par ce moyen, un vomissement de sérosités, phlegmes ou pituite insipide, comme disaient nos anciens, qui fatiguait le malade depuis plus d'un an. Si le thé n'est pas du goût du malade, on y substituera la véronique, la mélisse, la petite sauge, etc. en infusion théiforme, et on le purgera de temps en temps avec la rhubarbe, la manne; et, pour boisson ordinaire, il usera d'une légère tisane de salsepareille et de squine (1).

---

(1) L'essentiel, lorsqu'une évacuation est ancienne, c'est de la suppléer par d'autres. Celles-ci peuvent être ensuite supprimées plus facilement que les premières.

Si le vomissement, au contraire, était d'un reste d'alimens aigris et gâtés, on conseille au malade de se priver du vin et de toute liqueur ardente, d'user du thé ou, à sa place, d'une faible infusion de sommités de petite absynthe ou de fleurs de petite centaurée; de mâcher quelquefois, le matin à jeun, un demi-gros de rhubarbe, et d'en avaler la teinture; et, sil ne se plaisait pas à avaler une pareille drogue, il en prendrait l'infusion chaude. Cela ne suffisant pas, on viendrait aux purgatifs un peu amers, et même aux pilules d'aloès; on aurait enfin grand soin de lui tenir le ventre libre par des lavemens ou par des purgatifs; car les vues salutaires de l'art ne consistent pas à arrêter les humeurs, et à leur interdire leur passage par la bouche, ce qui pourrait avoir des suites fâcheuses, mais à détourner ces mêmes humeurs, et à leur ouvrir un chemin plus naturel et plus commode.

Si ces moyens étaient inutiles ou trop faibles, on passerait aux opiates absorbans, martiaux et purgatifs, aux eaux thermales ferrugineuses ou soufrées, chaudes et purgatives, et on userait pendant long-temps du safran de mars, ou de la limaille d'acier en poudre fine.

Enfin, si le malade était d'un tempérament vif, colère et bilieux, et si son vomissement était d'humeurs jaunâtres et amères, on ne songerait qu'à modérer la fougue et la vivacité de sa bile, qui se séparant trop abondamment dans le foie (car la sé-

crétion de la bile dans le foie, comme celle de tous les autres récrémens dans leurs couloirs respectifs, peut être accélérée et augmentée), et se portant quelquefois directement dans l'estomac, comme je l'ai fait observer ci-devant, ou y entrant par le pylore, l'agace, l'irrite, et y cause cette contraction qui produit le vomissement bilieux.

Or, dans cette espèce de vomissement, les délayans, les rafraîchissans et les humectans, sont les seuls remèdes qu'on doive employer; ainsi, les eaux ou bouillons de poulet, le petit-lait, les sucs des herbes ou plantes rafraîchissantes, les demi-bains et les bains entiers d'eau douce tiède, les eaux minérales acidules, les légères limonades, le verjus, etc., à quoi on entremêlera quelques doux purgatifs, tels que les tamarins, la rhubarbe, les fleurs de pêcher, la manne, le sirop rosat solutif, rempliront ces indications, et produiront l'effet qu'on en attend, pourvu qu'il ne soit pas soutenu par quelque vice ancien et inhérent au foie.

Disons enfin, pour amuser le lecteur, que si le vomissement dépend de quelque animal vivant, comme lézard, serpent, etc., qui se soit glissé par hasard, en dormant ou autrement, par la bouche dans l'estomac, et qu'il ne veuille ou ne puisse pas sortir avec les humeurs qu'on vomit, ni être mis à mort, il n'y a pas de plus court moyen pour le mettre dehors que celui que propose sérieusement

Schenkius (1), et qui paraît en quelque manière être approuvé ou n'être pas rejeté par le savant M. Andry (2), lorsqu'il s'agit de faire sortir de l'estomac quelque animal vivant autre que des vers. Ce moyen dont je parle en doutant, et quasi en badinant, ne roule qu'à faire bien jeûner le malade pour affamer l'animal, afin qu'il s'attache brusquement et avidement à l'appât qu'on veut lui présenter. Cet appât est une pilule faite de miel et de farine, attachée au bout d'un bon fil : on la fait avaler au malade ; l'animal affamé s'en saisit, et on le tire par le bout du fil qui est dehors, comme on pêche un poisson dans l'eau. C'est ainsi, dit Schenkius, qu'on tira un serpent du corps d'une femme. Ne pourrait-on pas accuser cet auteur d'un peu trop de crédulité, et dire qu'il est presque impossible qu'un pareil animal vivant, pour petit qu'il soit, puisse être avalé sans nous éveiller ou sans attention de notre part ; qu'il puisse vivre dans l'estomac, et que, par le vomissement, il ne puisse pas être mis dehors vif ou mort ?

Voilà, pour finir cet article, qui n'a peut-être été que trop long, ce qu'on peut faire observer aux jeunes médecins qui entrent en pratique, et à tous ceux qui se mêlent de voir et de traiter des malades. Je les exhorte à user de beaucoup d'attention

(1) *Observat. de Ventricul.*, lib. III.

(2) *De la Générat. des Vers*, tom II, page 524.

et de prudence ; à voir et examiner la qualité et la quantité des humeurs ou des matières qui sortent par la bouche ; à s'informer de la manière de vivre, du tempérament, des passions, des habitudes et des dispositions antérieures du malade ; à lui toucher le bas-ventre, et à examiner surtout la région de l'estomac et du foie, etc. Si c'est une personne du sexe, on lui demandera si elle ne souffre pas quelque rétention ou diminution de ses ordinaires, et si, étant mariée, elle n'est pas enceinte ; enfin on s'informera si le vomissement n'est pas l'effet de quelque évacuation supprimée, ou le symptôme de quelque maladie précédente. De toutes ces connaissances, un nouveau praticien tirera des indications convenables pour ne pas arrêter ce qui doit sortir, ou pour retenir ce qui est nécessaire à la guérison et à la santé.

ARTICLE III.

De la Diarrhée spontanée.

JE ne serai pas si prolixe sur ce sujet que sur le précédent, parce qu'on peut rapporter à la diarrhée une partie de ce que j'ai dit du vomissement.

J'appelle *diarrhée spontanée* celle qui vient d'elle-même, par un simple effort de la nature, sans qu'aucune cause sensible ou antécédente y ait donné lieu : elle est distinguée par là de la symptomatique, suite ou compagne de quelque maladie aiguë ou

chronique, dont elle entretient et augmente souvent la violence et le danger; et on ne trouvera de différence entre la critique et la spontanée, qu'en ce que celle-là survient dans l'état ou vers le déclin d'une maladie qu'elle termine heureusement, et que celle-ci attaque brusquement ceux qui sont très-bien disposés, et qui par ce bénéfice de nature sont préservés de quelque mal fâcheux qu'ils auraient pu essuyer; de sorte que la critique guérit une maladie actuelle, et l'autre la prévient : elles ne peuvent donc être l'une et l'autre que très-salutaires.

Pour donner un ordre et pour être plus précis dans ce que je dois dire, il est bon de prévenir le lecteur que je n'entends par diarrhée que cette évacuation fréquente de matières fluides, séreuses, bylieuses ou stercoreuses, plus ou moins copieuses, qu'on rend par les selles, ne voulant aucunement y comprendre les autres déjections, telles que la chyleuse; celle des alimens défigurés ou à demi-digérés; celle où l'on rend du sang fondu, clair et fort délayé; celle où le sang sort avec de vives douleurs et des tranchées dans les entrailles, mêlé et joint à des glaires; ni celle enfin où l'on se présente fort souvent à la garde-robe pour rien ou pour peu de chose, toujours avec quelque irritation au fondement et beaucoup d'envie d'aller. Ainsi, je ne mets pas au rang de la diarrhée, ni le flux cœliaque, ni le lientérique, ni l'hépatique, ni le dysentérique, ni le

ténesme. La plupart de nos auteurs les rangent dans des classes différentes, et les regardent comme des maladies à part, qui n'ont rien de commun avec la diarrhée ou cours de ventre proprement dit.

Je me renferme donc seulement aux trois espèces de diarrhées spontanées qui sont les plus ordinaires, comme la bilieuse, la séreuse et la stercoreuse. Ces sortes de diarrhées sont familières dans le printemps. Les premières chaleurs développent et raréfient les humeurs, détendent et relâchent les fibres, et poussent ainsi vers les boyaux, pour peu qu'ils y soient disposés, tout ce qui ne peut pas trouver place dans les vaisseaux. Nous sommes des arbres ambulans; et comme la sève commence à circuler et à produire dans le printemps fleurs, feuilles et fruits, il en est de même chez nous: nos humeurs épaissies, engourdies, et nos fibres resserrées et raccourcies pendant l'hiver, reçoivent plus de mouvement et de chaleur dans le printemps, s'épanouissent et demandent beaucoup plus d'espace qu'auparavant; et, n'en trouvant pas un suffisant dans les vaisseaux, elles s'échappent par la voie intestinale, où, trouvant heureusement une issue favorable, elles sortent par le siége, et produisent ainsi une diarrhée salutaire.

Ce que je viens de dire me paraît si vrai que, si ces humeurs raréfiées et abondantes ne prennent pas cette route, on voit survenir des incommodités bien plus facheuses, comme rhumes opiniâtres,

fluxions, inflammations des yeux, de la poitrine, fièvres, douleurs de tête, hémorrhagies, pustules, furoncles, dartres, et autres éruptions cutanées; les enfans sont surtout sujets à ces dernières, qu'on voit ordinairement placées derrière les oreilles, aux lèvres, au menton; et elles leur sont presque toujours favorables (1).

Les diarrhées sont encore fort fréquentes en été et en automne : les fruits de ces deux saisons,

(1) Il est bien quelques circonstances où le mauvais état des organes nécessité un flux naturel, ou donne lieu à ces accidens fâcheux. Lorsqu'au printemps on porte quelque disposition vicieuse, l'activité vitale étant généralement augmentée par l'influence de cette saison, tend à rétablir l'ordre dans les fonctions, à épurer les humeurs, et c'est alors que la nature expulse du corps les substances qui lui deviennent étrangères; les voies dont elle se sert sont ordinairement celles de la transpiration, des urines ou des selles : les éruptions cutanées et les dévoiemens que l'on observe à cette époque en offrent une preuve évidente; mais dans l'été, ou dès que l'on commence à faire usage des végétaux ou des fruits aqueux, des boissons rafraîchissantes, c'est communément à l'abus que l'on fait de ces alimens qu'il faut attribuer les diarrhées. Ils relâchent, affaiblissent les organes digestifs; les digestions deviennent imparfaites; les sucs sont mal élaborés; et lorsqu'ils sont en trop grande abondance, la nature les expulse par le moyen d'un dévoiement, qui, comme le dit très-bien Raymond, est toujours salutaire quand on le supporte sans accidens jusqu'à ce qu'il cesse de lui-même.

qu'on doit presque tous regarder comme laxatifs, y contribuent beaucoup, de même que la trop grande fougue et l'atténuation de nos humeurs; comme aussi le relâchement de nos fibres, qui est prouvé, parce que, généralement parlant, on a moins d'appétit en été qu'en hiver; on digère donc moins bien en été, ce qui facilite beaucoup la diarrhée, à laquelle la transpiration, se portant avec rapidité et abondamment vers la peau lorsqu'elle est repoussée brusquement en dedans, comme il arrive quelquefois en automne, et même en été par quelque vent froid, subit et imprévu, peut encore fort facilement concourir.

Voyons maintenant quels sont le caractère et la source des humeurs qu'on rend fréquemment et souvent abondamment dans les trois espèces de diarrhée.

On voit sortir, dans la séreuse, sans aucune douleur ni épreinte, une grande quantité d'eau ou sérosité claire, et teinte seulement de quelque couleur, grise, minime, blanchâtre ou verdâtre. Dans la bilieuse, les déjections sont jaunâtres, accompagnées de quelque ardeur au fondement, de chaleur dans les entrailles, de soif et d'amertume de bouche. La stercoreuse enfin fournit des excrémens fort détrempés et délayés, fétides, d'une couleur obscure ou grisâtre : on a été auparavant constipé, ou moins souvent à la garde-robe que de coutume.

Toutes ces humeurs, différentes en qualités sensibles, ne peuvent sortir que parce que la membrane nerveuse des boyaux se trouve irritée, ce qui fait infiniment accélérer leur mouvement péristaltique ; elle ne peut l'être que par les humeurs, les alimens et les excrémens qu'ils contiennent, ou par les fluides qui s'y rendent de toute part, par une infinité de poils, de mamelons, ou de petits vaisseaux qui s'y abouchent. S'il arrive donc que les alimens aient été laxatifs, qu'ils n'aient pas été bien digérés, ou qu'on en ait pris un peu trop, ils produiront une diarrhée qui sera stercoreuse dans son commencement, mais bientôt après séreuse, dont la quantité sera considérablement augmentée par tout ce qui sera exprimé dans le canal intestinal, et dont la couleur variera selon la qualité des alimens qu'on aura mangés, ou celle des indigestions ou des fluides qui s'y dégorgent, et où souvent se portent toutes les eaux et humeurs qui se trouvaient éparses dans tout le corps, ou nichées dans quelque partie. C'est ainsi que, par une diarrhée séreuse, on voit disparaître les œdèmes, les cachexies, les bouffissures, en un mot, les enflures, et que le corps devient plus léger et plus dispos.

Les alimens, par leurs mauvaises qualités ou fort mal digérés, ne seront pas la seule cause de la diarrhée ; la transpiration interne et externe retenue, les fluides de notre corps viciés et devenus purga-

tifs, pourront fort bien l'occasionner, pour peu que les boyaux y soient disposés (1).

La diarrhée bilieuse ne reconnaît que la bile fort raréfiée et multipliée, qui se jette à plein canal dans le duodénum. Il n'est donc pas surprenant de la voir survenir à de grandes fatigues, à des excès de vin et de liqueurs ardentes, à de violentes colères, et à tout ce qui peut l'animer et augmenter sa séparation dans le foie : or, comme elle est regardée comme un clystère naturel qui nous tient le ventre libre, on ne doit pas être surpris si, devenue plus abondante et plus active, elle nous procure une diarrhée bilieuse.

Enfin, la diarrhée stercoreuse se montrera lorsque les excrémens long-temps retenus viendront, par leur quantité, par leur poids, par leur échauffement, et par le développement de leurs principes, à irriter les boyaux, et à en faire exprimer assez de sérosité pour délayer les matières fécales, les rendre coulantes, et faciliter ainsi leur descente et leur sortie, par laquelle on verra de fréquentes déjections de matières puantes, grises ou obscures.

On voit quelquefois des évacuations énormes en

(1) Dans tous les cas, il s'établit une fluxion intestinale, par laquelle la nature supplée les évacuations ordinaires supprimées, telles que la transpiration; ou bien se débarrasse des matières étrangères qui gênaient les fonctions des premières voies.

fort peu de temps, telles, par exemple, que celle dont parle Pierre Potier (1), par laquelle une personne rendit par en bas dans un seul jour, sur la fin de septembre, plus de quarante livres de matière ou d'humeurs séreuses, sans pourtant aucune suite fâcheuse, le malade s'étant bientôt tiré d'affaire par les seuls cordiaux et corroborans que ce médecin lui ordonna.

On pourrait me demander ici d'où peut venir en si peu de temps une si grande quantité d'humeurs, qui est souvent au-dessus de ce qu'on a pu mettre dans le corps pendant plusieurs jours, et où elles étaient cantonnées?

Je réponds que nos indispositions et nos maladies viennent souvent de bien loin; que notre corps se remplit insensiblement et peu à peu; qu'il est spongieux; qu'il se dilate et s'étend facilement; que tout prête en tout sens en nous, et que nos maladies n'éclosent et ne commencent souvent que lorsque les nouveaux sucs ne trouvent plus de place, ou lorsque quelqu'excès ou quelque passion violente vient à ébranler nos fibres et nos humeurs, et à mettre en jeu notre plénitude ou notre disposition précédente.

Mais comment peut se faire une si copieuse évacuation par la même voie et en si peu de temps? On n'en sera pas surpris, et on le comprendra aisé-

(1) *Observat.* 62, *centur. II.*

ment si on fait attention que nos boyaux peuvent contenir une très-grande quantité d'humeurs et d'excrémens, et qu'ils sont tapissés en dedans d'un velours fin, extrêmement subtil, dont chaque poil, comme une mèche ou comme autant de bouches ou de syphons, donne et laisse tomber à chaque instant dans le canal intestinal une goutte d'humeur, laquelle, infiniment multipliée, forme ce torrent et cette abondance qu'on voit dans les grandes diarrhées, lorsque la membrane nerveuse se trouve irritée ou trop relâchée; ce qui arrivera d'autant plus facilement et heureusement, qu'on aura été auparavant pesant, assoupi, dégoûté, cachectique; qu'on se sera exposé au froid; qu'on aura un peu trop bu de la limonade, des boissons glacées; qu'on aura été brusquement saisi de quelque passion de l'âme triste et accablante; en un mot, qu'on aura fait quelqu'écart dans les choses non naturelles.

Il y a des gens qui, pour se lâcher le ventre, n'ont qu'à faire quelques tours pieds nus sur un plancher froid ou humide. On sait que le froid, fermant les pores, fait refluer la transpiration en dedans, et que celle-ci se jette facilement dans les boyaux, dont elle accélère le mouvement, et produit ainsi la diarrhée; ce qui confirme le commerce qu'il y a entre la peau et les boyaux, et la vérité de l'aphorisme : *cutis raritas, alvi densitas; et alvi raritas, cutis densitas.*

Je m'abstiens de parler des déjections noires, quelquefois fréquentes et abondantes, parce qu'il y a toute apparence qu'elles sont l'effet de quelque hémorrhagie, et qu'elles sont procurées par le sang sorti de ses vaisseaux, lequel, coulant dans les boyaux et s'y mêlant avec ce qu'il y trouve, y reçoit la couleur noire par la chaleur du lieu et le séjour qu'il y fait. Ce n'est donc pas la bile noire, aduste et calcinée, que les anciens appelaient atrabile, qui est la matière de ces déjections.

D'ailleurs, ces évacuations noires ne marquent pas une seule indisposition, qui est le seul objet que je me suis proposé; mais la triste fin de quelque ancienne maladie ou le commencement d'une funeste, selon ce que la pratique nous montre, et selon Hippocrate (1), qui dit que toute déjection noire comme du sang, sans fièvre ou avec fièvre, est toujours très-mauvaise. Il assure la même chose dans l'aphorisme suivant, où il dit qu'il n'y a rien de si funeste dans les maladies qui commencent que de voir la bile noire sortir par en haut ou par en bas. Et, dans l'aphorisme d'après, il annonce que, dans les maladies chroniques ou aiguës, dans les plaies ou dans les corps exténués, si la bile noire, comme du sang noir, paraît, on meurt deux jours après. En voilà assez sur une matière et une couleur qui n'appartiennent guère à mon sujet.

---

(1) *Aphorism. XXVI*, lib. IV.

J'ai connu quelques personnes qui, accoutumées à pousser deux ou trois selles par jour, se trouvaient très-incommodées lorsque le nombre de ces déjections venait à diminuer ou à manquer ; de sorte qu'il fallait y suppléer par des clystères ou par de doux purgatifs. Nicolas Pechlin (1) a observé la même chose. Si donc on est incommodé lorsque la coutume bienfaisante d'aller deux ou trois fois par jour au siége vient à diminuer ou à cesser, que ne doit-on pas craindre lors surtout qu'une grande diarrhée séreuse, bilieuse ou stercoreuse sera supprimée par hasard ou par art ! Je dis donc qu'on ne doit y remédier que lorsqu'elle est excessive ou de longue durée, ou lorsque les matières dégénèrent et deviennent pires qu'elles n'étaient, ou enfin lorsqu'affaiblissant le corps et le mettant trop à sec, elle emporte ce qui est bon et nécessaire.

On doit mettre une grande différence entre la diarrhée des enfans et des jeunes gens et celle des vieillards ; ceux-là la supportent très-facilement et long-temps ; on ne doit donc pas ni s'en étonner ni la médicamenter d'abord. J'ai vu une fille de quatre ans, avec la diarrhée fréquente et copieuse, jouir toujours d'une bonne santé, malgré la durée et l'opiniâtreté de cette incommodité : on doit tout au plus alors les régler et ne leur per-

(1) *Observat.* 52, lib. I.

mettre que de bons alimens, en petite quantité et de très-facile digestion.

Il n'en est pas de même des gens avancés en âge : la diarrhée, de quelque espèce qu'elle soit, les affaiblit, les dégoûte et les dérange trop pour ne pas demander notre attention, si elle est abondante et fréquente et si elle paraît depuis quelque temps; car elle peut être une preuve de l'atonie ou relâchement des fibres de l'estomac et des boyaux, ou de beaucoup de sérosité saline, ou d'un vice des premières digestions, auxquelles causes on aura beaucoup d'égards.

Ces trois espèces de diarrhée spontanée étant presque toujours salutaires, pourvu qu'on ne soit pas dans un âge avancé, doivent être regardées comme les critiques, dans lesquelles de semblables humeurs paraissent dans l'état ou vers le déclin d'une maladie aiguë ou chronique : or, comme on n'arrêterait pas une évacuation qui fait la crise et la fin heureuse d'une maladie fâcheuse, on ne doit pas non plus supprimer celle qui vient d'elle-même et qui nous garantit de ce qui pourrait nous être préjudiciable, surtout si les humeurs qui sortent sont de la nature de celles qui, selon Hippocrate (1), doivent être vidées; car, comme par leur quantité ou par leurs mauvaises qualités, elles ont pris la route des boyaux, il est évident que leur sortie, pour longue qu'elle soit, ne peut être que pro-

(1) *Aphorism. II, sect. I.*

fitable, puisque d'ailleurs elle finit d'elle-même lorsque la source en est tarie. Il ne faut donc absolument rien faire pour ne pas la retenir trop tôt, si on ne veut pas voir une simple diarrhée changée en quelque chose de pis et de funeste, comme on va le montrer par les histoires suivantes.

Un jeune homme de vingt ans, robuste et d'une santé parfaite, se trouvant dans le printemps attaqué d'un cours de ventre séreux dont les déjections étaient fréquentes, sans autre incommodité que celle de se présenter souvent à la garde-robe, se laissa persuader de manger des noix confites avec le girofle et autres drogues ; sa diarrhée s'arrêta presque brusquement ; mais peu de tems après, il sentit sa tête pesante, et n'y ayant pas remédié, il tomba dans des accidens d'épilepsie qui, revenant souvent et ayant éludé l'action des remèdes les plus efficaces, enlevèrent enfin le malade trois ans après.

Je fus moi-même, à l'âge de vingt-neuf ans, saisi d'une diarrhée séreuse et quasi bilieuse, accompagnée de quelque chaleur dans les entrailles : cependant, comme elle ne m'empêchait pas de vaquer à ma profession, qu'elle ne diminuait pas mon appétit et ne m'affaiblissait pas beaucoup, quoiqu'elle interrompît quatre ou cinq fois mon sommeil pendant la nuit, je la laissai à sa volonté et à sa discrétion, et je ne m'y opposai que par un régime de vie sobre et frugal. Elle me quitta enfin après m'avoir exercé pendant les mois d'avril et de mai, et je me trouvai

ensuite en fort bon état et infiniment mieux qu'auparavant.

M. Lazerme (1), fameux médecin, professeur de la célèbre faculté de Montpellier, nous fait observer, dans l'ouvrage qu'il a donné au public sur la curation des maladies, qu'une femme âgée de quarante ans ayant une diarrhée stercoreuse, se fatigua et fit tant de mouvemens pour ses affaires domestiques, qu'elle arrêta sa diarrhée, ce qui la jeta dans un accident d'apoplexie dont elle mourut. Qu'on se donne bien de garde, ajoute-t-il, de ne pas trop s'agiter ni s'échauffer lorsqu'on a le flux de ventre, dont les humeurs ou la matière venant, par trop de mouvement, à être trop atténuées et à passer dans le sang, et avec lui dans toutes les parties du corps, peuvent être la cause des plus funestes maladies.

Le savant et illustre Fernel (2) nous raconte qu'une fille de sept ans qui, depuis plusieurs jours, rendait fréquemment par les selles des humeurs blanchâtres, pourries et puantes, sans pourtant aucune douleur, prit, par le conseil de sa grand'mère, ennuyée de cette évacuation, beaucoup de cotignac, qui arrêta si bien la diarrhée que, de tout le jour et de toute la nuit d'après, elle ne se présenta pas au siége; mais elle sentit des douleurs si vives dans le ventre, et celui-ci s'enfla si fort qu'on la croyait hydropique. On ap-

(1) *Curatio diarrheæ.*

(2) *Patholog.* lib. IV, cap. IX.

pela un médecin, qui, instruit de tout le passé, tâcha par des lavemens et des fomentations de rappeler le cours de ventre; mais tout fut inutile; les douleurs devinrent plus violentes et accompagnées de maux de cœur et d'un vomissement de matières fécales liquides; elles enlevèrent la malade dans deux jours.

Son corps ayant été ouvert, on trouva l'extrémité de l'iléum et le cœcum si fort bouchés par le cotignac qu'on lui avait donné, qu'on ne put jamais y faire rien passer; ce qui fit que la matière de la diarrhée, retenue au-dessus, perça le boyau, et se jeta dans la capacité du bas-ventre, où l'on en trouva beaucoup; il n'en fallait pas tant pour faire si cruellement souffrir la malade et lui donner la mort. Cette histoire, dit cet auteur, servira à ceux qui se hâtent d'arrêter tout écoulement abondant, de quelque endroit qu'il vienne.

Si on ne doit pas arrêter les déjections séreuses, bilieuses et stercoreuses, encore moins doit-on arrêter celles par lesquelles on rend des corps étrangers, comme os, pierres, plâtre, humeurs durcies et quasi pétrifiées, papiers, poils, chiffons, graisse, pus, vers, et autres animaux; car on a vu sortir par en bas toute sorte de corps étrangers, singuliers et surprenans (1), tout comme on en a vu paraître par la bouche.

---

(1) *Voyez* Schenkius, Marcellus Donatus et autres observateurs.

Ce qui peut faire ajouter quelque foi à tout ce que nous disent nos auteurs sur la sortie par le siége des corps ou animaux extraordinaires, c'est l'observation que nous donne M. Andry (1) au sujet de la femme d'un maréchal d'Hanover, qui rendit par en bas un animal d'une espèce nouvelle et très-singulière, qui lui avait donné de fort grandes douleurs, et qu'elle avait senti se promener dans son estomac et dans son ventre quelque temps avant sa mort. La relation de ce fait très-nouveau, et la figure de cet animal, furent envoyées à madame la duchesse de Bouillon par le médecin de la malade, et cette duchesse les communiqua à M. Andry, qui nous en a fait part dans son ouvrage sur la génération des vers.

Ambroise Paré (2) fait mention de deux diarrhées purulentes, et surtout de celle qui parut à l'occasion de la grande blessure que le comte de Mansfeld reçut au bras droit à la bataille de Moncontour, dans laquelle les os furent si fracassés et si brisés, qu'on aurait dit qu'on les avait écrasés à coups de marteau sur l'enclume ; ce qui attira une si grande douleur, fièvre, enflure et gangrène au bras qu'il fallut y faire d'abord de profondes scarifications, qui furent suivies d'une abondante suppuration : cependant il survint au malade un flux de

(1) Tome Ier, page 318.

(2) Livre X, chapitre XII.

ventre par lequel il ne rendait que du pus ou des humeurs qui en étaient chargées, ce qui fit diminuer beaucoup la suppuration du bras; mais on n'eut aucun égard, dit-il, à cette diarrhée purulente, et le malade ne laissa pas de guérir par les règles de l'art.

Si pourtant le pus venait de quelque ulcère dans les boyaux ou dans quelque partie voisine, et qu'il l'eût percée, je serais d'avis qu'on traitât cet écoulement par les remèdes convenables à l'ulcère et à son siége; mais de ne pas y toucher si sa source reconnaissait quelque empyème, vomique ou abcès niché dans la poitrine ou dans quelque autre partie intérieure ou extérieure éloignée des boyaux; car le pus peut s'y rendre de tous les endroits du corps, tout comme il peut sortir par la voie des urines, pour le soulagement et la guérison des malades: ce que nos praticiens ont quelquefois observé, entre autres Corneille Stalpart (1), Amatus (2) Lusitanus, etc.

Si on ne doit pas remédier aux diarrhées spontanées, encore moins aux critiques qui suivent et finissent une maladie, car ce serait une faute meurtrière de vouloir retenir, au grand préjudice des malades, la cause et la matière de leur maladie (3),

---

(1) *Observat.* 34 et 36, *centur. I.*

(2) *Observat.* 42, *centur. I.*

(3) Cette matière seroit plutôt l'effet que la cause de la ma-

il n'y aura donc que les symptomatiques qui demanderont l'attention du médecin : celles, par exemple, qui viennent au commencement d'une maladie aiguë ; celles qui accompagnent un mauvais état de l'estomac, des viscères; celles qui annoncent la fin funeste d'une maladie chronique, telle que la phthisie, le scorbut, la fièvre lente.

Mais si la diarrhée est excessive par la fréquence de selles, par la quantité d'humeurs ou de matières, par les coliques et tranchées qu'elle donne, par la grande faiblesse qu'elle cause, faudra-t-il voir souffrir les malades sans les soulager, et les voir dépérir sans les secourir ? Non, il faut soutenir leurs forces, adoucir leurs tranchées; en un mot, modérer cette grande et violente évacuation sans rien arrêter. Le seul régime de vie suffit souvent; ainsi, le malade se tiendra chaudement dans son lit; on lui donnera quelques légers cordiaux; il ne sera nourri qu'avec de bons consommés, auxquels on pourra joindre la gelée de corne de cerf; et s'il souffre des tranchées, on lui donnera en petites doses des lavemens détersifs et adoucissans, faits avec le son et le jaune d'œuf ou avec le lait (1).

---

ladie; car elle résulte souvent des sécrétions opérées pendant cette dernière. Mais, dans bien des cas, les flux critiques n'entraînent que des matières retenues pendant le cours de la maladie, et qui sont expulsées à mesure que les organes reprennent leur activité ordinaire.

(1) C'est bien ici la nature seule qui guérit. L'auteur ne fait

Si elle résiste à ces secours, on viendra aux anodins en petite dose, tel que le laudanum liquide joint à quelque léger cordial; et de cette façon, de quelque espèce que soit la diarrhée, on la verra infailliblement diminuer, pourvu qu'elle soit simple, sans fièvre, et indépendante de toute autre maladie; après quoi on purgera doucement le malade avec une expression de rhubarbe et de roses fines, dans laquelle on dissoudra une once ou une once et demie de sirop rosat solutif.

Voilà en général ce qu'on peut faire pour toute diarrhée copieuse et trop violente. Venons maintenant aux trois espèces que nous avons établies.

La diarrhée bilieuse, accompagnée ordinairement de soif, d'amertume de bouche, d'épreintes, de chaleur dans les entrailles, demande le repos, beaucoup de lavage par la bouche et par en bas, quelque tisane rafraîchissante, de la limonade légère, une diète sévère, et que le malade ne soit nourri qu'avec des crêmes à l'eau, de pain, par exemple, de riz ou d'orge. Et s'il est obligé de se présenter au siége souvent dans la nuit, on aura recours aux anodins : elle s'évanouit par ces moyens ordinairement en peu de jours, après lesquels on purgera avec tamarins, rhubarbe et sirop rosat.

Mais il n'est pas bon d'en venir d'abord là : il faut,

---

que soutenir les forces par un régime bien entendu. Il est impossible de la mieux seconder.

pour y remédier, que les forces soient abattues, qu'on soit dans le dégoût, ou qu'on souffre quelque symptôme fâcheux; car si le dévoiement est supportable, s'il ne dérange pas les fonctions, il faut le laisser à lui-même et s'en tenir au régime de vie, qui, souvent seul, le calme et le termine.

La diarrhée stercoreuse doit encore moins être arrêtée; car comme par elle il ne sort que des excrémens délayés et fétides, tantôt d'une ou d'autre couleur, qu'elle ne saisit ordinairement que ceux qui mangent trop, ou qui ont été auparavant longtemps et fortement constipés, il est évident qu'elle est nécessaire et salutaire.

Mais, dira-t-on, elle affaiblit, elle ôte l'appétit, elle incommode surtout la nuit. N'importe, laissez-lui faire son chemin, et obviez à la faiblesse par le repos, et surtout par celui du lit. Regardez le défaut d'appétit comme nécessaire ou comme indifférent, puisque, si vous mangiez dans cet état, les alimens vous seraient nuisibles. Soutenez donc avec patience, et même avec joie, cette heureuse indisposition qui vous préserve d'un mal qui peut-être vous aurait été funeste. Il n'y a donc, pour la voir cesser, qu'à être sobre, patient, et à garder le repos, à quoi elle cède ordinairement : il ne sera pourtant pas mal à propos d'ordonner, vers sa fin, un petit purgatif, fait avec la rhubarbe et le sirop rosat solutif.

Quant à la diarrhée séreuse, comme elle n'est

que l'effet de trop de boisson ou des alimens trop moux et laxatifs, de la digestion manquée et noyée, de la transpiration repoussée en dedans, ou enfin d'une abondance d'humeurs amassées dans nos vaisseaux ou répandues dans toutes les parties de notre corps, on voit qu'il n'y a rien de mieux à faire que de se tenir au lit, de boire peu, et de manger encore moins : on tarit ainsi la source de ces eaux, on répare l'estomac et les digestions, et on rappelle au-dehors, par les pores de la peau, la transpiration si le froid l'a interceptée ; il ne faut rien de plus pour en voir la fin ; qui est bientôt suivie d'une meilleure santé qu'auparavant.

Comme il y a des gens sujets à la diarrhée deux ou trois fois, et même plus souvent, dans l'année, lesquels se portent mieux après cette incommodité, on voit qu'ils n'ont absolument besoin d'aucun remède que lorsqu'elle a passé le terme ordinaire, ou qu'elle est accompagnée de quelque chose de nouveau qu'on n'avait pas senti auparavant : on pourra dans ces circonstances y pourvoir, et ordonner des remèdes selon le caractère et l'espèce du cours de ventre.

Il y a aussi des diarrhées si opiniâtres qu'elles ne veulent céder ni au régime de vie ni aux remèdes. J'en ai vu deux de cette nature : la première à un négociant âgé de quarante-cinq ans qui, depuis deux ans, allait douze ou quinze fois à la selle dans vingt-quatre heures. Ce qu'il rendait était un peu

lié, approchant de la purée, et la couleur était d'un jaune plus ou moins foncé. Ce malade avait fort maigri, quoiqu'il eût toujours eu assez d'appétit; il n'avait ni chaleur ni douleur dans le bas-ventre; mais sa bouche et ses lèvres étaient écorchées, de même que son fondement, ce qui me fit conjecturer que le canal intestinal devait être rempli d'aphthes, ou de très-petits ulcères qui entretenaient le dévoiement; et ce qui me détermina (ayant su l'inutilité de tous les remèdes qu'il avait pris) à le mettre à l'usage du lait de vache, seulement le matin à jeun, dont s'étant bien trouvé je le fis passer bientôt au blanc, qui le guérit radicalement.

Le second, âgé de trente-cinq ans, avait la diarrhée depuis huit mois; elle lui faisait pousser huit ou dix selles par jour; elles étaient mêlées de différentes humeurs diversement colorées; il avait fort maigri et perdu son appétit : les corroborans, les doux purgatifs, les astringens et les anodins ayant été inutiles, je le mis d'abord au blanc, dont il se trouva si bien que, huit jours après, son ventre fut réglé, son dévoiement arrêté, et dans la suite parfaitement réparé et guéri sans aucun retour.

Ce n'est pas toutefois que je veuille d'emblée conseiller le lait dans une diarrhée naissante et pour ainsi dire aiguë; il ne convient que lorsqu'ayant duré un certain temps, elle est devenue chronique, et que le corps épuisé est préparé à le recevoir. On trouve dans le lait de vache un aliment qui donne

peu de peine à l'estomac pour la digestion, qui, par sa partie butireuse, adoucit puissamment les humeurs, et par sa partie caséeuse serre doucement et insensiblement nos fibres trop lâches et trop molles; il devient donc ainsi un remède souverain très-propre à arrêter non-seulement toutes les espèces de diarrhées, mais toute autre évacuation ancienne et opiniâtre qui a éludé l'effet de tout régime et de tout autre remède.

L'exercice est encore si salutaire après le repas, pour aider à la digestion des alimens, pour faciliter leur sortie de l'estomac, celle de l'insensible transpiration et la sécrétion de nos différentes humeurs dans leurs couloirs, que nous conseillons à toute personne sujette au dévoiement devenu rebelle, qui affaiblit et donne du dégoût pour les alimens, et qui a enfin perdu son titre de bénéfice de nature, de se promener à cheval ou en voiture à la campagne, aussi souvent et aussi long-temps que ses forces le lui permettront. On connaît les bons effets d'un pareil exercice, et si on a vu ci-devant qu'ayant été immodéré il a supprimé brusquement et malheureusement une diarrhée nouvelle bienfaisante, on doit conclure qu'il ne faut pas négliger un moyen si aisé et si agréable dans un dévoiement chronique et rebelle qui demande d'être modéré et arrêté.

Les médecins savent que la science et l'habileté d'un praticien consistent à placer un remède fort à

propos, et que tel qui aurait été fort efficace à la fin d'une maladie, devient nuisible dans son commencement ou dans ses progrès, *et vice versâ*.

Nous voyons enfin des gens sujets au flux de ventre plutôt la nuit que pendant le jour, ce qui ne peut venir en eux que de ce que la transpiration se faisant moins la nuit que le jour, elle se porte et devient plus abondante dans les boyaux, qu'elle sollicite à rendre plus tôt et plus souvent ce qu'ils contiennent, ou de ce que la digestion se faisant plus lentement et moins bien dans le repos de la nuit, les alimens n'étant ni secoués, ni pressés, ni pénétrés, séjournent plus long-temps dans l'estomac, et y deviennent, par leur pesanteur, la cause du dévoiement nocturne, à quoi on ne peut remédier qu'en se privant tout-à-fait de souper, ou en faisant quelque exercice après le repas, ou en ne mangeant que très-peu et de bonne heure, et en se tenant clos et couvert chaudement (1).

Article IV.

Des Fleurs blanches.

J'aurais terminé par l'article précédent tout ce qui regarde les incommodités et les évacuations sa-

(1) J'ai vu un homme qui éprouvait un dévoiement, ou un flux abondant d'urines, soit pendant la nuit, soit le matin, toutes les fois qu'il n'était pas assez chaudement dans son lit.

lutaires, si on ne m'eût conseillé d'y ajouter encore les fleurs blanches, dont la raison, les observations et la pratique nous montrent plutôt les bons et avantageux effets que les nuisibles; ce que nous allons tâcher de montrer en peu de mots, après avoir dit quelque chose sur la théorie de cette indisposition.

Les fleurs blanches, ou, selon Sennert, les menstrues blanches, se font connaître par une grande humidité ou écoulement par la vulve, tantôt continuel, plus ou moins abondant, tantôt périodique, ne se montrant que quelques jours avant ou après les règles.

L'humeur qui sort par cette voie est une lymphe séreuse, plus ou moins visqueuse, d'une couleur blanchâtre, grise, jaune et quelquefois verte. Lorsqu'elle est grise ou blanche, elle est ordinairement sans chaleur, ni cuisson, ni odeur; et celles qui en sont attaquées ne se plaignent guère que de quelques douleurs ou pesanteurs obscures aux lombes, dans la région de l'utérus, ou à la partie supérieure des cuisses.

Mais lorsque cet écoulement est jaune ou vert, il n'est pas sans douleur ni sans odeur, et les malades souffrent des ardeurs, feux, cuissons, ou au moins des démangeaisons dans les parties d'où cette humeur sort ou qu'elle arrose.

Cette incommodité attaque tous les âges et tous les états du sexe, les filles comme les femmes, celles qui sont enceintes comme celles qui ne le sont pas;

celles-ci pourtant beaucoup plus facilement et plus fréquemment, surtout si elles ont été mères, si leurs accouchemens ont été multipliés ou laborieux, si elles ont fait quelque fausse couche ou reçu quelque coup ou meurtrissure à la matrice.

Les jeunes filles n'y sont pas si sujettes que celles qui ont passé l'âge de puberté. Fernel (1) en a traité de cette incommodité une de huit ans. La Bibliothèque pratique (2) fait mention de deux; l'une de huit ans, et l'autre de six ans. Nicolas Pechlin (3) en a vu une de trois ans et une autre de sept (4). George-Philippe Nenter (5), disciple du fameux Stahl, nous dit en avoir vu une de dix ans, dont les fleurs blanches disparurent lors de ses règles, qu'elle eut à l'âge de douze ans. Cet auteur nous en cite encore une de deux ans et demi, sujette à cette incommodité. Je ne finirais pas si je rapportais tout ce que nos auteurs ont observé sur ces différens âges; il me suffit de dire avec Jean Juncker, autre disciple du savant Stahl, que les fleurs blanches attaquent facilement les femmes qui ne sont pas bien réglées ou celles que leurs règles ont quittées. Les

(1) *De Part. morbis et symptomat.*, lib. IV.

(2) Lib. VI, littera F.

(3) *Observat.* 34, lib. I.

(4) J'ai été consulté pour une jeune personne qui a été atteinte de cette maladie dès l'âge de deux ans.

(5) *De Fluore albo.*

veuves qui, gardant la continence, souffrent des dérangemens et des troubles dans leurs menstrues, mais rarement les vierges, excepté les mélancoliques, qui, menant une vie sédentaire, se trouvent chargées d'humeurs, et celles qui sont d'un tempérament ardent, vif et amoureux, ou qui se nourrissent d'alimens spiritueux, salés et piquans.

Voyons maintenant quelle est la source de ces humeurs, et quel est le mécanisme de leur passage et de leur sortie.

Il est de fait que la matrice a toujours passé pour l'égout de tout ce qu'il y a de trop ou de mauvais dans le corps du sexe; c'est par elle qu'il se décharge tous les mois d'un fardeau pesant et inutile, et qui devient nuisible lorsqu'il est trop long-temps retenu (1). Si donc, outre l'abondance du sang, il se trouve des humeurs superflues et abondantes, sera-t-il surprenant que ces deux liquides, roulant et mêlés souvent ensemble, prennent la même route, si favorable et si disposée à les recevoir?

Rappelons ici ce que nous avons dit de la matrice en parlant des règles et des hémorrhagies utérines. Elle est toute vasculeuse, spongieuse, et quasi toute formée de vaisseaux sanguins, lymphatiques, laiteux, dont les orifices ou les dernières extrémités

---

(1) Cette idée n'est pas juste. Si la matière des règles n'était qu'un amas d'humeurs viciées, elle ne serait pas destinée à nourrir l'enfant pendant qu'il est dans le sein de sa mère.

s'ouvrent dans sa cavité. Sa situation est d'être fort en pente depuis son fond jusqu'à son col. Le vagin, qui, par son extrémité supérieure, embrasse, garde la même direction et cette pente, enfin les vaisseaux qui y portent les humeurs et le sang s'y plongent quasi perpendiculairement. Y a-t il quelque structure qui puisse mieux et plus utilement favoriser la sortie et l'écoulement de tout ce qui est nuisible ou superflu dans le corps du sexe?

Mais la lymphe et la sérosité, qui font la matière du flux blanc, viennent-elles du corps de l'utérus, de son col ou du vagin? Il y a toute apparence que celui-ci étant rempli intérieurement de plis ou de rides, de trous ou lacunes, et de beaucoup de glandes qu'on appelle botriformes, peut permettre la filtration et le passage des fleurs blanches, surtout si elles paraissent lors de la grossesse; car il n'y a pas lieu de croire que, dans cet état, elles puissent venir du col, encore moins du fond de la matrice; car l'écoulement de ces humeurs, si elles venaient de plus haut et de plus loin, procurerait trop facilement la fausse couche, laquelle, n'arrivant dans ce cas que rarement, doit nous faire conclure que ni le col ni le fond de la matrice ne fournissent pas toujours ces humeurs, tout comme ils ne fournissent pas le sang qui paraît tous les mois, et quelquefois (comme nous l'avons dit en parlant des hémorrhagies utérines) pendant tout le temps de la grossesse.

Cette idée est confirmée par les observations : je n'en rapporterai que deux. La première est d'une fille très-vertueuse, hors de tout soupçon, âgée d'environ vingt-cinq ans, boiteuse depuis sa naissance, d'un tempérament maigre, vif et sec, sujette, depuis quatre ou cinq ans, à un flux jaune et quelquefois vert, continuel, assez copieux ; il était accompagné de feu, de cuisson et d'ardeur ; et, malgré cela, elle faisait bien ses fonctions, observant seulement le régime de vie rafraîchissant et adoucissant que je lui avais recommandé. Elle se maria dans cet état ; elle devint enceinte ; sa perte jaune ou verte n'en continua pas moins pendant tout le temps de sa grossesse : elle accoucha très-heureusement à terme d'un beau garçon très-vigoureux. Cela montre aussi que les fleurs blanches ne sont pas toujours la cause de la stérilité.

La seconde observation est prise de Nicolas Pechlin (1), qui nous dit que la femme d'un avocat, fort cachectique, souffrit pendant le temps de sa grossesse, sans discontinuation, une perte en blanc, malgré laquelle elle accoucha à terme d'un gros et gras enfant. D'où on doit encore inférer que cette perte, dans l'un et l'autre exemple, était bienfaisante.

Les fleurs blanches peuvent aussi venir du col de la matrice : on sait qu'il est rempli intérieurement de plis et de rugosités, et de beaucoup de trous ou

(1) *Observat,* 36, lib. I.

lacunes qui fournissent, dans l'état naturel, assez d'humeur visqueuse ; celle-ci, dans un cas d'indisposition, se séparant abondamment dans ces organes, peut fournir, hors le temps de la grossesse, la matière des fleurs blanches, lesquelles, par leur écoulement, en dilatant trop l'orifice interne, pourraient procurer la fausse couche si la femme était grosse.

Enfin comme le corps de la matrice n'est qu'une membrane tissue de toutes sortes de vaisseaux sanguins, lymphatiques, laiteux, nerveux, etc., dont les pores peuvent fort se dilater, ou dont les extrémités, comme autant de bouches, peuvent s'ouvrir dans la cavité de l'utérus, il y a toute apparence qu'elles pourront aussi donner l'écoulement du flux blanc. Les varices, les hydatides et les hydropisies qui se forment dans la matrice en sont des preuves incontestables, si le liquide qui distille se trouve retenu par le resserrement ou par l'obstruction de l'orifice interne de cette partie.

D'où je conclus que le corps de la matrice, son col et le vagin sont très en état, par leur construction, de filtrer et de donner le passage à la matière des fleurs blanches; non cependant que toutes ces parties soient indisposées en même temps, mais ce sera, par exemple, tantôt le vagin seul, comme dans l'état de grossesse, et tantôt, hors de cet état, le corps ou le col de l'utérus, quelquefois tous les deux à-la-fois, et même tous les trois ensemble,

comme il peut arriver dans les grandes et abondantes pertes en blanc.

Les causes prochaines de cet écoulement ne peuvent être que le relâchement et l'atonie des parties que nous venons de désigner, ou leur irritation, leur trop fréquent spasme ou oscillation; ce qui revient à l'intempérie froide ou à la chaude de nos anciens, ou au défaut de la faculté rétentrice, ou à la trop grande vivacité de l'expultrice. En effet, toutes ces parties, faibles, relâchées et sans vigueur, laisseront facilement passer toutes les humeurs séreuses et lymphatiques que la circulation y amènera; et si elles sont grises ou blanches, elles ne causeront ni ardeur ni cuisson; mais si elles sont piquantes, âcres, jaunes ou vertes, elles irriteront les organes qui les recevront; et, par ces irritations ou oscillations redoublées, elles feront séparer et exprimer beaucoup d'humeurs: et c'est à ces deux principaux états des organes et des liquides que nous devons rapporter les différentes couleurs et les différens symptômes des fleurs blanches.

Les causes éloignées du relâchement seront la cacochymie ou une abondance de mauvais sucs, un tempérament sédentaire, mou, nourri d'alimens grossiers, verts, aigres, etc., tandis que, pour les irritations ou les fréquentes oscillations, il ne faudra qu'un tempérament vif, sec, actif, des alimens salés, spiritueux et ardens.

Outre ces vices généraux, la matrice peut encore,

par ceux qui lui seront particuliers et accidentels, fournir la matière des fleurs blanches. Si, par exemple, elle a été meurtrie par un coup, trop distendue ou écorchée en quelque endroit, etc., qui ne voit pas qu'une partie meurtrie a ses fibres et ses vaisseaux affaissés; que le cours des liquides y est interrompu; qu'ils s'arrêtent et dilatent leurs canaux, et occasionnent ainsi des hydatides, des varices ou des épanchemens? Dans la trop grande distension, les fibres et les vaisseaux perdent leur ton et leur ressort, et donnent lieu par là au séjour des humeurs et à leur sortie; enfin, par les écorchures ou déchiremens, qui sont autant de solutions de continuité, les vaisseaux lymphatiques et laiteux sont ouverts, et laissent ainsi échapper les sucs qu'ils contiennent (1).

Comme il y a une ressemblance entre les fleurs blanches de la seconde espèce, jaunes ou verdâtres, avec quelque ardeur ou cuisson, et la gonorrhée virulente, et que souvent le sexe veut faire passer celle-ci pour celles-là, il est à propos de donner tous les signes qui peuvent distinguer l'une des autres, pour n'être pas trompé dans l'exposition que nous fait, ou dans les remèdes que nous demande le sexe malin et corrompu.

(1) Ce n'est pas toujours une solution de continuité qui donne passage à la matière des fleurs blanches; elles sont ordinairement produites par les sécrétions augmentées de la membrane muqueuse.

Le flux blanc simple est ou continuel ou par périodes, avant ou après les ordinaires. L'humeur qui paraît est sans odeur ; elle est d'une couleur cendrée tirant sur le blanc (1) ; elle ne donne ni cuisson, ni ardeur, ni douleur, et sa consistance est un peu visqueuse ou mucilagineuse. Dans la gonorrhée virulente, au contraire, on sent, si on veut avouer la vérité, des ardeurs, des cuissons : la matière qui sort est plus épaisse, plus gluante, jaunâtre ou verdâtre, et quelquefois rougeâtre ; elle est en petite quantité, un peu fétide, et ne coule pas à tout moment, mais par intervalles et par gouttes.

Quelques auteurs donnent pour signe distinctif et unique des fleurs blanches leur cessation dans le temps des règles ; au lieu que la gonorrhée virulent continue toujours, disent-ils, malgré celles-là. Mais, outre que ce fait a besoin d'être vérifié et constaté, je dis que, lors des règles, tout étant teint et sali par le sang qui sort, il est impossible de connaître si la perte en blanc a disparu. Or, comme la matière de la gonorrhée prend aussi dans ce temps-là la couleur rouge, on ne peut savoir si elle subsiste que par les cuissons et les ardeurs qui continuent, et que le sexe trompeur a en vue de cacher : ce qui me fait dire qu'on ne serait pas en peine de discerner ces deux incommodités si les

(1) Il peut être jaune ou verdâtre.

femmes voulaient être de bonne foi et nous avouer ingénuement ce qu'elles sentent et ce qui s'est passé; mais au défaut d'une sincère confession de leur part, ou de celle de leur mari, on peut (si nous sommes requis de décider) demander en conscience l'inspection des parties, que nous trouverons enflammées ou ulcérées si le siége de la gonorrhée se trouve dans les glandes de Cowper ou aux prostates. Mais si la gonorrhée ne part que des seules glandes du vagin, qui peuvent aussi être le siége des fleurs blanches, l'inspection sera inutile et ne pourra tout au plus avoir lieu, comme le dit le savant M. Astruc (1), que lorsque le virus vénérien aura attaqué les glandes de Cowper ou les prostates; d'où je conclus, avec ce célèbre médecin, qu'il n'y a rien de si équivoque que le discernement de ces deux indispositions, si les seules glandes du vagin sont le siége de la gonorrhée, lesquelles peuvent aussi être le siége des fleurs blanches (2).

On distingue mieux les ulcères de la matrice et du vagin des fleurs blanches, par les qualités de la matière qui sort de ceux-là, et par les symptômes

(1) *De Gonorrhœâ virulentâ*, cap. I, § 4, lib. III.

(2) Il est bien prouvé aujourd'hui que la gonorrhée, ou blennorrhée simple, ne dépend pas toujours de l'infection vénérienne, et qu'elle ne diffère nullement des fleurs blanches. L'une et l'autre n'offrent qu'une affection locale de la membrane muqueuse.

qui les accompagnent. La matière des ulcères est purulente et de diverse couleur et consistance; elle est puante, et quelquefois sanglante ou rougeâtre. Ils causent des douleurs, des chaleurs et des cuissons; ils sont joints à la fièvre lente, à la maigreur, à la sécheresse, etc. Le sexe qui en est attaqué rebute l'approche des hommes, parce qu'il en souffre davantage; au lieu que, s'il ne s'agit que de simples fleurs blanches, non-seulement les femmes permettent le coït, mais encore elles l'appettent, parce que l'humeur qui abreuve les parties les chatouille et leur donne quelque penchant au plaisir.

Outre ces signes, qui distinguent la gonorrhée maligne ou virulente des simples fleurs blanches et des ulcères de la matrice ou du vagin, le sexe adulte, vif et amoureux, est encore sujet à une espèce de flux blanc qui, étant très-passager, peut être comparé à la pollution nocturne des hommes; mais il se le procure quelquefois par des pensées ou par des attouchemens défendus. Cette humeur, que les anciens prenaient pour la semence de la femme, est alors exprimée des prostates et des glandes du vagin; mais elle est en petite quantité, sans couleur et sans odeur.

On peut regarder ce flux, qu'on ne doit aucunement confondre avec les fleurs blanches, comme une gonorrhée très-bénigne, fort simple et nullement virulente, ou comme ce qu'on voit dans les femelles des animaux lorsqu'elles sont en humeur;

ce que Virgile (1) appelle hippo nanes de la vulve, desquelles, dit-il, *lentum distillat ab inguine virus.* Il faut pourtant avouer que, sans aucun desir ni penchant à Vénus, le sexe peut être sujet ce flux par le trop fréquent usage de la bière, par un clystère trop chaud, etc.; tout comme les hommes qui, abusant de cette boisson, ou allant trop long-temps ou trop souvent à cheval, ou faisant des excès dans l'exercice de Vénus, tombent dans un flux de matière séminale, ce qu'on appelle gonorrhée simple, fausse ou bâtarde.

Quelqu'un pourrait me dire ici : Vous avez établi une espèce de fleurs blanches âcres et brûlantes; la mauvaise qualité de ces humeurs ne pourra-t-elle pas, en passant, irriter, écorcher et, dans la suite, ulcérer les parties où passent ces liquides si mal conditionnés, et par conséquent y produire des ulcères et du pus, tout comme dans la gonorrhée virulente ou dans les ulcères de la matrice ?

J'avoue que les humeurs peuvent acquérir cette qualité rongeante et caustique sans aucun vice vénérien, surtout dans le sexe maigre, sec, bilieux, emporté et nourri d'alimens salés et piquans, de vin fumeux et pétillant, et de liqueurs ardentes; il est sûr qu'avec un tel tempérament, et par un si mauvais régime de vie, la lymphe et la sérosité ne pourront être que caustiques, et qu'ainsi portées à la

(1) *Georgic.* lib. III.

matrice et au vagin, elles ne pourront que les agacer et les faire pleurer de tous côtés, et, dans la suite, écorcher et ulcérer tout ce qu'elles toucheront, si on n'y remédie promptement par tout ce qu'il y a de plus adoucissant et de plus convenable (1).

Les fleurs blanches simples et bénignes sont fort souvent critiques et salutaires, si surtout elles attaquent un corps cachectique, froid et humide, dont les humeurs surabondantes et nuisibles sont répandues par-tout, ou si elles sortent d'un corps gros et gras, plein de sucs; car il est évident que la nature, dans ces cas, se défait, par les voies utérines, de ce qu'elle a de trop, et qu'elle rend ainsi le corps plus léger, plus dispos et mieux en état de faire ses fonctions : ce serait donc une grande imprudence d'arrêter cet écoulement bienfaisant, qui dépouille si heureusement tout le corps du sexe des humeurs qui le troublaient et l'appesantissaient.

Les raisons que je viens de donner se trouvent souvent soutenues par les observations et les autorités suivantes.

Guillaume Baillou (2) nous assure que la suppression des fleurs blanches continuelles fut changée en diabétès funeste.

(1) J'ai vu de ces fleurs blanches devenir très-âcres pendant l'été, et présenter tous les caractères d'une blennorrhée.

(2) *Consil.* 59, lib. I.

Sennert (1) nous recommande de ne pas arrêter trop tôt, encore moins par des astringens, les fleurs blanches, de peur, dit-il, que l'humeur qui sortait auparavant par la vulve ne se jette sur les parties nobles.

Georges-Philippe Nenter (2) nous assure que les fleurs blanches arrêtées d'elles-mêmes, ou par art, attirent souvent de grands maux; et, pour preuve, il nous donne l'observation suivante.

Je fus appelé, dit-il, pour une femme de soixante ans, souffrant de grandes douleurs aux lombes, à l'os sacrum, aux cuisses, aux pieds, de sorte qu'elle ne pouvait plus marcher depuis long-temps, pour lesquelles elle avait pris, mais inutilement, beaucoup de remèdes; cependant, dit cet auteur, ayant un jour examiné ses urines, j'y découvris quelques glaires ou filamens blancs, ce qui me porta à demander à la malade si elle n'avait point de fleurs blanches, à quoi elle répondit que non, mais qu'elle y avait été sujette, et que ce n'était que depuis qu'elles avaient disparu qu'elle avait éprouvé des douleurs, qui, ayant commencé aux pieds et s'étant étendues, l'avaient mise dans le triste état où elle se trouvait. Sur quoi ce médecin travailla à rappeler ces fleurs blanches, en employant des

(1) *De Fluxu muliebri*, lib. IV, cap. XII, pars secunda, sect. secunda.

(2) *De Fluore muliebri.*

teintures alkalines et autres remèdes qui, ayant fait revenir cet écoulement, firent évanouir les douleurs que la malade souffrait.

Ne pourrions-nous pas conjecturer de ce récit que ces douleurs n'ont pu être que goutteuses ou rhumatiques, et que la lymphe utérine, ou la matière du flux blanc, peut être tout-à-fait analogue à celle des articulations ou à celle qui abreuve la membrane des muscles où elle s'était jetée, n'ayant pas pu se séparer dans la matrice ? Et ne pourrait-on pas conclure de là que les femmes seraient, aussi souvent que les hommes, exposées à la goutte, si leur matrice ne leur servait d'égout pour les préserver de cette opiniâtre et douloureuse maladie ?

Le même auteur nous dit qu'une femme enceinte fut saisie, vers le quatrième ou cinquième mois de sa grossesse, d'une fièvre épidémique qui régnait alors, et que la fièvre ne céda qu'aux fleurs blanches de toutes couleurs, si copieuses qu'elle était obligée de changer souvent et tous les jours de linge, ce qui lui continua jusqu'à son accouchement, qui fut fort heureux; c'est-à-dire qu'elle ne dut la guérison de sa fièvre et son heureux accouchement qu'aux fleurs blanches copieuses et critiques.

On ne doit pas trop tôt ni imprudemment arrêter non-seulement les fleurs blanches, douces et bénignes, mais encore celles qui sont vertes ou

jaunes, âcres et ardentes. J'ai traité une religieuse de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament vif, qui ne fut délivrée de la toux opiniâtre et sèche, des feux et ardeurs qu'elle sentait depuis long-temps dans la poitrine, que parce qu'il lui survint un flux jaune et piquant qui lui faisait ressentir dans la région utérine les mêmes feux et ardeurs qu'elle souffrait auparavant dans la poitrine; et lorsque les fleurs blanches s'arrêtaient pour quelque temps, la malade retombait dans les mêmes incommodités de la poitrine; tant il est vrai, nous montre la pratique, qu'il y a un grand commerce ou une grande sympathie entre la matrice et la poitrine. Mais enfin la malade fut entièrement guérie par les adoucissans, tels que le lait d'ânesse, celui de vache, et par les calmans.

Nicolas Pechlin (1) nous rapporte qu'une illustre vierge fut atteinte, à l'âge de sept ans, du flux blanc, qui se tourna si fort en coutume, qu'il méprisa tous les remèdes; mais maintenant, dit-il, qu'elle est à l'âge de dix-sept ans, et qu'elle est très-bien réglée pour le temps et pour la quantité, elle est si belle, si bien faite et si vigoureuse qu'elle surpasse toutes ses pareilles en âge, en force et en beauté.

Il n'est pas non plus à propos d'arrêter le flux blanc périodique, qui est très-souvent critique et

(1) *Obs.* 54, lib. I.

avantageux au sexe. L'illustre Fernel (1) nous dit avoir vu une femme qui, tous les mois avant ses règles, rendait sept ou huit bassins d'eau très-chaude et jaunâtre, après quoi le ventre s'affaiblissait et les ordinaires paraissaient. Elle en fut délivrée, dit-il; elle devint enceinte, et mère d'un garçon en très-bon état.

On lit dans la Bibliothèque pratique (2) qu'une femme qui, pendant son premier mariage, avait été stérile, s'étant remariée dans son veuvage, devint enceinte; et ayant été attaquée, sur la fin de cette grossesse, de la fièvre, d'une violente douleur de la matrice et de vives tranchées, qui continuèrent pendant plusieurs jours, rendit par la vulve une matière aussi blanche que la neige, épaisse comme du savon ramolli ou comme une pommade épaisse et blanche.

Quoique ces deux derniers cas regardent autant et même plutôt les fausses grossesses que les fleurs blanches, j'ai cru devoir les rapporter ici par l'affinité qu'ils peuvent avoir avec elles.

Enfin il est encore fait mention, dans la Bibliothèque pratique, d'une dame qui, au lieu de ses ordinaires, rendait tous les mois une sérosité abondante et si jaune que rien ne pouvait effacer cette couleur : cette dame cependant jouissait d'une parfaite santé.

(1) *De Part. morb. et symptomatib.* lib. VII.

(2) Lib. VI, litter. F.

Après tout ce que je viens de dire, on conviendra que j'ai eu quelque raison de mettre les fleurs blanches au rang des évacuations qu'on ne doit pas toujours guérir; aussi voyons-nous que les filles et les femmes les supportent facilement et très-longtemps, non-seulement sans aucun dérangement de leur santé, mais encore avec beaucoup de fruit et d'avantages, surtout si ce flux attaque une constitution cachectique ou un corps trop gras et trop plein.

On ne doit donc remédier aux fleurs blanches que lorsqu'elles sont trop copieuses et trop anciennes, qu'elles affaiblissent, rendent pâles, dégoûtent, et qu'elles peuvent de plus causer la chute ou le renversement de la matrice, par son trop d'humidité, et rendre encore la femme stérile.

On doit aussi soulager le sexe d'un tempérament vif, sec, bilieux et échauffé, qui se plaint de feux et d'ardeurs dans les voies utérines, qui maigrit et se dessèche, et dont le flux vert ou jaune, âcre et brûlant, peut écorcher et même ulcérer toutes les parties qu'il parcourt.

Mais on doit au plus tôt, et sans hésiter, remédier aux écoulemens qui reconnaissent un vice local; je veux dire la mauvaise disposition de la matrice, qui aura souffert trop de distension, quelque coup ou meurtrissure, quelque écorchure ou quelque vive irritation.

Comme nous avons établi trois états dans lesquels

peut se trouver le sexe attaqué des fleurs blanches, ou trois causes qui les ont produites ou qui les entretiennent, et différens signes qui les accompagnent, il est clair qu'on doit suivre différentes méthodes et prescrire différens remèdes pour chaque espèce de flux blanc. Je dirai donc en peu de mots, pour éviter toute prolixité, que si l'écoulement qui dépend de la trop grande distension que la matrice aura soufferte dans la grossesse continue abondamment après le temps des vidanges qui suivent l'accouchement, il n'y a que le repos et le serrement de la région hypogastrique fait insensiblement qui puisse modérer et terminer ce flux, en remettant la matrice, ses fibres et ses vaisseaux dans le ton et le volume qu'ils doivent avoir ; à quoi on joindra un régime de vie sobre, mais point trop humide ; ou, ce qui est encore mieux, pour détourner la lymphe et le lait de cette voie si facile et si ouverte, on conseillera à la malade de nourrir son enfant, ou du moins quelque petit chien.

Si c'est quelque coup porté en dehors à la matrice qui ait donné occasion aux fleurs blanches, on fomentera la région utérine avec la décoction de graine de lin, de fleurs de camomille et de sureau, et on fera user à la malade de quelque infusion de thé ou des herbes vulnéraires de Suisse, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de baume de Copahu, de la Mecque ou du Pérou, et on fera garder un grand repos à la malade, qu'on aura saignée avant

toutes choses ; à quoi on joindra quelques clystères émolliens.

Mais si ce flux utérin part de quelque écorchure ou de déchirement de quelque membrane de la matrice, on le traitera, s'il est accompagné de fièvre, de douleur ou de quelque inflammation ou tension de la matrice, par les moyens et les secours qui conviennent à la fièvre et aux inflammations ; et s'il n'y a rien d'aigu, ni fièvre, ni douleur vive, ni tension, on suivra la route, et on prescrira les remèdes suivans, appropriés au flux qui dépend de la seule qualité de la lymphe devenue âcre et brûlante : or, comme elle acquiert cette qualité dans un tempérament vif, bilieux et sec, ou nourri d'alimens de haut goût, on aura égard à la constitution de la malade, et à la cause générale qui entretient cette incommodité ; ainsi, après l'avoir fait saigner, on la mettra à l'usage de tout ce qui peut rafraîchir et adoucir ses humeurs ; on viendra aux tisanes émulsionnées, aux bouillons de poulet, aux crêmes d'orge, de riz, de gruau, comme alimens et comme remèdes. Les bains, ou pour le moins les demi-bains d'eau douce, les eaux minérales rafraîchissantes et acidules, enfin les légers purgatifs entremêlés rempliront toutes les indications qu'on pourrait avoir ; à quoi, pour plus grande sûreté, on doit faire succéder le lait d'ânesse, et ensuite celui de vache.

C'est par ces secours que j'ai vu finir ce flux opiniâtre d'humeurs jaunes qui donnaient beaucoup de

feu et de cuisson dans les voies utérines, qui étaient comme gercées, écorchées et quasi ulcérées, sans qu'il y eût jamais eu aucun soupcon de virus vérolique, et sans m'être jamais servi d'aucun remède anti-vénérien. On ne doit donc pas ajouter une pleine foi à ce qu'a dit l'ingénieux Pitcairn (1), qu'on ne peut guérir les fleurs blanches non virulentes sans les remèdes appropriés à la vérole, puisque d'ailleurs la pratique nous fait voir souvent que la gonorrhée virulente élude même l'action des frictions mercurielles.

Enfin, les fleurs blanches simples qu'on voit dans les corps cachectiques, et dans les tempéramens pleins de sucs mal élaborés, ne demandent aucun remède, tant que cet écoulement, que j'ai dit salutaire ou critique, ne dure pas trop, qu'il ne porte aucun préjudice, et que la malade fait bien toutes ses fonctions; on ne doit tout au plus y remédier que lorsqu'il rend le corps pesant et faible, le visage pâle, les extrémités bouffies, qu'il donne le dégoût, et qu'il a trop long-temps continué. Or, comme cet état est ordinairement causé par beaucoup de lenteur et d'épaississement dans la lymphe, suivi de défaut, de diminution ou de dérangement dans les ordinaires, on tournera ses vues vers tout ce qui peut diminuer l'abondance des humeurs superflues, corriger leurs mauvaises qualités, donner de la fluidité à la lymphe,

(1) *De Fluore muliebri*, cap. XXVII.

et ouvrir les obstructions ou les petits canaux bouchés. Après donc avoir purgé la malade, on la mettra à l'usage des bouillons ou des apozèmes amers et stomachiques, des diurétiques et des apéritifs gradués, qu'on entremêlera de purgatifs plus ou moins forts, selon la disposition que la malade aura d'aller à la garde-robe facilement ou avec peine; on passera même à l'opiat martial et purgatif, et enfin aux eaux minérales et chaudes (1); ce qui corrigera et mettra dehors, par d'autres voies, cette abondance d'humeurs nuisibles : tous ces remèdes seront accompagnés d'une tisane faite avec une légère décoction de squine et de salsepareille, d'un régime de vie actif, sobre, et d'alimens plutôt secs et spiritueux qu'humides et fades.

Quant aux injections qu'on pourrait faire, que beaucoup d'auteurs ordonnent, et qui ne sont pas pourtant de mon goût, soit parce qu'elles ne relâchent que trop des parties déjà trop humides, soit parce qu'elles ne passent pas au-delà de l'orifice interne de la matrice, et ne vont pas jusque dans son fond, je n'en conseille aucune, excepté lorsque le siége du flux se trouvera dans le vagin, et qu'il en sera irrité, écorché ou ulcéré. Alors une simple décoction d'orge, dans laquelle on aura dissous du miel rosat, suffira; et si on la veut plus détersive, on la fera

(1) Les bains tièdes, les sucs d'herbes, les frictions sèches, sont également recommandés dans ces cas.

avec les fleurs d'hypéricum, de roses rouges, l'aigremoine, la pervenche, etc., ou avec une bonne infusion des herbes vulnéraires de Suisse.

Mais si on a l'intention de calmer de vives douleurs ou de fortes cuissons, on fera l'injection avec de l'huile d'amandes douces bien battue avec autant de petit lait bien clarifié, ou avec une légère décoction de fleurs de nymphæa et de graines de pavot blanc, sans oublier de faire prendre, vers le soir, quelque anodin en boisson ou en pilules.

Je ne suis guère non plus pour les parfums secs ou humides; ceux-ci n'étant proprement que la vapeur de l'eau, relâchent trop; et ceux-là ne peuvent avoir lieu qu'après avoir fait tous les remèdes généraux qu'on vient d'indiquer, et auxquels le flux a résisté: on pourra donc, dans ce cas rebelle, employer le parfum sec fait avec la fumée des fleurs de roses rouges, de grenade, le mastic, le laudanum, le storax, le bois d'aloès, de santal, etc., qu'on fera recevoir dans le conduit de la matrice par le moyen d'un entonnoir. Ce parfum, en desséchant la partie et en lui donnant du ressort, la dépouillera de son humidité superflue.

CHAPITRE III.

Des Maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir.

AYANT montré, autant qu'il m'a été possible, qu'il y a de simples incommodités qu'on ne doit pas traiter, surtout par les seuls topiques, et des symptômes ou maladies simples dont on ne doit pas arrêter le cours, il faut maintenant, pour remplir le dessein et l'ordre que je me suis proposés, faire voir qu'il y a aussi des maladies, c'est-à-dire, plusieurs symptômes joints ensemble, qu'on ne doit pas guérir, de peur (comme on le voit assez souvent) qu'il n'arrive pis; il me suffira d'en donner pour exemple la goutte qu'on appelle régulière, qui n'a pu jusqu'ici être ni heureusement ni radicalement guérie; et si par hasard on en venait à bout, on verrait bientôt un état encore plus triste, et même funeste, naître de cette guérison.

On peut, dans un certain sens et dans quelques cas, regarder aussi la fièvre comme un bien auquel on ne doit pas toucher; car elle nous délivre quelquefois d'un mal précédent, et qui avait résisté à tout remède pour ne céder qu'à elle.

On pourra prendre ce que je vais dire pour

un paradoxe ; mais je prie le lecteur de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait examiné et bien pesé les raisons, les autorités et les observations que je donne pour soutenir ce que j'avance.

ARTICLE PREMIER.

De la Goutte régulière ou primitive.

On doit entendre par goutte régulière ou primitive celle qui, indépendante de toute maladie antérieure, se montre à quelque articulation, mais le plus souvent aux pieds, assez ordinairement vers les équinoxes, une ou deux fois l'année, et qui, après son attaque ou son paroxysme, laisse le goutteux libre dans ses mouvemens et en assez bon état.

Elle est par là distinguée de toute autre goutte qu'on peut appeler symptomatique, mais encore mieux secondaire et dépendante, telle qu'on la voit survenir pendant ou après certaines fièvres intermittentes ou continues, aux pâles couleurs, à l'hydropisie, à l'asthme, à la vérole, aux coliques rénales, intestinales, à la passion hystérique, hypochondriaque, à la suppression des menstrues, des hémorrhoïdes, à l'exsiccation ou délitescence de quelque éruption cutanée, comme teigne, dartres, gale, ulcères, pustules, etc.

Lorsque la première ne paraît pas au dehors, et qu'elle agit sourdement ou sensiblement en de-

dans, elle constitue ce qu'on appelle goutte interne, anomale ou remontée ; ce qui établit trois espèces de goutte qu'on ne doit aucunement confondre, et dont on voit assez souvent des exemples dans la pratique, qui demandent toute notre attention ; mais comme mon but n'est pas de faire voir qu'on ne doit pas guérir une maladie telle que la goutte régulière, indépendante et externe, je me bornerai là, et je renverrai le lecteur au Traité du fameux Musgrave pour tout ce qu'il faut savoir et faire dans les gouttes secondaires, dépendantes et extérieures, et dans les gouttes intérieures ou remontées (1).

Pour bien comprendre la nature de la matière goutteuse et connaître son siége, il faut savoir que nosarticulations sont garnies en dedans d'une membrane douce, polie, molle et humide, et qu'elles sont au dehors enveloppées de cartilages, de tendons et de membranes, et, outre les vaisseaux sanguins, d'un assez grand nombre de vaisseaux particuliers aux jointures, auxquelles ils portent une humeur mucilagineuse qu'on appelle synovie, séparée dans les glandes propres à ces parties et à cet effet, laquelle se trouvant, dans l'état naturel, douce et onctueuse, rend les articulations sou-

---

(1) On doit consulter aujourd'hui le *Traité des maladies goutteuses*, par Barthez.

ples ; ce qui fait toute la beauté de nos mouvemens.

Cette humeur suinte des extrémités filamenteuses et cotonneuses de ses vaisseaux ; elle se répand aux environs pour amollir et assouplir tout ce qui enveloppe l'articulation. S'il arrive donc qu'elle soit viciée, grossière, âcre, saline, elle ne pourra pas facilement couler hors de ses vaisseaux ; ceux-ci en seront gorgés, dilatés, enflés ; et par conséquent tout deviendra douloureux, tendu, élevé, et comme enflammé.

Si ces petits vaisseaux excrétoires viennent aussi, par quelque vice héréditaire ou acquis, à être resserrés, desséchés, il est évident que cette disposition ne donnera pas un libre cours à cette humeur mucilagineuse, et qu'ainsi tout sera dans la phlogose, et que l'articulation souffrira. Le même effet pourra suivre une disposition contraire ; car si ces tuyaux sont trop ouverts ou relâchés, ils donneront passageà cette humeur devenue grossière et épaisse, laquelle, séjournant et ne se dissipant pas aisément, s'amassera dans les jointures, et y causera, par sa présence, sa quantité et ses mauvaise qualités, tous les signes de la goutte (1).

Or, cette humeur se fait sentir ordinairement aux

(1) Cette humeur n'est point la cause de la goutte. Il paraît au contraire, que les altérations qu'elle contracte sont l'effet de cette maladie.

pieds, parce qu'ils sont les parties les plus éloignées du centre du mouvement et de la chaleur, et par conséquent les plus froides de tout le corps, d'où les liquides, moins animés et moins affinés, ont aussi plus de peine à remonter, et où les solides ont moins d'oscillation et d'élasticité, surtout dans les gens à leur aise et qui mènent une vie un peu trop sédentaire ; ce qui, avec la disposition qu'ils peuvent avoir d'ailleurs, leur fait sentir facilement la podagre ou goutte aux pieds.

Si on a donné différens noms à cette maladie, ce n'a été que par rapport à la différence des articulations ou des parties qu'elle peut attaquer. Si elle se jette sur les genoux, on la nomme gonagre ; si elle va aux mains, chiragre ; si au menton, mentagre ; aux vertèbres du cou, trachelagre, par le voisinage où elles sont avec la trachée-artère ; à celles des lombes, lombagre ; aux os pubis, pudendagre ; à l'articulation du fémur avec l'os ischium, ischias, sciatique, etc.

Lorsqu'elle est fort abondante et multipliée et qu'elle fait souffrir plusieurs articulations en même temps, on l'appelle universelle Si la matière est fort fluide, et si elle change facilement de place en place, en saisissant tantôt l'une, tantôt l'autre jointure, elle aura le nom de goutte vague; enfin de goutte nouée lorsqu'elle s'épaissira et se durcira dans l'articulation.

Les jointures n'étant que le siége et le réservoir

de la matière goutteuse, il faut en chercher la source ailleurs; et comme elle est très-souvent précédée de vents, de nausées, de dégoût, de grouillemens de ventre, de quelques coliques, de constipation, etc., ce n'est pas sans raison que les plus fameux praticiens l'ont établie dans les premières voies et dans les viscères, où les digestions, les sécrétions et les excrétions se font lentement, imparfaitement; où le chyle, la bile, la lymphe gastrique, etc., n'acquièrent pas cet affinement, cette douceur et cette fluidité si nécessaires pour former cette humeur douce, coulante et balsamique dont nos articulations jouissent dans l'état naturel.

On peut encore montrer l'évidence de cette source et les qualités de cette cause par tout ce qui peut corriger la goutte: or, nous voyons que les goutteux ne sont soulagés que par ce qui rétablit le ton et l'énergie des premières voies et des entrailles, que par ce qui rend les humeurs moins visqueuses et tenaces; ce que les amers et les remèdes qu'on appelle digestifs ou stomachiques opèrent assez souvent, parce qu'ils les délaient, les rendent coulantes et douces; ce que produisent le petit-lait, le lait d'ânesse, de vache, etc.; et enfin par tout ce qui peut mettre dehors, par les selles, par les urines, par les pores de la peau, cette humeur goutteuse.

Voilà donc, pour cause matérielle, interne et prochaine de la goutte, une humeur grossière, sa-

line, tartareuse, qui, n'ayant pu être subtilisée par le ressort et l'action des viscères et de tous les canaux où elle a passé, se jette sur les jointures qu'elle trouve relâchées, ou roidies, ou desséchées; en un mot, très-disposées à la recevoir (1).

Les causes extérieures ou éloignées seront toutes celles qui peuvent affaiblir les digestions, les sécrétions et les excrétions, et énerver, roidir ou dessécher les articulations, comme les alimens grossiers, trop salés, indigestes, aigres; les longues et fréquentes veilles; la vie molle et sédentaire; les passions tristes de l'âme, et surtout les excès dans le vin et dans les exercices de Vénus. Toutes ces causes, sans aucune disposition héréditaire, et principalement ces deux dernières, ne sont que trop en état de donner naissance et de nous faire acquérir cette opiniâtre et cruelle maladie, qui ne reconnaît que Bacchus et Vénus pour ses père et mère.

On pourrait me demander : n'y a-t-il que la

(1) Tout cela n'est que spécieux. L'état goutteux spécifique est encore inconnu dans sa nature. On ne peut donc déterminer s'il dépend de l'estomac ou des humeurs, ou de la partie affectée. Seulement on sait que le dérangement des premières voies coïncide presque toujours avec les attaques de goutte, qu'il les provoque souvent; et l'on tire de là cette conséquence naturelle : 1° qu'il faut éviter la débilité de l'estomac pour prévenir les attaques; 2° qu'il faut avoir égard à l'état des premières voies dans le traitement de l'accès.

goutte qui attaque les articulations? Non. Toute humeur de cause interne qui se fera sentir aux jointures et aux environs, avec douleur, tension, chaleur, rougeur, et qui sera accompagnée d'un mouvement fébrile, de vents par la bouche, de borborygmes, de tranchées, etc., sera appelée goutte; et celui qui se trouvera dans cet état sera dans le paroxysme ou dans l'attaque de la goutte; de quoi on ne pourra aucunement douter si le malade est né de parens goutteux, ou s'il a mené une vie voluptueuse, partagée entre Vénus et Bacchus.

Mais ce qui paraît aux articulations avec le caractère que je viens de décrire ne peut-il pas être appelé rhumatisme, puisque, dans celui-ci, nous voyons au-dehors des enflures, des tensions où l'on sent des douleurs? Je réponds que ces deux maladies se ressemblent assez par rapport aux symptômes, surtout si le rhumatisme est aigu; mais elles ont leur siége et leurs causes bien différens. Ce dernier n'a le sien que dans les fibres musculaires ou dans les membranes qui les enveloppent; il n'est pas borné aux articulations, comme la goutte. Lorsqu'il est universel, il est étendu sur tout ce qui est chair ou membrane des muscles, et il est accompagné de fièvre vive et aiguë et de bien d'autres symptômes. Si, au contraire, les douleurs sont avec peu d'enflure et de tension, sans fièvre, mais avec quelque peine de mouvoir la partie douloureuse, on pourra les appeler rhumatiques, dont la cause reconnaîtra

peut-être quelque vice vérolique ou scorbutique.

Hippocrate (1) nous assure, dans trois de ses aphorismes, que les eunuques ne sont point sujets à la goutte, ni les enfans avant l'âge de puberté, ni les femmes avant que leurs règles les aient quittées. Tout cela a pu être très-vrai du temps d'Hippocrate et dans son pays, dont les habitans respiraient un air très-tempéré, vivaient fort sobrement, et travaillaient beaucoup ; mais il n'en a pas été de même depuis ce temps-là et dans les autres pays, où l'on a vu des eunuques, des jeunes et petits enfans, et des femmes ayant encore leurs menstrues attaqués de la goutte. En effet, pourquoi les eunuques, vivant dans les plaisirs et l'intempérance, et nés de parens goutteux, seraient-ils exempts de la goutte?

Je ne vois pas aussi pourquoi les enfans, avant d'avoir connu Vénus, pourraient en être préservés. Ne font-ils pas tous les jours des excès de bouche; n'amassent-ils pas, dans leur bas âge, beaucoup d'humeurs nuisibles, très-propres à s'insinuer dans leurs articulations molles et relâchées? Enfin, le vice de leurs parens goutteux, transmis en eux, ne peut-il pas se développer et se faire sentir avant l'âge de puberté? Etienne Blancard (2) nous dit en avoir vu un d'environ deux ans, cruellement tour-

---

(1) *Aphorism. XXVIII, XXIX* et *XXX, sect. II.*

(2) *De Arthritide fixâ*, cap. XVII.

menté de la goutte aux pieds et aux mains, dont la mère, enceinte de lui, ajoute-t-il, avait souffert beaucoup de froid aux mains et aux pieds.

Etmuller (1) nous dit aussi avoir guéri un enfant de huit ans d'une goutte héréditaire.

Quant aux femmes, elles y sont quasi aussi sujettes que les hommes, avant même qu'elles aient perdu leurs règles; et il est juste, dit Sénèque (2), invectivant contre les dames romaines de son temps, que s'étant dépouillées de leur sexe, ne voulant pas vivre dans la sobriété de toutes choses et dans l'exercice, comme elles faisaient du temps d'Hippocrate, et se livrant à tous les excès des hommes, elles en souffrent toutes les incommodités et les maladies.

On observe dans la goutte régulière et primitive deux états, quelquefois assez différens par rapport à leurs symptômes et à leur curation. Dans l'un, qu'on pourrait appeler goutte vive et chaude, on souffre des douleurs violentes à la partie goutteuse; elle est élevée, tendue, rouge, brûlante, enflammée, et le goutteux est dans l'insomnie, les inquiétudes, la soif et même la fièvre. Dans l'autre, qui lui est opposé, et qu'on pourrait nommer goutte froide ou molle, la jointure où elle se fait sentir ne change pas quasi de couleur; l'enflure qu'on y voit

---

(1) *Articul. de Arthritide*, cap. XI.

(2) *Epistol.* 95.

est molle, et la douleur en est fort supportable; les malades sont assez tranquilles; et si la goutte est aux pieds, ils peuvent marcher, mais avec quelque peine.

Ces différences cependant ne viennent que du tempérament ou de l'âge; à quoi, comme dans toute autre maladie, il faut avoir beaucoup d'égard pour le soulagement des malades; car les jeunes gens vifs et bilieux, et ceux qui commencent d'avoir la goutte, sentent ordinairement celle du premier état. Mais les gens avancés en âge, ou d'un tempérament pituiteux et humide, souffrent le plus souvent celle du second. En effet, nous voyons par la pratique que ceux qui en ont souffert grand nombre d'attaques, la sentent moins dans les suites, soit que la matière goutteuse ait perdu de sa vivacité par le temps, soit que les solides, par les fréquentes secousses qu'ils ont endurées, aient été amollis, relâchés, trop ouverts ou comme déchirés.

Quoique la goutte (j'entends la primitive et indépendante) soit une maladie opiniâtre, cruelle, et dont les périodes reviennent une ou deux fois l'année, elle n'est pas cependant funeste; car on peut assurer qu'on n'a jamais vu mourir de goutteux tant que les articulations ont souffert, et que les humeurs goutteuses les ont occupées. Ce n'est que lorsqu'elle ne quitte pas le dedans, et qu'elle menace la tête, la poitrine ou le bas-ventre, qu'elle

est dangereuse : car les goutteux ne périssent ordinairement que de la goutte interne ou remontée.

Ils ne doivent donc avoir d'autre vue que de favoriser la sortie ou l'expulsion de la goutte du dedans au dehors, et de la faire paraître sur quelque jointure; car de vouloir tenter ou promettre sa guérison parfaite, radicale, et sans aucun retour, c'est amuser les malades, c'est les tromper, et vouloir même leur procurer la mort. Elle sera donc incurable? Oui, et je l'assure sur le témoignage des plus savans et des plus fameux praticiens, surtout de Sydenham (1) et de Boerhaave (2). Le premier, qui en a été si long-temps maltraité, et qui, malgré ses grandes lumières et sa profonde expérience, n'a jamais pu s'en défaire, nous dit que la guérison de la goutte est encore, comme la vérité, renfermée dans le puits de Démocrite. Le second, pensant de même, soutient qu'il n'appartient qu'aux charlatans de promettre la guérison de cette maladie.

En effet, comment guérir et détruire un vice local héréditaire? comment effacer une mauvaise disposition dans les viscères et dans les articulations, née avec nous? Ce serait vouloir redresser un boiteux ou aplanir le dos d'un bossu. Je puis dire quasi la même chose de la goutte acquise par des excès dans le vin et avec les femmes, et par les autres

(1) *Tractat. de Podagr. in epilogo.*

(2) *De Podagr. Aphorism. XCCLXVIII.*

causes non naturelles qui ont mal disposé nos entrailles et nos jointures, en les énervant, les relâchant, les desséchant, ou en leur faisant prendre un ton de spasme, de roideur ou d'éréthisme très-propre à donner occasion à la goutte.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas des médecins qui se vantent d'avoir guéri radicalement des goutteux? et ne peut-on pas, quand elle est récente, la traiter et en empêcher le retour? Je réponds que nos auteurs, que je me dispense de citer, et qui nous rapportent des parfaites guérisons de goutte, ou ne sont pas tout à fait dignes de foi, ou ils ont pris pour goutte primitive et indépendante une goutte symptomatique, secondaire, et dépendante de quelque autre mal, présent ou antérieur; ou enfin, ils ont pu donner le nom de goutte à quelques douleurs ou enflures extérieures qui n'étaient que rhumatiques.

Pour ce qui est de la seconde demande, je réponds qu'il n'y aurait pas tant de goutteux si on pouvait guérir la goutte dès sa naissance, et en préserver pour l'avenir; il n'y a personne qui, pour s'en garantir, ne s'offrît à prendre et à faire tout ce qu'on peut s'imaginer. Mais jusqu'à présent les remèdes et les moyens ont été ou inutiles, ou pires que le mal; de sorte que, quand elle a paru une fois, il faut en quelque manière, et il est même avantageux de souhaiter son retour, pour ne pas vérifier le proverbe vulgaire. Vous avez la goutte,

vous êtes à plaindre; vous ne l'avez pas, vous avez à craindre.

Il n'y aura donc pas plus à faire contre la goutte récente que contre l'invétérée ? Ce n'est pas là mon sentiment ; on peut fort bien en adoucir, en abréger, en retarder les attaques, et la rendre ainsi très-supportable ; car, puisque cette maladie doit être regardée comme critique, dépouillant le corps de tout ce qui en peut troubler les fonctions intérieures, on peut, après en avoir essuyé une attaque, se promettre une année, ou du moins six mois de santé ; ainsi, par elle, on est à l'abri de tout autre mal. Quand même donc on pourrait la guérir et en garantir les jointures, on ne doit absolument rien entreprendre pour ne pas jeter le goutteux dans un cas funeste, à moins qu'on ne fût assuré d'avoir corrigé et détruit le vice de l'humeur goutteuse, et la fâcheuse disposition des articulations ; ce qu'on ne peut ni espérer ni promettre.

Tout ce qu'on peut faire de plus prudent et de plus conforme à l'expérience et à la pratique journalière, c'est de faire observer aux goutteux un régime de vie sobre et réglé; c'est de les porter à s'abstenir du vin et des femmes ; c'est de les exhorter à se nourrir de bons alimens, à faire assez d'exercice, à fuir le froid, et toute application d'esprit sérieuse ou triste. S'ils observent bien ces préceptes, on peut les assurer que, s'ils ne sont pas délivrés de la goutte, ses paroxysmes seront beau-

coup plus doux et plus courts. Enfin, si on veut joindre à ce régime l'usage du lait d'ânesse, de chèvre ou de vache, comme remède, comme aliment et pour toute nourriture, et se réduire à l'eau pour toute boisson, on peut les assurer que la goutte ne les tourmentera pas, ni souvent, ni long-temps, ni violemment (1).

Comme ce n'est que la vie frugale, les alimens uniformes, rarement assaisonnés, et l'exercice journalier à pied, souvent assez long, qui garantit le peuple, les artisans et les gens de la campagne de cette triste et opiniâtre maladie, on doit conclure qu'il n'y a presque que des gens riches, oisifs, adonnés à la bonne chère, aux plaisirs du lit, à l'inaction, qui en souffrent les atteintes, et qu'il est juste qu'ils fassent, même dans ce monde, pénitence pour tous les plaisirs de toute espèce qu'ils s'y procurent, lesquels, comme le moindre fléau, produisent en eux les mauvaises dispositions des jointures, les indigestions, et les humeurs goutteuses qui les tourmentent.

(1) On distingue dans la disposition goutteuse deux états différens, l'excès de ton et l'atonie. Le premier était celui d'une dame qui ne se préserva de la goutte que par l'usage du lait pour principal aliment. Le deuxième est celui des goutteux qui se servent avantageusement des toniques, tels que le café, les cordiaux, etc. pour prévenir et éloigner les attaques.

(Voyez *Journal de Médecine-Pratique*, 1 vol., *pag.* 27 *et* 39.)

Cela se trouve si vrai, qu'on a vu souvent des goutteux dans l'opulence et les plaisirs se trouver soulagés et quasi guéris lorsque la décadence de leurs affaires les a jetés dans la misère, et les a obligés non-seulement de quitter leurs plaisirs et la bonne chère, mais de travailler beaucoup pour leur subsistance et celle de leur famille; en un mot, de mener une vie dure et pénible. Nos auteurs nous fournissent plusieurs exemples d'un pareil changement et d'une pareille guérison (1).

Mais si on ne veut pas se réduire à ce que nous conseillons, et si on veut préférer les douceurs des plaisirs aux douleurs de la goutte, je dis que, bien loin d'en tenter la guérison, on doit au contraire faire tous ses efforts pour la procurer, et la faire paraître dans quelque articulation, de peur que, retenue trop long-temps dans le corps, et ne produisant pas son effet au dehors, elle ne se porte au cerveau, à la poitrine ou dans quelque partie du bas-ventre, et n'y cause une maladie mortelle. Loin donc tout remède topique, astringent, rafraîchissant, anodin, qui, en resserrant les fibres, en calmant leur mouvement et en suspendant le cours des esprits et des humeurs, ferme, pour ainsi dire, la porte à la matière goutteuse, que la nature tâchait d'expulser dehors.

(1) Les derniers malheurs de la France, pendant l'état révolutionnaire, ont offert un grand nombre de guérisons semblables.

Loin encore les purgatifs long-temps et souvent réitérés, l'usage trop long des amers, des cordiaux, des sudorifiques, etc. Les premiers nuisent, en dépouillant le sang de sa partie balsamique et séreuse, sans toucher à la goutteuse, qui, devenue plus épaisse, plus grossière et plus saline, n'a pas assez de finesse et de véhicule pour se jeter sur les jointures. Et les seconds, donnant trop de mouvement aux humeurs, trop d'élasticité et de branle aux fibres, roidissent et dessèchent trop les jointures, lesquelles ne sont ainsi plus en état de recevoir les sucs goutteux, dégénérés d'ailleurs de leurs qualités ordinaires. Une histoire triste et funeste du mauvais ou du trop long usage des amers va appuyer ce que j'ai dit.

M. le marquis de....., âgé d'environ soixante ans, fils, frère et père d'un goutteux, sujet à la goutte depuis plus de trente ans, se laissa persuader d'user des amers en poudre ou en pilules. Les paroxysmes de sa goutte furent, pendant cet usage, plus doux et plus éloignés; ils devinrent enfin si faibles et si courts qu'il se crut entièrement délivré de ce fâcheux mal; mais, à mesure qu'il n'en sentait plus les vives attaques, il souffrait quelque peine de respirer, et avait des palpitations de cœur qui, avec un peu d'interruption, augmentèrent si fort, qu'elles lui ôtèrent enfin la respiration et la vie.

On fit après sa mort l'ouverture de son corps: les poumons furent trouvés gorgés et livides, et le lobe gauche fort adhérent aux côtes par sa partie supé-

rieure. Ayant fait quelques incisions à l'un et à l'autre lobe, on en vit sortir assez de matière lymphatique et purulente, et on y trouva plusieurs tubercules abcédés, et près d'une pinte de sérosité jaunâtre dans chaque cavité de la poitrine.

Le cœur était dans son volume ordinaire; mais sa substance était fort mollasse au toucher, ayant très-peu d'eau dans son péricarde.

Ce qu'on découvrit de plus singulier et de plus remarquable, fut une poche de trois travers de doigt d'étendue, adhérente à la membrane interne de l'aorte ascendante, à quatre travers de doigt au-dessus de sa division. Ce sac était plein de matière tophacée, mêlée à plusieurs petits calculs.

Le foie parut un tiers au-dessus de sa grosseur ordinaire, sans être dur, tant dans sa partie convexe que dans sa concave. Tous les autres viscères étaient dans leur état naturel.

Voilà précisément les tristes effets de la matière goutteuse retenue et cantonnée dans les poumons, et des amers, si prônés pendant un certain temps, mais dont on a vu la décadence par leurs mauvaises suites, ou parce qu'on n'en ressentait pas moins les attaques de la goutte (1).

---

(1) Un charlatan débite à Paris un prétendu spécifique non moins dangereux que les astringens, amers, etc. C'est un vomitif violent, pris par cuillerée pendant l'accès. En irritant l'estomac, il déplace la goutte; le malade rend beaucoup de

Les mêmes inconvéniens suivent, et souvent plus promptement, l'application des linimens, cataplasmes, onguens, pommades, anodins, rafraîchissans ou astringens, qu'on met sur la partie souffrante. Frédéric Hoffmann (1) nous en donne quelques fâcheux exemples.

On conseilla, dit-il, à un goutteux d'appliquer sur ses pieds, et même au dos et à la poitrine, un emplâtre rafraîchissant, dont la base était le plomb. Il s'en sentit d'abord soulagé; mais la goutte venant ensuite à éclore, et ne trouvant pas son émonctoire libre, resta en dedans, où elle produisit une inflammation d'estomac, accompagnée du hoquet, pendant cinq jours, après lesquels le malade mourut.

Un autre, continue-t-il, tourmenté d'une longue et cruelle podagre, s'avisa de se faire une onction sur les pieds avec l'esprit-de-vin, le camphre et l'opium. Il s'en trouva si bien pendant quelques années, qu'il se crut guéri; mais ses pieds devinrent œdémateux, et il fut saisi d'un violent asthme convulsif qui le mit hors de ce monde.

Un autre enfin, ajoute-t-il, ne pouvant plus supporter les cruelles douleurs de sa goutte, prit de

---

matières acides, âcres verdâtres, et ne souffre plus. Mais, s'il y a dans le corps une partie faible, ce qui arrive souvent, la goutte s'y portera et y deviendra le germe d'une maladie grave. La pratique n'en fournit que trop d'exemples.

(1) *Dissertat. VI, Medic. practic.*

l'essence d'opium, croyant par là être bientôt soulagé; mais il se vit déchu de ses espérances; car peu après la goutte, retenue et liée en dedans, lui donna de si grandes douleurs à la poitrine et aux environs du cœur, qu'il en mourut. De sorte, conclut cet auteur, que l'opium éteignit plutôt la vie que la goutte.

On voit aussi, dans Guillaume Musgrave (1), les mauvais effets intérieurs et extérieurs que produit tout narcotique dans la goutte. Je n'en donnerai que deux histoires. La première, au sujet d'un jeune homme de vingt-trois ans, robuste et vigoureux, sujet à la goutte, qu'il avait reçue de son père, malgré laquelle il n'avait gardé aucun régime de vie, s'adonnant aux boissons ardentes, et dérangeant son estomac par des excès de bouche. Dans cette mauvaise disposition, la goutte ne se faisait jour au dehors qu'avec beaucoup de peine; il se trouva attaqué d'une grande douleur et oppression de poitrine, pour lesquelles un empirique lui donna sur le soir un narcotique qui le mit le lendemain au tombeau.

La seconde est sur un narcotique extérieur, appliqué très-imprudemment par une femmelette sur les pieds d'un goutteux. C'était un homme de quarante ans, adonné aux plaisirs de la table, et qui menait une vie molle et oisive. Les grandes dou-

(1) *De Arthritid. anomal.*, cap. X et XV.

leurs que la podagre lui donnait le portèrent à avoir recours à cette femme, qui passait pour avoir le secret de calmer les douleurs. Elle lui appliqua sur les pieds, à dix heures du matin, un cataplasme composé de jusquiame, de la ciguë, du solanum, etc. Une heure après, la douleur fut soulagée ; à midi le malade ne la sentit plus ; il se leva, il mangea, mais fort peu : à deux heures après midi il s'assoupit si profondément, qu'il mourut le lendemain matin à quatre heures.

Que les goutteux, dit cet auteur, apprennent de ne jamais user de topiques sur la partie goutteuse, s'ils ne veulent pas repousser la goutte en dedans, et la porter à la tête, où elle ne peut que trop produire une apoplexie, ou toute autre maladie funeste par-tout ailleurs.

Si ce que je viens de dire est vrai, pourquoi, me demandera-t-on, les narcotiques, qui sont si efficaces pour apaiser les douleurs dans bien des cas, sont-ils si contraires à la goutte ? On ne peut, ce me semble, donner de meilleures raisons de cette différence que celle de la cause des douleurs. Les unes ne dépendant que de l'irritation des solides, de leur spasme, et du cours irrégulier et précipité des esprits, ne demandent que les anodins ; et effectivement ils triomphent dans ces occasions. Mais les douleurs humorales, pour ainsi dire, c'est-à-dire, celles qui sont causées par l'abondance, le poids, la grossièreté des humeurs qui doivent

être mises dehors, s'effarouchent aux approches des narcotiques, parce qu'ils suspendent et arrêtent les humeurs dont la sortie est nécessaire. Il n'est donc pas surprenant que les narcotiques, retenant la matière goutteuse en dedans, et l'empêchant de se porter aux articulations, soient si préjudiciables à la goutte. Car, comme on ne donnerait pas des narcotiques dans une violente douleur de tête, dans le commencement d'une fièvre, ou dans une vive douleur d'une pleurésie naissante, ou de toute autre inflammation, on ne doit pas non plus recourir à eux dans les paroxysmes de la goutte, qu'on doit regarder comme critiques. Il ne faut donc, qu'avec une très-grande circonspection, recourir aux anodins, tant au dedans qu'au dehors, car ils retardent l'expulsion et la coction de l'humeur goutteuse; ils énervent et relâchent les jointures, et ils leur ôtent le moyen et la facilité de recevoir cette humeur. Ce sont ces raisons et l'expérience qui les ont fait proscrire par presque tous les bons praticiens.

Ce que nous avons dit jusqu'ici ne regarde que la goutte primitive et régulière, dont il doit suffire de favoriser le cours et faciliter l'expulsion. Tout ce qui n'ira pas à ce but l'irritera ou l'arrêtera; car elle s'effarouche à l'approche du moindre remède externe ou interne; elle est bizarre et intraitable dans la trève, lorsqu'elle travaille intérieurement et sourdement à se porter sur les jointures;

tout comme dans la guerre, lorsqu'elle agit et fait souffrir ceux qu'elle attaque. Il n'y a donc rien, selon la bonne pratique, qui puisse mieux convenir pour en rendre le paroxysme supportable, qu'un régime de vie très-frugal, une douce chaleur, le repos et la patience ; et lorsqu'elle aura fait son cours, l'exercice en voiture, à cheval, ou encore mieux à pied, la sobriété, la vie laborieuse, et le lait pourront fort bien l'adoucir, en modérer la vivacité, et en retarder le retour (1).

(1) Le traitement des accès de goutte régulière doit être dirigé d'après une méthode naturelle dans laquelle l'art ne tend qu'à favoriser les opérations salutaires de la nature. Mais pour suivre exactement cette méthode, il est essentiel de bien connaître la marche de la maladie.

La goutte régulière se manifeste par accès ; elle affecte spécialement les petites articulations. Les accès sont déterminés ordinairement par l'influence du printemps ou de l'automne, ou des transitions rapides de la température : les écarts de régime, les affections vives de l'âme, telles que la colère, le chagrin, etc., l'abus des plaisirs, la provoquent aussi ou l'exaspèrent. Elle est signalée par des symptômes dont les principaux se manifestent dans l'état de l'estomac, et l'habitude du corps et des extrémités. D'abord, incommodité précordiale difficile à définir ; langueur, malaise, tension gravative ; gonflement venteux de tout le corps ; sommeil interrompu, démangeaison, tension, gonflement de la partie principalement affectée ; dégoût : quelquefois appétit plus fort que de coutume ; sensations de vents, de froid, qui parcourent le corps et semblent descendre vers les extrémités inférieures.

L'attaque vient communément dans la nuit. Alors douleurs

Les goutteux doivent observer de fuir surtout l'air froid et humide (1) ; ils se tiendront toujours assez couverts pour se procurer une douce et abondante transpiration. Ils éviteront donc tout ce qui peut la retenir ou la diminuer ; ainsi les bains, toutes les boissons et les alimens aigres ou grossiers, leur sont fort nuisibles ; ce que la pratique journalière et les observations de nos auteurs montrent clairement.

Il arrive quelquefois que cette matière goutteuse, qui ne s'est pas manifestée depuis long-temps, est si abondante, et si fort multipliée et étendue, qu'a-

---

vives, tension déchirante à l'articulation affectée : elles reviennent par intervalles, en augmentant ; perte de l'appétit ; urines rouges, avec sédiment ; si la fièvre survient, elle est précédée de frissons. Le pouls dur, plein et tendu, accompagne les douleurs ; son intensité répond à la violence de la fièvre. On observe tous les soirs une exacerbation fébrile, avec tension, chaleur, sécheresse de la peau, remplacées, vers le matin, par la moiteur, un certain calme, et la dilatation de l'articulation affectée. La durée de l'accès est ordinairement de trois à six semaines, quelquefois moins : Sydenham l'a vu finir au quatorzième jour. Les attaques, d'abord éloignées, se rapprochent ensuite et deviennent plus longues, irrégulières, si le malade ne suit un régime propre à les rendre moins fréquentes. Les dépôts articulaires se dissipent, ou bien se durcissent, ou se portent à l'intérieur.

(1) Il faut en défendre surtout la partie affectée, en l'enveloppant avec de la flanelle, des peaux de lapin, du taffetas ciré.

près avoir occupé les pieds, les mains, les genoux, les coudes, etc., il en reste encore assez en dedans, laquelle ne trouvant pas sa place au dehors, fait craindre pour la tête, pour la poitrine, pour le bas-ventre; en un mot pour le malade, qui court alors le danger d'une goutte remontée.

Si quelqu'un se trouvait dans ce fâcheux état, il faudrait le traiter comme atteint d'une maladie fort aiguë. On le réduirait donc à une diète très-sévère, aux saignées aux bras et aux pieds, aux délayans, aux lavemens et ensuite aux doux purgatifs, et même aux vomitifs, s'il avait fait quelque excès de bouche, ou si son estomac y était porté par des nausées, ou si la scène se passait dans les premières voies. Cette méthode évacuative diminue le volume de la matière, et procure, à ce qui peut rester en dedans, la facilité de se jeter sur les articulations.

Je ne dis rien des topiques, qui ne sont aucunement indiqués, les jointures étant assez tuméfiées et chargées par la goutte, pour ne pas les irriter et les enfler davantage; car les adoucissans et les calmans engourdissent la partie, rendent la goutte plus opiniâtre et la disposent aux nœuds et aux concrétions gypseuses; et les résolutifs, comme irritans, augmentent les douleurs et les insomnies, et attirent souvent une plus grande inflammation et plus de fièvre: de sorte qu'on doit s'abstenir entièrement de tout remède externe,

pour ne pas affliger davantage une partie qui n'est déjà que trop affligée.

On doit conclure de tout ce que j'ai dit jusqu'ici qu'il n'y aura que la goutte symptomatique et l'interne ou anomale, qui demandent des remèdes et toute l'attention du médecin. La première n'étant que l'effet ou la compagne de quelque autre maladie, telle que la vérole, les pâles couleurs, la passion hystérique, hypochondriaque, l'hydropisie, le scorbut; ou la suite de quelque incommodité précédente, telle que la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, l'exsiccation ou la délitescence de quelque éruption cutanée, ne doit être traitée que par tout ce qui convient à la première indisposition et à la première cause dont elle dépend, et par tout ce qui peut faire revenir au dehors les évacuations et les éruptions qui en avaient disparu. Mais comme ce détail me mènerait trop loin, et que je ne me le suis pas proposé, je renvoie le lecteur à ce que le fameux Musgrave nous a dit.

La seconde, interne, anomale, ou remontée, qui, n'ayant pas pu se jeter sur les articulations, menace toutes les fonctions et toutes les parties internes, demande encore plus l'attention du médecin. C'est contre elle qu'il doit dresser toutes ses batteries; c'est sur les fonctions qu'elle dérangera, et le siége qu'elle occupera, qu'il réglera ses indications, lesquelles, en général, ne doivent consister

qu'à en délivrer le dedans, et à la rappeler sur les jointures. Les remèdes cependant seront proportionnés à la fougue et à la vivacité du mal, qui peut être aigu ; ou à la lenteur de la maladie, qui peut être chronique ; et on aura toujours égard à l'âge, au sexe, aux forces, au tempérament, et à la cause éloignée qui y aura donné lieu.

Dans l'état aigu, les saignées, les purgatifs, les délayans seront employés ; et dans le chronique, les amers, les diurétiques, les martiaux, les légers sudorifiques, les purgatifs. Mais le moyen le plus sûr et le plus efficace pour tirer le malade, soit de l'état aigu, soit du chronique, c'est d'attirer sur les articulations l'humeur goutteuse qui n'a pas paru depuis long-temps. Pour peu donc que le malade se sente indisposé, et qu'on craigne l'effet intérieur de la goutte, il faut d'abord, sans négliger les remèdes généraux, recourir aux topiques attractifs, qu'on appliquera sur les jointures qui ont été ci-devant attaquées. On commencera par frotter et échauffer la partie ; on y appliquera ensuite une ventouse sèche ; et s'il ne paraît aucune élévation ni rougeur, on viendra aux vesicatoires simples, faits, par exemple, avec la racine de raifort sauvage nouvelle et piquante, ou à la graine de moutarde pilée et liée avec du vinaigre ; ou enfin aux cantharides mêlées au vieux levain malaxé avec le bon vinaigre. Si ces attractifs procurent à la partie rougeur, tumeur, douleur, on peut dire que la

goutte s'y porte, et qu'elle quittera bientôt son siége interne et en délivrera le malade.

C'est là l'unique secret de guérir la goutte interne ou remontée ; il faut la rendre régulière, en la faisant jeter dans les jointures, et en rendant celles-ci enflées, rouges, douloureuses. J'avoue que ce remède est un peu cruel, et que l'état du goutteux, qui est forcé de souffrir la goutte régulière est bien triste ; mais il vaut mieux vivre avec elle que de mourir par elle. Ce qui doit consoler un peu, c'est qu'on n'est jamais si bien que lorsqu'elle a bien paru, qu'elle a bien enflé l'articulation et qu'elle y a causé de vives douleurs ; car on peut dire qu'après une vive attaque on a au moins une année de vie et même de santé, puisque nous voyons presque tous les goutteux d'habitude à l'abri de toute autre maladie ; et que, lorsque le dedans s'est bien dépouillé de tout ce qui s'y était engendré et arrêté, on jouit d'une santé infiniment plus ferme et plus assurée.

Article II.

De la Fièvre en général.

La fièvre, qui fait tant de peine et même tant de peur à tant de gens, n'a cependant rien, ni par son nom ni par ses effets, d'effrayant ni de fâcheux ; car, de quelque source qu'on tire son étymologie, et quelque signification qu'on lui donne, on ne trouve-

ra rien de triste, et on verra que ses effets ne sont pas non-seulement toujours à craindre, mais qu'ils peuvent être et sont quelquefois fort salutaires pour nous tirer d'un état faible et languissant, ou pour nous guérir d'une maladie présente ou habituelle.

Son nom grec πυρετος ne signifie rien de plus que le mouvement plus grand dans le sang, feu, chaleur; et son nom latin *febris*, échauffement, émotion, bouillonnement. On voit donc que les Grecs et les Latins n'ont entendu, sous différens noms, que la même chose; de laquelle on n'a pas lieu de s'alarmer, quand même ce ne serait là que son unique étymologie et sa seule signification. Mais je lui en trouve une autre qui, selon toute apparence, est plus sûre, plus claire, bien plus ancienne, et en quelque manière assez consolante.

C'est des Sabins, qui donnèrent leurs noms et leurs coutumes au peuple romain auquel ils s'unirent, que vient le mot *febris*; de *februare*, *februo*, qui, chez eux, ne signifiait, suivant Varron, que purger, purifier, nettoyer. Ce n'est donc que de cet ancien nom sabin *februo*, dont, en changeant l'*u* en *i*, on a fait celui de *febrio*, que vient le nom de *febris*, fièvre, que ce peuple regardait comme un moyen de purger, de nettoyer, de purifier le corps humain, et de le mettre dans un meilleur état et plus assuré. Aussi appelaient-ils *februum* ce que nous appelons *purgamentum*, ordure, souillure, etc.; *februare*, lorsqu'ils se purgeaient, se purifiaient et

se nettoyaient de toutes les taches et souillures de leur corps et de leur âme ; et même lorsqu'ils expiaient par des sacrifices ce que pouvaient souffrir les mânes de leurs ancêtres, qu'ils prétendaient purifier et purger des peines qu'ils enduraient, et les rendre ainsi plus tranquilles, en priant d'ailleurs pour eux avec des flambeaux allumés autour de leurs sépulcres. Or, comme ces expiations ou purgations, qui duraient douze jours, se faisaient dans le second mois de l'année, on lui donna le nom de *februus*, février, c'est-à-dire, mois dans lequel on purgeait son corps, on purifiait sa conscience, et on tranquillisait de plus l'âme de ses aïeux.

Voilà donc la plus vraisemblable comme la plus ancienne étymologie du mot *febris*, que les Sabins et les Romains nous ont donnée, pour nous faire entendre ce qui purgeait et nettoyait le corps de ses souillures, et de ses infirmités ou de leurs causes.

Les effets de la fièvre ne doivent pas nous donner plus de terreur que son nom, parce qu'on ne doit pas les regarder toujours comme pernicieux et malfaisans, mais au contraire comme quelquefois bienfaisans et salutaires. Pour le prouver, nous n'avons qu'à entrer dans un léger détail des cas où elle a une bonne issue et un heureux succès.

Comme la fièvre ne nous présente d'autre idée que celle du mouvement augmenté et redoublé des humeurs et des esprits, accompagné de plus ou de moins de chaleur, il est clair que si je montre que

ce mouvement augmenté peut produire de bons effets, je montrerai en même temps que la fièvre peut être fort salutaire, et qu'on ne doit pas, toujours et dans toutes les occasions, ni la craindre ni la guérir.

En effet, ne voyons-nous pas qu'elle contribue souvent à la guérison de la paralysie, qui n'est que la privation de mouvement ou la difficulté de mouvoir une partie, à quoi se joint quelquefois la perte du sentiment? Or, comme cette privation, tant du mouvement que du sentiment, ne vient que de l'absence ou du défaut des esprits animaux, qui ne peuvent pas se rendre dans les nerfs parce qu'ils sont trop relâchés, pressés ou obstrués, il est évident que la fièvre survenant ne peut qu'emporter, comme un torrent, tout ce qui bouche, comprime ou relâche les nerfs, et entraîner ainsi tous les obstacles qui s'opposent au cours naturel des esprits.

Elle peut encore, par un autre moyen aussi avantageux, produire le dégagement de la paralysie, en animant tous les solides, et en brisant et affinant tous les liquides, tels que le sang, la lymphe, les récrémens trop épais, grossiers ou lents dans leur cours. Dans le cas donc de paralysie, la fièvre ou le mouvement augmenté des liquides et des solides, bien loin d'être un mal, doit être regardé comme un remède.

Elle est encore très en état de produire le même bon effet, en brisant, émoussant et entraînant tout ce qui irrite ou agace les nerfs, et cause ainsi des mouvemens convulsifs ou des convulsions; et de re-

donner par conséquent aux fibriles nerveuses, musculeuses ou membraneuses, leur ton et leurs oscillations naturelles. C'est pour ces raisons que, par la fièvre, nous voyons finir le *tetanos* et les autres espèces de convulsions, sans en excepter l'épilepsie.

Ce que je viens de dire se trouve confirmé par la pratique et appuyé de l'autorité d'Hippocrate (1), qui nous assure qu'il vaut mieux que la fièvre survienne à la convulsion, que la convulsion à la fièvre; que celle-ci guérit (2) les convulsions et le *tetanos*; et enfin (3), que ceux qui sont attaqués de la fièvre quarte sont délivrés de la convulsion, de l'épilepsie et de la mélancolie.

J'ai vu un jeune homme d'environ vingt-huit ans, sujet à de fréquens accidens d'épilepsie parfaite, qui s'en trouvait tout à fait exempt pour long-temps toutes les fois que ses hémorrhoïdes fluaient abondamment, ou que la fièvre continue le prenait; mais le flux hémorrhoïdal ou la fièvre ne paraissant pas dans l'espace de deux ou trois mois, il retombait dans ses anciennes attaques.

Ce ne sont pas encore là tous les avantages de la fièvre; elle calme ou abrège beaucoup les douleurs, surtout celles qui se font sentir aux hypochondres, comme l'a dit Hippocrate (4), et plus particuliè-

---

(1) *Aphorism. XXVI, sect. II.*

(2) *Aphorism. LXVII, sect. IV.*

(3) *Aphorism. LXX, sect. V.*

(4) *Aphorisme. XL, sect. II.*

rement dans un autre aphorisme (1), où l'on voit que la fièvre fait cesser une violente douleur au foie, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation. Ce qui montre, pour le dire en passant, qu'il faut que la douleur ne soit pas humorale, ou dépendante de la présence des humeurs ; mais convulsive, produite par l'irritation, le spasme, et le froncement des membranes qui enveloppent le foie, ou des fibres, ou des nerfs qui entrent dans sa substance ; ce qui a beaucoup de rapport à la manière dont la fièvre guérit les convulsions ou les mouvemens convulsifs.

Enfin, un grand bénéfice que la fièvre peut procurer, c'est de dissiper les humeurs surabondantes qui appesantissent tout le corps et font languir ses fonctions, comme on le voit dans la cachexie, la leucophlegmatie, les bouffissures ; et dans tous les cas où la sérosité domine, où la lymphe est épaissie et coule lentement ; car, par la fièvre, c'est-à-dire, par le mouvement augmenté des humeurs et de leurs canaux, celles-là sont affinées, poussées de tous côtés, chassées vers la peau, vers les reins, vers les boyaux, et obligées ainsi de sortir par la transpiration, par les selles, ou avec les urines ; et ceux-ci acquièrent plus de force et d'élasticité pour se défaire plus promptement et plus heureusement de ce qui les engourdissait.

(1) *Aphorism. LII, sect. III.*

La fièvre donc, dans les cas que nous venons de rapporter, et dans quelques autres, n'est pas un mal que nous devions si fort appréhender; mais un bien et un effort louable que la nature fait pour se débarrasser de ce qui l'incommode.

Au reste, par cette fièvre, je n'entends qu'une fièvre simple nullement symptomatique, mais essentielle, tout-à-fait indépendante de toute inflammation, de toute suppuration, de tout abcès, ulcère, obstruction; en un mot, de tout vice local et inhérent dans quelque partie solide.

C'est ce mouvement fébrile qui met heureusement dehors la matière de la petite vérole, de la rougeole, de plusieurs éruptions cutanées, et même les parotides, les bubons et les charbons pestilentiels; car nous avons constamment observé, pendant la peste de 1720, que plus ces tumeurs s'avançaient promptement et grossissaient facilement, plus sûrement et plus tôt aussi on voyait disparaître la fièvre qui les poussait, et les symptômes qui les accompagnaient.

Le judicieux Sydenham (1) n'a pas été éloigné de cette pensée, lorsqu'il a défini la maladie en général (ce que nous pouvons, avec quelque raison, appliquer à la fièvre) un effort que la nature fait pour exterminer, au grand avantage des malades, la matière morbifique ou la cause de la maladie.

---

(1) *De Morb. acut. in genere*, cap. I.

Mais si la nature, ou l'effort qu'elle fait, n'est pas assez puissant pour exterminer tout-à-fait et promptement la matière morbifique, on verra continuer et même empirer la maladie, jusqu'à ce que sa cause ait été entièrement détruite, ou mise dehors par les remèdes, ou jusqu'à ce que la nature soit victorieuse ou vaincue, et que le malade soit guéri ou ait succombé.

Si donc ce mouvement augmenté et redoublé des humeurs et de leurs canaux, que nous avons appelé fièvre, n'est pas suffisant pour vaincre les obstacles et les embarras qu'il trouve par la maladie précédente, comme paralysie, convulsion, mouvemens convulsifs, cachexie, etc., la fièvre continuera, et sera une maladie nouvelle entée sur une autre, ce que les Grecs ont appelé επιγενεσις, qui aura son cours, ses périodes et son danger, dont on pourra cependant guérir, sans qu'elle ait opéré rien de favorable ni de fâcheux à la première maladie ni à sa cause, lesquelles par conséquent subsisteront tout comme auparavant; de même qu'on voit, par exemple, une fièvre putride, maligne, intermittente, une inflammation du poumon, etc., saisir un vérolé, un écrouelleux, un scorbutique, etc., céder à leurs remèdes et s'évanouir, sans pourtant avoir diminué ni corrigé la mauvaise disposition du corps, ni rien emporté du mal antérieur, qui reste toujours le même.

La fièvre donc, telle que nous l'avons désignée,

et comme nous l'avons démontrée par la raison, par la pratique et par les autorités, si elle n'entraîne pas avec soi des inflammations, des dépôts, des engorgemens intérieurs, etc., doit être regardée comme un effort salutaire que la nature fait pour se débarrasser de ce qui la trouble. On ne doit donc pas, dans les cas ci-dessus, la regarder comme pernicieuse, mais plutôt comme critique et bienfaisante. Il n'y a donc qu'à la laisser faire, puisqu'elle travaille et agit pour nous délivrer de quelque fâcheuse maladie précédente, ou de quelque état qui aurait pu nous devenir funeste. Pour éviter cependant l'augmentation et les progrès de cette fièvre, on s'y opposera par un régime de vie convenable, par le repos et par la diète, jusqu'à ce qu'elle ait rempli ses vues et achevé son ouvrage.

Ces deux maladies de goutte et de fièvre suffisent pour montrer qu'on ne doit pas toujours craindre ce que la nature fait pour notre bien. Nous avons vu que la première, lorsqu'elle est régulière, est une vrai crise, qui débarrasse le dedans de tout ce qui en dérangeait les fonctions; et nous avons tâché de faire voir que la seconde, dont le nom seul fait autant de peur à bien des gens que les mauvaises suites qu'elle peut avoir, produit pourtant quelquefois de très-bons effets en corrigeant une mauvaise disposition, ou en guérissant un triste état antérieur, ou une maladie précédente. Ce serait donc aigrir le mal que de

troubler la nature dans ses douces et heureuses opérations.

Ces deux exemples sont plus que suffisans pour prouver qu'il y a des maladies qu'il ne faut pas guérir, et dont on doit laisser tout le soin à la nature; et qu'ainsi l'unique but du médecin, qui n'en est que le ministre, ne doit consister qu'à l'épier, la soutenir, la fortifier, et la conduire heureusement à la fin qu'elle s'est proposée (1).

Dans la première partie de cet ouvrage, on a tâché de prouver qu'il y a des incommodités extérieures et cutanées qui sont salutaires, et qu'il vaut mieux les supporter quelque temps avec patience, que de les guérir par des topiques qui peuvent repousser et retenir en dedans les humeurs nuisibles que la nature pousse au dehors.

Nous avons ensuite montré qu'il survient des symptômes, c'est-à-dire des maladies simples ou des évacuations très-avantageuses aux malades, qu'un médecin nouveau dans la pratique ne doit ni supprimer ni arrêter dès leur naissance; mais qu'il doit s'appliquer uniquement à discerner si elles sont critiques et favorables, ou nuisibles aux malades.

Enfin nous avons tâché de faire voir qu'il y a des maladies, telles que la goutte régulière primitive

(1) Le nombre de ces maladies est bien plus considérable qu'on ne le pense vulgairement.

et quelquefois la fièvre, qui ne sont pas à craindre, et dont on ne doit pas interrompre le cours de peur qu'il n'arrive pis ; et nous avons ainsi rempli, autant que nos faibles et courtes lumières ont pu s'étendre, le titre de ce petit ouvrage, que je soumets à la censure et à la correction de qui voudra prendre la peine de le lire, l'assurant de toute ma docilité ; mais le priant de ne le regarder que comme un simple cannevas qu'il doit remplir et perfectionner pour le bien public.

OBSERVATIONS.

Outre les observations que nous avons semées dans le précédent ouvrage pour appuyer ce que nous y avons avancé, j'ai cru que je devais le faire suivre de celles-ci, lesquelles, par le peu de rapport qu'elles ont aux précédentes, m'ont paru devoir être mises à part, et assez curieuses, rares ou nouvelles pour ne devoir pas en priver le public, qui pourra y trouver quelque satisfaction et même quelque avantage instructif.

Première Observation.

Je fus appelé par un négociant âgé d'environ cinquante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique et assez sec, qui se plaignait depuis quelque temps de pesanteur d'estomac, de dégoût et de peine d'aller à la garde-robe. Il portait une couleur pâle; sa région épigastrique était un peu plus élevée qu'à l'ordinaire, et son pouls était dans un petit mouvement fébrile; ses forces cependant se soutenaient assez, et il passait les nuits tranquillement.

Ce que je trouvai de particulier en ce malade fut une tumeur de la grosseur d'une noix, pla-

cée à trois travers de doigt de la ligne blanche et des fausses côtes du côté gauche. Elle s'évanouissait lorsqu'on la pressait ; mais elle reparaissait sur-le-champ dès qu'on relevait le doigt. Il y sentait peu de douleur soit qu'on la touchât ou qu'on la pressât, et elle n'avait point d'autre couleur que celle de la peau qui la couvrait et qui était naturelle.

Après avoir examiné avec attention l'état de ce malade, je conjecturai que son foie, et surtout le petit lobe, souffrait quelques obstructions et embarras ; et quoiqu'il ne parût au dehors, lorsqu'on le touchait, ni dureté ni tension, cependant la petite élévation de la région épigastrique, la pesanteur qu'il rapportait à l'estomac, le dégoût, la difficulté, contre son ordinaire, d'aller à la selle, marquaient assez que le foie ne faisait pas bien ses fonctions ; que la bile manquait dans les premières voies, et que son défaut ou sa mauvaise qualité produisait les symptômes rapportés ci-devant ; mais je ne pouvais pénétrer ni la source ni le siége de la petite tumeur ; ce qui ne m'empêcha pas d'agir selon mes idées. Ainsi, après avoir fait saigner le malade, dont le pouls un peu fébrile était, malgré le dégoût, assez bon et plein, je le purgeai avec rhubarbe, séné, fleurs de pêcher, tartre soluble et manne ; de quoi il fut bien et paisiblement vidé.

Je le mis ensuite à l'usage des bouillons amers et

apéritifs, qui ne causèrent aucun bon ni mauvais effet. Il fut repurgé; il passa à une mixture faite avec le sirop de chicorée et d'absinthe, la rhubarbe en poudre, l'élixir de propriété sans acide, le tout délayé avec un peu d'eau de menthe et de fleurs d'orange. Nous fîmes en même temps appliquer sur la tumeur des fomentations et cataplasmes émolliens et légèrement résolutifs. Nous y fîmes ensuite des onctions avec le baume de soufre anisé; nous y mîmes des emplâtres de diabotanum, de ciguë, de vigo, les uns après les autres; mais rien n'opéra : le mal alla toujours son train en augmentant insensiblement, excepté la tumeur, qui ne varia jamais, et qui fut toujours la même en situation, couleur et volume.

Pour combattre plus efficacement le mal, nous passâmes aux apéritifs plus forts et plus amers, en apozèmes avec le mars, et les topiques ci-dessus furent étendus sur toute la région du foie; mais nous n'avançâmes pas davantage. Je demandai deux autres médecins pour avoir leur conseil, et nous convînmes, le malade ayant usé des apéritifs en boisson, de le faire passer aux apéritifs en substance, desquels il ferait une alternative de trois jours avec le petit-lait de chèvre bien clarifié, auquel on ajouterait deux onces de suc de chicorée amère bien dépurée. On lui prépara donc un opiat avec le mars, la rhubarbe, l'œthiops minéral, le borax, le sel d'absinthe, le diagrède et le

sirop rosat solutif. Il en prenait une drachme le matin à jeun, et quelquefois une drachme et demie, selon qu'il avait le ventre plus ou moins libre, et il avalait un bouillon ordinaire ou une tasse de thé une heure après.

Cet opiat, dont il usa long-temps par alternative avec le petit-lait, ne lui porta aucun préjudice; mais le mal ne se soutint pas moins. Tout donc devenant inutile, on voulut avoir l'avis du célèbre et illustre M. Chirac, alors premier médecin du roi, qui, sur le mémoire que je dressai du commencement de la maladie, de ses progrès, des remèdes qu'on avait employés et de l'état présent du malade, n'ordonna que des bouillons faits au bain-marie avec la rouelle de veau, le cerfeuil, les cloportes, le sel d'absinthe et la rhubarbe en poudre, le tout disposé par couches. Mais le malade n'en fut pas plus avancé; il traîna, il languit, se dessécha, et mourut enfin avec quelque enflure aux pieds.

Je fus fort curieux de le faire ouvrir après sa mort. Nous trouvâmes tant le grand que le petit lobe du foie dans leur situation, leur couleur, leur consistance et leur volume ordinaires. Ce qui nous surprit fut la vésicule du fiel extrêmement dilatée, enflée, très-mince, pleine d'une eau ou sérosité très-transparente, claire et limpide, dont la quantité, qui était d'environ deux livres, faisait de cette vessie la figure d'un concombre un peu recourbé qui, partant de la partie cave du grand lobe du foie, s'a-

vançait sur l'estomac et sous le petit lobe, au dehors duquel il débordait par son extrémité et formait la tumeur dont nous avons parlé, tandis que l'autre extrémité, plus mousse et plus ample, était cachée par la partie cave du grand lobe, dont la substance n'étoit ni altérée ni changée de son état naturel.

Nous aperçûmes, en examinant les conduits hépatique et cystique, qu'ils étaient bouchés et remplis de petites pierres qui n'étaient que des concrétions bilieuses, de la grosseur d'un pois, et d'une couleur entre le jaune et le vert. Les autres parties du bas-ventre, de même que celles de la poitrine, n'avaient rien de particulier.

Cette vésicule du fiel avait entièrement perdu, en se dilatant, sa forme naturelle. Elle était couchée horizontalement et devenue fort oblongue; elle s'était étendue en rond et en long; ses membranes étaient devenues très-minces et transparentes, et l'on n'y voyait aucune trace de vaisseaux; elle tenait presque par son milieu par les filets ou petits liens qui l'attachent au foie, ou par les conduits hépato-cystiques qui s'y abouchent, et au duodénum par le canal cholédoque, qui était vide et quasi affaissé.

Voyons, en peu de mots, d'où a pu venir à cette vésicule une si grande quantité d'eau, si claire et si limpide; comment elle a pu prendre la voie et la place de la bile, et pourquoi celle-ci a entièrement manqué.

On peut tout au plus, sur cela, conjecturer que le sang de ce malade n'était pas disposé à former de la bile, c'est-à-dire, à produire une humeur huileuse, fine et saline; car, si les principes de la bile eussent été contenus dans son sang, il s'en serait séparé un peu dans le foie, qui était libre, et il s'en serait porté un peu dans la vésicule du fiel; mais il n'y en avait pas la moindre apparence dans celle-ci. Le foie, qui était dans son état naturel, aurait bien pu en filtrer assez; mais où aurait-elle eu son dégorgement, et par où se serait-elle vidée? Ce n'aurait jamais pu être par le conduit hépatique, qui était depuis long-temps bouché par des pierres ou duretés bilieuses, de même que le cystique. La bile donc, trouvant son passage fermé, aurait reflué dans le sang et dans tout le corps; les urines en auraient été chargées, la peau en aurait été teinte; en un mot, le malade aurait eu la jaunisse, dont il n'avait cependant aucun signe. Il faut donc conclure que cette huile fine, exaltée et alkaline, que nous appelons bile, manquait, ou qu'elle était extrêmement déprimée, affaiblie et noyée dans la sérosité; et qu'au lieu de passer par le foie avec ses principes, sa couleur et ses qualités ordinaires, elle s'y glissait comme une rosée extrêmement fine, qui se rendait insensiblement, par les canaux hépato-cystiques, dans la vésicule du fiel, où elle fit peu à peu cette collection d'eau claire, le volume et la grande dilatation de cette partie, et par conséquent

la tumeur qui produisait l'élévation de la région épigastrique, et tous les symptômes rapportés ci-devant.

Qui voudra savoir plus au long comment et pourquoi la bile peut manquer dans le foie et dans sa vésicule, et connaître tous les vices que le sang peut acquérir pour s'opposer à sa production et à sa sécrétion, n'a qu'à lire les chapitres VII, VIII, IX de la seconde partie de l'Histoire hépatique du savant J.-B. Bianchi, médecin et professeur à Turin.

On pourrait demander ici pourquoi on n'a pas ouvert cette tumeur par le caustique ou avec la lancette, puisqu'on aurait pu, par ce moyen, donner issue à la sérosité qui la formait, et prolonger ainsi les jours du malade, et même lui rendre sa première santé.

Je réponds que la tumeur disparaissait à la simple pression du doigt; qu'on la croyait flatulente; qu'elle était tout-à-fait sous les tégumens; qu'elle n'avait jamais été que très-peu douloureuse, sans aucune marque précédente d'inflammation, sans aucune fluctuation ni présence de pus, ou de toute autre humeur ou matière; en un mot, sans aucun signe précédent ou présent qui nous indiquât l'ouverture.

Je dis de plus que, quand on l'aurait ouverte, le malade n'aurait pas ni plus tard ni moins succombé; car on n'aurait pas fondu par là les duretés bilieuses des canaux hépatique et cystique. On n'aurait pas

non plus remédié au dégoût et à la fièvre lente qui l'a consumé : on aurait tout au plus, par l'évacuation des sérosités, diminué un peu la pesanteur d'estomac dont le malade se plaignait, et abaissé aussi un peu l'élévation de la région épigastrique ; mais il y a toute apparence que cette ouverture se serait rendue bientôt fistuleuse par le suintement et l'abord continuels de la sérosité qui s'y serait présentée, et qui aurait toujours été fournie par la vessie du fiel et par le foie.

Si les canaux hépatiques et cystiques n'eussent pas été bouchés et comme farcis de pierres, cette eau, qui formait la tumeur et qui avait si fort dilaté la vésicule du fiel, aurait pu facilement se vider dans le duodénum ; et si elle n'a pas pu fondre ces concrétions qu'elle touchait, c'est qu'elles n'étaient pas dissolubles dans l'eau et par l'eau simple; elles étaient résineuses : il leur fallait donc un dissolvant sulfureux, qualité que n'avait point du tout la sérosité contenue dans la vésicule.

Cette observation me paraît très-nouvelle, n'ayant rien trouvé de semblable dans nos auteurs. Il est vrai que M. Petit, fameux chirurgien de Paris, au rapport de M. Verdier (1), maître chirurgien et célèbre anatomiste de la même ville, a observé que la vésicule du fiel se gonfle quelquefois si considérablement, qu'elle fait tumeur au dehors, laquelle

(1) *Abrégé d'Anatomie*, chap. V, *du Foie*.

pourrait être prise pour un abcès si on n'y faisait attention. Quelques auteurs l'ont trouvée déchirée, ulcérée, pleine de pus; et d'autres remplie de bile pétrifiée.

On voit encore, dans Diemerbroëch (1), qu'une femme de trente ans, morte d'une ascite et anasarque, avait la vésicule du fiel, tant dedans que dehors, tout-à-fait blanche, et qu'on trouva dans sa cavité et dans celle du canal cystique, beaucoup plus grand et plus dilaté que de coutume, un peu d'humeur blanche et épaisse; tandis que le canal hépatique fournissait de la bile jaune au duodénum, dont les parois étaient toutes teintes.

Mais tous ces cas n'ont rien presque d'approchant du mien, si ce n'est, dans le premier, la grande dilatation de la vésicule par le pus; et dans le dernier, l'humeur blanche et épaisse, au lieu de la bile qui devait s'y trouver, de sorte que l'observation que je viens de donner pourrait établir une nouvelle espèce d'hydropisie, qu'on pourrait appeler hépato-cystique.

Seconde Observation.

Une dame âgée d'environ trente ans, d'un tempérament vif, maigre et bilieux, étant accouchée fort heureusement pour la cinquième fois, se trouva, le sixième jour de ses couches, saisie d'une dou-

(1) *Anatom.*, lib. I, cap. XIII.

leur au-dessous des fausses côtes, sur l'hypochondre droit, qui était très-sensible au moindre attouchement. La fièvre accompagnait cette douleur, et elle avait été précédée de quelques frissons. Ayant été appelé, j'appris que ses lochies étaient beaucoup diminuées; qu'elle ne nourrissait pas son enfant, et qu'elle avait mangé un peu trop et trop tôt. Je la mis sur-le-champ à la diète; je lui fis donner un lavement; je lui fis faire des fomentations émollientes sur toute la région du foie, et on lui donna deux onces d'huile d'amandes douces, avec autant d'eau de bardane et de celle de fleurs d'orange, à quoi on ajouta une demi-once de sirop d'althæa. La douleur et la fièvre furent calmées par ces secours, qui furent continués pendant quelques jours: ils lui procurèrent de plus abondantes vidanges; et après avoir été purgée, elle se trouva bientôt entièrement guérie.

Vingt mois après, elle se trouva encore en couches: les mêmes douleurs au même endroit et la fièvre la reprirent le huitième jour après son accouchement, avec grande diminution des lochies. Nous revînmes aux mêmes remèdes, qui n'opérèrent pas sitôt et si heureusement que la précédente fois. Il fallut les continuer plus long-temps, et y joindre une saignée au pied qui, avec ce que nous avions fait jusqu'alors et un léger purgatif, nous procura une plus abondante évacuation des vidanges, et délivra, peu de jours après, la malade de son indisposition.

Environ deux ans ensuite elle se trouva encore en couches; les frissons, la fièvre et les douleurs au même endroit la reprirent de la même façon, mais beaucoup plus tôt, c'est-à-dire dans le quatrième jour de son accouchement. Comme on se souvenait parfaitement de la route que j'avais tenue les deux précédentes fois, et des remèdes que j'avais employés, on crut pouvoir se passer de mon ministère, en rappelant la méthode et les remèdes dont je m'étais servi auparavant. Mais l'événement fut bien différent et bien triste; le mal persévéra et augmenta; ce qui obligea les parens de m'appeler, mais un peu trop tard, vers le quinzième jour de la maladie.

Je trouvai la malade avec une fièvre vive, accompagnée de toux sèche, de petits frissons sur le soir, suivis de redoublemens qui se terminaient par une petite sueur vers le matin. Elle avait beaucoup de peine à se tourner et à se tenir du côté gauche, par la douleur qu'elle sentait à l'hypochondre droit. Elle n'était cependant vive que lors de l'attouchement, qui nous faisait apercevoir quelque résistance au dedans. Les lochies n'avaient coulé que très-peu; son sein ne s'était point élevé, et n'avait point donné de lait.

Quoique cette dame fût assez avancée dans sa maladie, comme son pouls cependant était vif et assez plein, et qu'elle était fort haute en couleur, je lui fis faire une saignée au bras, dont le sang se montra fort couenneux. On mit des cataplasmes émolliens

et anodins sur la partie douloureuse. Je la fis saigner au pied le lendemain, dans la vigueur du redoublement de la fièvre. Elle fut purgée ensuite avec un minoratif, en deux doses, qui lui procurèrent une facile et abondante évacuation par les selles. Les potions huileuses et anodines ne furent pas oubliées, non plus que les tisanes de poulet et autres adoucissantes pour sa boisson ordinaire. Mais tout devint inutile. La tumeur profonde, quoique accompagnée de moindres douleurs, subsista. Elle fut dans la suite plus molle et plus apparente, mais toujours avec fièvre et redoublemens vers le soir, précédés de quelques courts et légers frissons, et suivis le matin de quelque petite moiteur ou sueur au visage, au cou et à la poitrine.

Comme il y avait bien lieu de croire que tout le mal ne venait que d'un abcès formé et cantonné dans la partie supérieure et convexe du grand lobe du foie, de quoi j'étais quasi assuré par le siége de la douleur, par la mollesse profonde qu'on y sentait, par quelque légère élévation qu'on voyait à la partie, et par tous les symptômes d'une inflammation qui avait précédé, laquelle ne s'étant pas résoute, s'était tournée en suppuration, qui devait être avancée et peut - être faite, je proposai aux parens de la malade de faire ouvrir la tumeur par le caustique ou par le fer. Mais ils s'y opposèrent, craignant que l'opération ne fût plus dangereuse que le mal, et se flattant que ce qui pouvait être niché au côté, et qui y avait causé la

douleur, pourrait sortir par les selles ou par les urines. Mais, malgré les doux purgatifs réitérés, malgré les légers diurétiques, vulnéraires - balsamiques en boisson ou en substance, dont elle usa fort long temps; malgré le long usage du petit-lait, et même du lait de vache écrémé et coupé avec l'infusion des vulnéraires diurétiques ; enfin malgré tous les topiques qu'on employa pour tâcher d'amener la matière au dehors, et de faire ouvrir la tumeur, la malade ne fut point soulagée, et elle mourut sur la fin du troisième mois de sa maladie, quasi subitement et bien plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Comme on n'avait pas voulu permettre l'ouverture de la tumeur, je demandai, après sa mort, qu'on laissât faire celle de son corps. Tout étant préparé pour cela, et l'incision faite sur la tumeur même, nous en vîmes sortir plus d'une livre de pus noir, d'une puanteur insoutenable ; et, quoique ce fût le quinzième jour d'août, jour extrêmement chaud, nous ne nous rebutâmes pas. Nous découvrîmes entièrement toute la surface du foie, que nous trouvâmes toute teinte de noir. Nous la nettoyâmes, et nous aperçûmes une déperdition de substance, c'est-à-dire, un ulcère profond de trois pouces, qui avait au moins dans sa rondeur quatre pouces de diamètre, plein de cette humeur noire et très-fétide.

Cet ulcère était placé à la partie postérieure, supérieure et convexe du foie, et s'étendait jusqu'au diaphragme, qu'il avait percé d'un trou à y passer

facilement le doigt; ce qui nous engagea à ouvrir la poitrine, dont nous trouvâmes la cavité droite presque remplie de ce même pus noir et fort puant, qui s'était fait jour par l'ulcération et l'ouverture du bord musculeux ou charnu du diaphragme, et qui s'était jeté brusquement dans cette cavité droite, où le lobe du poumon nous parut noir, flétri et très-affaissé. Ce fut, selon toute apparence, l'irruption subite de ce pus noir abondant et puant du foie dans la poitrine, qui suffoqua et enleva brusquement la malade.

Il est évident que la grande diminution, pour ne pas dire la suppression des lochies, l'abondance des humeurs, et le mauvais régime de la malade, avaient occasionné une inflammation dans l'endroit du foie; que cette inflammation avait formé un abcès, et celui-ci un ulcère, dont le pus, par son séjour, avait acquis les mauvaises qualités qu'il avait; et qu'il avait fait tout le désordre funeste dont nous venons de parler.

Il est encore très-évident qu'après l'inflammation, la suppuration étant faite, on aurait fort bien fait de permettre l'ouverture de l'abcès, dont le siége n'était pas équivoque; les symptômes qui avaient précédé, l'endroit douloureux, quelque mollesse et une légère élévation qu'on y apercevait, marquaient assez la présence du pus et l'endroit qu'il fallait ouvrir. On aurait pu par là conserver la vie à la malade, et prévenir le ravage que le pus fit sur la substance du foie, du diaphragme, et sur le lobe droit

du poumon, et éviter ainsi une suffocation mortelle.

C'était là le seul parti qu'il y avait à prendre, et ce n'était pas une opération ni hasardée ni nouvelle. Plusieurs de nos auteurs l'ont fait heureusement exécuter; et je ne trouve que le professeur J.-B. Bianchi (1) qui l'ait regardée comme suspecte, quoique très-prônée, dit-il, par plusieurs auteurs, parce que, ajoute-t-il, les abcès de cette sorte sont mortels s'ils viennent à s'ouvrir dans des endroits d'où la matière ne puisse pas sortir; car elle inonde sur-le-champ le foie et se répand dans tout le bas-ventre.

Mais il y a tout lieu de croire qu'il n'a entendu parler que des abcès cachés et qui ne donnaient aucun signe au dehors; car, s'il eût vu le cas que nous rapportons, il avait trop de lumières et de pratique pour ne pas conseiller de faire l'ouverture de cet abcès, accompagné de toutes les circonstances dont nous avons parlé.

Nous étions d'ailleurs fondés sur les observations de Capivaccius et d'Hercule Saxonia, rapportées par Schenkius (2), de Stalport Vanderviel (3), de Saviard (4), et de M. Souliers, écuyer et maître chirurgien à Montpellier (5), qui, de nos jours,

(1) *Historia hepatica*, pars. II, cap. V.

(2) *Obs.*, lib. III, *de Jecore.*

(3) *Obs.* 45, *Centur. I.*

(4) *Observat.* 39, 40, 41.

(5) *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1730.

fit l'ouverture d'un abcès considérable placé sur la partie antérieure et convexe du foie, à un jeune gentilhomme âgé de treize à quatorze ans, qui recouvra ainsi sa première santé.

En voilà assez pour démontrer que l'ouverture d'un abcès sur la partie convexe du foie peut se faire fort heureusement, et pour appuyer l'idée et les motifs que nous avions de faire cette opération, qui nous paraissait le seul et unique moyen de sauver la malade.

Troisième Observation.

Quoique cette observation ait quelque rapport à la précédente, j'ai cru devoir la donner ici et la mettre à part, à cause des circonstances singulières qui distinguent l'une de l'autre. On en jugera par ce que je vais dire.

Un prêtre âgé d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, mais assez replet, après beaucoup de fatigues de corps et d'esprit, et un long voyage qu'il venait de faire, fut saisi pendant quelques heures de légers frissons; la fièvre les suivit, elle s'alluma, et il se plaignit de douleurs au côté droit, de toux sèche, de quelque peine de respirer et de douleurs de tête. On préluda par une saignée au bras et par un lavement. Je fus appelé le lendemain; je le fis resaigner au bras, et le soir au pied; il fut mis à l'usage d'une tisane pectorale et délayante; on lui fit des fomentations et des

onctions émollientes sur le côté douloureux ; et comme le sang des deux dernières saignées avait été fort couenneux, et que la fièvre, la douleur de côté, la toux sèche et fréquente se soutenaient, il fut encore saigné et resaigné amplement au bras ; il usa de lavemens, de potions adoucissantes et légèrement anodines : il fut dans la suite purgé deux fois en minoratifs, et il en fut bien vidé.

Enfin, vers le quatorzième jour, tout parut calmé. Le malade passait bien les nuits ; il se sentait un peu d'appétit, et assez de force pour se lever. On lui permit un peu de potage, et le lendemain un œuf frais. Il demeura quelques jours dans ce bon état apparent ; mais vers le 20, il lui prit des frissons longs et considérables, suivis du retour de la fièvre vive, et de tous les symptômes précédens ; ce qui fit présumer qu'il pouvait s'être écarté du léger régime de vie qu'on lui avait prescrit. Il fut donc remis à la diète, resaigné et repurgé ; à quoi on ajouta un léger vomitif, qui le vida sans peine et copieusement par le haut et par le bas ; ce qui fit diminuer considérablement la fièvre et tous les symptômes, qui s'évanouirent entièrement dans la nuit suivante par une copieuse sueur universelle ; après quoi le malade fut, comme auparavant, en fort bon état, quoique faible : on ne lui permit pas pourtant de manger, afin que les alimens ne fussent pas accusés si les frissons revenaient. Ils ne reparurent que trop le surlendemain,

presqu'à la même heure, et sous le masque de fièvre tierce; ils rappelèrent la douleur au côté, et toujours au-dessous des fausses côtes, avec la toux sèche; mais ils disparurent entièrement par la sueur universelle qui survint vers la fin des vingt-quatre heures. Ces frissons reparurent encore quelquefois, mais d'une manière irrégulière pour l'heure et pour la durée. La fièvre continua dans la suite avec des redoublemens plus ou moins forts sur le soir; la toux devint plus fréquente; enfin, pour abréger, le malade tomba dans la fièvre lente, perdit l'appétit, et tout ce que nous pûmes faire pour le tirer de cet état devint fort inutile.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'a rien que de commun et d'ordinaire, et je ne l'ai rapporté que pour mettre au fait les jeunes médecins des commencemens, des variations, et de la marche des grandes maladies, et pour leur marquer les avant-coureurs de ce que je vais dire de particulier.

Cependant, comme tout disparaissait et revenait de temps en temps et par intervalles, je soupçonnai quelque suppuration intérieure comme cause du retour des frissons, de la fièvre, de la toux sèche, de la douleur au côté; et quoiqu'il ne parût absolument rien au dehors, ni par l'attouchement ni par l'inspection du côté douloureux, je ne laissai pas de conjecturer que la suppuration se faisait dans le foie plutôt que dans la poitrine, parce que, si l'inflammation qui avait précédé et la suppuration pré-

sente, se fussent trouvées dans la poitrine, le malade aurait eu beaucoup plus de peine de respirer; la toux, qui avait toujours été sèche, aurait été, au commencement du mal, suivie de crachats premièrement sanguinolens, et dans la suite jaunes, rouillés ou verdâtres, plus ou moins épais et purulens, et la douleur qu'il avait sentie aurait été beaucoup plus vive; ce qui n'ayant pas paru jusqu'alors, je crus que la maladie n'avait été qu'une inflammation sourde et assez profonde dans la partie convexe, postérieure et supérieure du foie, et nullement une pleurésie : ce que l'événement ne confirma que trop, comme nous le verrons dans peu.

Cette inflammation n'ayant pas pu être résoute, la matière qui la formait s'était, par les secousses et par le déchirement des parties qui la renfermaient, tournée et changée en pus, dont la génération nous avait donné le retour de la fièvre déguisée en tierce, de la douleur, de la toux sèche, etc.

Mais cette toux, sèche depuis le commencement de la maladie, fut, le quarante-deuxième jour, suivie de crachats purulens, verdâtres et fétides; elle continua ainsi, et augmenta à un tel point d'un jour à l'autre, qu'elle faisait rendre au malade par la bouche et en quantité, non-seulement du pus, mais encore de petits morceaux comme de chair hachée, grise, jaune, verdâtre, fort puante, dont

plusieurs étaient plus gros que des pois; de sorte qu'en peu d'heures il en remplissait une cuvette qui pouvait en contenir deux livres.

Cette abondance de pus et de matières pareilles et extraordinaires nous surprit, tout comme la fréquence et la violence de la toux, qui, lorsqu'elle était sèche, donnait beaucoup de relâche. On apaisait les secousses de cette toux par des pilules balsamiques et narcotiques, qu'il prenait le soir; par une bonne prise de lait d'ânesse, qu'il avalait le matin; et, pendant le jour, par quelques prises d'infusion des herbes vulnéraires de Suisse. Ces secours modérèrent cette toux; elle ne fut plus ni si forte ni si fréquente; mais il cracha toujours de semblables matières, quoique moins copieusement.

Enfin le malade, après avoir rendu pendant une vingtaine de jours, tantôt plus, tantôt moins, de ces vilains crachats, mourut épuisé, bouffi, et consumé par la fièvre lente.

Son corps fut ouvert. Nous trouvâmes la partie supérieure du grand lobe du foie ulcérée et pourrie, se fondant au seul attouchement. Cette purulence avait rongé et ouvert la substance charnue du diaphragme, de la largeur de deux pouces; et par cette ouverture, elle avait passé dans le lobe droit des poumons, qui était aussi rongé, ulcéré et infiltré d'une matière semblable en tout aux crachats, lesquels, par leur quantité et par leur durée,

avaient beaucoup diminué le volume ordinaire du foie.

Nous n'observâmes rien dans les autres ulcères du bas-ventre ; le mauvais état du foie ne s'était fait sentir qu'au diaphragme et au lobe droit des poumons ; et bien que le foie fût fort gâté et corrompu, il s'y séparait pourtant un peu de bile : on en trouva dans la vésicule. Les conduits hépatique, cystique et cholédoque étaient libres et dans leur état naturel : aussi le malade mourut-il sans jaunisse, mais fort pâle et bouffi.

On voit par cette histoire qu'il est bien difficile de discerner la nature et le siége d'un pareil mal, qui ne se montre que par des signes équivoques, et nullement au dehors, ni par la vue, ni par l'attouchement. On voyait bien qu'il avait commencé par une inflammation ; mais elle imitait parfaitement une pleurésie sèche, qui aurait pu s'être placée dans la partie inférieure du lobe droit des poumons, ou à la portion de la plèvre qui la touche, tout comme une hépatite, ou inflammation à la partie supérieure du foie, qui n'est séparée de la poitrine que par l'épaisseur du diaphragme.

Ces deux maladies, la pleurésie et l'hépatite, placées dans les endroits que nous venons de désigner, sont quelquefois difficiles à distinguer l'une de l'autre ; il n'y a que les signes rapportés ci-dessus, qui peuvent encore n'être pas certains, qui

puissent en marquer la différence. Il n'est donc pas surprenant qu'un fameux médecin, au rapport de Galien (1), ait pris l'une pour l'autre. Cependant comme elles demandent toutes les deux les mêmes remèdes, à-peu-près convenables à toute inflammation, l'inconvénient de ce défaut de discernement ne peut pas être fort préjudiciable.

L'inflammation ayant donc été dans la partie supérieure et postérieure du foie, elle s'y était convertie en abcès, dont le pus ou la matière avait déchiré, coupé et corrodé tout ce qui la contenait, et d'où, par ses progrès et en s'étendant au voisinage, elle s'était fait une ouverture au diaphragme, par laquelle elle s'était portée dans la substance du lobe droit des poumons; d'où, en continuant ses déchiremens et ses ulcérations, et par les irritations et les secousses de la toux qu'elle y causait, elle était sortie par la bouche, telle et avec les mêmes qualités, couleur et puanteur que nous la vîmes dans le foie et dans la poitrine.

Ce que je viens de dire démontre que si le cas d'expectorer et de cracher du pus venant du foie est extraordinaire, il n'est pas impossible; et qu'un savant professeur en médecine, d'une fameuse faculté, eut tort de se moquer d'un médecin avec lequel il consultait, et qui lui disait qu'il y avait beaucoup d'apparence, selon tout ce qui avait pré-

(1) *De Locis affect.*, cap. LXX.

cédé et ce qui accompagnait le mal, que le pus que son malade crachait pouvait fort bien venir du foie.

Je n'ai rien trouvé de semblable dans aucun de nos auteurs, excepté dans Nicolas Tulpius (1), qui dit qu'un jeune homme, s'étant nouvellement marié, fut saisi d'inflammation et de vives douleurs dans le foie; et qu'ayant négligé les saignées, il donna lieu à la conversion de l'inflammation en pus, qu'il rendit dans la suite par les selles, et abondamment par la bouche sur la fin de la maladie. L'art n'ayant pas pu guérir un pareil état, le malade mourut. Son corps n'ayant pas été ouvert, cet auteur présume que ce pus, ayant été absorbé et reçu par les ramifications de la veine cave, avait pu être porté par ce vaisseau dans les poumons et dans les boyaux. Mais il y a toute apparence que le pus n'a été craché que par quelque ouverture faite au diaphragme, comme dans nos deux derniers, et qu'il n'a été rendu par en bas que par une semblable ulcération faite au boyau; si mieux on n'aime dire que ce pus a pris la route de la bile; qu'il s'est glissé par les pores ou tuyaux sécrétoires du foie dans le canal hépatique, dans le cholédoque, et de là dans le duodénum.

Dans ces deux observations d'inflammation à la

(1) *Observat.* 22, lib. I.

partie supérieure du grand lobe du foie, je n'ai point remarqué que les malades se plaignissent de douleur au cou, aux clavicules ni à l'épaule droite, comme je l'ai vu dans d'autres inflammations ou engorgemens à ce viscère, et comme beaucoup de nos célèbres praticiens l'ont observé; ce qui prouve que, pour que la douleur se fasse sentir à ces parties-là, il faut qu'elle soit vive et violente, que l'inflammation soit voisine du centre nerveux du diaphragme, et qu'elle se communique à la plèvre qui tapisse la poitrine, et qui se termine aux clavicules et au cou; ou que, par son voisinage, elle agace et mette en spasme cette membrane, dont l'irritation et les secousses s'étendront et se feront sentir jusqu'au plus haut de la poitrine, du côté droit. Or, comme dans nos deux derniers malades, l'inflammation au foie ne leur donnait que des douleurs supportables, et qu'elle était assez éloignée du centre nerveux du diaphragme, il n'est pas surprenant qu'ils n'aient souffert aucune douleur à l'extrémité supérieure de la poitrine, et par conséquent de la plèvre, parce que l'inflammation, l'irritation ou le spasme ne s'étaient pas étendus jusque là.

Le vomissement non plus n'a pas paru dans nos deux derniers malades, parce que l'estomac n'a été ni comprimé ni gêné par le petit lobe du foie, qui s'est trouvé dans son état naturel, ni par aucun vice de la partie cave de ce viscère qui le touche et le

couvre en partie du côté droit. De sorte qu'on peut dire que, comme le foie est le plus gros et le plus étendu de nos viscères, les symptômes de ses maladies seront différens selon l'endroit qui sera attaqué; car si c'est la partie supérieure qui souffre, la poitrine s'en resserrera; si c'est sa partie cave ou son petit lobe qui soit affecté, l'estomac et les boyaux en seront incommodés; et si son extrémité inférieure, qui s'étend jusqu'aux reins, est lésée, ceux-ci, à cause de leur voisinage, feront sentir de vives douleurs, qui en imposeront et feront soupçonner une néphrétique ou colique rénale, comme l'histoire suivante va le prouver en peu de mots.

Quatrième Observation.

Une dame âgée de quarante-cinq ans, fort vive et maigre, ayant encore abondamment ses règles, fut saisie d'une toux forte et fréquente, accompagnée d'un crachement de sang fort copieux. Après plusieurs saignées et les remèdes généraux, elle fut mise par degrés tout à fait au blanc; ce qui la délivra entièrement de la toux et de l'hémoptysie. Quoique guérie depuis quelque temps, et se voyant plus grasse, elle voulut continuer son lait, dont elle se louait beaucoup; elle ne le quitta que pour laisser passer l'été, après lequel elle le reprit pendant une grande partie de l'automne, pour prévenir, disait-elle, la toux et le crachement de sang qu'elle appré-

hendait extrêmement. Mais pour obvier au retour d'un mal dont depuis long-temps elle n'avait plus l'ombre, elle s'en procura un qui lui coûta la vie; car sur la fin du dernier usage du lait, elle tomba dans un vomissement d'humeurs et de matières de différentes couleurs, accompagné de vives douleurs qu'elle rapportait aux reins. Effectivement, malgré la diète et toutes les évacuations qu'on lui procura par les saignées et purgatifs, on aperçut quelques jours après une petite tumeur interne et profonde au côté droit de la région lombaire.

Cette tumeur résista à tout ce que nous pûmes faire, tant par dehors que par la bouche; elle grossit considérablement, et fut, de temps en temps, accompagnée de vomissement. Les urines cependant se filtraient et coulaient bien, et elles étaient naturelles. La fièvre survint; elle continua long-temps avec quelques redoublemens; la tumeur s'ouvrit en dedans; ce qui en sortit enfla et éleva beaucoup la région hypogastrique, et la malade mourut deux jours après.

Je la fis ouvrir. Nous trouvâmes les reins et la matrice dans leur état naturel, mais inondés de matière épaisse, grisâtre et puante, assez semblable à du lait grumelé, fort corrompu, dont le bassin de l'hypogastre était quasi plein; et nous vîmes un reste de tumeur enkystée, contenant encore la portion la plus épaisse de cette humeur, placée tout à fait au bord et à l'extrémité inférieure du grand

lobe du foie, appuyée par sa pointe, selon toute apparence, avant son ouverture, sur le rein droit où la malade désignait la douleur.

Ce que nous venons de dire nous doit faire conclure que cette tumeur et la douleur qui avaient insensiblement augmenté, et qui par leur siége étaient rapportées aux reins par la malade, n'étaient que l'effet d'une congestion lymphatique formée peu à peu au bord inférieur du foie, laquelle, par son poids et par son volume, touchait et incommodait les reins; ou si on veut, elle n'était que l'effet du lait de vache, dont la malade avait fait un trop long usage.

Nous devons de là conclure encore que les remèdes continués après la guérison peuvent devenir, et sont souvent aussi nuisibles qu'ils ont été salutaires pendant la maladie.

Cinquième Observation.

Ce ne sera pas sortir de mon sujet si, en finissant ce que j'avais à dire sur le foie, j'y joins son accroissement, et le volume extraordinaire qu'il peut acquérir et que nous avons observé.

Un fameux négociant avait sa famille composée de trois filles et de trois garçons : ceux-ci étaient nés après les filles, et se suivaient en naissance à-peu-près d'un an à l'autre. Ils mangeaient tous, sœurs et frères, à la même table, et ils étaient tous

également servis à proportion de leur âge. Les trois garçons moururent dans l'espace de deux ans, âgés à-peu-près de dix ans, tous les trois de la même façon, avec les mêmes symptômes, et dans dix ou douze jours de maladie, sans avoir fait auparavant aucun excès d'aucune manière, excepté d'avoir été peut-être trop occupés à l'étude; tandis que leurs trois sœurs jouissaient et jouissent encore d'une bonne santé, et sont maintenant établies.

Le premier des trois garçons fut pris d'une fièvre violente, avec vomissement, assoupissement, et beaucoup de peine de respirer. Il fut saigné brusquement au bras, au pied, et resaigné; le vomissement disparut, la tête fut un peu dégagée, mais la fièvre continua, pour laquelle on lui donna délayans, rafraîchissans, contre-vers, purgatifs et vomitifs; mais inutilement, car il mourut le onzième jour de sa maladie, ayant l'hypochondre droit un peu élevé, mais nullement douloureux.

Le second, neuf ou dix mois après, fut attaqué de la même manière, et succomba dans le même nombre de jours, quoique traité et conduit par une méthode un peu différente de celle qu'on avait suivie pour le premier. Nous trouvâmes fort à propos, le père, la mère et moi, de faire faire l'ouverture de son corps. Il ne parut rien d'extraordinaire ni dans la tête ni dans la poitrine; il n'y eut que le bas-ventre, où le foie se présenta fort gros et étendu; il faisait voûter le diaphragme, et se portait bien avant

dans la poitrine. Il occupait presque tout le bas-ventre, jusqu'aux reins et aux os pubis, sans qu'il y parût aucun changement de couleur, ni inflammation, ni tumeur, ni mollesse, ni pourriture.

Le troisième et le plus jeune fut de même saisi, une année après, de la même fièvre, de peine à respirer, d'assoupissement, de vomissement, et d'élévation indolente à la région du foie. Le vomissement ne dura que les deux ou trois premiers jours; et malgré tout ce que nous pûmes faire d'émollient, de résolutif, en fomentations, en cataplasmes, en onctions sur la région hépatique, et en suivant une autre route que les précédentes, nous étant tenus à une diète plus sévère, et à très-peu de remèdes, il suivit ses frères vers le douzième jour de sa maladie.

Son corps fut aussi ouvert; mais nous ne découvrîmes rien de plus, pour cause apparente de sa maladie et de sa mort, que la grosseur et l'étendue en tout sens de son foie, qui remplissait plus de la moitié de la poitrine et presque tout le bas-ventre, sans qu'il y parût aucune altération, ni dureté, ni mollesse, ni changement de couleur, de même qu'à celui de son frère, mort un an auparavant.

De sorte qu'on ne peut attribuer la mort de ces trois enfans qu'à la grosseur et à l'étendue du foie, qu'ils avaient, selon toute apparence, naturellement un peu trop gros, et dont le volume, qui occupait une partie de la poitrine, ayant considéra-

blement augmenté à l'occasion de la fièvre aiguë, qui dilate tous les vaisseaux et tout le corps, leur causa la difficulté de respirer, gêna, par son étendue dans tout le bas-ventre, le cours libre des humeurs, la distribution des alimens, et la descente du sang de la tête.

Ce que ces cas ont de singulier et de nouveau, c'est l'uniformité de la maladie, de son cours, de ses symptômes, aux seuls trois garçons, à-peu-près au même âge, et qui, avant cette fièvre, avaient joui d'une bonne santé, sans que les trois sœurs, qui étaient aînées de leurs trois frères, aient jamais ressenti à leur âge la moindre incommodité. Car pour ce qui concerne la grosseur et le volume extraordinaires du foie, sans aucune lésion de ses fonctions, les exemples n'en sont ni nouveaux ni fort particuliers, comme on peut le voir dans l'histoire hépatique de Bianchi (1), dans plusieurs de nos auteurs, et comme je l'ai déjà fait remarquer dans l'article de la goutte, au sujet de M. le marquis...... qui mourut de la goutte remontée.

Si le foie a pu parvenir à un si grand accroissement, la rate a ce vice encore plus commun et ordinaire. Nous l'avons trouvée, chez un homme de trente-cinq ans, très-mélancolique, hargneux et chagrin; et chez un enfant de dix ans qui, se trouvant fort échauffé, s'était baigné dans de l'eau fort

---

(1) *Pars II, cap. II.*

froide, dans une si grande dilatation, qu'elle occupait presque tout le bas-ventre jusqu'aux os pubis.

Le fameux Vesale (1) rapporte qu'un jeune homme, nullement mélancolique, avait la rate aussi grosse que le foie; elle le couvrait, de même que l'estomac; sa substance cependant était fort saine, très-bien disposée et naturelle.

Marcellus Donatus (2) nous dit qu'une dame avait la rate si grosse, qu'elle occupait tout le bas-ventre, et que, malgré cette incommodité, elle ne laissa pas que d'accoucher de plusieurs enfans très-bien formés et fort vifs; ce que tout le monde admirait.

Columbus (3) nous dit avoir vu plusieurs rates dont chacune pesait au-delà de vingt livres.

On voit dans Garneus, cité par Schenkius (4), qu'un marinier âgé de trente-six ans, homme fort adonné à la débauche, mourut avec le ventre d'une énorme grosseur, et qu'on trouva après sa mort la rate si fort étendue, qu'elle couvrait l'estomac et tous les boyaux; qu'ayant été tirée hors du ventre, elle pesa vingt-trois livres; que l'estomac, qui était au-dessous, n'était pas plus gros qu'une petite bourse; mais que le foie était assez gros pour peser onze livres. Cette rate cependant, dit cet auteur,

---

(1) *De Corpor. humani fabricâ*, lib. V, cap. IX.

(2) *Histor. medic. mirabil.*, lib. VI, cap. III.

(3) *Anatom.*, lib. XV.

(4) *Observat. de liene*, lib. III.

avait sa substance et sa couleur naturelles, et il n'y avait rien de particulier que la couleur du sang qu'elle contenait, qui était moins noir que de coutume, mais tirant sur le blanc et fort épais.

Les boyaux ne sont pas non plus exempts d'une dilatation extraordinaire. Nous les avons trouvés, par l'ouverture du ventre d'une fille de quatorze ans, morte d'une tympanite, extrêmement enflés et boursoufflés; de sorte qu'outre leur tension et leur roideur, leur calibre était trois fois plus grand que dans l'état naturel. N'y a-t-il pas toute apparence que ce n'est que dans cette fâcheuse et violente disposition, ou trop grande dilatation des boyaux, que consiste l'hydropisie tympanite?

Enfin si nous voulions parcourir tous nos auteurs, nous trouverions bien des cas d'un accroissement prodigieux et du volume extraordinaire de toutes les autres parties du bas-ventre, comme du pancréas, du mésentère, des reins, des ovaires, etc.

Ne pourrait-on pas encore avancer que le cerveau, les poumons et le cœur seraient exposés à un pareil accroissement si les os du crâne, les côtes et les vertèbres ne s'y opposaient pas? Il n'en est pas de même des viscères du bas-ventre : ils n'ont point de rempart insurmontable; tout cède, tout prête à l'impulsion des liquides; les vaisseaux qui les portent se dilatent facilement : et comme tous nos organes ne sont que des vaisseaux différemment tournés, étendus ou figurés, s'ils viennent à rece-

voir beaucoup plus de suc nourricier que de coutume, ils pourront s'étendre en tout sens. Les viscères donc, abondamment nourris, pourront grossir, s'étendre de tous côtés, et acquérir peu à peu un volume extraordinaire au préjudice quelquefois des parties voisines, qui, se trouvant pressées, fort gênées, et recevant moins de substance nourricière, deviennent insensiblement plus petites, comme on vient de le voir en parlant ci-dessus du marinier dont l'estomac ne se trouva pas plus gros qu'une petite bourse; ce qui pourtant ne se rencontra pas dans nos deux enfans; dont l'estomac avait son étendue et sa capacité proportionnées à leur âge.

Voilà ce que ma pratique m'a fourni de rare et de particulier sur le foie. Passons maintenant à d'autres histoires, qui ne sont pas moins rares ou curieuses.

Sixième Observation.

Un négociant âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une complexion maigre et d'un tempérament sec et bilieux, qui avait demeuré plusieurs années en Egypte, d'où il n'était de retour que depuis un an, souffrait des douleurs de tête qui augmentaient le soir et surtout dans la nuit; elles ne l'empêchaient pas pourtant de vaquer à ses affaires et de faire ses fonctions. La peste parut à Marseille, et le malade se retira à sa campagne, où, sans avoir fait ni pris aucun remède, la douleur de tête diminua et s'évanouit

tout à fait. Tant il est vrai que tous les maux (comme nous l'avons observé) cèdent la place et s'éclipsent à l'approche de ce cruel fléau.

La peste finie, et tout étant tranquille dans la ville, le malade s'y retira avec quelques petits retours de ses douleurs de tête. Il les négligea cependant quelque temps, parce qu'elles étaient supportables ; mais, les sentant augmenter d'un mois à l'autre, et les voyant accompagnées de quelques mouvemens involontaires à l'œil, à la joue et au bras du côté gauche, souffrant d'ailleurs des insomnies et de légères attaques d'épilepsie, il me fit appeler. Je l'interrogeai sur sa vie passée ; je mis la main sur l'endroit de sa tête où il sentait le plus de douleur, et j'aperçus le battement de la dure-mère sous le pariétal gauche, au travers des tégumens, qui étaient dans leur état naturel.

Comme il m'avoua qu'il avait eu en Egypte quelques avant-coureurs de la vérole, tels que chancres et bubons, je ne balançai point de lui dire que ses douleurs, ses accidens, ses mouvemens convulsifs, n'étaient que l'effet du virus vérolique, et qu'il n'avait qu'à se disposer à passer au plutôt par les frictions mercurielles. Il consentit à tout. Je le fis saigner au bras et au pied ; il fut purgé ; il prit des bouillons de poulet pendant quinze jours ; il se baigna une douzaine de jours dans l'eau douce tiède ; il fut doucement repurgé ; enfin, croyant sa peau assez nette, ses humeurs assez délayées, et les fibres de son corps

assez souples et relâchées, je lui fis faire, le sixième jour de mai, à six heures du soir, une friction de deux drachmes d'onguent, au tiers de mercure, dont une drachme fut pour chaque pied.

Le malade ne fut pas plutôt dans son lit, couché et couvert, qu'il fut saisi d'un accident épileptique des plus violens et des plus longs, car il fut pendant près de deux heures hors de toute connaissance. Je lui fis ôter les chaussons qui couvraient l'onction des pieds; je le fis relever, secouer; enfin il reprit ses sens, et je dis à ses parens qu'il y avait fort peu à espérer pour le malade, puisque ce qui devait le guérir aigrissait son mal, et que je ne voulais pas m'en endosser les événemens. Mon sentiment lui fut rapporté; il me pria de ne pas l'abandonner, et de faire tout ce que je trouverais à propos, aimant mieux mourir, me dit-il, que de vivre dans ce triste état. Il ajouta qu'il n'en serait pas peut-être de même après une seconde friction, qu'il souhaitait et à laquelle il m'invitait; mais, avant d'y venir, je le fis resaigner au pied; et, trois jours après la première friction, on lui fit la seconde, d'une drachme et demie, partagée aux deux pieds. Mais le même accident long et violent le reprit peu de momens après, de sorte qu'on lui ôta les chaussons, on le releva, on le secoua, on lui lava les pieds avec de l'eau chaude, et il revint à lui. Je fis encore mieux sentir à ses parens le peu d'espoir qu'il y avait de sa guérison, et que je ne voulais plus m'embarrasser de lui sans un bon conseil et une consulta-

tion de ce qu'il y avait de meilleurs praticiens dans la ville. Deux fameux médecins de Montpellier, qui s'y trouvaient encore, furent appelés, avec trois chirurgiens. On convint, sur le rapport que je leur fis de ce qui s'était passé et de ce que j'avais fait, de ne plus penser au mercure, et on proposa de lui faire une incision cruciale sur le pariétal, de découvrir la carie qui était à cet os, pour le faire exfolier, et faire revenir par les topiques la déperdition de substance qui s'y était faite et qui était de la largeur d'un petit écu, à quoi on devait joindre les anti-spasmodiques et un régime de vie.

Comme tous les consultans ne furent pas de l'avis de cette opération, et que je m'y opposai fortement, fondé sur la raison que l'incision cruciale, les exfoliatifs, les anti-épileptiques ne guériraient jamais un effet vérolique ; et sur une observation que j'avais faite à l'occasion d'une pauvre femme ayant une carie vérolique sur le coronal, et qui, pour avoir porté un gros et pesant fardeau sur la tête, s'était écorché le front, et avait ainsi découvert la carie, fut conduite à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut peu de jours après dans l'assoupissement, le délire obscur, les mouvemens convulsifs et la fièvre, avec les tégumens d'autour de la carie livides et boursoufflés, on conclut d'appeler d'autres médecins et chirurgiens, qui se trouvant encore partagés de sentimens, laissèrent le malade dans ses souffrances, et ses parens dans la perplexité sur son sujet.

Le malade cependant sentant toujours sa douleur de tête, voyant ses accidens plus fréquens et ses mouvemens convulsifs presque continuels; impatient et voulant bientôt décider son sort, prévenu qu'il pourrait guérir par l'opération proposée, s'y était déterminé avec beaucoup de fermeté et de confiance. Mais comme il en avait aussi beaucoup en moi, qui étais très-opposé à cette opinion, il n'osa pas en venir à l'exécution, et il me pria de faire et d'entreprendre tout ce que je pourrais imaginer pour lui redonner la santé. Je lui répondis que sa guérison ne demandait qu'une plus grande et plus longue préparation aux frictions mercurielles; que comme tout son mal n'était produit que par le virus vénérien, ce ne serait jamais que par le mercure qu'on le détruirait; et que, de peur qu'il ne s'effarouchât aux approches de celui-ci, comme il avait fait ci-devant, il fallait qu'il usât, pendant le reste du printemps et pendant tout l'été, des calmans et des rafraîchissans. Il fut donc remis à l'usage des bouillons de poulet et des bains, dont il fit une alternative pendant long-temps avec les eaux de Vals. Il prenait tous les soirs, pour calmer ses douleurs et ses insomnies, un grain et demi de laudanum dissous tantôt dans une émulsion, et tantôt incorporé dans une drachme de son opiat anti-spasmodique, dont il faisait un grand usage.

On lui donnait souvent des lavemens simples, surtout lorsqu'il n'avait pas le ventre fort libre; il ne se

nourrissait que de poulets bouillis ou rôtis ; et comme il avait bon appétit, il digérait bien, et soutenait bien ses forces. Il passa ainsi l'été sans diminution de son mal, mais aussi sans aucune augmentation sensible.

De sorte que, nous trouvant à la fin de septembre, je lui fis faire une friction d'onguent mercuriel d'une drachme tout au plus, partagée entre les deux pieds : rien ne bougea. On en fit autant deux jours après, et rien ne survint de nouveau. Deux jours après, nous allâmes à une drachme et demie : rien de fâcheux ne parut.

Enfin, deux jours ensuite, nous vînmes à deux drachmes qu'on étendit, en montant toujours de bas en haut. En un mot, il fut conduit par de petites frictions de deux drachmes, de deux en deux jours, tellement qu'on employa, dans l'espace de deux mois, le poids d'environ cinq onces d'onguent fait au tiers de mercure.

Le malade, pendant tout ce traitement, fut réduit, pour son régime, à de légères soupes, à des œufs frais et à l'eau ; nous eûmes la satisfaction de voir le mal déguerpir insensiblement ; de manière qu'avant la fin de novembre, il ne sentit plus aucune douleur de tête ; on ne vit plus ni accidens ni mouvemens convulsifs. La pièce d'os qui manquait au pariétal fut peu à peu réparée par l'accroissement et l'extension des fibres osseuses des environs ; on n'aperçut plus aucun battement du

cerveau ou de la dure-mère ; tout parut ferme et solide sous les tégumens du pariétal ; et le malade, après un petit crachotement qui dura près d'un mois, prit des forces et son embonpoint naturel, et il a joui après d'une parfaite santé pendant plus de vingt ans.

On voit, par cette observation, de quelle conséquence et de quelle utilité sont les préparations que quelques médecins peu experts ou pour se rendre singuliers, rejettent comme inutiles ou comme un temps perdu ; mais ils se sont souvent trompés eux et leurs malades : car plusieurs de ceux-ci se sont trouvés, quelque temps après les frictions, tout comme ils étaient auparavant.

On doit encore conclure que le mercure, par son entrée dans le corps, agaçant et irritant tout ce qui est trop élastique et trop tendu, demande, pour opérer louablement et tranquillement, que les humeurs soient fort fluides, et les fibres molles, souples et relâchées. On doit cependant proportionner la qualité et la durée des préparations à l'état, au sexe, à l'âge et au tempérament des malades.

Septième Observation.

Un homme d'un tempérament sec, vif et vorace, âgé d'environ quarante ans, se plaignait souvent de douleur, de serrement de poitrine, et de peine de respirer. Cet état, qu'il négligea long-temps parce

qu'il n'était pas continnel, qu'il ne l'empêchait pas de vaquer à ses affaires, et pour lequel il ne retrancha rien de son régime de vie trop abondant et trop nourrissant, augmenta et revint si souvent qu'il me demanda conseil, et ce qu'il fallait faire pour son soulagement.

Quoiqu'il n'eût point de fièvre, je lui fis retrancher la moitié de sa nourriture ordinaire; il fut saigné et resaigné au bras; il usa d'une tisane adoucissante et pectorale, d'huile d'amandes douces, de bouillons de poulet; il fut quelquefois et doucement purgé. Se trouvant tout-à-fait bien, il reprit son train de vie ordinaire, c'est-à-dire ses affaires, et suivit son appétit ou plutôt sa voracité; mais les mêmes incommodités le reprirent environ trois mois après, plus vivement qu'auparavant : la fièvre et la toux s'y joignirent; il fut mis à une diète sévère; nous revînmes aux saignées, à la tisane, aux bouillons de poulet, à ceux de tortue, aux légers purgatifs. Le mal céda à ces remèdes, et cessa presque entièrement.

Dans ce calme, il lui parut une tumeur au bout du doigt index de la main droite, comme un panaris gros, vif et fort douloureux, dont la présence fit disparaître tous les symptômes de la poitrine. On y appliqua des cataplasmes de *mica-panis*; la douleur en fut fort soulagée, et trois jours après, la matière semblant avoir suppurée, parce que la tumeur était plus molle et moins rouge, elle s'é-

clipsa brusquement, et il ne parut plus rien au doigt.

Ce fut alors que la fièvre revint, que la poitrine ressentit plus de douleur, d'oppression et de toux qu'auparavant, et que le malade jetait quelques crachats assez épais et jaunâtres. Il fut resaigné deux fois, et remis aux délayans et calmans; on le repurgea, et il usa du lait d'ânesse : il s'en trouva si bien qu'il se crut guéri.

Mais voici le panaris qui, dans moins d'un mois et demi, reparaît pour la seconde fois gros et douloureux, et bientôt quasi dans sa maturité. Je voulais le faire ouvrir pour mettre dehors, une fois pour toutes, cette humeur nuisible qui se promenait de la poitrine au doigt et du doigt à la poitrine; mais le malade et ses parens s'y opposèrent, à cause, disaient-ils, que le panaris n'était pas encore assez mûr, que la douleur était trop vive, et qu'il fallait attendre encore un peu.

Dans ce délai, et vers le quatrième jour, la tumeur disparut, au grand regret du malade et de ses parens, et au grand désordre de la poitrine, qui en souffrit plus que jamais; car le crachement de sang se joignit à la toux, aux douleurs, à l'oppression et à la fièvre; les crachats devinrent dans la suite plus épais et jaunâtres, fétides et tout-à-fait purulens : le lait d'ânesse, de vache, les balsamiques, les vulnéraires, les anodins, devinrent inutiles; et le malade, après avoir langui quelques mois, mourut parfaitement phthisique.

Il semble que cette histoire ne fait mention que des humeurs qui ont passé d'une partie interne à une externe, et de celle-ci dans celle-là, et qu'ainsi toute cette variation n'a été que l'effet des liquides. Mais si on fait attention au commencement de cette maladie, on conviendra avec moi que son principe a été un vrai spasme, une forte contraction et constriction des fibres de la poitrine, laquelle, dans la suite, n'a pu que souffrir par le dérangement et le trouble dans la circulation des humeurs que cet état de spasme a causé, et qu'ainsi les solides ont été les premiers agacés et en faute, tout comme il arrive dans les épilepsies sympathiques, dans lesquelles on voit et on sent aux extrémités inférieures ou supérieures des tiraillemens, des convulsions ou des mouvemens convulsifs qui annoncent le paroxysme épileptique, lequel, par l'ondulation et le reflux des esprits, ou par la crispation et l'ébranlement des nerfs, va se communiquer et se faire sentir au cerveau, où les liquides sont à leur tour troublés et arrêtés dans leur cours.

Nos auteurs sont pleins d'histoires de dépôt, de déplacement d'humeurs, de métastases; le pus n'en est pas excepté, et il entre le plus souvent sur la scène. On sait qu'on trouve quelquefois dans le foie des abcès après un coup avec épanchement reçu à la tête; ce fait est attesté par trop d'auteurs pour le révoquer en doute. Par quelle voie, par quelle route cette humeur se rend-elle de la tête dans le foie? C'est ce

qu'on n'a pas découvert ni pu connaître jusqu'à présent. On a supposé des vaisseaux resorbans particuliers qui suçaient les humeurs et les portaient ailleurs.

Mais les seuls vaisseaux sanguins et lymphatiques suffisent pour recevoir par leurs pores ou par leurs extrémités, tout ce qui sera hors du courant de la circulation, comme une éponge reçoit l'eau qu'elle boit. Il suffit donc que le liquide extravasé, de quelque nature qu'il soit, soit absorbé et reçu par les vaisseaux du corps, et qu'il soit porté par la circulation dans quelque autre partie, laquelle, se trouvant trop serrée, trop éloignée des gros vaisseaux ou du centre du mouvement et de la chaleur, ou trop affaissée et relâchée, ne le laissera plus couler, le gardera et le retiendra : elle souffrira ainsi dépôt, transport, et leurs suites.

Si on veut savoir plus particulièrement les raisons ou plutôt les conjectures sur l'abcès qui se trouve quelquefois dans le foie après un épanchement fait par un coup violent à la tête, on n'a qu'à lire ce qu'en dit J. B. Bianchi (1) dans son Traité de la structure et des maladies du foie, où il rapporte la cause du dépôt de la tête à ce viscère à ce qu'il est le plus gros de tous qu'il a de plus gros vaisseaux dont les ramifications sont en plus grand nombre que dans les autres; à ce que le liquide qui s'y sé-

(1) *Pars II*, *cap. V.*

pare est plus visqueux, et en quelque manière analogue au pus; que toutes les humeurs qui y abondent circulent plus lentement qu'ailleurs; et qu'enfin il n'y a dans ce viscère aucune puissance qui puisse repousser ou chasser le pus qui s'y rend.

Ces deux dernières raisons ne paraissent pas incontestables, puisque le diaphragme, les muscles de l'abdomen, le ressort et l'oscillation des fibres, sont d'assez puissans agens pour secouer et animer le foie et les liquides qui y circulent.

Comme ces métastases en général sont assez communes, et ont été souvent observées par nos praticiens, si on veut en voir de singulières, on n'a qu'à lire ce qu'en a écrit Grégoire Horstius (1); et si on est curieux des cas du passage du pus de la poitrine aux reins, aux boyaux, et de sa sortie par les urines ou par les selles, et d'un abcès au cou rendu par les narines, on n'a qu'à voir les observations de Stalpart (2). Nous trouvons encore dans celles de Nicolas Tulpius (3) un cas de pus dans la poitrine rendu par le nombril. Mais tous ces faits ne nous montrent que le passage et la sortie des liquides étrangers du dedans au dehors. L'histoire suivante va nous faire voir qu'ils peuvent aussi être portés et emportés du dehors au dedans du corps.

---

(1) *Observat.* 15 *et* 16, lib. IX.

(2) *Observat.* 26, 35 et 36, *Centur. I.*

(3) Cap. VI, lib. II.

Huitième Observation.

Je fus appelé dans le printemps pour la femme d'un jardinier, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament assez vigoureux, laquelle, ne se croyant pas enceinte, nourrissait toujours, depuis près de deux ans, le dernier enfant qu'elle avait mis au monde. Dans cet état, elle fit une fausse couche d'un mois et demi. Mais, pour avoir suivi le conseil de ses amies, qui lui dirent de se lever si elle voulait avoir des vidanges plus abondantes, et pour s'être un peu trop exposée à l'air, elle fut saisie de frissons, suivis bientôt d'une vive douleur au côté droit, au-dessus des fausses côtes, accompagnée de peine de respirer, de toux et de fièvre aiguë. Plusieurs saignées, faites dans moins de deux jours, quelques lavemens, une tisane pectorale, des onctions adoucissantes faites sur la douleur, la calmèrent beaucoup. Les crachats teints de sang commencèrent à paraître vers le troisième jour; ils continuèrent tout le lendemain avec assez de soulagement. Cependant la malade sentit, ce même jour, une forte douleur au milieu de l'avant-bras gauche. A mesure que cette nouvelle douleur se faisait sentir, celle du côté, la toux, la peine de respirer diminuaient sensiblement, et la fièvre s'évanouissait. Le lendemain, qui était le cinquième jour de la pleurésie, l'endroit douloureux du bras fut tuméfié, élevé et rouge; on y mit

des cataplasmes de *mica-panis* : la suppuration s'y fit promptement. On ouvrit l'abcès, d'où il sortit près de dix onces de pus blanc, lié, sans odeur, en un mot, louable.

Dès que l'avant-bras parut enflé et enflammé, tout disparut du côté de la poitrine ; la fièvre même quitta entièrement, par l'ouverture de la tumeur et par la sortie du pus. Le lendemain, le chirurgien étant allé la voir pour la panser, trouva la plaie sèche, mais avec de bonnes et belles chairs; de sorte qu'en moins de quatre jours, elle fut fermée et quasi cicatrisée.

Mais la malade ressentit le même jour sa douleur au même côté, sa peine de respirer, sa toux, et la fièvre plus vive qu'auparavant. Il fallut revenir aux saignées, et les presser, aux onctions, aux béchiques, enfin à tout ce qui convient aux violentes pleurésies.

Celle-ci ne se termina pas par l'expectoration facile et abondante ; elle suppura intérieurement ; et vers le dix-huitième jour du retour de la douleur au côté, l'abcès s'ouvrit dans les bronches, fort heureusement pour la malade, qui, après avoir été dans un grand danger, nous donna un peu plus d'espérance par l'abondance des crachats, qui continuèrent long-temps; et, malgré l'opiniâtreté de la toux et de la fièvre, avec ses redoublemens journaliers, qui l'avaient jetée dans une enflure ou bouffissure universelle, elle fut insensiblement soula-

gée, et enfin délivrée de son vomica ou abcès, de la toux, de la fièvre lente, et de ses enflures ; à quoi contribuèrent beaucoup les pilules balsamiques et anodines, les vulnéraires, les légers purgatifs, le lait d'ânesse et de chèvre, et enfin la poudre de crapaud, qui, comme un bon diurétique, dissipa entièrement toutes ses enflures ; de manière que bientôt ensuite la malade se trouva enceinte, et accoucha fort heureusement à son terme.

Voilà un déplacement d'humeur, une délitescence ou une métastase assez singulière de la poitrine au bras, et du bras dans la poitrine. On voit quelquefois dans la pratique des dépôts, des inflammations, courir et passer brusquement, mais heureusement, du dedans au dehors ; mais, du dehors au dedans, au grand danger du malade. J'ai vu un erysipèle au visage, négligé et exposé à l'air froid, disparaître dans le moment, et produire sur-le-champ une péripneumonie mortelle. C'est ce qu'Hippocrate (1) a fort bien observé et prédit, en nous disant qu'un érysipèle rentré est funeste. Il en est de même lorsque les humeurs passent d'une partie interne dans une autre ; ce que l'histoire suivante va démontrer.

(1) *Aphorism.* 25, *sect. II.*

NEUVIÈME OBSERVATION.

Un religieux vigoureux, âgé de trente-cinq ans, se trouvant à la campagne dans le printemps, me fit appeler pour une violente oppression de poitrine, avec fièvre vive, toux forte et fréquente et crachement de sang. Il fut saignée quatre fois le même jour, et il usa de beaucoup de tisane adoucissante. La nuit suivante, il tomba dans un assoupissement profond et sans connaissance. On me fit lever de grand matin pour retourner à cette maison de campagne, où je trouvai le malade dans un état bien différent de celui du jour précédent; car il était sans toux, sans oppression, et ce qu'il y a de singulier, sans fièvre, et comme apoplectique; ce qui me détermina à le faire saigner copieusement au pied, et à lui donner ensuite huit grains de tartre émétique dans quatre ou cinq cuillerées de sa tisane. Il vomit assez en deux reprises, et il fut vidé beaucoup par en bas. Il fut resaigné au pied quelques heures après ces évacuations, et il reprit peu à peu tous ses sens. Le lendemain sa tête fut tout-à-fait libre et dégagée; mais la poitrine fut de nouveau embarrassée. La difficulté de respirer, la toux, le crachement de sang et la fièvre le reprirent fort vivement. Il fut encore resaigné deux fois le même jour; on le tint à une diète très-sévère, à beaucoup de lavages; et malgré tout cela, sans qu'aucune cause extérieure et sensible y eût donné lieu,

il retomba dans l'assoupissement profond et apoplectique, dans lequel la fièvre et tout ce qu'il avait souffert auparavant dans sapoitrine disparurent entièrement. Enfin, le mal ayant éludé l'effet du vomitif réitéré, des ventouses et des vésicatoires, le malade mourut le sixième jour de cette singulière et rapide variation de transport au cerveau et de métastase dans la poitrine.

On voit assez souvent, dans le commencement des inflammations de poitrine, les malades fort assoupis; mais cet assoupissement ne fait éclipser ni la douleur qu'on y sent, ni la toux, ni la peine de respirer, ni la fièvre; la tête et la poitrine sont également prises, et on observe que, dans le progrès du mal, lorsque la tête se débarrasse, la poitrine reçoit et en souffre davantage; ce qui n'est que l'effet d'une cause trop étendue, trop multipliée, et, pour ainsi dire, générale; car la lymphe, devenue épaisse et couenneuse, retarde le cours du sang dans le cerveau et dans la poitrine, en dilate trop les vaisseaux, et produit en même temps la douleur, la toux, l'oppression et l'assoupissement. Mais je n'ai rien trouvé de semblable au cas périodique, alternatif et violent que je viens de rapporter.

Si on voit quelquefois les liquides quitter la tête pour se faire sentir à la poitrine, on voit aussi que celle-ci peut se défaire de ce qui l'incommode sur les jambes et sur les parties de la génération, au grand soulagement des malades, comme nos au-

teurs l'ont remarqué, et comme je l'ai vu survenir à un négociant âgé de cinquante-cinq ans, qui fut brusquement saisi d'une violente douleur de côté, de difficulté de respirer, et de crachement de sang pur et abondant avec fièvre. Les saignées réitérées, les délayans, les topiques émolliens et calmans, firent évanouir dans trois jours tout ce qui se passait dans la poitrine : tout y fut aplani et remis dans l'état naturel; mais cela fut suivi sur-le-champ d'une vive douleur au gras de la jambe droite. Comme il ne paraissait au dehors qu'un peu d'enflure, sans aucun changement de couleur, et peu de fièvre, je me bornai à quelques fomentations émollientes, à purger ensuite légèrement le malade, et à lui recommander le repos et un grand régime de vie; ce qui dissipa entièrement cette douleur sans aucun retour.

Dixième Observation.

Qui peut servir d'addition aux vices de la peau et de la lymphe.

Outre ce que nous avons dit, dans l'ouvrage précédent, des incommodités ou des maladies ordinaires à la peau, elle peut devenir si hideuse et si défigurée, qu'elle mérite le nom odieux de lèpre ou ladrerie; celui d'*elephantiasis*, par la ressemblance que la peau et les jambes ont avec la peau et les jambes de l'éléphant; celui de *satyriasis*, parce

que les traits du visage deviennent semblables ou approchans de ceux avec lesquels on peint les satyres; et enfin celui de *leontiasis*, à cause que ceux qui en sont attaqués paraissent quelquefois avec les traits, l'aspect et la mine d'un lion. C'est de cette horrible maladie, qui est, grâces à Dieu, maintenant très-rare, que nous allons raconter ce que nous avons vu et observé avec attention en deux objets différens.

Mais avant toute chose, il est à propos de savoir si la lèpre des Israélites, dont Moïse parle dans le Lévitique, est la même maladie que celle dont les anciens Grecs nous ont parlé.

Si les médecins arabes l'ont connue sous le nom que les Israélites et les Grecs lui ont donné.

Si elle est la même chose ou autre que l'*elephantiasis* des Grecs. Et enfin, si ce qu'on appelle aujourd'hui lèpre ou ladrerie a quelque rapport avec ce que Moïse et les Grecs ont appelé simplement du nom de lèpre.

Nous voyons dans la dissertation du R. P. dom Augustin Calmet, Bénédictin, sur la lèpre des Hébreux, qu'il faut en établir cinq espèces, toutes désignées par les divers degrés, ou par les signes suivans.

La première, la plus simple et la plus légère, se montrait sur la peau par des taches blanches, un peu profondes.

La seconde était une tumeur blanche, luisante

ou rougeâtre, dans une cicatrice plus enfoncée que les environs.

La troisième était une plaie plus creuse dans les cheveux, c'est-à-dire, sur la tête, et le poil devenait blond.

La quatrième était une tache blanche ou rouge sur la tête d'un chauve; et comme elle ne différait de la première que par le local ou par le siége, on n'aurait pas dû en faire une espèce différente de la première.

Jusque-là on pouvait regarder tous ces signes de lèpre comme équivoques; mais la cinquième espèce était décisive, car elle passait pour lèpre invétérée, et c'étaient des tumeurs blanches sur la chair, dont la base était rouge, et l'on y voyait la chair vive. Voilà ce que nous a dit en peu de mots le savant Bénédictin.

Mais ne peut-on pas rapporter toutes ces incommodités ou vices de la peau à ce que nous voyons communément et assez souvent? et ne peut-on pas dire avec fondement que la première espèce de lèpre hébraïque n'est rien de plus que ce que les Grecs ont appelé *alphos*, les Latins *vitiligo*, les Arabes *albaras*, et les Français *gratelle*, tache blanche ou rougeâtre; et lorsque ces taches ont quelque profondeur, elles caractérisent ce qui est appelé *leucé* chez les Grecs, c'est-à-dire, tache blanche un peu plus creuse.

La seconde espèce ne paraît être que le *psora*,

scabies, l'*herpes* ou *lichen* des Grecs, l'*impetigo* des Latins, et le *zona* des Arabes; ce que nous pouvons appeler *légère gale*, ou *dartre miliaire*, ou *farineuse*, qu'on peut diviser en sèche et en humide, l'une et l'autre se montrant par des rougeurs luisantes, un peu enfoncées dans la peau.

La troisième a beaucoup de rapport avec la teigne, qui paraît ordinairement sur la partie chevelue de la tête, où l'on voit de petites plaies creuses, et les cheveux devenir gris ou blancs.

La quatrième enfin peut être confondue avec la première, à la seule différence que les taches blanches ou rouges ne paraissaient que sur la tête d'un chauve; ce qui pouvait bien n'être qu'une légère teigne ou gratelle.

Toutes ces espèces ou signes de lèpre ne différaient entr'eux que du plus ou du moins, ou de la diversité de leur siége; et quoique la cinquième espèce fût décisive, et qu'elle passât pour lèpre invétérée, maligne et contagieuse, elle ressemble néanmoins à l'espèce de teigne qu'on appelle *ficosa*, ou à la dartre rongeante, ou enfin à la grosse gale, avec pustules ou tumeurs dont le sommet est blanc, et dont les environs ont la base rouge.

Il est donc évident que la lèpre dont Moïse parle n'était rien de plus que ce que les médecins grecs, latins et arabes ont connu sous d'autres noms, et par conséquent qu'elle n'était qu'une légère incommodité, une souillure de la peau, sans lésion d'aucune

fonction et sans aucun danger de la vie, et ainsi qu'elle n'était pas différente de ce qu'Hippocrate a appelé *alphos*, *leucé*, *psora*, *lichen*; de ce que Celse et les Latins ont nommé *vitiligo*, *impetigo*, *erpigo*; et de ce que les Arabes ont nommé *albaras*, dont ils faisaient quelques espèces; en un mot, de ce que nous voyons assez souvent sous les noms de rache, de gale, de dartre, de teigne; et qu'enfin la lèpre des Israélites n'avait rien de plus, et doit passer pour la même chose que ce que les médecins grecs, latins et arabes, ont entendu sous différens noms, qu'ils nous ont transmis, pour nous marquer les différentes espèces ou degrés des différens vices ou souillures, ou des diverses incommodités, qualités, et couleurs que la peau pouvait contracter; ce qu'ils regardaient pourtant comme simple, très-léger, et méritant peu leur attention.

En effet, nous voyons tous les jours pareilles indispositions ou vices de la peau beaucoup plus sérieux, dans des états bien fâcheux, et produits par des causes très-rebelles, sans pourtant que ces maux, souvent plus opiniâtres que la plus invétérée lèpre des Israélites, aient porté aucun législateur ni souverain, depuis Moïse, à séparer du reste des hommes ceux qui en étaient infectés, parce qu'on a toujours regardé toutes ces incommodités cutanées comme très-simples, facilement guérissables et rarement contagieuses, quoiqu'elles fussent à-peu-près les mêmes que celles du temps de Moïse.

Nous ne devons pas cependant blâmer la grande vigilance et l'attention scrupuleuse que ce grand législateur avait pour tout le peuple qu'il conduisait, dont il voulait conserver la propreté extérieure et la santé, dans le temps qu'il tâchait de lui procurer le salut de l'âme. Car, comme il n'ignorait pas que les maladies de la peau sont contagieuses, il avait sagement ordonné que ceux qui en étaient salis et attaqués fussent séparés de ceux qui en étaient nets, pour que ceux-ci n'en fussent pas souillés. Sachant encore que le cochon est fort sujet à la gale qu'on appelle vulgairement ladrerie, il avait prudemment défendu d'en manger la chair, laquelle d'ailleurs ne fournit qu'un aliment pesant et grossier, et dont l'usage engourdit tous les sens et affaiblit l'esprit.

Il faut donc que ce qu'on nomme maintenant lèpre ou ladrerie, qu'on ne voit heureusement que très-rarement en Europe, mais qui était assez ordinaire dans les onzième et douzième siècles, et pour laquelle on avait, dit l'historien Mathieu Pâris, établi dix-neuf mille hôpitaux ou maladreries, fut bien plus fâcheuse, plus hideuse et plus funeste que celle du temps de Moïse, qui ne décrit la mieux marquée que comme une simple souillure ou infection de la peau, sans qu'aucun danger ni symptôme ou signe intérieur l'accompagnât, et qui ne demandait pour tout remède que d'être nettoyée ou mondée.

La lèpre donc ou ladrerie d'aujourd'hui, dont on ne voit heureusement que très-peu d'exemples, ne

pourra être que ce que les Grecs ont appelé *elephantiasis*, dont nous avons des descriptions amples et fort détaillées; maladie très-sérieuse, terrible et très-souvent funeste, qui n'a presqu'aucun rapport ni ressemblance avec la lèpre des Israélites, comme on peut le voir par ce que nous en ont dit Aréteus (1), Marcellus Donatus (2), Amatus Lusitanus (3), Grégoire Horstius (4) et autres fameux praticiens; maladie enfin à laquelle les médecins arabes, pour la distinguer des simples vices de la peau, ont conservé le nom de lèpre, nom qu'on a retenu depuis eux pour la facilité de la prononciation, et pour nous signifier tout ce qu'a de triste et de hideux l'*elephantiasis*, qui n'a aucun nom ni latin ni français pour nous le faire connaître, que celui d'éléphantiase, que M. Le Clerc (5) lui a donné.

Il est évident, par tout ce que je viens de dire, que la lèpre dont le Lévitique fait mention n'était rien de plus que ce que les Grecs nous ont décrit sous les noms différens des différentes souillures ou légères incommodités de la peau que nous avons rapportées plus haut.

Que le mot de lèpre, que les Arabes ont retenu, n'a aucun rapport à celle des Israélites; mais qu'elle

(1) Lib. II, cap. XIII.

(2) lib. I, cap. IV.

(3) *Centur. II, Curatio XXXIV.*

(4) *Observat.* 28, lib. VII, I.

(5) *Histoire de la Médecine*, partie II, chap. VII.

approche fort, par la description qu'ils en ont faite, de l'éléphantiasis des Grecs.

Que la lèpre des Hébreux et l'éléphantiasis des Grecs n'ont aucune ressemblance, et sont deux maladies différentes dans leurs symptômes, dans leurs effets et dans leur suite.

Et enfin que ce qu'on appelle aujourd'hui lèpre ou ladrerie n'est rien moins que l'éléphantiasis des Grecs, maladie très-sérieuse et souvent funeste, comme on va le démontrer par les deux observations suivantes.

Je fus appelé pour une dame d'environ cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, dont l'abord me surprit, tant je trouvai de changement en elle depuis près d'un an que je ne l'avais vue. Ses yeux étaient gros et rougeâtres, avec très-peu de vue, sans cils ni sourcils; ses lèvres étaient grosses et enflées, sa voix faible et enrouée; son nez était étendu et un peu aplati, les narines ouvertes, et il en découlait une humidité assez puante; son front était ridé, et sa tête devenue tout-à-fait chauve; sa démarche était pesante et lente, son pouls profond, faible et petit; elle n'entendait les sons que très-faiblement; les lobes de ses oreilles étaient plus épais que dans l'état naturel; sa peau était sans aucun poil, un peu luisante, épaisse, rude, inégale, assez dure en plusieurs endroits. Elle se plaignait de quelque démangeaison sur tout son corps, et de ne trouver aucun goût à ce qu'elle mangeait; son haleine était

fétide, sa tête pesante; elle dormait assez et souvent un peu trop; ses urines étaient claires, et elle allait assez régulièrement à la garde-robe; enfin ses règles l'avaient quittée depuis environ deux ans, sans qu'aucune perte en blanc y eût suppléé.

Ce triste état avait commencé il y avait près de six mois, et il avait insensiblement augmenté jusqu'au point que je viens de détailler.

Sachant qu'elle s'était toujours nourrie de bons alimens, et que sa conduite avait toujours été fort régulière, je questionnai son mari, qui m'avoua sans hésiter qu'il avait eu autrefois quelques galanteries ou symptômes véroliques. Je ne doutai point alors de la cause du triste état de son épouse, et je lui signifiai qu'elle ne pouvait guérir que par les frictions mercurielles : il y consentit. Elle fut préparée au plutôt pour cela; les frictions furent faites en petites doses, jusqu'à ce qu'on eût employé cinq onces d'onguent au tiers de mercure. Elle cracha et bava même assez pendant quelque temps. Enfin, dans deux mois elle sentit du goût et de l'appétit; elle vit et entendit beaucoup mieux; sa peau devint molle et flexible; les poils y revinrent; sa tête fut tout-à-fait libre; les cheveux l'ornèrent; elle reprit ses forces; en un mot, tous ces terribles symptômes disparurent, et elle a joui fort long-temps ensuite d'une très-bonne santé.

Son mari essuya le même traitement, et fut entièrement délivré de quelques incommodités qu'il

souffrait; mais elles étaient très-différentes de celles de sa femme.

Ce que je viens de raconter pourrait faire croire que la lèpre n'a jamais été que l'effet du virus vénérien, et que celui-ci est de toute antiquité; mais l'histoire suivante, encore plus affreuse que la précédente, va montrer le contraire.

Une dame d'une complexion grasse, charnue, pituiteuse, âgée d'environ cinquante-cinq ans, menant une vie sédentaire, avait demeuré avec son mari, négociant, sept ou huit ans dans l'île de Chypre, d'où elle se retira quelques années avant lui, parce qu'elle n'y jouissait pas d'une bonne santé, et d'où elle apporta une loupe sur le milieu et au derrière de la cuisse. Étant arrivée en Provence, elle se trouva assez bien de son air natal. Son mari vint la joindre trois ou quatre ans après; et quelque temps ensuite elle se plaignit de pesanteur de tête et de tout le corps, d'oppression de poitrine, de perte d'appétit, de dureté d'ouïe, de faiblesse de vue, de démangeaison ou prurit sur toute la peau. Elle prit des remèdes convenables à son état, mais inutilement : tout empira; sa vue, son ouïe, son goût, ses forces, sa démarche s'affaiblirent de plus en plus; ses démangeaisons augmentèrent; sa peau devint dure, semée de tubercules profonds et couverts d'une humeur visqueuse.

J'interrogeai le mari et la femme sur leur vie passée; et quoique leur confession fût équivoque, en-

hardi par le succès de l'observation précédente, nous conclûmes de mettre la malade aux frictions mercurielles. Elle les soutint parfaitement bien, cracha et bava assez long-temps, mais fort doucement, sans pourtant aucune diminution à son mal, qui, malgré tous les délayans, les apéritifs, les sudorifiques en tisane, en bouillons de vipère, en étuves humides; malgré tous les purgatifs, tous les fondans en substance et en décoction, vint à un degré surprenant, et quasi insupportable à la vue de ceux qui approchaient la malade. La couleur de son visage tirait sur le livide; ses yeux s'avançaient en dehors; sa vue s'éteignait; son nez s'aplatissait et s'étendait, rendant quelque humidité puante. Les poils et les cheveux lui tombèrent: les tubercules ou durillons de la peau se multiplièrent, se durcirent, et il en sortait une humidité onctueuse qui lui donnait un grand prurit, et qui, se desséchant, tombait en fines écailles, comme du son, pour être remplacées bientôt par une nouvelle humeur grasse. Son pouls était petit et lent; ses urines blanchâtres et un peu troubles, et elle allait rarement à la garde-robe. Cet état, qui dura près de deux ans, n'eut que des progrès insensibles, dont les derniers furent l'enflure des jambes jusqu'aux genoux, la bouffissure et la difformité de son visage, une extrême faiblesse, une très-grande diminution, et ensuite une altération de tous ses sens, et enfin la mort.

Ce sont là les vrais signes ou symptômes qui ont caractérisé la maladie de ces deux femmes, et surtout de la dernière. Je dois avec raison l'appeler éléphantiase, parce que sa peau était dure, épaisse et quasi insensible comme celle des éléphans, et parce qu'elle avait de plus les jambes grosses et dures par l'enflure, comme les jambes de ces animaux; ce qui sans doute serait arrivé à la première si la guérison n'eût pas prévenu de si tristes suites.

Ce nom n'a été donné à cet état que par rapport à ces derniers signes, qui n'étaient cependant pas moins accompagnés des mêmes symptômes ci-dessus rapportés, dont l'assemblage constitue, pour le répéter, ce que les Arabes ont connu sous le nom de lèpre, et les Grecs sous celui d'*elephantiasis;* maladie que les Israélites n'ont jamais ni connue ni vue, car on n'en voit aucune description ni aucun exemple dans le Lévitique, où Moïse fait un détail si exact de tous les signes, tant infaillibles qu'équivoques, de la lèpre, fort différens et infiniment au-dessous de la violence et de la multiplicité de ceux que nous avons vus, et dont nos auteurs font mention.

Il ne faut pas pourtant croire que la peau de ces deux dames fût également par-tout dure et insensible; elle n'était telle qu'à l'endroit des tubercules ou durillons qui étaient parsemés sur leur corps, mais plus abondans au visage, où ils étaient plus voisins et se touchaient de plus près qu'ail-

leurs, où l'on voyait d'assez grands espaces mous, flexibles et sensibles.

Ce n'est peut-être qu'à cause des durillons du visage, joints à la triste disposition des yeux, du nez, des lèvres et du front qui rendaient l'aspect, surtout dans cette dernière malade, hideux et même horrible, qu'on a encore donné à cette maladie le nom de *léontiasis*, par la ressemblance qu'elle pouvait avoir avec la mine du lion ; mais nous n'avons rien vu d'approchant de la nature, encore moins de la férocité de cet animal. On aurait pu, avec plus de raison, l'appeler *satyriasis*, à cause que l'air et l'aspect de notre dernière malade approchaient de celui dont on peint ordinairement les satyres ; mais l'une et l'autre étaient très-éloignées de tout desir ou penchant à Vénus.

Il est bon de faire observer ici que cette seconde dame n'avait plus ses ordinaires depuis huit à neuf ans, et que la loupe qu'elle portait à la cuisse depuis fort long-temps n'a jamais varié dans son volume ni dans sa consistance ou mollesse, malgré le long usage de tous les différens remèdes qu'on avait employés tant au dedans qu'au dehors ; que la malade n'avait jamais voulu qu'on y touchât, parce que, disait-elle, elle n'en était aucunement incommodée. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette tumeur ne s'était ni ramollie ni durcie davantage, quoique le reste de la peau fût épais et dur.

Des symptômes si particuliers, des effets si surprenans et si extraordinaires, ne peuvent avoir été produits que par une cause d'une qualité aussi singulière et aussi extraordinaire. Tout nous porte à en accuser la lymphe. On sait combien facilement elle s'épaissit, s'arrête et se durcit. Si donc elle vient à acquérir quelque degré d'épaississement et de consistance de plus que dans les cas ordinaires, et surtout si elle est chargée de soufres grossiers et de sels fixes, et si elle manque de véhicule, qui ne voit qu'elle s'arrêtera très-aisément ? Or, comme elle se trouve par-tout, principalement dans les tégumens, elle les épaissira, et, par son séjour, elle les durcira et les rendra par conséquent insensibles aux impressions extérieures, surtout dans les endroits où elle aura formé des tubercules, parce que les nerfs, organes du sentiment, s'en trouvent, pour ainsi dire, encroûtés, et que l'ébranlement ne va que faiblement, ou ne peut pas aller jusqu'à eux. La même raison montre pourquoi l'ouïe, l'odorat, la vue, le goût sont si fort affaiblis et quasi anéantis dans les suites.

On déduit de la même cause la faiblesse et la petitesse du pouls, parce que la partie rouge du sang, très-élastique et très-animée d'elle-même, se trouve engagée et liée par la lymphe, qui, par son épaississement, l'arrête, la retient et la met comme dans des entraves. Comme d'ailleurs, d'une pareille lymphe, épaisse et quasi sèche, il s'en sé-

pare très-peu d'esprit ou de sucs nerveux, il n'est pas surprenant que le mouvement du cœur soit faible, que l'oscillation de tous les solides soit ralentie, que les forces soient déprimées, que tout languisse, que la masse des liquides produise des enflures aux jambes par la difficulté qu'ils ont à remonter; enfin, que les poils et les cheveux tombent par le défaut de nourriture trop sèche et trop saline, et qui ne peut pas aborder à leur racine.

La cause de l'épaississement de la lymphe a été sûrement, dans notre première histoire, le virus vénérien; on sait qu'il attaque et qu'il s'unit très-volontiers à la lymphe; aussi, dès qu'il a été détruit par le mercure, elle a repris sa fluidité et ses qualités naturelles, et notre malade a été parfaitement guérie de la triste situation où un vice étranger l'avait mise.

Mais notre seconde malade n'a pas été si heureuse, parce que le virus vérolique n'a pas été la cause de sa maladie; ou, s'il y a eu quelque part, il avait si fort dégénéré, et il était devenu si dénaturé, comme dans les écrouelles, qu'il a été hors d'état d'être détruit, brisé, absorbé, ou entraîné dehors par le mercure.

Cependant, indépendamment de tout virus vénérien et de tout vice étranger, ne pouvons-nous pas dire que la lymphe, par les causes ordinaires et non naturelles, comme le mauvais régime de vie, les passions tristes de l'âme, le mauvais air,

la vie sédentaire, etc., peut acquérir cette grossièreté et cette salure très-propre à produire l'éléphantiase. Tout comme, ayant un autre caractère, elle peut donner et donne assez souvent le scorbut, avec ses symptômes les plus singuliers et les plus cruels.

Comme notre première malade a été guérie par le mercure, et que le virus vénérien a été la cause de son éléphantiase, on pourrait en conclure que le vice vérolique a produit dans tous les temps la lèpre, tant celle des Hébreux et des Arabes, que l'éléphantiase des Grecs; mais outre que la proposition du particulier au général n'est pas sûre ni concluante, on ne doit pas ignorer que le virus vérolique, comme le Protée de la Fable, se déguise sous toute sorte de formes et de caractères, et qu'il peut bien avoir causé l'éléphantiase de notre première histoire; mais nous ne sommes pas assurés qu'il ait produit l'état de la seconde, comme nous l'étions de la première.

On sait d'ailleurs que le mercure peut rendre coulante et fluide la lymphe épaissie par les causes ordinaires. Bien des praticiens l'ont employé dans des cas où il n'y avait jamais eu le moindre soupçon de vérole; et ce fut en partie la vue que j'eus lorsque je conseillai à la seconde malade de passer par les frictions mercurielles. Et comme son mal éluda l'action et l'effet du mercure, on doit en inférer qu'il ne dépendait point du virus vénérien. Il ne faut donc pas croire, sur la parole de quelques au-

teurs, que la lèpre des Hébreux et celle qu'on a vue dans tous les siècles d'après, n'a jamais reconnu d'autre cause que le virus vénérien ; sur quoi je ne m'étendrai pas davantage, ne voulant pas sortir de mon sujet, et renvoyant le lecteur à l'excellent traité des maladies vénériennes du savant M. Astruc, où il ne laisse rien à desirer, et où il prouve que la vérole est une maladie nouvelle qui ne reconnaît pour origine et pour première date que la découverte de l'Amérique, faite sur la fin du quatorzième siècle.

Il y a quelques auteurs qui soutiennent que la lèpre, et toutes les maladies cutanées, ne sont produites et entretenues que par des vers imperceptibles, de différente figure, comme cirons, crinons et autres, cachés sous la cuticule et nichés dans la peau : c'est l'opinion du savant Bénédictin (1) déjà cité, qu'il étaye de bien des raisons et de preuves apparentes, mais qui ne paraissent pas tout-à-fait solides ni convaincantes. Il est vrai cependant qu'en beaucoup d'occasions on découvre de ces petits vers dessus et dessous l'épiderme ; mais sont-ils l'effet ou la cause de la maladie qu'on leur attribue ? Nous avons montré, en parlant des différentes incommodités ou vices de la peau, que ces insectes n'étaient que les suites et l'effet des humeurs viciées, portées à la peau, dont les gerçures et le séjour qu'elles y

(1) *Dissertation surla Lèpre* dont Moïse a parlé.

faisaient, la crasse qui s'y amassait, l'odeur qui s'en exhalait, étaient très-capables de faire éclore les semences des vers répandus dans l'air qui nous entoure, et de les attacher à notre peau, et qu'ainsi les vers n'étaient que l'effet du vice précédent des humeurs et de la peau.

On ajoute que le mercure, qui est le seul remède et le grand antidote contre les vers, convient dans toutes les maladies cutanées; donc, dit-on, ces maladies sont produites par les vers. Je réponds qu'il n'est pas vrai que le mercure guérisse toutes les maladies de la peau; il y en a même plusieurs qui s'effarouchent à son approche; et si, par son usage, on a vu guérir notre première malade, la seconde étant à-peu-près dans le même état, n'en a reçu aucun soulagement, parce que son mal ne reconnaissait pour cause ni vers ni virus vénérien.

D'ailleurs, le mercure n'est-il bon que contre les vers, et n'est-il pas très en état, par sa masse et par sa fluidité, de briser, d'absorber, et de mettre en mouvement des humeurs trop épaisses, et de les rendre fluides? d'ouvrir en même temps et de déboucher de petits canaux farcis et obstrués, et de les secouer lorsqu'ils sont engourdis? S'il est donc capable de produire ces bons effets et d'agir sur les liquides et sur les solides, pourquoi ne pourrions-nous pas attribuer aux vices de ceux-ci les indispositions cutanées et leur guérison par le mercure (1)?

---

(1) La nouvelle chimie prouve aujourd'hui que le mercure

Ce qui me confirme dans l'idée que la mauvaise qualité des humeurs est la cause, plutôt que les vers, de la plupart des maladies de la peau, c'est que celles-ci ont presque toujours leur principe intérieur; et que si on y fait attention, on verra que c'est toujours le dedans qui prélude, et quelque cause ou dérangement interne qui y donne lieu. Nous pouvons au moins assurer que nos deux malades ont commencé par sentir des symptômes internes, comme dégoût, faiblesse de vue, d'ouïe et de tout le corps, avant que rien parût sur leur peau; et qu'aucune ne s'est jamais plainte de la moindre démangeaison ou du vice le plus léger au dehors, qu'elles n'ont senti que dans le progrès de leur maladie.

Enfin, si la lèpre et les maladies cutanées étaient causées par les vers, elles se communiqueraient très-facilement à tous ceux qui approchent ceux qui en sont infectés; car les vers ou leurs œufs peuvent très-bien être emportés, se répandre et s'attacher à ceux qui fréquentent ou servent les malades. C'est pourtant ce que nous ne voyons que fort rarement, et c'est certainement ce que nous n'avons pas vu à aucun des parens, amis ou domestiques qui étaient assez souvent et en assez grand nombre auprès de nos deux malades, lesquelles n'ont jamais rien communiqué à personne.

---

n'agit comme médicament que quand il est à l'état d'oxide, ou formant un sel par sa combinaison avec l'oxigène.

Dira-t-on que si aucun de ceux qui servaient ou fréquentaient nos malades n'a été infecté, ce n'est que parce qu'il avait une autre disposition qui le mettait à l'abri de toute contagion? Mais si une bonne et heureuse disposition intérieure préserve de toutes communications, pourquoi une mauvaise disposition intérieure, quelle qu'elle soit, ne pourra-t-elle pas, sans recourir aux vers, engendrer des maladies de la peau, la lèpre, l'éléphantiase, comme des maladies internes de toute espèce?

Concluons donc que les vices de nos humeurs, et l'état contre nature de nos solides, ont été les causes primitives de nos deux éléphantiases, et nullement les vers, qu'on ne doit regarder, dans ces maladies comme dans toute autre, que comme l'effet, le produit et l'accessoire de la mauvaise disposition antécédente, ou de l'incommodité présente.

Il y a des auteurs qui peignent l'éléphantiase avec des écailles épaisses et dures, qui couvrent le visage, les yeux et tout le corps; elles tombent, disent-ils, renaissent et laissent dessous des pustules et des ulcères accompagnés d'écoulement d'humeurs, et de chaleur brûlante qui donnent un très-grand prurit. Je ne m'inscrirai pas en faux contre ce fait, que je n'ai pas vu; mais je l'attribuerai plutôt à des dartres crustacées, rongeantes et coulantes, qu'à l'éléphantiase, fût-elle à son dernier degré; surtout si les symptômes rapportés ci-devant ne

se trouvent pas avec pareilles écailles et pareils ulcérations et écoulemens. C'est aussi dans ce seul cas que l'on sent ce feu, cette ardeur et cette lasciveté qui ont fait donner à cet état le nom de *satyriasis*, qui ne convient point du tout, pour cet égard, à la lèpre invétérée et confirmée, dans laquelle on est fort faible, pesant, engourdi, assoupi, avec le pouls petit, lent, et pour ainsi dire refroidi.

Comme j'ai dit un peu plus haut que nos deux malades n'avaient rien communiqué de leur maladie à aucun de ceux ou de celles qui les approchaient, les fréquentaient ou les servaient, on pourrait inférer que la lèpre ou l'éléphantiase, telle que nous l'avons vue et décrite, n'est pas contagieuse. Elle pourrait pourtant bien l'être dans son commencement et dans ses progrès, mais très-difficilement; car ce qui peut transpirer de la peau de pareils malades, ou sortir avec leur haleine et former leur atmosphère, est trop grossier, trop fixe et trop pesant pour pouvoir faire impression sur les corps voisins, s'ils ne couchent avec les lépreux, ou ne portent les hardes ou les habillemens qui leur ont servi.

Mais, dès que la peau souffrira des gerçures, des écorchures, des pustules, des ulcérations, pour légères qu'elles soient, ne fussent-elles qu'à l'épiderme, ce qui s'en répandra se trouvant plus subtil et plus actif, pénétrera plus aisément les corps environnans, auxquels il fera sentir ses mauvaises qua-

lités ; et c'est ainsi que la lèpre, sur sa fin et à son plus haut degré, c'est-à-dire, lorsque la peau souffre des entamures et des démangeaisons, et qu'il en tombe des écailles fines, peut se communiquer tout comme la gale et les dartres se communiquent effectivement lorsqu'on cohabite, ou qu'on fréquente de trop près et intimement ceux qui en sont infectés, tout comme la lèpre des Israélites était contagieuse lorsque leur peau était rouge, écorchée et ouverte en certains endroits de leur corps; ce qui avait porté avec raison leur saint conducteur à séparer ceux qui étaient atteints de semblables indispositions sur leur peau.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

OBSERVATIONS.

Les cinq premières sont relatives à des Maladies du Foie.

Fin de la Table.